This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

HARVARD COLLEGE LIBRARY

PURCHASED FROM THE

BOSTON LIBRARY SOCIETY

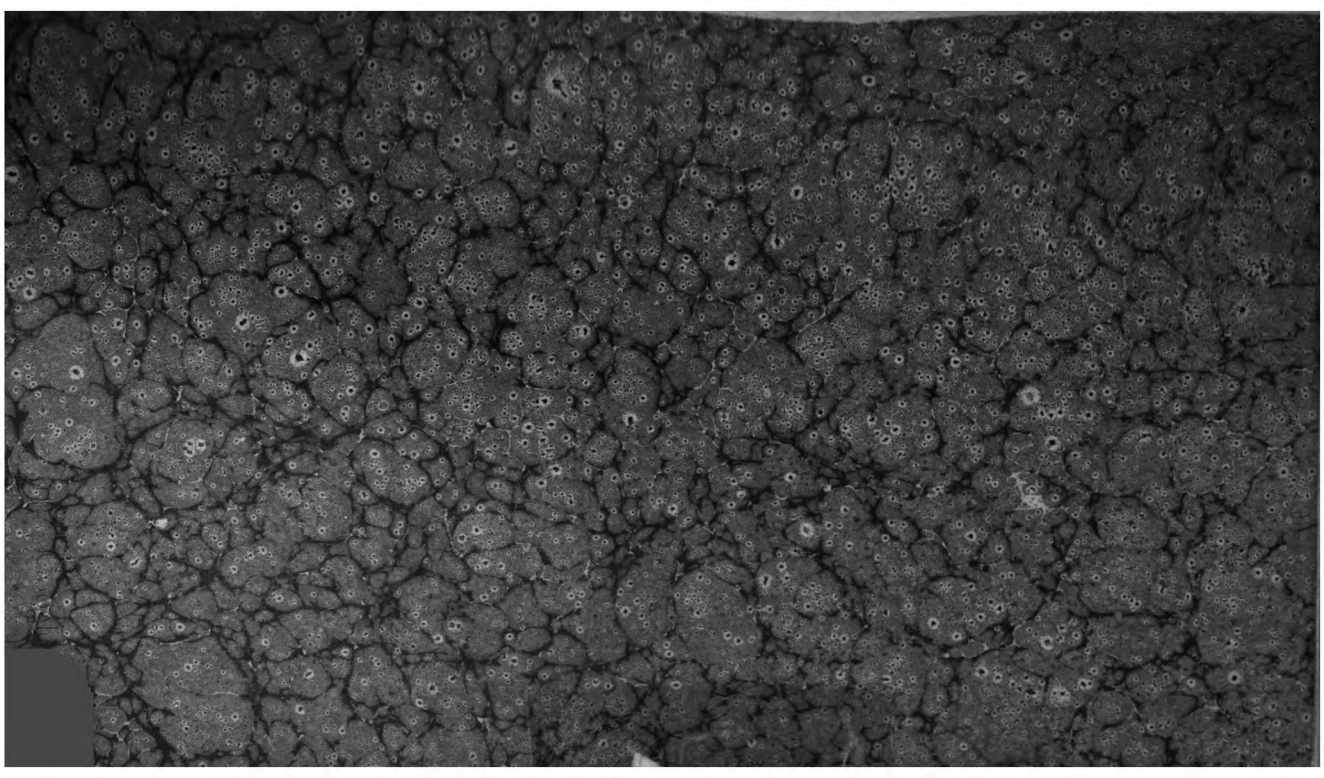
WITH INCOME FROM THE

AMEY RICHMOND SHELDON FUND

1941

587
5.20

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MAXIMES ET RÉFLEXIONS.

Digitized by Google

ROUEN. — IMP. DE I.-S. LEFEVRE.

Digitized by Google

GOETHE.

MAXIMES

ET

RÉFLEXIONS

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR S. SKLOWER.

PARIS.

BROCKHAUS ET AVENARIUS, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
Rue Richelieu, 69.

LEIPZIG, MÊME MAISON.

1842.

Digitized by Google

47587.65.20 .15 C

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY OCT 8 1941

CANCELLED 1948

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Des nombreux ouvrages de Goethe, ses chefs-d'œuvre et quelques-uns de ses romans ont seuls été traduits en français. On peut donc en France apprécier et admirer le poète et le romancier ; mais le moraliste, le savant, le philosophe, le grand critique, sont encore presque entièrement ignorés. Et cependant, que de productions remarquables dans tous les genres ne doit-on pas à l'inépuisable fécondité de ce génie universel ? Quelle région du monde physique et du monde moral n'a-t-il pas explorée ? Sur quels points n'a-t-il pas promené son immense curiosité ? Que de vues ingénieuses, originales et profondes semées dans une foule d'écrits qui intéressent la science, l'art et la littérature ? En attendant que quelqu'un se charge d'entreprendre un travail plus étendu, nous publions ce recueil

Digitized by Google

de maximes et de réflexions, qui nous paraît propre à donner, par la multiplicité et la variété des sujets qui y sont indiqués, une idée assez complète des opinions de Goethe sur toutes les questions morales, politiques, religieuses, philosophiques et esthétiques qui ont occupé sa vaste intelligence.

Ces réflexions ont un intérêt d'actualité. La plupart d'entre elles, en effet, ont rapport aux idées et aux mœurs contemporaines. Il est curieux de voir comment notre époque est appréciée et jugée par un de ses plus illustres représentants. Elles ont été écrites dans la vieillesse de l'auteur, et elles s'adressent, pour la plupart, à la génération présente. Les jeunes artistes, en particulier, et les jeunes poètes, pourront y puiser d'utiles directions et de salutaires conseils. Il nous a paru que c'était rendre un service à la jeunesse française que de mettre sous ses yeux les avis d'un homme qui, à l'autorité d'une expérience presque

Digitized by Google

seculaire, joignait celle du génie, la seule qui soit respectée de nos jours.

On trouvera, en outre, dans ce livre une foule d'observations fines et piquantes, souvent d'une grande justesse, sur le caractère des différents peuples de l'Europe, et des jugements littéraires du plus haut intérêt.

Nous ne dirons qu'un mot de cette traduction : d'abord elle n'est pas complète. Nous avons cru devoir retrancher plusieurs de ces maximes et de ces réfléxions qui devaient emprunter leur sens et leur importance à la circonstance qui les a dictées; des allusions dont les personnes elles-mêmes qui ont connu le plus intimement Goethe, ne pourraient nous donner la clef, et des observations critiques sur des auteurs peu connus. Par compensation nous avons cru pouvoir ajouter à ce recueil quelques uns des jugements les plus remarquables échappés de la bouche de Goethe dans les dernières années de sa vie. Pour ce qui est de

Digitized by Google

la traduction en elle-même, outre le style toujours vif et précis de l'auteur, le laconisme de l'expression aphoristique et sentencieuse, la forme énigmatique dans laquelle il s'est plu souvent à envelopper sa pensée, la terminologie philosophique dont aucun écrivain allemand n'est exempt, et dont Goethe lui-même abuse quelquefois, tout en la critiquant, étaient autant de difficultés contre lesquelles nous avions à lutter, et que nous n'osons nous flatter d'avoir complètement surmontées. Du moins, nous avons la conscience de n'avoir rien négligé pour rendre ce travail le moins imparfait qu'il était possible.

Au reste, si cette traduction a quelque mérite, nous nous plaisons à reconnaître qu'elle le doit à la coopération du savant traducteur de l'Esthétique de Hegel, M. Ch. Bénard, et à sa connaissance approfondie de la philosophie allemande.

Digitized by Google

MAXIMES ET RÉFLEXIONS.

Première Partie.

Il n'est rien de sensé qui n'ait été déjà pensé; on doit seulement tâcher de le penser encore une fois.

—

Comment peut-on se connaître soi-même? Jamais par la méditation, mais bien par l'action. Cherche à faire ton devoir et tu sauras ce que tu vaux.

Digitized by Google

Mais qu'est-ce que ton devoir? L'exigence du jour.

—

L'humanité doit être considérée comme un homme immortel qui incessamment réalise des idées nécessaires, et par là domine l'accidentel.

—

Plus j'avance dans la vie, plus j'ai de chagrin de voir l'homme, qui est destiné à être le roi de la nature et à s'affranchir lui et les siens de la puissante nécessité, devenu l'esclave de quelque préjugé absurde, faire précisément le contraire de ce qu'il veut, et, parce qu'il n'a pas su coordonner l'ensemble de sa vie, s'égarer misérablement dans les détails

—

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es; dis-moi de quoi tu t'occupes, je te dirai ce que tu deviendras.

—

Chaque homme doit penser à sa manière;

Digitized by Google

car il trouve toujours sur son chemin une vérité ou quelque chose de vrai qui le soutient dans le cours de la vie; seulement il ne doit pas s'y abandonner, mais se *contrôler* lui-même. L'instinct dans sa simplicité primitive ne suffit pas à l'homme.

—

Une activité sans bornes, de quelque nature qu'elle soit, finit toujours par faire banqueroute.

—

Dans les œuvres de l'homme, comme dans celles de la nature, c'est principalement le but qui mérite notre attention.

—

Les hommes se trompent sur eux-mêmes et sur les autres, parce qu'ils prennent les moyens pour le but; car alors un excès d'activité fait tout manquer, ou produit le contraire de ce qu'on attendait.

—

Ce que nous méditons, ce que nous entreprenons, devrait être déjà si parfait, si

*

Digitized by Google

pur, si beau, que le monde ne pût que le gâter. Nous conserverions ainsi l'avantage de n'avoir partout qu'à redresser ce qui est mal, ou à rétablir ce qui est détruit.

—

Il est difficile d'apprécier une erreur complète, une moitié et un quart d'erreur, d'en démêler le vrai, et de le mettre à la place qui lui convient.

—

Il n'est pas toujours nécessaire que la vérité prenne une forme positive; il suffit qu'elle flotte vaguement dans les esprits, et qu'elle trouve un écho dans notre ame, comme le son mélancolique d'une cloche se répand dans les airs.

—

Des idées générales, jointes à une grande prétention, mettent sur la route des plus affreux malheurs.

—

Souffler n'est pas jouer de la flûte. Il faut encore remuer les doigts.

Digitized by Google

—

Les botanistes ont une classe de plantes qu'ils appellent *incompletæ;* on peut dire de même qu'il y a des hommes imparfaits et incomplets. Ce sont ceux dont les désirs et les efforts ne sont pas proportionnés à ce qu'ils sont capables de faire et de produire.

—

L'homme le plus médiocre peut être complet s'il sait se tenir dans les bornes de sa capacité et de son talent. Mais les plus brillantes qualités de la nature sont obscurcies, effacées et anéanties, si cette juste mesure, nécessaire en tout, vient à manquer. Ce mal se fait souvent sentir dans les temps où nous sommes; car qui pourrait satisfaire aux exigences toujours croissantes d'une époque qui veut que tout se réalise avec la plus grande rapidité?

—

Les hommes prudents et actifs qui connaissent leur force et s'en servent avec me-

Digitized by Google

sure et circonspection, seuls iront loin dans les affaires du monde.

—

C'est une grande faute de se croire plus que l'on est, et de s'estimer moins qu'on ne vaut.

—

Je rencontre de temps en temps un jeune homme chez lequel je ne voudrais rien changer. Mais j'éprouve un sentiment pénible en voyant tant de jeunes gens disposés à se laisser entraîner par le torrent du siècle, et je ne me lasserai pas de faire remarquer que des rames ont été mises entre les mains de l'homme, dans sa barque fragile, afin qu'il ne s'abandonne pas aux caprices des vagues, mais se laisse gouverner par sa raison.

—

Mais comment un jeune homme peut-il parvenir, par lui-même, à considérer comme blâmable et mauvais ce que tout le monde

Digitized by Google

fait, approuve, encourage ? Pourquoi, en cela aussi, ne se laisserait-il pas entraîner par son naturel ?

—

Je regarde comme le plus grand mal de notre siècle, qui ne laisse rien mûrir, cette avidité avec laquelle on dévore à l'instant tout ce qui paraît. On mange son blé en herbe. Rien ne peut assouvir cet appétit famélique qui ne met rien en réserve pour l'avenir. N'avons-nous pas des journaux pour toutes les heures du jour ? Un habile homme en pourrait encore intercaler un ou plusieurs. Par là tout ce que chacun fait, entreprend, compose, même ce qu'il projette, est traîné sous les yeux du public. Personne ne peut éprouver une joie, une peine, qui ne serve au passe-temps des autres. Et ainsi chaque nouvelle court de maison en maison, de ville en ville, de royaume en royaume, et enfin d'une partie du monde à une autre, avec une effrayante rapidité.

Digitized by Google

—

Il n'est pas plus possible d'arrêter le mouvement moral du siècle que celui des machines à vapeur. L'agitation du commerce, la circulation du papier monnaie, l'accroissement des dettes pour payer les dettes, voilà le milieu dans lequel vit aujourd'hui un jeune homme. Heureux celui que la nature a doué d'un esprit assez modéré et paisible pour ne pas faire au monde des demandes exagérées, et pour conserver la liberté de ses déterminations.

—

Dans chaque circonstance l'esprit du jour pèse sur lui, et rien n'est plus nécessaire que de lui faire remarquer de bonne heure le but vers lequel doit se diriger sa volonté.

—

L'importance des mots et des actions les plus simples augmente avec le nombre de nos années. Pour peu que je regarde autour de

Digitized by Google

moi, je ne puis m'empêcher de faire remarquer quelle différence il y a entre *franchise*, *confiance* et *indiscrétion*. Il n'existe entre ces termes, à proprement parler, aucune différence; mais seulement une légère transition de ce qui ne compromet pas à ce qui compromet gravement nos intérêts; cette distinction demande à être remarquée ou plutôt sentie.

—

C'est sur ce point que nous devons exercer notre tact, autrement nous courons risque de perdre insensiblement la faveur des hommes par les mêmes moyens qui nous l'ont fait obtenir.

—

C'est ce que l'on comprend bien par soi-même dans le cours de la vie, mais après de nombreuses leçons que nous payons fort cher; malheureusement, nous ne pouvons les épargner à ceux qui viennent après nous.

—

Le rapport des arts et des sciences à la

Digitized by Google

vie réelle est très-différent, selon leur degré de culture, les temps et mille autres circonstances; ce qui fait qu'il est très-difficile de se former une idée exacte de l'ensemble.

—

La *poésie* produit ses plus grands effets à l'origine des sociétés lorsqu'elles sont encore entièrement barbares ou à demi-civilisées, à l'époque d'un changement de civilisation, ou lorsqu'elles entrevoient la supériorité d'une culture étrangère, de sorte qu'on peut dire que l'attrait de la nouveauté y trouve toujours sa place.

—

La *musique*, du moins celle qui mérite ce nom, se passe plus facilement de la nouveauté; et même plus elle est ancienne, plus on y est accoutumé, plus elle produit d'effet.

—

La dignité de l'art apparaît peut-être à son plus haut degré dans la musique, parce

Digitized by Google

qu'elle n'a point de matériaux dont on soit obligé de tenir compte. Elle est tout entière *forme* et *fond*. D'ailleurs, elle élève et anoblit tout ce qu'elle exprime.

—

La musique est religieuse ou profane. Religieuse elle répond tout-à-fait à sa dignité, et ici elle exerce sa plus grande influence sur la vie, influence qui reste toujours la même dans tous les temps, à toutes les époques. Le caractère essentiel de la musique profane devrait être la gaîté.

—

Une musique qui mêle ensemble le religieux et le profane est impie, et une musique bâtarde, qui se plaît à exprimer des émotions faibles, sentimentales et mélancoliques, est absurde. Car elle n'est pas assez grave pour être religieuse et le caractère du genre opposé lui manque : la gaîté.

—

La sainteté dans la musique d'église et

Digitized by Google

une gaîté pleine de verve dans les mélodies populaires sont les deux bases de la vraie musique. Ces deux caractères produisent inévitablement leur effet : le recueillement et la danse. Leur mélange gâte tout. La faiblesse est fade ; et, lorsque la musique veut s'appliquer à la poésie didactique, descriptive, ou d'un genre analogue, elle devient froide.

—

La *sculpture* ne produit véritablement son effet que lorsqu'elle touche à la perfection. Le médiocre peut bien imposer par plusieurs causes, mais les œuvres médiocres de ce genre font plutôt illusion qu'elles ne plaisent réellement. La sculpture doit donc chercher aussi un intérêt dans les sujets qu'elle représente, et elle le trouve en perpétuant l'image des hommes illustres; mais encore doit-elle ici atteindre à un haut de gré de perfection, si elle veut être vraie et conserver sa dignité.

—

La *peinture* est le moins exigeant, le

Digitized by Google

plus commode de tous les arts : le moins exigeant, parce qu'en raison des moyens qu'elle emploie et de l'objet qu'elle représente, lors même qu'elle n'est qu'une œuvre manuelle, et à peine un art, elle se fait encore bien venir et nous plaît; ensuite, parce qu'une exécution technique, bien que dépourvue de talent, excite l'admiration des hommes d'un esprit cultivé comme des ignorants, de sorte qu'il suffit d'approcher jusqu'à un certain point de l'art pour être bien accueilli dans une sphère supérieure. La vérité dans les couleurs, dans le dessin, dans la perspective, nous fait déjà plaisir; et comme l'œil d'ailleurs est habitué à tout voir, il n'est pas blessé par une forme laide ou même par une image hideuse, comme l'oreille est choquée par un son faux. On tolère les plus mauvaises peintures parce qu'on est accoutumé à voir des objets plus difformes encore. Il suffit donc au peintre d'être artiste seulement jusqu'à un certain degré, pour trouver un public plus nom-

Digitized by Google

breux que le musicien qui a un talent égal. Au moins, le peintre médiocre peut toujours travailler seul, au lieu que le musicien faible est obligé de s'associer à d'autres musiciens pour produire quelque effet par l'ensemble.

—

Dans l'examen des productions de l'art, doit-on *comparer* ou non? Nous pouvons répondre à cette question de la manière suivante : Le véritable connaisseur doit comparer; l'idéal est présent à son esprit; il a saisi l'idée qui peut et doit être représentée; l'amateur, qui n'en est encore qu'à former son jugement, fera plus de progrès si, s'abstenant de comparer, il étudie le mérite particulier de chaque ouvrage; par là se forme peu-à-peu le sentiment et l'intelligence en général. Comparer, pour les non connaisseurs, est chose commode qui dispense de juger.

—

Trouver partout le bien et l'apprécier,

Digitized by Google

c'est en cela que se montre l'amour de la vérité.

—

Le sens historique se révèle chez l'homme de tact et d'un esprit exercé, qui, dans l'appréciation des contemporains, de leurs mérite réels et accessoires, sait faire entrer le passé en ligne de compte.

—

Le plus grand avantage que nous retirons de l'histoire, c'est l'enthousiasme qu'elle excite.

—

L'originalité provoque l'originalité.

—

On doit penser que, parmi les hommes, il en est beaucoup dont l'esprit est stérile, et qui veulent cependant dire quelque chose de remarquable. C'est ce qui fait que l'on entend des choses si singulières.

—

Les penseurs profonds et sérieux sont

Digitized by Google

dans une mauvaise position vis-à-vis du public.

—

Si l'on veut que je prête l'oreille à l'opinion d'autrui, qu'elle soit exprimée nettement. Je trouve en moi assez de problèmes.

—

La superstition est inhérente à l'homme. Si l'on veut la bannir complètement, elle se réfugie dans les plis et les recoins les plus singuliers de l'ame, d'où elle sort pour reparaître tout-à-coup lorsqu'on se croit le plus sûr de soi.

—

Il y a beaucoup de choses que nous connaîtrions bien mieux si nous ne voulions pas les connaître avec tant d'exactitude. Notre vue ne saisit bien les objets que sous un angle de quarante-cinq degrés.

—

Le microscope et le télescope troublent,

Digitized by Google

à proprement parler, la pureté du sens de la vue.

—

Je me tais sur bien des choses, car je ne veux pas porter le trouble dans l'esprit des hommes, et je suis très-satisfait lorsqu'ils se réjouissent sur des points dont je suis loin d'être content.

—

Tout ce qui affranchit notre esprit sans nous donner les moyens de maîtriser nos passions est pernicieux.

—

Ce qui intéresse les hommes dans un ouvrage d'art, *c'est ce qu'il est* et non *comment* il produit son effet; ils peuvent comprendre le premier point en s'attachant aux détails; mais ils ne peuvent saisir le second dans l'ensemble. Aussi, fait-on ressortir les endroits remarquables. Après un examen attentif, l'impression produite par l'ensemble se fait bien finalement sentir, mais on n'en a pas conscience.

Digitized by Google

—

Cette question : De quelle idée le poète s'est-il inspiré ? Appartient encore au premier point de vue. Le *comment* c'est ce que personne ne sait.

—

L'art seul, et en particulier la poésie, impose des limites à l'imagination. Il n'y a rien de terrrible comme l'imagination sans le goût.

—

Le maniéré est un faux idéal, un idéal où la personnalité se montre seule. Aussi, ne peut-il se passer facilement de l'esprit.

—

Le point essentiel pour le philologue est la concordance des idées dans les monuments conservés par l'écriture. Un manuscrit est donné ; il s'y trouve des lacunes réelles, des fautes matérielles qui produisent des interruptions dans le sens, et en général tous les défauts qu'on peut reprocher à un manuscrit. Maintenant s'offre une seconde

Digitized by Google

copie, une troisième ; pour les comparer il faut s'attacher à la liaison logique des idées et à la pensée générale. Il y a plus, un pareil travail exige de lui que, par la seule pénétration de son esprit, sans secours extérieur, il sache saisir de plus en plus la concordance de toutes les parties. Un tact particulier, la faculté de pouvoir s'identifier avec son auteur, qui n'existe plus, lui sont nécessaires; il lui faut même jusqu'à un certain degré de l'imagination et de l'invention. On ne doit donc pas savoir mauvais gré au philologue s'il se mêle de porter son jugement sur les matières de goût, quoiqu'il ne soit pas toujours heureux dans ses aperçus.

—

Le poète a pour but la représentation ; il atteint au plus haut degré de l'art lorsqu'il rivalise avec la réalité, c'est-à-dire lorsque ses tableaux sont tellement animés par l'esprit, que chacun les croit avoir sous les yeux. A son plus haut point de per-

Digitized by Google

fection, la poésie paraît toute extérieure; plus elle se retire dans le monde intérieur, plus elle est en danger de se perdre. Représenter le sentiment intérieur sans le revêtir d'une forme matérielle empruntée au monde extérieur, ne pas animer et spiritualiser la forme extérieure, sont les deux extrêmes par lesquels on entre dans la prose.

—

L'éloquence a le privilége de s'emparer de tous les avantages de la poésie et de tous ses droits. Elle se les approprie, en use et en abuse pour obtenir dans la vie sociale certains avantages extérieurs et passagers tantôt avoués tantôt réprouvés par la morale.

—

Lord Byron est un talent qui s'est développé dans toute sa grandeur naturelle, malgré son caractère sauvage et insociable.

Sous ce rapport il n'y a peut-être personne qui puisse lui être comparé.

Digitized by Google

—

Le mérite propre de ce qu'on appelle les *chants populaires*, c'est d'être inspirés immédiatement par la nature. Cet avantage, le poète dont le talent est cultivé par l'art pourrait l'avoir, s'il savait en profiter.

—

Mais il est un point sur lequel les premiers ont toujours l'avantage. Le talent simplement naturel l'emporte sur les esprits cultivés par le laconisme de l'expression.

—

La lecture de Shakespeare est dangereuse pour les talents naissants. Il les force à le reproduire et ils s'imaginent se produire eux-mêmes.

—

On ne peut juger l'histoire que quand on la trouve dans sa propre vie. Il en est ainsi d'une nation tout entière. Les Allemands ne savent juger la littérature que depuis qu'ils ont eux-mêmes une littérature.

Digitized by Google

—

On ne vit réellement que quand on jouit de la bienveillance des autres.

—

La dévotion n'est pas un but, mais un moyen pour arriver par le calme le plus pur de l'ame au plus haut dégré de perfectionnement moral.

—

Aussi, peut-on remarquer que ceux qui considèrent la dévotion comme le but sont pour la plupart des hypocrites.

—

Quand on est vieux on doit agir plus que quand on était jeune.

—

Un devoir rempli laisse toujours dans l'ame un sentiment qui ressemble au remords : celui de n'avoir pas assez fait.

—

Il n'y a que celui qui ne nous aime pas qui puisse bien connaître nos défauts ; aussi,

Digitized by Google

pour les découvrir il faut oublier que l'on aime, mais tout juste assez pour le but qu'on se propose.

—

Le plus haut degré de bonheur consiste à nous perfectionner et à effacer nos défauts.

—

Nous ne reconnaissons la puissance qu'autant qu'elle nous est utile. Nous reconnaissons celle du prince, parce que nous voyons la propriété assurée sous son nom. Nous attendons de lui protection contre les événements qui nous menacent au dedans et au dehors.

—

Le ruisseau est l'ami du meûnier à qui il est utile, et il aime à faire tourner son moulin. Que lui sert-il de couler nonchalamment dans la vallée?

—

Celui qui se contente de la pure expérience et la prend pour guide, possède déjà

Digitized by Google

beaucoup de vérité. L'enfant qui grandit en sait déjà beaucoup dans ce sens.

—

La théorie, en elle-même, n'est utile qu'en ce qu'elle nous fait croire à l'enchaînement des phénomènes.

—

Toute vérité abstraite est mise à la portée du sens commun par les applications, et ainsi le sens commun s'élève, par la pratique et l'observation, jusqu'à l'abstraction.

—

Celui qui vise trop haut, celui qui se plaît dans les questions compliquées, est exposé à s'égarer.

—

Juger par analogie, n'est pas une méthode à blâmer; l'analogie a cet avantage qu'elle n'exclut rien, et ne se propose pas, à proprement parler, un but final; au contraire, l'induction est dangereuse, parce qu'elle a toujours un but devant les yeux,

Digitized by Google

et en le poursuivant elle entraîne avec soi l'erreur et la vérité.

—

L'intuition, dans le sens vulgaire, c'est-à-dire un coup-d'œil juste pour saisir les affaires du monde, est le partage du sens commun.

L'intuition pure du monde extérieur et intérieur est très-rare.

—

Le premier de ces deux genres d'intuition se manifeste avec le sens pratique, par l'action prompte et soudaine; le second, par des symboles, principalement par les rapports mathématiques, par les nombres et les formules, par le langage primitif figuré, comme poésie du génie, comme proverbe du sens commun.

—

C'est par la tradition que le passé agit sur nous. La tradition ordinaire doit s'appeler historique. Une tradition plus élevée,

Digitized by Google

qui s'adresse à l'imagination, est mythique. Si dans cette dernière on veut en trouver une troisième, en y cherchant un sens, elle devient mystique; elle prend même facilement le caractère sentimental, tant il est vrai que nous ne nous approprions véritablement que ce qui parle à notre cœur.

—

Les causes auxquelles nous devons faire attention lorsque nous voulons obtenir un véritable succès, sont:

Celles qui préparent;

Celles qui accompagnent;

Celles qui agissent simultanément, ou comme auxiliaires;

Celles qui accélèrent;

Celles qui augmentent la force;

Celles qui font obstacle;

Celles qui produisent de nouveaux effets.

—

Dans la spéculation, comme dans l'action, on doit distinguer le possible de l'impos-

Digitized by Google

sible ; sans cela on fait peu de progrès dans la vie comme dans les sciences.

—

« *Le sens commun est le génie de l'humanité.* »

Le sens commun, que l'on peut regarder comme le génie de l'humanité, doit être considéré avant tout dans ses manifestations. Or, si nous examinons à quoi l'humanité s'applique, nous trouverons ce qui suit :

L'humanité a des besoins qui sont les conditions de sa nature ; s'ils ne sont pas satisfaits, elle se montre impatiente ; sont-ils satisfaits, elle paraît indifférente. L'homme se meut entre ces deux états, et il emploie sa raison, ce qu'on appelle vulgairement la raison humaine, à pourvoir à ses besoins. A-t-il atteint ce but, alors naît pour lui la nécessité de combler le vide de l'indifférence. S'il se renferme ici dans d'étroites limites, dans les bornes nécessaires, il peut

Digitized by Google

y réussir encore ; mais si les besoins s'élèvent, s'ils sortent du cercle des choses communes, le sens commun ne suffit plus ; il n'est plus *génie*. La région de l'erreur est ouverte à l'homme.

—

Il n'arrive en ce monde rien de déraisonnable que la raison et le hasard ne puisse redresser, rien de raisonnable que la déraison et le hasard ne puisse faire manquer.

—

Toute grande idée, aussitôt qu'elle apparaît, exerce une domination tyrannique. Aussi les avantages se changent bientôt en désavantages. On peut défendre chaque institution pour peu qu'on sache se rappeler et démontrer que tout ce qu'on a pu dire d'elle primitivement, on peut encore le dire maintenant.

—

Il existe dans ce monde deux puissances pacifiques : le droit et la convenance.

Digitized by Google

—

Le droit a pour objet le délit, la police ce qui est de convenance publique.

Le droit délibère et décide, la police surveille et ordonne. Le droit a rapport aux individus, la police à l'intérêt général.

—

L'histoire des sciences est un grand concert dans lequel on distingue successivement la voix des différents peuples.

Digitized by Google

Digitized by Google

Deuxième Partie.

Si l'homme doit faire tout ce qu'on exige de lui, il doit aussi s'estimer plus qu'il n'est.

—

Il y a des livres qui paraissent écrits, non pour l'instruction du lecteur, mais pour lui apprendre que l'auteur savait quelque chose.

Digitized by Google

Il est beaucoup plus facile de se placer au point de vue d'un homme qui est dans une erreur complète que de de se mettre à la place de celui qui se fait illusion, séduit par une demi-vérité.

—

Le plaisir que la médiocrité dans les arts fait éprouver aux Allemands vient de la nullité prétentieuse. La nullité ne peut souffrir ce qui est bien; autrement elle reconnaîtrait son néant.

—

Il est triste de voir comment un homme extraordinaire lutte souvent avec lui-même, avec les circonstances malheureuses de sa vie et avec son siècle, sans jamais parvenir à la fortune. Bürger en est un exemple déplorable.

—

La plus grande marque d'estime qu'un auteur puisse donner au public est de produire non pas ce qu'on attend de lui, mais

Digitized by Google

ce qu'il croit bon et utile, eu égard à son propre talent, et au degré de culture des esprits auxquels il s'adresse.

—

La sagesse n'est que dans la vérité.

—

Si je me trompe, tout le monde peut s'en apercevoir; si je mens il n'en est pas de même.

—

L'Allemand possède la liberté de penser, et c'est pour cela que, lorsqu'il manque de goût et de liberté d'esprit, il ne s'en aperçoit pas.

—

Le monde n'est-il pas déjà assez rempli d'énigmes, pour qu'on ne transforme pas en énigmes les choses les plus simples.

—

Le plus petit cheveu fait ombre.

—

La libéralité obtient la faveur générale, surtout si l'humilité l'accompagne.

Digitized by Google

—

Avant l'orage la poussière qui va disparaître pour long-temps se soulève pour la dernière fois avec violence.

—

Les hommes ont beaucoup de mal à se connaître, même lorsqu'ils sont animés de la meilleure intention. Comment y parviendraient-ils avec la mauvaise volonté qui défigure tout.

—

Les hommes se connaîtraient mieux les uns les autres si chacun ne voulait être l'égal de son semblable.

—

Les personnages distingués sont dans une position plus défavorable que les autres hommes ; comme on ne se compare pas à eux, on les observe.

—

Dans le monde, l'essentiel n'est pas de connaître les hommes, mais d'être plus habile pour le moment présent que celui

Digitized by Google

qui est en face de nous. Toutes les foires et les charlatans en fournissent l'exemple.

—

Il n'y a pas de grenouilles partout où il y a de l'eau, mais il y a de l'eau partout où l'on entend des grenouilles.

—

Celui qui ne sait aucune langue étrangère ne sait pas sa propre langue.

—

L'erreur nous va bien tant que nous sommes jeunes ; mais il ne faut pas la traîner avec soi jusque dans la vieillesse.

—

Tous les travers qui vieillissent sont comme les matières qui rancissent.

—

Les prétentions déraisonnables et despotiques du cardinal Richelieu ont fait que Corneille s'est trompé sur lui-même.

—

Il n'y a personne qui n'ait, dans son ca-

Digitized by Google

ractère un côté qui mis au jour, ne pourrait manquer de déplaire.

—

Lorsque l'homme vient à réfléchir sur son physique ou sur son moral, il se trouve ordinairement malade.

—

La nature demande que l'homme s'étourdisse quelquefois sans dormir. De là vient le plaisir de fumer, de boire des liqueurs fortes et de prendre de l'opium.

—

L'essentiel pour l'homme moral est de faire le bien sans s'inquiéter du résultat.

—

Plus d'un homme donne des coups de marteau sur le mur en croyant frapper juste sur la tête du clou.

—

Les mots français ne viennent pas du latin écrit, mais du latin parlé.

Digitized by Google

—

Un fait accidentel où nous ne découvrons pour le moment ni une loi de la nature ni un effet de la liberté, nous l'appelons un accident de la vie commune.

—

Ecrire l'histoire est une manière de se débarrasser du passé.

—

Ce que l'on ne comprend pas, on ne le possède pas.

—

Les faveurs ne sont le symbole de la souveraineté que pour les hommes faibles.

—

Il n'y a rien de commun qui, exprimé d'une manière bizarre, ne paraisse *humoristique*.

—

Il n'y a personne à qui il ne reste assez de forces pour exécuter ce dont il est convaincu.

—

La mémoire peut toujours nous abandon-

Digitized by Google

ner pourvu que le jugement ne nous manque pas dans l'occasion.

—

Les poètes inspirés par la nature sont des talents dont la verve naïve et originale est repoussée par une époque raffinée. Comme ils ne peuvent éviter de tomber souvent dans le trivial, on s'imagine facilement qu'ils sont rétrogrades. Mais, au contraire, ce sont des esprits régénérateurs, qui provoquent de nouveaux progrès.

—

Le jugement d'une nation n'est formé que du moment où elle peut se juger elle-même. Mais cette haute prérogative elle ne l'obtient que fort tard.

—

Les hommes sont contrariés de voir que la vérité soit si simple; ils devraient se rappeler qu'il n'est pas facile de l'appliquer aux besoins de la vie pratique.

Digitized by Google

—

Une école doit être considérée comme un homme qui s'entretient avec lui-même pendant des siècles et qui est infatué de sa personne quelque absurde et ridicule qu'elle soit.

—

Tous les adversaires d'une idée nouvelle remuent des charbons ardents qui jetés çà et là mettent le feu dans des endroits où il n'aurait pas pris.

—

L'homme ne serait pas sur la terre le plus parfait des êtres, s'il n'était pas trop parfait pour elle.

—

Les plus anciennes découvertes peuvent rentrer dans l'oubli. Quelle peine n'a-t-il pas fallu à Tycho pour faire admettre le cours régulier des comètes qui avait été reconnu depuis long-temps par Senèque.

—

Combien de temps n'a-t-on pas disputé sur les antipodes?

Digitized by Google

—

Il faut laisser à certains esprits leurs idiotismes.

—

Il y a des productions dans notre époque qui sont nulles sans être précisément mauvaises. Elles sont nulles parce qu'elles manquent d'idées. Elles ne sont pas mauvaises parce que l'auteur a eu devant les yeux la forme générale des bons modèles.

—

Tout devient inintelligible pour celui qui a peur des idées.

—

Nous avons raison d'appeler nos maîtres ceux dont nous apprenons toujours. Mais tout ceux dont nous apprenons ne méritent pas ce titre.

—

Tout ce qui est lyrique doit être très-raisonnable dans l'ensemble, mais dans les détails un peu déraisonnable.

—

Vous ressemblez à la mer qui prend dif-

Digitized by Google

férents noms, et n'est toujours en définitive que de l'eau salée (1).

—

On dit *propria laus sordet*, cela peut être ; mais le blâme qui vient d'autrui, lorsqu'il est injuste, quel odeur a-t-il ? Pour cela, le public n'a pas de nez.

—

Le roman est une *épopée subjective* dans lequel l'auteur se permet de traiter le monde à sa manière. La question est seulement de savoir s'il a une manière à lui ; le reste se trouve de soi-même.

—

Il existe des natures problématiques qui ne sont jamais à la hauteur de leur position et n'en sont jamais satisfaites. De là cette lutte intérieure dans laquelle leur vie se consume sans leur permettre aucune jouissance.

---

(1) Goethe s'adresse à ses adversaires.

Digitized by Google

—

Ce qu'on peut appeler véritablement le bien se fait en grande partie *clam, vi et precario.*

—

Un gai compagnon dans un voyage à pied vaut un carosse.

—

La boue devient brillante lorsque le soleil luit.

—

Le meunier s'imagine que le blé ne croît que pour faire tourner son moulin.

—

Il est difficile de conserver son égalité d'humeur à tous les instants de la vie. Les moments indifférents nous causent de l'ennui, les bons nous pèsent et les mauvais nous accablent.

—

L'homme le plus heureux est celui qui sait mettre en rapport la fin de sa vie avec le commencement.

Digitized by Google

—

L'homme est singulièrement en contradiction avec lui-même. Quand il s'agit de son bien, il ne veut souffrir aucune contrainte, et pour ce qui lui porte préjudice, il endure toute espèce de violence.

—

Nous voyons l'avenir par un seul côté, le passé nous apparaît sous plusieurs faces.

—

Rien n'est plus ordinaire aux imprévoyants que de chercher des expédients pour sortir d'embarras.

—

Les Indous du désert font vœu de ne pas manger de poisson.

—

Une vérité insuffisante exerce son influence pendant quelques temps; mais au lieu d'une manifestation plus parfaite de la vérité, paraît une erreur brillante. Le monde s'en contente et se fait illusion ainsi pendant des siècles.

Digitized by Google

C'est rendre un très-grand service à la science que de rechercher et de développer les vérités incomplètes que possédaient déjà les anciens.

—

Il en est des opinions hasardées comme des pions qu'on met en avant dans le jeu d'échecs : elles peuvent être battues ; mais elles ont contribué au gain de la partie.

—

Il est aussi certain qu'étonnant que la vérité et l'erreur découlent de la même source. Aussi, souvent on ne peut toucher à l'erreur sans nuire en même temps à la vérité.

—

La vérité appartient à l'homme, l'erreur au temps. C'est ce qui a fait dire d'un homme extraordinaire : « Le malheur des » temps a causé son erreur, mais la force » de son ame l'en a fait sortir avec gloire. »

Digitized by Google

—

Chacun a ses originalités dont il ne peut se débarrasser; cependant, plus d'un homme se perd par ses originalités souvent les plus innocentes.

—

Celui qui n'a pas une haute opinion de lui-même est beaucoup plus qu'il ne croit.

—

Dans l'art et dans la science, aussi bien que dans l'action et la pratique, l'essentiel est de saisir nettement les objets, et de les traiter conformément à leur nature.

—

Si, parmi les hommes avancés en âge, il en est qui, malgré beaucoup d'esprit et de bon sens, estiment peu la science, cela vient de ce qu'ils ont été trop exigeants envers elle et envers eux-mêmes.

—

Je plains les hommes qui parlent sans cesse de l'instabilité des choses de ce monde,

Digitized by Google

et se perdent dans la contemplation de leur néant. Ne sommes-nous pas ici-bas pour rendre impérissable ce qui est de sa nature périssable? Or cela ne peut arriver si nous ne savons estimer ce qui passe comme ce qui est éternel.

—

Un seul phénomène, une seule expérience ne prouvent rien. C'est l'anneau d'une grande chaîne, et il n'a de valeur qu'autant qu'il n'en est pas séparé. Celui qui, voulant vendre un collier de perles, ne montrerait que la plus belle, disant que les autres sont d'une égale beauté, et demanderait à être cru sur parole, trouverait difficilement un acheteur.

—

On doit de temps en temps répéter sa confession de foi, délarer ce qu'on approuve, ce que l'on condamne; nos adversaires ne s'en font pas faute.

—

Dans notre époque, personne ne doit se

Digitized by Google

taire ni céder en rien ; on doit parler et se remuer, non pas pour vaincre, mais pour se maintenir à son poste ; que ce soit avec la majorité ou avec la minorité, peu importe.

—

Il se rencontre souvent des occasions où une œuvre d'art me déplaît au premier coup-d'œil, parce que je ne suis pas encore en état de la juger ; mais si je remarque en elle un mérite, je l'étudie davantage, et alors je fais une foule de découvertes qui me font le plus grand plaisir ; j'aperçois dans ces choses de nouvelles qualités, et en moi de nouvelles capacités.

—

Ce que les Français appellent *tournure*, est une certaine prétention tempérée par la grâce. On voit par là que les Allemands manquent tout-à-fait de tournure ; leur prétention est raide et pleine de morgue ; la grâce chez eux est douce et humble ; l'un

Digitized by Google

exclut l'autre, et ces deux qualités ne peuvent aller ensemble.

—

La foi est un capital secret et toujours en réserve, comme il existe des caisses d'épargne pour les jours de détresse; et ici le croyant prend lui-même en secret ses intérêts.

—

Le véritable obscurantisme ne consiste pas à s'opposer à la propagation des idées vraies, claires et utiles, mais à en répandre de fausses.

—

Jusqu'ici je me suis occupé, avec persévérance, de la biographie des hommes plus ou moins illustres. J'en suis venu à penser que, dans le tissu de la société, les uns peuvent être considérés comme la trame, les autres comme la chaîne. Les premiers font la largeur du tissu; les seconds donnent la force, la solidité, et peut-être aussi la forme. Les ciseaux des Parques déterminent

Digitized by Google

la longueur à laquelle tout le reste doit se soumettre.

—

Les livres aussi ont leur histoire qu'on ne peut leur enlever :

« Celui qui n'a pas mangé son pain arrosé de ses larmes ; celui qui n'a pas passé » de tristes nuits assis sur sa couche, en versant des pleurs ; celui là ne vous connaît » pas, ô puissances célestes ! »

Ces lignes, remplies d'une profonde douleur, une reine vertueuse et adorée les répétait souvent dans un cruel exil, et plongée dans un abîme de maux (1). Elle aimait le livre qui contient ces paroles et d'autres tristes enseignements ; elle en tirait une consolation dans son infortune. Qui songe à une pareille influence qui peut ainsi s'étendre jusque dans l'éternité?

—

On voit avec le plus grand plaisir, dans

(1) La reine Louise, femme du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III.

Digitized by Google

la salle d'Apollon de la villa Aldobrandini, à Frascati, avec quel bonheur le Dominicain encadrait les métamorphoses d'Ovide dans le paysage le plus convenable. A cette vue on se rappelle volontiers que les événements les plus heureux produisent une impression doublement agréable, lorsqu'ils sont placés dans une contrée enchanteresse. Les événements indifférents eux-mêmes acquièrent une grande importance, grâce à la beauté du lieu.

—

La vérité est un flambeau, mais un flambeau immense; aussi nous clignons de l'œil en passant devant lui, de peur de nous brûler.

—

« Les hommes sensés ont beaucoup de » principes communs. » (Eschyle.)

—

Un défaut particulier à des hommes, d'ailleurs fort sensés, c'est de ne pas savoir tenir compte de ce que disent les autres.

Digitized by Google

Or, il ne s'agit pas de ce que ceux-ci devraient dire, mais de ce qu'ils disent.

—

Tout homme, parce qu'il est doué de la parole, croit pouvoir parler sur la langue.

—

Il suffit de vieillir pour devenir plus indulgent. Je ne vois pas commettre une faute que je n'aie commise moi-même.

—

Les heureux du monde croient-ils que le malheureux doit périr devant eux avec la même grace que la populace romaine exigeait des gladiateurs?

—

Quelqu'un consultait Timon sur l'instruction de ses enfants. Faites-leur enseigner, dit-il, ce qu'ils ne comprendront jamais.

—

On regarde par habitude une montre qui s'est arrêtée, comme si elle marchait; ainsi,

Digitized by Google

on considère la figure d'une belle femme comme si elle aimait encore.

—

La haine est un déplaisir actif, l'envie un déplaisir passif; aussi, ne doit-on pas s'étonner que l'envie se change si souvent en haine.

—

La rythme a quelque chose d'enchanteur. Il nous fait croire que le sublime nous appartient.

—

Le dilettantisme sérieux et la science traitée mécaniquement deviennent de la pédanterie.

—

Personne ne peut contribuer au progrès de l'art, si ce n'est les grands maîtres. Des protecteurs contribuent à faire avancer l'artiste, mais l'art n'y gagne pas toujours.

—

Le style de Shakespeare est riche en figures extraordinaires qui proviennent d'i-

Digitized by Google

dées abstraites personnifiées. Elles ne nous conviendraient certainement pas ; mais chez lui elles sont tout-à-fait à leur place, parce que de son temps tous les arts étaient dominés par l'allégorie. Il trouve aussi des comparaisons où nous n'irions pas les chercher. Par exemple il prendra pour terme de comparaison un livre. Quoique la découverte de l'imprimerie remontât déjà à plus d'un siècle, un livre paraissait néanmoins encore une chose sacrée, comme nous le voyons par les reliûres du temps ; de même aussi un livre était pour le noble poète un objet digne d'amour et de vénération. Nous, au contraire, nous nous contentons de brocher les livres et nous n'avons plus de respect ni pour la reliûre ni pour son contenu.

—

La plus folle de toutes les erreurs est celle de ces braves jeunes gens qui s'imaginent perdre leur originalité en reconnaissant des

Digitized by Google

vérités que d'autres ont déjà reconnues avant eux.

La beauté ne peut jamais avoir la conscience d'elle-même.

—

On a accordé à la poésie subjective ou sentimentale les mêmes droits qu'à la poésie objective et descriptive. Et c'était une nécessité; car autrement il eût fallu rejeter entièrement la poésie moderne. On pouvait prévoir alors que s'il naissait des génies poétiques ils s'attacheraient plutôt aux sentiments de la vie intime qu'aux pensées générales de l'humanité. Il est arrivé en effet jusqu'à un certain point que l'on a une poésie sans figures, et à laquelle cependant on ne peut refuser entièrement son approbation.

Digitized by Google

Troisième Partie.

Il est beaucoup plus facile de reconnaître l'erreur que de trouver la vérité. La première est à la surface, et chacun peut aisément la saisir ; la seconde est à une profondeur où il n'est pas donné à tout le monde de pénétrer.

—

Nous ne vivons que par le passé, et le passé nous perd.

Digitized by Google

contrée, est un sentiment paisible du sublime, sous la forme du passé, ou, ce qui est la même chose, de la solitude, de l'absence et de la mort.

—

Le magnifique chant d'église *Veni creator spiritus* est un appel au génie. Aussi agit-il puissamment sur les ames fortes et élevées.

—

Le beau est une manifestation des lois secrètes de la nature, qui, sans cette révélation, seraient toujours restées inconnues.

—

Je puis promettre la franchise et non l'impartialité.

—

L'ingratitude est une espèce de faiblesse. Je n'ai jamais vu d'hommes supérieurs ingrats.

—

La vraie mesure dans tout ce qui tend à la perfection, sous le rapport du bien et du

Digitized by Google

juste, est très-rare. Un excès de prudence produit ordinairement des retards. La témérité engendre la précipitation.

—

Les paroles et les images sont des termes corrélatifs qui se cherchent sans cesse, comme nous nous apercevons dans les tropes et les comparaisons. Aussi, tout ce qui, dans la parole et le chant, s'adresse à l'esprit par l'intermédiaire de l'oreille, devrait également frapper les yeux. Et ainsi nous voyons dans la législation et la médecine des peuples enfants, dans la Bible et les anciens alphabets, le mot et l'image se correspondre toujours. Exprimait-on par la parole ce qui ne pouvait se peindre aux yeux? Peignait-on aux yeux ce qui ne pouvait s'exprimer par la parole? Tout était dans l'ordre. Mais souvent on commettait une méprise, et on se servait de la parole au lieu de la figure; de là naquirent ces monstrueux équivoques d'un langage mystique et symbolique.

Digitized by Google

Une collection d'anecdoctes et de maximes est pour l'homme du monde le plus grand trésor, lorsqu'il sait semer les premières avec habileté dans la conversation et se rappeler les dernières à propos.

On dit à l'artiste : Etudiez la nature. Mais ce n'est pas une petite difficulté que de tirer le noble du commun et de donner le caractère de la beauté à ce qui est informe.

Où l'intérêt cesse se perd aussi la mémoire.

Le monde est une cloche fêlée, elle fait du bruit mais elle ne sonne pas.

On doit supporter avec beaucoup de bienveillance l'importunité des jeunes dilettantes. Ils deviennent en avançant en âge les vrais admirateurs de l'art et des grands maîtres.

Digitized by Google

Lorsque les hommes deviennent tout-à-fait méchants, ils n'ont pas de plus grand plaisir que de contempler le mal d'autrui.

Les hommes sensés sont les meilleurs dictionnaires de conversation.

Il y a des hommes qui ne se trompent jamais : parce qu'ils ne se proposent rien de sensé.

La connaissance de mes rapports avec moi-même et avec le monde extérieur est ce que j'appelle vérité : aussi chacun peut avoir sa vérité à lui, et cependant la vérité est toujours la même.

Celui à qui la nature commence à dévoiler ses secrets éprouve un désir irrésistible de connaître son plus digne interprète, l'art.

Le temps est lui-même un élément.

Digitized by Google

—

L'homme ne comprend jamais combien il est anthropomorphique.

—

Une différence qui n'offre aucun sens à la raison n'est pas une différence.

—

La transformation d'une consonne dans une autre peut provenir d'un défaut dans l'organe; le changement des voyelles en diphtongues vient de l'affectation.

—

On ne peut vivre pour tout le monde, surtout pour ceux avec lesquels on ne voudrait pas vivre.

—

L'appel à la postérité naît d'un sentiment pur et vif de l'immortalité.

—

Lorsque j'entends parler des idées *libérales*, je suis étonné de voir combien les hommes aiment à se repaître de mots vides de sens. Une idée ne peut être libérale; qu'elle soit puissante, excellente; que par là

Digitized by Google

elle remplisse sa mission divine d'être utile à l'humanité, à la bonne heure. Encore moins une idée abstraite peut-elle être libérale; car elle a une tout autre destination. Où donc doit-on chercher ce qu'on appelle libéral? Dans les sentiments; c'est-à-dire dans la partie la plus intime de l'ame humaine. Les intentions sont rarement libérales, parce qu'elles émanent immédiatement de la personne, de ses rapports avec la société et de ses besoins. Nous n'en disons pas davantage; on peut apprécier d'après cela ce qu'on entend tous les jours.

—

Nous voyons toujours avec nos yeux et notre imagination; la nature seule sait ce qu'elle veut et ce qu'elle a voulu.

—

Donnez-moi un point d'appui, disait Archimède. Cherche toi-même le tien, a dit un autre. Moi je dirai : Garde celui que tu as.

—

L'observateur de la nature cherche les

Digitized by Google

causes les plus générales et attribue les phénomènes semblables à une cause générale; mais on pense rarement à la cause prochaine.

—

Il n'arrive jamais à un homme sensé d'avoir une petite folie.

—

Dans tout objet d'art, grand ou petit, considéré jusque dans les plus petits détails, tout dépend de la conception.

—

Il y a une poésie sans figures qui n'est qu'une figure.

—

La perfection est inépuisable.

—

On ne croit savoir que quand on sait peu; avec la science augmente le doute.

—

Ce sont les erreurs de l'homme qui le rendent particulièrement digne d'intérêt.

Digitized by Google

Bonus vir semper tiro.

—

Arrêté par l'envie et la haine l'observateur ne voit que la surface des choses, même lorsqu'il est doué d'une grande sagacité; mais si, à cette qualité, se joignent la bienveillance et l'amour, alors il pénètre très-avant dans la connaissance du monde et du cœur humain. Il peut même espérer d'en dévoiler les mystères.

—

On devrait souhaiter à tout homme sensé une certaine dose de poésie. Ce serait le vrai moyen de lui donner de la dignité et de la grâce, quelle que fût sa position.

—

Les *matériaux* de l'art sont à la portée de tous. L'*idée* n'appartient qu'à l'esprit original, et la *forme* est un secret presque pour tout le monde.

—

Les hommes ne sympathisent qu'avec ce

Digitized by Google

qui est plein de vie. La jeunesse se forme dans le commerce de la jeunesse.

—

De quelque manière que nous considérions le monde il aura toujours deux côtés : l'un lumineux, l'autre ténébreux.

—

L'erreur se reproduit toujours davantage dans la conduite des hommes. On ne doit donc pas se lasser de répéter la vérité dans ses discours.

—

A Rome il y a, indépendamment des Romains, tout un peuple de statues; de même, en dehors du monde réel, il y a un monde imaginaire bien plus puissant que le premier, et au milieu duquel vivent la plupart des hommes.

—

Les hommes sont comme la mer Rouge : à peine la verge les a-t-elle séparés qu'ils se réunissent.

Digitized by Google

—

Les pensées reviennent, les convictions s'enracinent; les états passent sans laisser de traces.

—

De tous les peuples ce sont les Grecs qui ont rêvé le plus beau rêve de la vie.

—

Les traducteurs peuvent être considérés comme des entremetteurs qui nous vantent les attraits d'une belle à moitié voilée; ils excitent en nous un irrésistible désir de voir l'original.

—

Nous reconnaissons volontiers la supériorté des anciens, mais non pas celle de la postérité. Il n'y a qu'un père qui n'envie pas à son fils la supériorité du talent.

—

Reconnaître son infériorité en général n'est pas un grand mérite; mais, dans une ligne descendante, mettre au-dessus de nous ce qui est au-dessous!...

Digitized by Google

—

Notre principale habileté consiste à sacrifier notre existence pour exister.

—

Tout ce que nous faisons est une fatigue; heureux celui qui ne se fatigue pas.

—

L'espérance est la seconde ame du malheureux.

—

Il y a aussi dans l'homme la volonté de servir; c'est pour cela que la chevalerie chez les Français s'appelait *servage*.

—

Au théâtre, la jouissance de l'ouïe et de la vue absorbent la réflexion.

—

L'expérience a un champ illimité; la théorie ne peut se perfectionner et s'étendre dans la même proportion; à la première, l'univers est ouvert en tout sens; la seconde

Digitized by Google

reste enfermée dans les limites des facultés humaines. Aussi toutes les opinions se reproduisent-telles nécessairement, et, chose singulière, malgré les progrès de l'expérience, une théorie étroite peut reprendre faveur.

—

C'est toujours le même monde que nous contemplons, que nous étudions; ce sont toujours les mêmes hommes qui vivent dans le vrai ou dans le faux; plus souvent dans le dernier que dans le premier.

—

La vérité répugne à notre nature; il n'en est pas de même de l'erreur, par une raison toute simple. La vérité exige que nous reconnaissions les limites de nos facultés. L'erreur, au contraire, nous flatte en nous persuadant que notre esprit n'a pas de bornes.

—

Depuis bientôt vingt ans, les Allemands s'occupent d'idées transcendantes; quand

Digitized by Google

ils s'en apercevront, ils se trouveront bien extraordinaires.

—

De tout temps ce sont les individus qui ont travaillé au progrès de la science, et ce n'est pas au siècle qu'il faut l'attribuer. C'est le siècle qui a fait périr Socrate par le poison ; c'est le siècle qui a brûlé Jean Huss. Les siècles sont toujours restés les mêmes.

—

La vraie symbolique consiste à représenter le général sous une forme particulière, et celle-ci non comme un rêve ou une ombre, mais comme une révélation vivante et actuelle de l'absolu.

—

La supériorité est souvent prise pour de l'égoïsme.

—

Aussitôt que cessent les bonnes œuvres vient la sentimentalité chez les protestants.

—

Tout ce qui est spinosisme dans la pro-

Digitized by Google

duction poétique, devient machiavélisme dans la réflexion.

—

Il faut payer cher ses erreurs, et encore est-on bien heureux si on le peut.

—

Nihil rerum mortalium tam instabile ac fluxum est quàm potentia non suâ vi nixa.

—

Il y a deux sortes de faux artistes, les dilettantes et les spéculateurs. Les premiers font de l'art pour leur plaisir, les seconds par intérêt.

—

Je suis naturellement sociable; aussi dans plusieurs entreprises littéraires, j'ai trouvé des collaborateurs, et je me suis fait moi-même collaborateur; j'ai eu ainsi le bonheur de me voir vivre en eux, et eux en moi.

—

Toute ma vie intérieure se révèle comme

Digitized by Google

une méthode vivante d'invention, qui, reconnaissant une règle inconnue, s'efforce de la trouver ou de l'introduire dans le monde extérieur.

—

Il y a une réflexion enthousiaste qui est du plus haut prix, pourvu qu'on ne se laisse pas entraîner par elle.

—

L'erreur est à la vérité ce que le sommeil est à la veille. J'ai remarqué qu'on revient de l'erreur à la vérité comme délassé par le sommeil.

—

Chacun souffre alors qu'il ne travaille pas pour lui-même. On travaille pour les autres afin de jouir avec eux.

—

Nous apprenons seulement des livres que nous ne pouvons juger. L'auteur d'un livre que nous pouvons juger devrait apprendre de nous.

Digitized by Google

Aussi la Bible est un livre qui exercera une éternelle influence; car tant que le monde existera, on ne verra personne oser élever la voix et dire : Je la conçois dans son ensemble et je la comprends dans ses parties. Quant à nous, nous dirons modestement : Dans son ensemble ce livre est vénérable, et dans ses détails applicable.

La pensée mystique est un développement transcendant de l'intelligence qui se sépare d'une partie du monde réel et croit le laisser loin derrière elle. Plus est grand et important l'objet auquel on renonce, plus sont riches les productions mystiques.

La poésie orientale mystique a ce grand avantage que l'adepte, en renonçant à la richesse du monde, l'a toujours à sa disposition. Il se trouve ainsi toujours au milieu

Digitized by Google

de l'abondance à laquelle il renonce, et nage dans les voluptés dont il voudrait s'affranchir.

—

Un homme d'esprit a dit : La nouvelle mystique est la dialectique du cœur ; elle frappe et séduit les esprits, parce qu'elle exprime des choses auxquelles l'homme ne peut arriver par la voie ordinaire du raisonnement, de l'intelligence et de la religion. Celui qui se croit assez de courage et de force pour l'étudier, sans se laisse étourdir, peut se précipiter dans cet antre de *Trophonius*, toutefois à ses risques et périls.

—

Les Allemands devraient rester pendant trente ans sans prononcer le mot *sentiment*. Alors on verrait renaître peu-à-peu le sentiment; maintenant il est synonyme d'indulgence pour les faiblesse des autres et pour les siennes propres.

—

Certains caractères érigent leur faiblesse

Digitized by Google

en loi. Des hommes qui connaissent bien le monde ont dit : L'habileté accompagnée de la peur est invincible. Les hommes faibles ont souvent des idées révolutionnaires ils pensent qu'ils se trouveraient mieux s'ils n'étaient pas gouvernés, sans songer qu'ils sont incapables de gouverner ni eux-mêmes ni les autres.

La lutte des anciennes et des nouvelles idées, de l'esprit de stabilité ou de conservation et de l'esprit d'innovation est perpétuelle. L'ordre finit par engendrer la routine. Pour détruire celle-ci, on veut renverser le premier. Plus tard il arrive un moment où l'on sent la nécessité de rétablir l'ordre. Ecoles classique et romantique, priviléges des corporations, liberté du commerce, maintien et morcellement de la propriété, c'est toujours la même lutte qui en engendre une autre. La plus grande habileté du souverain consiste à rendre cette lutte moins acharnée et à balancer l'un par

Digitized by Google

l'autre les deux principes opposés, sans en détruire aucun. Mais un pareil résultat n'est pas accordé à l'homme et ne paraît pas dans les vues de la divinité.

—

Quel est le meilleur système d'éducation? Réponse : celui des Hydriotes. Insulaires et marins ils prennent leurs enfants dans leur navire et les habituent ainsi au service de la mer. Ceux-ci, lorsqu'ils se distinguent, ont part aux bénéfices; ils prennent par là intérêt au commerce, aux échanges, au butin et deviennent d'excellents matelots, d'habiles commerçants et des pirates intrépides. De cette foule peuvent sortir des héros qui de leur main attacheront le brandon destructeur au vaisseau amiral de la flotte ennemie.

—

Tout ce qui est parfait nous fait sortir des limites de notre intelligence, parce que nous ne nous sentons pas encore arrivés à cette

Digitized by Google

hauteur. Ce n'est que quand une idée est entrée dans le cercle de notre développement intellectuel, et que nous l'avons appropriée aux forces de notre esprit et de notre ame, que nous en apercevons la valeur.

—

Il n'est pas étonnant que la médiocrité nous plaise plus ou moins; car elle nous laisse en repos; elle nous donne le même sentiment agréable que si nous nous trouvions avec nos égaux.

—

Ne cherchez pas à corriger un esprit commun, il restera toujours le même.

—

Il y a tant d'hommes d'un vrai mérite dispersés dans ce monde, et qui vivent dans la même époque! Mais malheureusement ils ne se connaissent pas.

—

Quel est le meilleur gouvernement? Celui

Digitized by Google

qui nous apprend à nous gouverner nous-mêmes.

—

Il peut arriver quelquefois que des malheurs publics et domestiques viennent frapper l'homme à coups redoublés d'une manière terrible; seulement, l'impassible destin, en frappant les épis, ne touche que la paille. Les grains ne s'en ressentent pas et sautent sur l'aire ça et là, sans se soucier s'ils doivent aller au moulin ou au champ.

—

Les meilleures pièces de Shakespeare manquent dans quelques endroits de facilité. Elles sont en quelque sorte plus qu'elles ne devraient être; et, par cela même, elles révèlent le grand poète.

—

La plus grande probabilité de voir nos vœux accomplis laisse encore un doute; c'est pourquoi, quand nos espérances se réalisent, nous sommes toujours surpris.

Digitized by Google

—

Nous sommes obligés de prêter aux arts de toutes les époques ; mais nous restons toujours débiteurs de l'art grec.

—

Vis superba formæ, belle expression de *Johannes secundus*.

—

La sentimentalité des Anglais est humoristique et tendre ; celle des Français est commune et pleure facilement ; celle des Allemands est naïve et naturelle.

—

L'absurde, représenté sous une forme élégante, excite à la fois la répugnance et l'admiration.

—

On a dit de la bonne société : sa conversation est instructive ; son silence est encore une leçon.

—

Il n'y a rien de terrible comme de voir agir l'ignorance.

Digitized by Google

On doit se tenir à distance de la beauté et de l'esprit, si l'on ne veut par devenir leur esclave.

Le mysticisme est la scholastique du cœur, la dialectique du sentiment.

On ménage les vieillards comme on ménage les enfants.

Le vieillard perd un des plus grands droits de l'humanité : celui d'être jugé par ses pairs.

Il m'est arrivé dans les sciences ce qui arriverait à un homme qui, s'étant levé de grand matin, attendrait avec impatience que l'aurore et le jour vinssent dissiper les ténèbres ; et qui, lorsque le soleil aurait paru, se trouverait aveuglé par l'éclat de ses rayons.

On dispute beaucoup et on disputera en-

Digitized by Google

encore long-temps sur les avantages et les inconvénients de la propagation de la Bible. Il m'est évident qu'elle sera nuisible comme elle l'a été jusqu'à présent, si l'on en fait un usage dogmatique et fantastique; elle sera utile comme enseignement qui s'adresse à l'esprit et au cœur.

—

Les forces primitives de la nature qui se développent de toute éternité ou dans le temps, agissent incessamment; mais leur action est-elle utile ou nuisible? C'est une question accidentelle.

—

L'*idée* est éternelle et unique. Nous avons tort de parler ici au pluriel; toutes les choses que nous connaissons, et dont nous pouvons parler ne sont que les manifestations de l'idée. Nos conceptions n'ont un sens et ne peuvent s'exprimer qu'autant qu'elles sont une forme de l'idée absolue.

Digitized by Google

Dans les traités d'esthétique on a tort de dire l'*idée du beau*. Par là on restreint le domaine du beau qui, cependant, ne doit pas être conçu sous une forme déterminée. On peut avoir une notion abstraite du beau, et celle-ci peut être communiquée.

—

La manifestation de l'idée, sous la forme du beau, est aussi fugitive que celle du sublime, de ce qu'on appelle le spirituel, l'agréable, le comique. C'est pour cela qu'il est si difficile de parler de ces sortes de sujets.

—

Si l'on veut traiter la théorie du beau d'une manière didactique, on doit passer sous silence tout ce qui s'adresse au sentiment; ou n'en parler qu'au moment où on touche au point culminant, et où l'esprit des auditeurs est préparé. Mais comme cette condition ne peut être bien remplie,

Digitized by Google

la plus haute prétention de celui qui enseigne dans une chaire publique, devrait être de présenter à l'esprit de ses auditeurs les idées dans un si grand nombre d'images vivantes, qu'ils fussent capables de saisir tout ce qui est bon, beau, grand et vrai, et de l'accueillir avec un vif intérêt, sans s'en apercevoir et s'en rendre compte. L'idée fondamentale dont tout le reste n'est que le développement, s'insinue ainsi dans leur ame, et y prend une forme vivante.

—

Quand on considère les hommes d'un esprit cultivé, on trouve qu'ils ne sont capables de comprendre le principe de toutes choses que dans une seule, ou du moins dans un petit nombre de ses manifestations, et cela suffit. Le talent est développé dans la pratique, et il n'est pas besoin de prendre connaissance des théories particulières. Le musicien peut, sans préjudice, ignorer le sculpteur, et réciproquement.

Digitized by Google

Dans l'art, on doit tout ramener au point de vue pratique, et par conséquent faire en sorte que les diverses manifestations de l'idée du beau que l'artiste est appelé à réaliser, conservent, malgré leur affinité, leur indépendance réciproque, et ne se contrarient pas mutuellement. La peinture, la sculpture et la mimique ont entre elles des rapports indestructibles. Cependant, l'artiste attaché à un de ces arts doit bien se garder de recevoir des autres une atteinte funeste. Le sculpteur peut se laisser séduire par le peintre, celui-ci par l'acteur mimique, et tous trois brouiller tellement les genres, qu'aucun d'eux ne conserve son originalité.

—

La danse mimique devrait, à proprement parler, servir de base à tous les arts figuratifs. Si le charme qu'elle exerce sur les sens est très-vif, il est momentané et fugitif. Aussi cet art, pour produire ce charme,

Digitized by Google

doit-il pousser ses moyens à l'extrême. C'est là ce qui effraie heureusement les autres artistes. Cependant, avec de la prudence et et de la circonspection, ils trouveraient ici beaucoup à prendre.

Digitized by Google

Digitized by Google

Quatrième Partie.

Mme Roland sur l'échafaud demanda qu'il lui fût permis d'écrire les pensées remarquables qui s'étaient présentées à son esprit dans le fatal trajet. Il est à regretter que sa demande ne lui ait pas été accordée ; car, à ce moment suprême de la vie, des esprits fermes, qui conservent leur sang-froid, ont souvent des pensées extraordinaires ; ce

Digitized by Google

sont comme des anges qui descendent éclatants de lumière sur les sommets du passé.

—

On dit souvent qu'il faut éviter dans la vie une activité trop multipliée (Πολυπραγμοσύνη) et surtout, à mesure que l'on avance en âge, ne pas se créer de nouvelles occupations. Mais on a beau se donner des conseils à soi-même et aux autres, vieillir c'est entrer dans une nouvelle sphère d'activité; tous les rapports changent, et l'on doit, ou cesser complétement d'agir, ou, de bon gré et en connaissance de cause, accepter le nouveau rôle qui nous est donné.

—

Je n'ose rien dire de l'absolu dans le sens spéculatif; mais je puis affirmer que celui qui le reconnaît dans ses manifestations et l'a toujours présent à l'esprit, en retire un grand avantage.

—

Vivre dans l'idéal, c'est traiter l'impos-

Digitized by Google

sible comme s'il était possible. La même analogie se fait remarquer pour le caractère. Mais si l'idée et le caractère se rencontrent, alors naissent des événements tels que le monde ne revient pas de sa surprise pendant des siècles.

Napoléon, qui vivait toujours dans l'idéal, n'en avait cependant pas conscience; il niait l'idéal, et lui refusait toute réalité, tandis qu'il en poursuivait avec ardeur la réalisation. Mais sa raison si lucide et incorruptible ne pouvait supporter perpétuellement cette contradiction intérieure, et ses paroles sont de la plus haute importance, lorsque dans les occasions où il y est pour ainsi dire forcé, il s'exprime sur ce sujet de la manière la plus originale et la plus intéressante.

Il considère l'idée comme un être de raison qui n'a, il est vrai, aucune réalité; mais qui, lorsqu'il s'évanouit, laisse après

Digitized by Google

lui un residuum, (*caput mortuum*) à qui nous ne pouvons refuser entièrement la réalité. Si cette opinion nous paraît passablement choquante et matérialiste, il s'exprime tout autrement lorsqu'il s'entretient avec ses amis. Il parle alors avec conviction et confiance des suites inévitables de sa vie et de ses actions. Il avoue volontiers que la vie engendre la vie, qu'une idée féconde exerce son influence sur toutes les époques. Il se plaît à reconnaître qu'il a donné une impulsion nouvelle, une nouvelle direction à la marche du monde.

C'est une chose vraiment digne d'être remarquée que les hommes dont le trait caractéristique était une tendance très-exclusive vers l'idéal, éprouvaient une aversion extrême pour le fantastique. Tel était Hamann, qui ne pouvait supporter qu'on lui parlât des choses d'un autre monde. Il s'exprime là-dessus quelque part, dans un paragraphe qu'il changea quatorze fois.

Digitized by Google

La littérature est le fragment des fragments. La plus petite partie de ce qui a été fait et dit, a été écrit, et de ce qui a été écrit la plus faible partie est restée.

—

Et cependant quoique la littérature soit incomplète, on y trouve mille répétitions ; ce qui montre combien sont bornés l'esprit et la destinée de l'homme.

—

Cette question : La prééminence appartient-elle à l'historien ou au poète ? ne doit pas même être soulevée ; ils ne rivalisent pas plus entre eux que l'athlète à la course et l'athlète au pugilat. Chacun a droit à sa couronne.

—

Il en est des livres comme de nos nouvelles connaissances. Au premier moment nous sommes très-satisfaits, lorsque nous trou-

Digitized by Google

vons en eux des sentiments qui sont conformes aux nôtres, lorsque l'auteur sympathise avec quelque point essentiel de notre existence; mais lorsque nous faisons plus ample connaissance apparaissent toutes les différences. Et dans ce cas une conduite sage consiste principalement, non pas à se retirer aussitôt, comme il arrive dans la jeunesse, mais au contraire à s'attacher fortement aux principes sur lesquels on s'accorde, à s'expliquer complètement sur les différences, sans pour cela renoncer à ses opinions.

La plus grande difficulté dans les observations psychologiques vient de ce qu'on doit toujours considérer parallèlement l'intérieur et l'extérieur, ou plutôt les combiner ensemble. C'est un mouvement continuel de *systole* et *diastole*, l'inspiration et la respiration de l'être vivant. Si l'on ne peut encore se prononcer sur ce point, il mérite un examen attentif.

Digitized by Google

Mes rapports avec Schiller avaient pour principes notre direction bien déterminée vers le même but, la communauté de nos travaux et la différence des moyens par lesquels nous tâchions d'atteindre à ce but.

Au sujet d'une différence délicate qui s'offrit à nous dans un de nos entretiens et qui me rappelle un passage d'une de ses lettres, je fis les observations suivantes : « Il y a une grande différence pour le poète à chercher le *particulier* en vue du *général* et à voir le *général* dans le *particulier*. Du premier point de vue naît l'allégorie où l'objet particulier est considéré seulement comme exemple, comme image de l'idée générale. Le second est à proprement parler le caractère propre de la poésie ; elle exprime une idée particulière sans penser à l'idée générale, ou sans l'indiquer. Celui qui saisit vivement cet objet particulier possède en même temps l'idée générale sans le savoir, ou il le sait seulement plus tard.

Digitized by Google

L'amitié ne peut s'engendrer que d'une manière pratique et c'est par là seulement qu'elle devient durable. Une inclination, l'amour même, tout cela ne produit pas l'amitié. La vraie amitié, l'amitié qui agit et se révèle par des effets, consiste en ce que nous suivions la même voie dans la vie ; que mon ami favorise mes desseins et moi les siens ; que nous marchions ensemble sans nous détourner, quelle que soit d'ailleurs notre manière de penser et de vivre.

Digitized by Google

Cinquième Partie.

On prend chacun dans le monde pour ce qu'il se donne; mais il faut se donner pour quelque chose. On supporte plus volontiers les gens incommodes que les hommes insignifiants.

On peut tout imposer à la société; mais seulement pour un temps.

Digitized by Google

Nous n'apprenons pas à connaître les hommes lorsqu'ils viennent à nous ; nous devons aller à eux pour savoir ce qu'ils sont.

—

Je trouve assez naturel que nous ayons beaucoup à redire sur les personnes qui viennent nous voir, et que, lorsqu'elles nous ont quittés, nous ne les jugions pas avec beaucoup de bienveillance ; car nous avons pour ainsi dire, le droit de les apprécier d'après notre mesure. Les hommes sages et bienveillants eux-mêmes ont de la peine, en pareil cas, à s'abstenir d'un jugement sévère.

Au contraire, lorsque nous sommes chez les autres et que nous les voyons avec leur entourage, leurs habitudes, les choses que leur position rend nécessaires et inévitables ; lorsqu'enfin nous les voyons agir, il faudrait être bien peu sensé et avoir bien de la mauvaise volonté pour trouver ridi-

Digitized by Google

cule ce qui devrait plutôt nous paraître, sous plus d'un rapport, digne d'estime.

—

On doit chercher à gagner, par la conduite et les bonnes mœurs, ce qu'on ne pourrait obtenir autrement que par la force, et même ce que la force ne donne pas toujours.

—

La société des femmes est l'élément des bonnes mœurs.

—

Comment le caractère qui constitue l'originalité dans l'homme peut-il se maintenir avec le savoir-vivre?

—

Le savoir-vivre, loin de nuire à l'originalité, devrait lui prêter un nouveau lustre.

—

La familiarité, à la place du respect, est toujours ridicule. On ne déposerait jamais son chapeau après avoir fait les pre-

Digitized by Google

miers compliments, si l'on savait combien cela paraît comique.

—

Il n'y a aucun signe extérieur de politesse qui n'ait un principe moral. La bonne éducation serait celle qui donnerait à-la-fois le signe et le principe.

—

La conduite sociale est un miroir dans lequel chacun montre son image.

—

Il existe une politesse du cœur; elle est parente de l'amour; c'est d'elle que naissent les manières les plus aisées dans la société.

—

Une dépendance volontaire est la position la plus belle; mais comment serait-elle possible sans l'amour?

—

Nous ne sommes jamais plus éloignés de l'objet de nos désirs que quand nous nous imaginons le posséder.

Digitized by Google

—

On n'est jamais plus esclave que quand on se croit libre sans l'être.

—

Celui qui ose se déclarer libre sent dans le moment même sa dépendance ; celui qui ne craint pas de se déclarer dépendant se sent libre.

—

Il n'y a pas d'autre moyen de se défendre contre la supériorité d'autrui que d'aimer.

—

C'est quelque chose de terrible pour un homme distingué que de voir un sot tirer vanité de ses rapports avec lui.

—

Il n'y a pas de grand homme, dit-on, pour le valet de chambre ; mais cela vient simplement de ce que le grand homme ne peut être reconnu que par ses pairs. Le valet de chambre saura probablement bien apprécier ses égaux.

Digitized by Google

—

La plus grande consolation pour la médiocrité est de voir que le génie n'est pas immortel.

—

Les plus grands hommes tiennent toujours à leur siècle par quelque faiblesse.

—

On croit généralement les hommes plus dangereux qu'ils ne sont. Les sots et les hommes sensés sont également inoffensifs ; il n'y a que la demi-sottise et la demi-sagesse qui soient dangereuses.

—

L'art est le plus sûr moyen de se soustraire aux exigences du monde, et cependant il n'y a pas de liaisons plus sûres que celles dont l'art est le principe.

—

Dans la plus haute prospérité et dans le dernier degré de malheur, nous avons toujours besoin de l'artiste.

Digitized by Google

—

Voir le difficile traité facilement nous donne l'idée de l'impossible.

—

Les difficultés croissent à mesure qu'on approche du but.

—

Si nous regardons volontiers devant nous, c'est que nous nous plaisons secrètement à arranger au gré de nos désirs ce qui flotte vaguement dans l'avenir.

—

Nous nous trouvons rarement dans une grande réunion sans penser que le hasard, qui a ainsi rassemblé tant de personnes, doit aussi y avoir amené nos amis.

—

On a beau vivre retiré, on devient, sans s'en apercevoir, créancier ou débiteur.

—

Lorsque nous rencontrons quelqu'un qui nous doit de la reconnaissance, nous nous

Digitized by Google

le rappelons sur-le-champ. Combien de fois rencontrons-nous des personnes à qui nous devons de la reconnaissance, sans y penser?

—

On ne parlerait pas souvent dans le monde, si l'on savait combien souvent on comprend mal les autres.

—

Celui qui parle long-temps seul devant les autres, sans flatter ses auditeurs, excite leur aversion.

—

Chaque mot qui sort de notre bouche peut être contredit.

—

Les conversations dont le fond est la contradiction ou la flatterie sont également mauvaises.

—

Les réunions les plus agréables sont celles où règne entre tous les membres une politesse naturelle qui n'exclut pas la gaîté.

Digitized by Google

—

Les hommes ne révèlent nulle part mieux leur caractère, que dans ce qu'ils trouvent ridicule.

—

Le ridicule naît d'un contraste moral entre des objets hétérogènes fortuitement réunis, et sans que leur existence en paraisse compromise.

—

L'homme vulgaire rit souvent sans sujet, par le simple effet d'une satisfaction intérieure qu'il ne peut contenir.

—

A un degré inférieur, la raison trouve presque tout risible; à un degré supérieur, presque rien.

—

On se laisse reprocher ses défauts, on supporte les punitions, on souffre patiemment tous les désagréments qu'ils nous attirent; mais nous ne pouvons nous décider à y renoncer.

Digitized by Google

—

Certains défauts sont nécessaires à notre manière d'être individuelle. Nous serions très-fâchés si nos anciens amis venaient à se dépouiller de certaines originalités.

—

On dit d'un homme, lorsqu'il fait quelque chose contre sa manière et ses habitudes : il mourra bientôt.

—

Quels sont les défauts que nous devons conserver et même cultiver en nous ? Ceux qui flattent les autres plus qu'ils ne leur nuisent.

—

Les passions sont des défauts ou des vertus poussées seulement à l'excès.

—

Nos passions sont de véritables phénix. Lorsqu'une ancienne est consumée, une nouvelle renaît aussitôt de ses cendres.

—

Les grandes passions sont des maladies

Digitized by Google

sans espérance, ce qui pourrait les guérir les rend plus dangereuses encore.

—

La passion s'exalte et s'adoucit également par l'aveu. Le juste milieu n'est peut-être en rien plus désirable que dans la confiance et la réserve à l'égard des personnes que nous aimons.

—

Citer les morts à notre tribunal ne peut jamais être conforme à l'équité. La vie n'est-elle pas une expiation? Qui a le droit, si ce n'est Dieu, de leur demander compte? La postérité doit s'occuper de leurs œuvres et de leurs actions, plutôt que de leurs fautes et de leurs souffrances.

—

Les défauts ne nous montrent que l'homme; les bonnes qualités révèlent l'individu; nous avons tous en commun les imperfections et les malheurs. Ce qui nous distingue, ce sont nos vertus.

Digitized by Google

Digitized by Google

Sixième Partie.

Personne ne doit et ne peut dévoiler les mystères de l'existence humaine ; il y a sur le chemin de la vie des pierres contre lesquelles tout voyageur vient heurter. C'est au poète à les signaler.

—

Ce ne serait pas la peine de vivre jusqu'à

Digitized by Google

soixante-dix ans, si toute la sagesse du monde n'était que folie devant Dieu.

—

La vérité ressemble à Dieu ; elle n'apparaît pas immédiatement. Nous devons la deviner sous ses manifestations.

—

Le véritable disciple apprend à connaître l'inconnu par le connu ; et se rapproche ainsi du maître.

—

Mais les hommes ne peuvent facilement dégager l'inconnu, car ils ne savent pas que leur raison suit les mêmes procédés que la nature.

—

Les dieux nous apprennent à imiter leurs propres œuvres. Cependant, nous ne savons que ce que nous faisons ; nous ne connaissons pas ce que nous imitons.

—

Les hommes se sont créé eux-mêmes des lois, sans savoir sur quoi ils les portaient ;

Digitized by Google

mais l'ordre qui règne dans la nature est l'ouvrage des dieux.

—

Ce que les hommes ont établi de bien ou de mal n'est pas toujours conforme au but; mais ce que font les Dieux, que cela paraisse bon ou mauvais, est toujours à sa place.

—

Je veux montrer que les arts de l'homme ressemblent aux phénomènes de la nature qui s'accomplissent d'une manière visible ou mystérieuse.

—

Il en est ainsi de l'art divinatoire; il connaît le passé dans ce qui se révèle à nos yeux; il voit ce qui est caché; le présent lui révèle l'avenir; dans la mort il surprend la vie, et il trouve un sens à ce qui n'en a pas.

—

C'est ainsi que l'homme instruit connaît toujours bien la nature de l'homme, tandis que l'ignorant la voit tantôt d'une façon,

Digitized by Google

tantôt d'une autre, et chacun d'eux la reproduit à sa manière.

—

Si du rapprochement des deux sexes naît un enfant, on peut dire que le connu a engendré l'inconnu. D'un autre côté si l'intelligence encore obscure de l'enfant reçoit des idées claires, il devient homme et apprend à connaître l'avenir par le présent.

—

Sans vouloir comparer le principe vital, qui est périssable, à l'ame immortelle, il y a cependant aussi de la raison dans ce qui est purement vivant. Ainsi, l'estomac sait très-bien s'il a faim ou s'il a soif.

—

C'est ainsi que l'art de lire dans l'avenir a du rapport avec la nature humaine. Pour l'observateur éclairé ils sont tous deux toujours d'accord. Cette harmonie échappe à l'esprit borné.

—

Le fer se ramollit dans la forge par l'ac-

Digitized by Google

tion du feu qui lui enlève les matières superflues. Lorsqu'il est purifié on le bat et on le rend flexible, puis on lui donne de la solidité par la trempe. Il en est de même de l'éducation.

—

Puisque nous sommes persuadés que celui qui contemple le monde intellectuel et possède la véritable idée du beau, peut aussi connaître leur principe qui se dérobe aux regards des sens, tâchons, selon nos forces, de nous rendre compte à nous-mêmes, autant que ce sujet est susceptible de clarté, de la manière dont nous pouvons contempler la beauté de l'esprit et de l'univers.

—

Supposons donc que nous ayons sous les yeux deux blocs de pierre, l'un informe, l'autre façonné par l'art, une statue représentant un personnage humain ou divin. Si c'est une divinité, ce sera, si l'on veut, une Grace ou une Muse; si c'est un personnage humain, ce ne sera pas tel homme

Digitized by Google

en particulier, mais plutôt un idéal, qui réunit tous les traits de la beauté épars dans la nature.

—

Cette pierre, dont l'art a su tirer une belle représentation, vous paraît belle; cependant ce n'est pas la pierre qui est belle, car autrement cet autre bloc serait beau lui-même; c'est que le premier possède une forme qui lui a été donnée par l'art.

—

La matière n'avait pas d'elle-même cette forme; celle-ci était dans l'imagination de l'artiste avant de passer dans la pierre. Et cependant elle n'était pas dans l'artiste parce qu'il avait des yeux et des mains, mais parce qu'il avait le génie de l'art.

—

Ainsi l'imagination de l'artiste renferme encore une idée supérieure de la beauté; car la forme idéale qu'il conçoit ne passe pas dans la pierre; elle reste dans son imagination, et fait naître une seconde forme

Digitized by Google

inférieure, qui ne conserve pas sa pureté, et ne répond pas complétement aux vœux de l'artiste; mais seulement autant que la matière rebelle obéit à l'art.

—

Mais si l'art réalise des idées qu'il tire de lui-même et de son propre fond, et cela d'après un type fourni par la raison qui l'inspire dans toutes ses créations, il est donc vrai que c'est l'intelligence qui possède cette beauté supérieure de l'art, beauté plus vraie et plus parfaite que tout ce qui s'offre à nos regards.

—

En effet, puisque la forme, en passant dans la matière se projette au dehors, elle devient plus faible que celle qui reste immobile dans son principe. Car ce qui s'éloigne du centre sort de soi-même; ainsi la force qui procède de la force, la chaleur communiquée par la chaleur, de même la beauté qui émane de la beauté. La cause productive doit donc être supérieure à ses

Digitized by Google

effets. Ce n'est pas la musique dans son enfance qui a fait le musicien, mais la vraie musique, la musique idéale qui engendre cette musique dont les sons frappent nos oreilles.

—

Si quelqu'un, se croyait en droit de mépriser les arts, parce qu'ils imitent la nature, on pourrait lui répondre que la nature elle-même à des modèles qu'elle imite. En outre, les arts n'imitent pas précisément les objets tels que nous les avons sous les yeux; ils remontent à ces idées de la raison, qui sont les lois de la nature et auxquelles elle se conforme dans ses œuvres.

—

Il y a plus, l'art tire beaucoup de lui-même, et d'un autre côté ajoute beaucoup à la nature; il lui donne ce qui lui manque en perfection, parce que c'est lui qui possède la vraie beauté. Phidias a pu représenter Jupiter, quoiqu'il n'en trouvât pas le modèle autour de lui; mais il concevait par la

Digitized by Google

pensée le Dieu tel qu'il devait se manifester aux regards des hommes.

—

On ne doit pas en vouloir aux idéalistes anciens et modernes de ce qu'ils prennent si vivement à cœur de faire prévaloir l'être unique d'où tout est sorti, où tout doit rentrer. Car le principe qui répand la vie et l'ordre dans la nature est peut-être tellement confondu avec ses manifestations qu'il peut à peine conserver son existence indépendante. D'un autre côté, nous devenons trop exclusifs, lorsque nous refoulons le principe formateur des êtres et la forme la plus haute dans une unité qui se dérobe aux sens et à la conscience.

—

La nouvelle philosophie de nos voisins de l'ouest prouve que les hommes ont beau faire, et les nations aussi bien que les hommes, ils reviennent toujours à leur caractère primitif. Et comment en serait-il

Digitized by Google

autrement, puisque c'est lui qui détermine leur nature et leur manière de vivre ?

—

Les Français ont abandonné le matérialisme, et dans l'explication du principe du monde ils ont reconnu davantage la nécessité de faire intervenir l'esprit et la vie. Ils se sont affranchis du sensualisme et ont accordé à la nature humaine un développement libre et spontané. Ils admettent en elle une puissance créatrice et ne cherchent plus à expliquer les arts par l'imitation de la nature extérieure. Puissent-ils persévérer dans cette voie.

—

Une philosophie éclectique n'est pas possible; mais il peut y avoir des philosophes éclectiques.

—

Un éclectique, c'est celui qui choisit dans tout ce qui l'environne, dans tout ce qui se passe autour de lui, ce qui est conforme à sa nature et se l'approprie.

Digitized by Google

—

Il faut entendre dans le même sens tout ce qui s'appelle culture et perfectionnement, au point de vue à la fois théorique et pratique.

—

Deux philosophes éclectiques pourraient par conséquent être deux adversaires déclarés, si, nés avec des dispositions opposées, ils s'étaient approprié, chacun de son côté, dans tous les systèmes, ce qui convient à leur caractère. Il suffit de jeter un coup-d'œil autour de soi pour voir que chaque homme se comporte toujours ainsi, et par conséquent ne comprend pas pourquoi il ne peut ramener les autres à son opinion.

—

Il est rare que le vieillard le plus avancé en âge devienne pour lui-même un personnage historique, et que ses contemporains, lui apparaissent sous le même aspect. Aussi ne peut-il s'entendre avec personne.

Digitized by Google

—

Si on y regarde de plus près, on trouvera que pour l'historien lui-même, l'histoire n'est pas facilement de l'histoire. Chaque écrivain décrit les événements du passé comme ceux dont il est témoin.

—

Le chroniqueur ne reproduit que ce qui est renfermé dans son étroit horizon, les événements particuliers de sa ville natale, de son couvent, aussi bien que ceux de son époque.

—

Les maximes des anciens, que l'on a coutume de répéter si souvent, ont une tout autre signification que celle qu'on a pu leur donner dans les temps postérieurs.

—

Celle-ci, par exemple : « Nul ne doit entrer dans l'école des philosophes, s'il ne connaît la géométrie », ne signifie pas : on doit être mathématicien pour être philosophe.

Digitized by Google

—

La géométrie est ici considérée dans ses premiers éléments, comme nous la trouvons dans Euclide, et telle qu'on l'enseigne aux commençants. Elle est alors la meilleure préparation et même l'introduction naturelle à la philosophie.

—

Lorsqu'un enfant commence à comprendre que le point visible a pour principe le point mathématique invisible; que le plus court chemin d'un point à un autre doit être conçu comme ligne droite, avant que cette ligne soit tracée sur le papier, il éprouve déjà un sentiment d'orgueil et de satisfaction intérieure; et ce n'est pas sans raison; car la source de toute pensée abstraite lui est ouverte; l'idée et la réalité *potentiâ et actu* lui sont clairement révélées; le philosophe ne lui découvrira rien de nouveau, et quant au géomètre, le principe de toute pensée abstraite lui est donné.

Digitized by Google

Si nous prenons ensuite ce mot remarquable : *Connais-toi toi-même ;* nous ne devons pas l'interpréter dans un sens ascétique. Ce n'est nullement *l'heautognosie* de nos modernes *hypocondristes, humoristes* et *heautontumorumènes.* Il veut dire tout simplement fais attention à toi-même, prends une certaine connaissance de toi-même ; afin de savoir comment tu dois te conduire vis-à-vis de tes semblables et du monde. Pour cela il n'est pas nécessaire de se torturer l'esprit pour trouver un sens psychologique profond. Tout homme sensé sait par expérience ce que cela doit signifier ; c'est en effet un conseil salutaire dont chacun peut tirer le plus grand avantage dans la vie pratique.

Qu'on se mette bien dans l'esprit que ce qui a fait la grandeur des Ecoles de l'antiquité, et en particulier de celle de Socrate,

Digitized by Google

c'est qu'elles se proposaient pour but le principe et la règle de toute la vie et de la conduite humaine; elles ne s'attachaient pas à de vaines spéculations, mais à la vie pratique et à l'action.

—

Puisque la base de l'éducation dans nos écoles est l'antiquité, dont la connaissance exige l'étude des langues grecque et latine, nous devons nous féciliter de ce que ces études, si nécessaires pour une plus haute culture intellectuelle, ne soient jamais rétrogrades.

—

Si nous nous plaçons en face de l'antiquité, et que nous nous proposions sérieusement de nous former à son école, il nous semble que nous devenons hommes alors pour la première fois.

—

Le maître qui enseigne le latin dans les écoles, lorsqu'il essaie à écrire ou à parler cette langue, s'élève à ses propres yeux et

Digitized by Google

se croit un homme plus important qu'il n'oserait se l'imaginer dans ses occupations journalières.

—

L'esprit né pour la poésie et les arts plastiques se sent, en présence de l'antiquité, dans une disposition idéale pleine de charme.

—

Encore aujourd'hui les chants homériques ont la vertu de nous délivrer, au moins pour un instant, du terrible fardeau que les traditions de plusieurs milliers d'années ont amassé sur nos têtes.

—

De même que Socrate appella l'attention de l'homme sur lui-même, afin qu'il se rendît compte de sa nature par un procédé tout simple ; de même Platon et Aristote procèdent en face de la nature comme deux esprits destinés à se la soumettre, l'un par son génie et son imagination, l'autre par son esprit observateur et sa méthode. Ainsi, chaque fois que, dans le système général

Digitized by Google

de la science ou dans ses détails, nous nous approchons de ces trois grands hommes, c'est un événement qui nous cause la joie la plus vive, et qui a toujours la vertu de contribuer au plus haut degré à notre développement intellectuel.

—

Pour échapper à la multiplicité des détails, au morcellement et à la confusion qui règnent dans les sciences physiques chez les modernes, on doit toujours se poser cette question : Comment aurait fait Platon en présence de la nature, si, malgré son unité fondamentale, elle lui était apparue avec cette variété de phénomènes?

—

Nous croyons pouvoir affirmer que, par cette méthode, on parviendrait à organiser les connaissances humaines jusque dans leurs dernières divisions, et que, sur cette base, on pourrait élever l'édifice de chaque science et en poser le faîte, quels que soient les secours et les obstacles que présente

Digitized by Google

l'activité intellectuelle du siècle. C'est peut-être une recherche que nous devons nous proposer chaque jour, si nous ne voulons pas rejeter la meilleure méthode et adopter la plus mauvaise.

—

On vante le dix-huitième siècle parce qu'il s'est livré principalement à l'analyse; la tâche du dix-neuvième consiste maintenant à découvrir les fausses synthèses qui règnent dans la science, et à analyser de nouveau ce qu'elles renferment.

—

Il n'existe que deux vraies religions: l'une reconnaît et adore le Dieu saint qui habite en nous et autour de nous, invisible et sans formes; l'autre l'adore sous la forme la plus belle. Tout ce qui est intermédiaire entre ces deux cultes est idolâtrie.

—

Sans doute l'esprit humain cherchait à s'affranchir à l'époque de la réforme. L'antiquité grecque et romaine qui venait d'être

Digitized by Google

révélée fit naître le désir ardent de jouir de la liberté, du bien-être, du bon goût. Mais cette révolution ne fut pas peu favorisée par le besoin qu'éprouva le cœur humain de revenir à la simplicité des premiers temps, et l'imagination de se concentrer en elle-même.

—

Tous les saints furent-à-la fois chassés du ciel; la divine mère avec son tendre enfant furent délaissés; les sens, la pensée, le cœur de l'homme se reportèrent sur le Christ adolescent, acomplissant sa mission morale, souffrant injustement, plus tard glorifié comme demi Dieu et enfin adoré comme un Dieu véritable.

—

Sa figure se dessina seule en face de l'Univers; il imprima au monde une nouvelle direction morale; l'humanité s'appropria ses souffrances en se les proposant comme

Digitized by Google

modèles, et sa glorification fut le gage d'une vie éternelle.

—

Comme l'encens ranime le charbon qui s'éteint, de même la prière ranime l'espérance dans le cœur de l'homme.

—

Je suis persuadé qu'on sent toujours davantage la beauté de la Bible à mesure qu'on l'entend mieux; c'est-à-dire quand l'on voit que chaque mot, compris d'abord d'une manière générale et appliqué à nous-même, a un sens particulier immédiat pour chaque individu et qui se prête à toutes les circonstances et tous les lieux.

—

En y regardant de près, nous devons chercher tous les jours à nous réformer et à protester contre les autres quoique non dans un sens religieux.

—

Une chose à laquelle nous devons tra-

Digitized by Google

vailler tous les jours sans relâche et pour laquelle nous devons faire sans cesse de nouveaux efforts, c'est de mettre notre langage le plus possible en harmonie immédiate avec nos sentiments, nos perceptions, nos pensées, avec ce que nous éprouvons, imaginons et concevons par la raison.

—

Que chacun s'examine, et il trouvera que cela est plus difficile qu'il ne croit; car malheureusement pour l'homme les mots ne sont que des *à-peu-près*. Il pense la plupart du temps mieux qu'il ne parle.

—

Efforçons-nous sans cesse, par la clarté et la précision, de bannir les termes faux, impropres, inintelligibles qui se rencontrent ou se glissent dans nos discours et dans ceux des autres.

—

Avec les années augmentent les épreuves.

Digitized by Google

Aussitôt que je cesse d'être moral, je perds toute autorité.

—

La censure et la liberté de la presse seront toujours en lutte.... Le pouvoir tient à ne pas être contrarié dans ses desseins et ses actes par des gens qui élèvent la voix pour le contredire. Ceux-ci veulent proclamer des principes qui légitiment leur désobéissance.

—

Cependant, on doit remarquer que le parti qui se prétend opprimé, cherche de son côté à étouffer la liberté de la presse; c'est surtout lorsqu'il conspire et qu'il ne veut pas que ses complots soient trahis.

—

On n'est jamais trompé; on se trompe soi-même.

—

Nous avons dans notre langue un mot

Digitized by Google

qui exprime la différence entre le peuple considéré d'une manière abstraite, et le peuple proprement dit (*Volkheit - Volk*). C'est le même rapport qu'entre l'enfance et l'enfant (*Kindheit-Kind*). Le précepteur doit écouter l'enfance et non l'enfant. Le législateur et l'homme qui gouverne doivent entendre de même la voix du peuple. Le peuple ainsi conçu exprime toujours la même chose. Il est sage, raisonnable; ses intentions sont pures et vraies. Le peuple, comme on l'entend vulgairement, ne sait ce qu'il veut. C'est dans le premier sens que la loi peut être l'expression de la volonté générale des peuples, volonté que la foule ne manifeste jamais, que le politique éclairé comprend, à laquelle l'homme sage sait se conformer, et que le bon prince se plaît à satisfaire.

—

De quel droit gouvernons-nous? Ce n'est pas la question. Nous gouvernons. Que le peuple ait le droit de nous renverser, c'est ce dont nous nous inquiétons peu; nous

Digitized by Google

prenons garde seulement que cette idée ne lui vienne à l'esprit.

—

Si l'on pouvait abolir la mort, il n'y aurait rien à dire. Abolir la peine de mort serait difficile. Mais si cela arrivait, on serait bientôt forcé de la rétablir.

—

Si la société se démet du droit d'infliger la peine de mort, chacun se fera immédiatement justice à lui-même, et la sanguinaire *vendetta* viendra frapper aux portes.

—

Toutes les lois sont faites par des vieillards et par des hommes: Les jeunes gens et les femmes veulent l'exception; les anciens la règle.

—

Ce n'est pas l'homme de bon sens, mais le bon sens, l'homme raisonnable, mais la raison qui nous gouvernent.

—

Louer quelqu'un, c'est se rendre son égal.

Digitized by Google

—

Le patriotisme est étranger à l'art et à la science. Tous deux appartiennent, comme toutes les nobles productions de l'esprit humain, au monde entier, et ils ne peuvent être perfectionnés que par un concours général et libre de tous les hommes d'une même époque, travaillant les yeux fixés sans cesse sur les chefs-d'œuvre et les découvertes du passé.

—

L'avantage inappréciable que les étrangers retirent de notre littérature, en l'étudiant aujourd'hui pour la première fois, est de se préserver de toutes les maladies par où elle a dû passer pendant la période de son développement, qui a duré près d'un siècle; et, s'ils savent en profiter, de se former eux-mêmes de la manière la plus désirable.

—

Ce que les Français du dix-huitième siècle détruisaient, Wieland le tournait en ridicule.

Digitized by Google

—

Que sont la plupart des tragédies, sinon les passions mises en vers de gens qui s'embarrasent fort peu des choses extérieures?

—

Yorik Sterne est l'écrivain le plus charmant qui ait existé. En le lisant on sent son ame s'épanouir et prendre un essor libre; son *humour* est inimitable; et toute espèce d'humour n'a pas la vertu d'alléger l'ame.

—

La vue est le plus noble de nos sens. Les quatre autres ne nous instruisent que par l'organe du tact. Nous entendons, nous sentons, nous odorons, nous palpons tous les objets par le toucher. La vue occupe un rang infiniment plus élevé; elle a quelque chose de subtil par où elle s'éloigne de la matière et se rapproche des capacités de l'esprit.

—

Si nous nous mettions à la place des autres, l'envie et la haine que nous éprouvons

Digitized by Google

si souvent à leur égard disparaîtraient ; et si nous mettions les autres à notre place, l'orgueil et la prétention en seraient beaucoup diminuées.

—

Quelqu'un a comparé la méditation et l'action à Rachel et à Lia ; l'une était plus féconde et l'autre plus gracieuse.

—

Après la santé et la vertu, il n'y a rien de plus précieux au monde que le savoir, et rien n'est plus facile à acquérir. Toute la difficulté consiste à être calme et à savoir dépenser le temps que, du reste, nous ne pouvons mettre en réserve.

—

Si l'on pouvait mettre de côté du temps comme de l'argent, ce serait une excuse pour l'oisiveté de la moitié des hommes, mais non pas une excuse complète ; car ce serait ressembler à un ménage qui vivrait du capital sans s'occuper des intérêts.

Digitized by Google

Les nouveaux poètes mettent beaucoup d'eau dans leur encre.

—

Parmi les nombreuses sottises que l'on entend débiter dans les écoles, je n'en connais pas de plus ridicules que les discussions sur l'authenticité des écrits et des ouvrages de l'antiquité. Est-ce l'auteur ou son ouvrage que nous admirons ou que nous devons blâmer? C'est seulement l'auteur que nous avons sous les yeux. Que nous importe le nom lorsque nous étudions une œuvre d'esprit?

—

Quel est celui qui voudrait soutenir que nous avons sous nos yeux Virgile ou Homère lorsque nous lisons les écrits qui leur sont attribués? Mais c'est l'écrivain que nous avons devant nous, et que demandons-nous de plus? Les savants qui attachent tant d'importance à des choses si futiles, ne me paraissent pas plus sages qu'une très-belle dame qui me demandait un jour en souriant

Digitized by Google

avec beaucoup de grâce : Quel est donc l'auteur des drames de Shakespeare ?

—

Il faut mieux faire la chose la plus insignifiante du monde, que de passer une demi-heure sans rien faire.

—

Le courage et la modestie sont les vertus qu'on peut le moins révoquer en doute ; car elles sont d'une nature telle que l'hypocrisie ne peut les imiter. Elles ont encore cette propriété de se manifester toutes deux de la même manière et sous les mêmes traits.

—

La plus insupportable engeance de voleurs, ce sont les sots ; ils nous volent à-la-fois notre temps et notre bonne humeur.

—

Le respect de nous-même est la règle de notre moralité. Le respect de nos semblables, celle de notre conduite envers eux.

Digitized by Google

L'art et la science sont des mots que l'on emploie souvent, et dont on comprend rarement la différence précise. On les emploie souvent l'un pour l'autre.

Je n'aime pas les définitions qu'on en donne. J'ai vu quelquefois la science comparée à l'esprit de saillie; l'art, à l'*humour*. Je trouve en ceci plus d'imagination que de philosophie. Il y a bien là une idée de la différence qui les sépare, mais nullement de leur caractère propre.

Je pense qu'on pourrait appeler la science la connaissance du *général*, le savoir abstrait; l'art, au contraire, serait la science réalisée et mise en action. La science représenterait la raison, et l'art son mécanisme. Aussi, peut-on appeler également l'art la science pratique. D'après cela la

Digitized by Google

science serait le théorème, et l'art le problème.

—

On m'objectera peut être qu'on regarde aussi la poésie comme un art, et cependant il n'y a en elle rien de mécanique; mais je nie qu'elle soit un art. Elle est encore moins une science. Les arts et la science sont du domaine de l'entendement. Il n'en est pas de même de la poésie. Celle-ci est due à l'inspiration. Elle était déjà conçue dans l'ame avant de se développer. On ne doit l'appeler ni art ni science, mais génie.

—

Encore aujourd'hui, tout homme d'un esprit cultivé devrait toujours avoir à la main les ouvrages de Sterne, afin que le dix-neuvième siècle comprît ce dont nous sommes redevables à cet écrivain, et ce que nous pourrons lui devoir par la suite.

—

Dans le développement successif des lit-

Digitized by Google

tératures, ce qui a exercé une grande influence à une époque antérieure, s'éclipse momentanément, et les productions nouvelles qui en sont nées obtiennent la prédominance. C'est pour cela que l'on fait bien de jeter de temps en temps un coup-d'œil en arrière. Ce qui est original en nous se conserverait mieux et sous une forme plus vivante, si nous ne perdions pas de vue nos ancêtres.

—

L'étude de la littérature grecque et romaine doit rester toujours la base de la haute culture intellectuelle.

—

Les antiquités chinoises, indiennes, égyptiennes, ne sont toujours que des curiosités. On fait très-bien de les étudier et avec elles l'histoire du monde; mais elles sont pour nous de peu d'utilité en ce qui concerne la culture esthétique et morale de nos facultés.

—

Les Allemands ne peuvent courir un plus

Digitized by Google

grand danger que celui de s'associer au mouvement intellectuel et de se former sur le modèle de leurs voisins. Il n'est peut-être aucune nation plus propre à se développer par elle-même. Aussi, c'est pour eux un très-grand avantage d'avoir fixé si tard l'attention des autres peuples.

—

Si nous jetons un coup-d'œil sur notre littérature telle qu'elle existait il y a un demi-siècle, nous trouvons qu'elle n'avait rien produit sous une influence étrangère.

—

Mais le mépris de Frédéric-le-Grand, qui ne voulait rien savoir de ce que faisaient les Allemands, les piquait au vif, et alors ils faisaient leur possible pour paraître quelque chose à ses yeux.

—

Maintenant qu'une littérature universelle commence à se répandre, celle des Allemands, si on y regarde de près, doit beau-

Digitized by Google

coup perdre. Ils feront bien de faire attention à cet avertissement.

—

Des esprits très-éclairés ne remarquent pas qu'ils veulent expliquer les principes qui servent de base à l'expérience, et où par conséquent la raison doit se reposer.

—

Cependant cela même peut avoir ses avantages, car sans cela peut être les recherches de la science s'arrêteraient trop tôt.

—

A l'époque où nous vivons, pour réussir chacun doit embrasser une carrière spéciale, soit un art libéral, soit une profession. Le savoir seul ne suffit pas. Dans le tourbillon du monde, avant qu'on ait acquis une connaissance superficielle sur toute chose, la vie s'est écoulée.

—

Le monde nous impose déjà la nécessité d'une culture générale; nous n'avons pas

Digitized by Google

besoin de nous en occuper; mais il faut s'approprier une spécialité.

—

Les plus grandes difficultés sont où nous ne les cherchons pas.

—

Lorenz Sterne naquit en 1715 et mourut en 1768. Pour le comprendre, il faut faire attention à l'éducation morale et à l'influence ecclésiastique de son époque. On doit à ce sujet bien se rappeler qu'il était le contemporain de Warburton.

—

Une ame indépendante comme la sienne risque de tomber dans l'arrogance, si elle ne trouve un contrepoids moral dans une noble bienveillance.

—

Tout s'échappait spontanément de son esprit et portait l'empreinte d'une extrême délicatesse. A travers leur conflit perpétuel, il distinguait la vérité de l'erreur, s'attachait

Digitized by Google

fortement à la première, et ne prenait aucun souci de l'autre.

—

Il éprouvait une antipathie prononcée contre le sérieux, parce qu'il est didactique et dogmatique, et qu'il devient facilement pédantesque. Or, il avait le pédantisme en horreur. De là aussi son éloignement pour la technologie.

—

Dans ses études et ses lectures, qui étaient très-variées, il découvrait partout les défauts et les ridicules.

—

Il nomme *Shandeisme* l'impossibilité de s'arrêter deux minutes de suite sur un sujet sérieux.

—

Cette facilité de passer rapidement du sérieux au plaisant, de l'intérêt à l'indifférence, de la tristesse à la joie, doit être dans le caractère irlandais.

Digitized by Google

La sagacité et la pénétration chez lui sont infinies.

Pour la gaîté, la facilité de s'accomoder de tout, la patience dans les voyages qui mettent au plus haut point un caractère à l'épreuve, on ne trouverait pas facilement son égal.

Plus nous sommes enchantés de voir ainsi une ame libre et indépendante, plus nous devons nous rappeler ici que, parmi les qualités qui nous charment, il en est peu que nous devions prendre pour modèle.

Son épicurisme, dans lequel se montre toute la délicatesse pleine de charme de son esprit, serait dangereux à imiter pour beaucoup d'hommes.

Ses rapports avec sa femme ainsi qu'avec le monde méritent d'être remarqués. Il dit

Digitized by Google

quelque part : Je n'ai pas su profiter de mes malheurs domestiques en homme sage.

—

Il plaisante avec beaucoup de grace sur les contradictions qui rendent sa position équivoque.

—

« Je ne puis, dit-il, supporter les ser-
» mons; je crois que je m'en suis donné
» une indigestion dans ma jeunesse.

—

Il n'est un modèle en rien, mais il donne des vues sur tout, et il éveille l'intelligence.

—

Notre participation aux affaires publiques n'est que de la politique de cabaret.

—

Rien ne doit être estimé plus haut que le prix d'un jour.

—

Pereant qui ante nos nostra dixerunt. Un mot si étrange ne pourrait sortir que de la bouche d'un homme qui s'imaginerait être

Digitized by Google

un *autochtone*. Celui qui tient à honneur de descendre d'ancêtres raisonnables, doit leur accorder au moins autant de bon sens qu'à lui-même.

—

Les auteurs les plus originaux de notre époque ne le sont pas parce qu'ils disent quelque chose de nouveau, mais seulement parce qu'ils sont capables de répéter les choses déjà dites comme si elles ne l'avaient jamais été.

—

Par conséquent, la plus belle preuve d'originalité consiste à savoir donner à la pensée d'autrui de si riches développements qu'il n'eût été facile à personne de voir combien elle était féconde.

—

Une foule de pensées naissent et se développent par l'effet de la culture générale des esprits, comme les rameaux se couvrent de fleurs au printemps. Dans la saison des roses on voit partout fleurir des roses.

Digitized by Google

Tout dépend des sentiments. Où le sentiment existe, la pensée ne peut manquer de se développer ; tel est le sentiment, telle est la pensée.

Il est impossible de rien reproduire avec un exacte impartialité. On pourrait dire que le miroir fait exception, et cependant il ne nous présente jamais notre figure véritablement telle qu'elle est. Dans le miroir, notre image est retournée. Ce qui est à droite est à gauche. Cette comparaison peut s'appliquer à toutes les réflexions que nous faisons sur nous-mêmes.

Au printemps et en automne il arrive rarement qu'on songe au coin du feu ; et cependant si, par hasard, nous venons à passer devant un foyer allumé, nous nous arrêtons comme captivés par la sensation agréable que nous éprouvons. Il y a quelque chose d'analogue dans toutes les tentations.

Digitized by Google

Septième Partie.

La première et la dernière chose qu'on doive exiger du génie, est l'amour de la vérité.

Celui qui est et reste vrai pour lui-même et pour les autres, possède la plus belle qualité des plus grands talents.

Digitized by Google

—

Les grands talents sont les plus beaux moyens de conciliation entre les hommes.

—

Le génie jouit d'une sorte d'ubiquité ; il devance et suit l'expérience ; il la devance dans les conceptions générales ; il la suit dans les faits particuliers.

—

Il y a un scepticisme pratique qui s'efforce sans cesse de se vaincre lui-même et d'arriver, par une expérience méthodique, à une espèce de certitude restreinte.

—

Le caractère général d'un tel esprit est la tendance à chercher en tout si telle propriété appartient réellement à tel objet ; et cela, dans le but de pouvoir appliquer avec certitude, dans la vie pratique, ce qui a été démontré par l'expérience.

—

Un esprit doué d'activité et de vivacité,

Digitized by Google

qui dans la pratique poursuit toujours un but immédiat, est ce qu'il y a de plus distingué sur la terre.

—

La perfection est la loi du ciel ; y aspirer, la loi de l'homme.

—

On doit distinguer deux choses dans l'homme : ce qu'il a reçu de la nature, et ce qu'il a acquis par lui-même.

—

L'homme est suffisamment pourvu des moyens nécessaires pour satisfaire tous les véritables besoins de sa condition terrestre, s'il se fie à ses sens et les perfectionne de manière à ce qu'ils méritent toujours sa confiance.

—

Ce ne sont pas les sens qui nous trompent; mais le jugement.

—

L'animal est instruit par ses organes ; l'homme instruit les siens et les gouverne.

Digitized by Google

—

Anaxagore enseignait que les animaux ont la raison active, mais non la raison passive, qui sert en même temps d'interprète au raisonnement.

—

Caractère juif : Energie, principe de tout, — but immédiat. Pas un juif, si petit, si chétif qu'il soit, qui ne montre de l'énergie et de la résolution ; mais pour un but terrestre, temporel, l'intérêt du moment.

—

Le langage juif a quelque chose de pathétique.

—

Toute tendance à l'idéal est suspecte, principalement chez les femmes. Quoiqu'il en soit, tout homme de talent s'entoure d'un sérail où l'on traite d'idées religieuses, morales et esthétiques.

—

Toute grande idée qui apparaît dans le monde comme un évangile, est d'abord un

Digitized by Google

scandale pour le peuple des sots et des pédants, et une folie aux yeux des esprits cultivés, mais superficiels.

—

Toute idée apparaît d'abord dans le monde comme un hôte étranger, et lorsqu'elle commence à se réaliser, il est difficile de la distinguer d'un rêve et d'une chimère de l'imagination.

—

C'est là ce qu'on a appelé idéologie dans le bon et mauvais sens; c'est pour cela aussi que les hommes positifs éprouvent tant d'antipathie pour les idéologues.

—

On peut reconnaître l'utilité d'une idée et ne pas savoir encore parfaitement s'en servir.

—

Je crois à un Dieu. C'est une belle parole; mais reconnaître Dieu dans ses œuvres, savoir où et comment il se manifeste, c'est la véritable félicité sur cette terre.

Digitized by Google

Keppler disait : Mon désir le plus élevé est de sentir en moi-même, au fond de mon ame, ce Dieu qui se trouve partout dans le monde extérieur. Le grand homme sentait, sans le comprendre clairement, qu'entre le principe divin qui résidait en lui et la divinité répandue dans l'univers, il y avait un rapport intime.

—

La raison critique a rejeté la preuve *téléologique* (1) de l'existence de Dieu ; mais ce qui ne vaut rien comme preuve, doit valoir comment sentiment, et nous en appelons à ce sujet à tous les travaux des hommes religieux, depuis la *brontothéologie* jusqu'à la *niphothéologie*. Ne devons-nous pas sentir dans l'éclair, le tonnerre et la tempête la présence d'une puissance supérieure ? dans le parfum des fleurs et dans la douce

(1) Par les causes finales.

Digitized by Google

haleine du printemps, un être qui manifeste son influence bienfaisante ?

—

Ouvrages apocryphes. Il serait important de recueillir de nouveau tout ce que l'on connaît déjà historiquement sur ces livres, et de démontrer que les écrits apocriphes dont les églises chrétiennes ont été inondées dans les premiers siècles de notre ère, et dont notre canon souffre encore maintenant, sont les principales causes pour lesquelles le christianisme, en aucun moment de l'histoire politique et religieuse, n'a pu se développer dans toute sa beauté et sa pureté.

—

Le mal incurable de ces disputes religieuses consiste en ce que les uns veulent ramener les plus hauts intérêts de l'humanité à des fables et à des mots vides de sens, tandis que les autres pensent trouver une base solide là où personne ne peut se reposer.

Digitized by Google

La foi, l'amour et l'espérance sentirent dans un moment de calme et de mutuelle sympathie un instinct plastique qui les porta à créer une charmante statue, une Pandore dans un sens plus élevé : la patience.

Partout où brûlent des lampes ou des cierges il y a des taches ; les flambeaux du ciel répandent seuls une lumière pure.

Les contemporains ne méritent pas que nous fassions quelque chose pour eux ; car les hommes qui vivent aujourd'hui peuvent mourir au premier moment. C'est pour le passé et l'avenir que nous devons travailler ; pour le passé, afin de reconnaître ses services, pour la postérité afin d'augmenter sa valeur.

Que chacun se demande avec quel instrument il peut et doit agir sur son siècle.

Digitized by Google

—

Que personne ne s'imagine avoir été attendu comme un sauveur.

—

Le caractère, dans les grandes et les petites choses se montre lorsque l'homme poursuit avec constance la réalisation d'un but qu'il se sent capable d'atteindre.

—

Celui qui veut agir ne doit songer qu'à l'à-propos du moment. On parvient ainsi à vaincre facilement les difficultés. C'est l'avantage des femmes lorsqu'elles savent le comprendre.

—

Le présent est une espèce de public; il faut le tromper et lui faire croire qu'on travaille pour lui; alors il nous laisse tranquille et continuer secrètement l'œuvre que doit admirer la postérité.

—

Rien de plus déplorable que la tendance

Digitized by Google

à l'absolu dans ce monde où tout a des limites. Cela convient peut-être moins que jamais en 1830.

—

Avant la révolution tout était tendance; depuis tout est devenu exigence.

—

Existe-t-il un âge mûr pour les nations? C'est là une question singulière. Je répondrai oui, si tous les hommes pouvaient naître à trente ans; mais la jeunesse sera toujours imprudente et la vieillesse timide. L'âge mûr, placé entre deux, aura beaucoup de peine à plaire à l'une et à l'autre.

—

Si l'on reste quelques mois sans lire les journaux, et qu'on en reprenne ensuite la lecture, on reconnaît alors combien on perd de temps avec ces papiers. Le monde a toujours été divisé en partis. Pendant la lutte le journalisme les agace, entretient les affec-

Digitized by Google

tions et les haines, jusqu'à ce qu'enfin la victoire se décide; alors on adore le fait accompli comme une divinité.

—

La femme qui a le plus de mérite est celle qui est en état de remplacer le père auprès des enfants, lorsqu'il est absent.

—

La vanité est une ambition toute personnelle; ce n'est pas pour ses qualités réelles, ses mérites et ses actions, que l'on veut être estimé, honoré et recherché, mais pour soi-même; aussi, la vanité convient-elle surtout à la beauté frivole.

—

On m'a reproché vivement, quoique d'une manière aimable et gracieuse, d'avoir publié plutôt mes pensées sur la littérature étrangère que mes jugements sur la nôtre; et cependant rien n'est plus naturel. Les étrangers ignorent mes critiques; ne s'en souviennent pas ou ne s'en offensent pas.

Digitized by Google

On n'est pas impoli de loin ; mais, dans le voisinage comme dans la bonne compagnie, il ne faut rien dire de choquant ; chaque critique serait considérée comme une insulte.

—

Le classique est la santé, le romantique la maladie.

—

Ovide restait classique même dans l'exil ; ce n'est pas en lui-même qu'il cherchait la cause de son malheur, mais dans son éloignement de la capitale du monde.

—

Le romantique s'est précipité dans l'abîme qu'il s'est creusé lui-même. Il n'est guère possible de se figurer rien de plus hideux que certaines productions modernes.

—

Les Français et les Anglais ont encore été plus loin que nous dans ces excès. Des corps qui pourrissent de leur vivant, et se

Digitized by Google

plaisent à contempler la décomposition de tous leurs membres; des morts qui vivent encore pour en faire périr d'autres et nourrissent leurs cadavres de la substance des vivants; voilà où en sont aujourd'hui nos écrivains. Dans l'antiquité, ces phénomènes apparaissent comme des cas extraordinaires de maladie; chez les modernes, ils sont devenus endémiques et épidémiques.

—

La littérature se corrompt dans la même proportion que les hommes.

—

Quel temps extraordinaire que celui où l'on est réduit à envier les morts.

—

Le vrai, le bon, et le parfait sont simples et toujours les mêmes, quelle que soit la forme sous laquelle ils apparaissent. Au contraire, l'erreur qui provoque le blâme, est au plus haut degré, multiple et diverse.

Digitized by Google

Elle ne se borne pas à lutter contre le bon et le vrai ; elle se combat de ses propres mains ; elle est en contradiction avec elle-même. Aussi, dans toute littérature, le blâme doit l'emporter sur l'éloge.

—

Chez les Grecs, dont la poésie et la rhétorique avaient un caractère simple et positif, l'éloge paraît plus souvent que le blâme. Il en est autrement chez les Latins. A mesure que la poésie et l'éloquence déclinent, le blâme augmente dans la même proportion, et l'éloge diminue.

—

Il y a des enthousiastes empyriques qui s'extasient sur certaines productions nouvelles, louables d'ailleurs, comme s'il ne s'était rien vu de pareil au monde.

—

Sacountala (1) : C'est ici que le poète appa-

(1) *La Reconnaissance de Sacountala*, drame sanscrit de Calidasa.

Digitized by Google

rait dans l'exercice de sa plus haute prérogative. Comme représentant de l'état le plus voisin de la nature, d'une délicatesse de mœurs exquise, de la tendance morale la plus pure, de la plus noble majesté, du culte de la divinité le plus sérieux, il ose se permettre des oppositions communes et des contrastes bizarres.

—

Henri IV de Shakespeare : Si tous les écrits de cette espèce, qui sont parvenus jusqu'à nous, étaient perdus, on pourrait, au moyen de cette pièce, rétablir parfaitement la poésie et la rhétorique.

—

Mythologie. — *Luxe de croyance.*

—

Dans une traduction, il faut aller jusqu'à l'intraduisible. C'est alors seulement qu'on s'aperçoit combien une langue nous est étrangère, ainsi que la nation qui la parle.

Digitized by Google

Les questions les plus importantes qui s'adressent au sentiment comme à l'intelligence, à l'expérience comme à la réflexion, ne doivent se traiter que de vive voix ; et cependant un mot à peine prononcé, n'existe plus pour l'auditeur, si les suivants ne le lui rappellent par l'enchaînement des pensées. Qu'on fasse attention à une conversation du monde : si la parole n'est pas morte lorsqu'elle arrive à l'auditeur, il la tue par par les contradictions, les définitions, les restrictions, les observations et les divagations si naturelles dans la conversation. La parole écrite est encore plus maltraitée. Chacun ne veut lire que les ouvrages auxquels il est accoutumé ; il demande, sous une forme nouvelle, les idées qui lui sont déjà connues et familières. Les ouvrages écrits ont néanmoins l'avantage d'être durables et de pouvoir attendre le moment où il leur sera donné d'agir sur le monde.

Digitized by Google

—

La raison et la déraison ont à souffrir ici-bas les mêmes contradictions.

—

Ce que l'on dit verbalement doit s'adresser au présent; ce qu'on écrit doit être destiné à l'avenir.

—

La dialectique est le perfectionnement de l'esprit de contradiction, qui a été donné à l'homme afin qu'il apprît à connaître la différence des choses.

—

Avec les hommes qui partagent véritablement nos idées on ne peut se brouiller pour long-temps; on se réconcilie toujours. Au contraire, avec ceux dont les sentiments sont opposés aux nôtres, on cherche vainement à rester d'accord; il survient toujours quelque cause de rupture.

—

Nos adversaires croient nous réfuter en

Digitized by Google

répétant leurs opinions sans faire attention à la nôtre.

—

Un esprit vraiment libéral est celui qui sait reconnaître le mérite.

—

Un problème difficile à résoudre pour les jeunes talents, c'est de reconnaître le mérite de leurs contemporains plus âgés, sans se laisser entraîner par leurs défauts.

—

Il y a des hommes qui s'étudient à découvrir les défauts de leurs amis. Il n'en résulte aucun avantage. Pour moi, j'ai toujours fait attention au mérite de mes adversaires, et j'en ai profité.

—

Le public veut être traité comme une femme; on ne doit lui dire que ce qu'il veut entendre.

—

A chaque âge de l'homme correspond une

Digitized by Google

certaine philosophie. L'enfant paraît réaliste; car il est aussi convaincu de l'existence des pommes et des poires que de la sienne. Il est naturel que le jeune homme, tourmenté par ses passions se replie sur lui-même. Il devient idéaliste. Quant à l'homme fait, au contraire, tout concourt à le rendre sceptique. Il fait bien de douter si les moyens qu'il a choisis pour arriver à son but sont justes. Avant et pendant l'action il doit contenir son intelligence, pour ne pas avoir à se repentir plus tard d'avoir fait un mauvais choix. Le vieillard incline toujours vers le mysticisme; il voit que tant de choses dépendent du hasard, que la folie réussit et que la raison échoue; que le bonheur et le malheur se font équilibre dans le monde. La vieillesse la plus avancée se repose dans celui qui a été, qui est et qui sera toujours.

—

Lorsqu'on vieillit il faut savoir s'arrêter avec conscience à un certain degré.

Digitized by Google

—

Il ne convient pas à un vieillard de suivre les opinions du jour, pas plus que la mode dans les habits.

—

Mais on doit savoir où l'on est et connaître la tendance des autres.

—

La mode est une tradition momentanée. Or, toute tradition entraîne avec elle une certaine nécessité : celle de s'y conformer.

—

On s'est occupé long-temps de la *critique de la raison;* je désirerais une *critique du bon sens.* Ce serait un véritable service rendu à l'espèce humaine, si l'on pouvait montrer au sens commun jusqu'à l'évidence, quelles sont ses véritables limites; et c'est tout ce qu'il faut pour les besoins de la vie.

—

Tout bien considéré la philosophie n'est que le sens commun en langage amphigourique.

Digitized by Google

Le sens commun, dont la sphère est la vie pratique, ne se trompe que quand il veut résoudre des problèmes trop élevés; mais aussi on trouve rarement une haute théorie dans le cercle où il se développe.

—

Car si l'on met de côté des problèmes qu'on ne pourrait résoudre que par les lois propres à la nature vivante, les explications mécaniques reviennent sans cesse à l'ordre du jour.

—

Dans ce qui concerne la pratique, un sens droit et ferme est la plus haute raison, parce que, vis-à-vis du bon sens, la raison n'a pas de plus haute fonction à remplir que de lui donner cette fermeté.

—

Tous les philosophes empyriques ont pour but l'idée, et ne peuvent la découvrir sous la diversité des faits. Tous les théoriciens

Digitized by Google

la cherchent dans le réel, et n'y peuvent la retrouver.

—

Ces deux éléments, l'idéal et le réel, se trouvent réunis dans la vie, dans toute action, et dans l'art. On l'a dit souvent, mais peu de personnes savent en profiter.

—

Les philosophes, en particulier, se trompent lorsqu'ils cherchent séparément la cause et l'effet. Toutes deux forment un phénomène indivisible. Celui qui sait reconnaître la vérité de ce principe, est bien près de la vraie méthode. Le procédé *génétique* nous met déjà sur une meilleure voie, quoiqu'il ne suffise pas.

—

Tous les hommes pratiques cherchent à mettre le monde sur un plan horizontal; les esprits spéculatifs sur un plan vertical. Jusqu'à quel point cela peut-il leur réussir? C'est leur affaire.

Digitized by Google

—

C'est seulement lorsqu'on ne voit pas de terme à sa pensée, qu'il faut penser.

—

Il en est de l'histoire comme de l'étude de la nature et de toutes les sciences profondes, présentes, passées et futures; plus l'esprit pénètre avant dans les problêmes, plus ceux-ci deviennent difficiles. Celui qui ne redoute rien et qui marche hardiment, sent, à mesure qu'il avance, les hautes facultés de son esprit se développer, et goûte une jouissance délicieuse.

—

Celui qui doit se livrer à l'étude d'une science spéciale, ne peut manquer d'être trompé ou de se tromper lui-même, à moins que des circonstances indépendantes de sa volonté ne l'aient forcé d'embrasser cette carrière. Qui voudrait être médecin, s'il prévoyait tous les désagréments qui l'attendent ?

Digitized by Google

—

Celui qui rencontre de bonne heure des obstacles parvient à une liberté tranquille ; celui qui ne rencontre des obstacles que plus tard, ne connaît qu'une liberté amère.

Digitized by Google

PENSÉES DIVERSES SUR L'ART.

L'art s'appuie sur une espèce de sens religieux, sur un sentiment sérieux, profond, inaltérable; c'est pourquoi il s'allie volontiers à la religion. La religion n'a nullement besoin du sens de l'art; elle repose sur le caractère sérieux des idées qui lui sont propres; mais elle ne donne ni le sens du beau ni le goût.

Digitized by Google

—

Dans une excellente gravure de Rembrandt, qui représente Jésus-Christ chassant les marchands et les acheteurs du temple, l'auréole qui ordinairement environne la tête du Seigneur est répandue autour de la main qui, dans l'action divine, frappe avec force, rayonnante de lumière. La tête et le visage sont dans l'ombre.

—

Une ancienne tradition rapporte que Dédale, le premier sculpteur, vit de très-mauvais œil l'invention du tour à potier. Il est possible que l'envie n'y fût pour rien ; mais le grand homme vraisemblablement pressentait que l'élément technique dans l'art finirait par entraîner celui-ci à sa ruine.

—

Un noble philosophe (1)a dit de l'architecture qu'elle est une *musique pétrifiée*, et ce mot a dû exciter plus d'un sourire d'incrédulité. Nous ne croyons pouvoir mieux

(1) Novalis.

Digitized by Google

reproduire cette belle pensée qu'en appelant l'architecture *une musique muette.*

Qu'on se représente Orphée bâtissant une ville aux accords de sa lyre. Un vaste emplacement est préparé; le chantre divin, après avoir choisi l'endroit le plus convenable, prend sa lyre. Soudain les rochers, obéissant au charme irrésistible de l'harmonie, se détachent des montagnes régulièrement découpés et taillés. Comme saisis d'enthousiasme ils se meuvent et s'ébranlent; puis ils se coordonnent d'après les règles d'une savante architecture, se disposent en assises, suivant les lois du rythme, et forment des murailles. Ainsi s'alignent des rues qui s'ajoutent les unes aux autres. La ville est bâtie; des murs de défense forment son enceinte.

Les sons de la lyre ont cessé; mais l'harmonie subsiste. Les habitants d'une pareille ville circulent et travaillent au milieu de ces mélodies éternelles; l'esprit ne défaille jamais; son activité est sans cesse tenue en

*

Digitized by Google

éveil; l'œil se substitue à l'oreille, usurpe son rôle et sa fonction. Les habitants, pendant les jours les plus ordinaires, sont dans un état idéal. Sans y songer, sans remonter à l'origine, ils goûtent la plus haute jouissance morale et religieuse. Que l'on se promène souvent dans Saint-Pierre de Rome, et on éprouvera quelque chose d'analogue à ce que nous osons exprimer.

Au contraire, dans une ville mal bâtie, où le hasard, avec son misérable balai, a entassé pêle-mêle les maisons et les édifices, les habitants vivent sans y penser au milieu du désordre et de la barbarie. Tout est morne et triste autour d'eux. Pour l'étranger, lorsqu'il entre dans la ville, ce spectacle produit sur lui la même impression que s'il entendait un bruit de cornemuses, de fifres, de tambours de basque, et si on se préparait à le faire assister à une danse d'ours et à des tours de singes.

Digitized by Google

NAÏVETÉ ET HUMOUR.

L'art est une œuvre sérieuse ; il l'est au plus haut degré lorsqu'il traite des sujets nobles et religieux. Mais l'artiste est supérieur à l'art et à l'objet qu'il représente ; supérieur à l'art, puisqu'il le fait servir à son but ; supérieur à l'objet, puisqu'il le traite à sa manière.

Digitized by Google

—

Les arts figuratifs (1) représentent le monde visible, les manifestations extérieures de la nature. Nous appelons *naïf* ce qui est purement *naturel*, et en même temps nous plaît *moralement*. Les objets naïfs sont donc du domaine de l'art, qui est une expression morale de la nature. Les objets qui offrent les deux caractères naturel et moral sont les plus agréables.

Le naïf, comme naturel, a de l'affinité avec le réel. Lorsque le réel n'offre aucun trait moral, nous l'appelons commun.

—

L'art en lui-même est essentiellement noble. Aussi l'artiste ne recule pas devant le commun. Il y a plus, par cela seul qu'il l'accueille il l'anoblit, et c'est ainsi que nous voyons les grands artistes user hardiment de leur droit de majesté.

---

(1) La sculpture et la peinture.

Digitized by Google

—

Dans tout artiste, il y a un germe de hardiesse, sans lequel le talent ne se conçoit pas, et qui perce particulièrement lorsqu'on veut imposer des limites à son imagination, ou l'employer comme instrument à la réalisation d'une idée étroite.

—

Raphaël est encore ici, parmi les artistes modernes, le talent le plus pur. Il est parfaitement naïf. Chez lui le réel n'est point en opposition avec le moral et le religieux. Le tapis sur lequel est représenté *l'Adoration des Rois*, chef-d'œuvre de composition qui ne peut être surpassé, nous montre tout un monde, depuis le vieux prince en prières jusqu'au maure, et au singe qui s'amuse avec une pomme sur le dos du chameau. Saint Joseph devait aussi être caractérisé d'une manière tout-à-fait naïve, comme père nourricier qui se réjouit des présents apportés par les mages.

Digitized by Google

—

Les artistes, en général, ont eu une idée originale au sujet de saint Joseph. Les Bizantins, à qui on ne reprochera pas d'avoir introduit un vain *humour*, représentaient le Saint avec un air triste, à la naissance du Sauveur. L'enfant est couché dans la crèche. Les animaux le contemplent, étonnés de trouver à la place de la paille aride dont ils se nourrissent, une créature vivante, céleste, et d'une grace divine. Les anges adorent le nouveau-né; la mère est aussi près de lui, silencieuse; mais saint Joseph est tourné de côté et regarde obliquement, avec un air peu satisfait, la scène merveilleuse.

—

L'humour est un des éléments du génie; mais du moment où il prédomine, il n'est plus que son faux-semblant. Il accompagne l'art à son déclin, le détruit et finit par l'anéantir.

Digitized by Google

—

Un travail que nous préparons, pourra donner sur ce point des explications intéressantes. Nous nous proposons de considérer exclusivement, par le côté moral, tous les artistes qui nous sont déjà connus sous d'autres rapports; de montrer, d'après les sujets qu'ils ont choisis et leur manière de les traiter, en quoi le temps, le lieu, la nation et les maîtres d'un côté, et d'un autre leur propre individualité, leur indestructible originalité, ont contribué à les former tels qu'ils ont été, ou à les maintenir tels qu'ils étaient devenus.

—

L'art est un interprète de ce qui ne peut s'exprimer par la parole; par conséquent, il semble absurde de vouloir l'interpréter à son tour par des mots. Cependant, la raison retire des efforts que nous faisons dans ce but plusieurs avantages, dont la pratique peut aussi beaucoup profiter.

—

Digitized by Google

APHORISMES SUR L'ART.

Pour mes amis et mes adversaires.

Quiconque veut aujourd'hui écrire ou discuter sur l'art, ne doit pas être étranger aux idées que la philosophie a développées et continue à développer de nos jours.

—

Avant de reprocher à un auteur son obscurité, on devrait regarder en soi-même,

Digitized by Google

pour voir s'il y fait bien clair; au crépuscule l'écriture la plus nette devient illisible.

—

Dans la discussion l'on doit bien se garder de dire des choses que personne ne vous conteste.

—

Quand on veut contredire des maximes, il faut être en état de les exposer clairement et de les réfuter avec la même clarté, sans quoi on risque de combattre des fantômes créés par son imagination.

—

L'obscurité de certaines maximes n'est que relative. Ce qui est obscur dans la théorie peut devenir très-clair dans la pratique.

—

Un artiste qui produit des œuvres remarquables n'est pas toujours en état de se rendre compte de ses propres créations, ni de celles des autres.

Digitized by Google

—

La *nature* et l'*idée* sont inséparables. Les séparer, ce serait détruire l'art aussi bien que la vie réelle.

—

Quand les artistes parlent de la nature, ils sous-entendent toujours l'idée sans en avoir clairement conscience.

—

Il en est de même de tous ceux qui professent une estime exclusive pour l'expérience; ils oublient que l'expérience proprement dite n'est que la moitié de l'expérience. On parle d'abord de la nature et de son imitation, et ensuite on ajoute qu'il doit exister une belle nature; il faut donc choisir, et sans doute ce qu'il y a de plus parfait; mais à quel signe le reconnaître? D'après quelle règle doit-on faire ce choix? Où est cette règle? Elle n'est pourtant pas dans la nature.

—

Et, en supposant que l'objet soit donné,

Digitized by Google

que ce soit, par exemple, le plus bel arbre d'une forêt reconnu comme le type le plus parfait de son espèce; maintenant, pour métamorphoser cet arbre en son image, je tourne autour de lui, je cherche à le saisir par son plus beau côté, je me place à une distance convenable pour le voir parfaitement dans son ensemble, j'attends un jour favorable; et, après tout cela, croyez-vous que beaucoup des choses qui appartiennent à l'arbre réel soient passées sur le papier.

—

Il est permis au vulgaire de le croire; mais l'artiste, qui doit posséder le secret de son art, ne devrait pas tomber dans une pareille méprise.

—

Précisément, ce qui plaît le plus comme nature à la multitude, dans un ouvrage d'art, ce n'est pas la nature extérieure, mais l'homme, la nature intérieure.

—

Le monde ne nous intéresse que par son

Digitized by Google

rapport avec l'homme. Nous ne goûtons dans l'art que ce qui est l'expression de ce rapport.

—

Il est également difficile d'apprendre des bons modèles et de la nature.

—

On doit s'assimiler la forme aussi bien que la matière, et même cette transformation de la forme est ce qu'il y a de plus difficile.

—

Avoir tenté sans succès de satisfaire aux plus hautes exigences de l'art, mérite plus d'estime que d'avoir rempli parfaitement les conditions inférieures.

Digitized by Google

CONSEILS AUX JEUNES ARTISTES.

Lorsque les dilettantes ont fait leur possible, ils ont coutume de dire, pour s'excuser, que leur travail n'est pas encore achevé. Sans doute ils n'ont pas fini, parce qu'ils n'ont pas bien commencé. Quelques traits suffisent au maître pour représenter son œuvre comme finie. Exécutée ou non, elle

Digitized by Google

est déjà parfaite. Le plus habile dilettante tâtonne toujours dans son incertitude, et à mesure que le travail avance, l'indécision du premier jet se trahit de plus en plus. C'est seulement à la fin que se découvre le défaut qui fait que l'œuvre est manquée, et qui, dès-lors, ne peut plus se réparer; de cette façon, en effet, l'ouvrage ne peut être achevé.

—

Dans l'art véritable, il n'y a pas d'école préparatoire; mais seulement un travail de préparation. La meilleure préparation est la part que prend le dernier élève au travail du maître. Souvent l'apprenti qui broyait des couleurs, est devenu un excellent maître.

—

Il n'en est pas de même de l'imitation mécanique vers laquelle, en général, l'homme est naturellement porté, à la vue d'un artiste de talent qui exécute des choses difficiles avec facilité.

Digitized by Google

Que le jeune artiste, les dimanches et les jours de fête, assiste aux danses du village; qu'il observe les mouvements naturels; qu'il donne à la jeune paysanne le vêtement d'une nymphe, aux jeunes villageois de longues oreilles, sinon des pieds de bouc. S'il a bien saisi la nature, s'il a donné à ses personnages des poses nobles et libres, personne ne saura d'où il a tiré son tableau, et chacun jurera qu'il a copié l'antique.

—

Il y a plus : s'il a quelquefois l'occasion de voir des danseurs de corde et des hommes qui se livrent en public aux exercices d'équitation, qu'il ne néglige pas de les observer; qu'il fasse abstraction de ce qu'il y a en eux d'exagéré, de faux, de ce qui tient aux habitudes de leur métier, et qu'il apprenne à saisir la grace infinie dont est capable le corps humain.

—

Que le jeune artiste ne dédaigne pas non

Digitized by Google

plus d'étudier les formes des animaux; qu'il cherche à se faire une idée générale des animaux domestiques, du cheval, du chien. Les animaux sauvages et étrangers méritent aussi d'attirer son attention.

—

Nous sommes bien convaincus de la nécessité des études d'après nature pour le sculpteur et le peintre; seulement nous avouons que nous sommes souvent troublés en voyant l'abus qu'on fait d'un si louable exercice.

—

Il existe dans la nature beaucoup d'objets qui, considérés isolément, présentent le caractère de la beauté; cependant, le talent consiste à découvrir les harmonies, et par là à produire des œuvres d'art. Le papillon qui vient se poser sur la fleur, la goutte de rosée qui humecte son calice, le vase qui la contient, la rendent plus belle encore. Il n'y a pas un buisson, pas un arbre qui

Digitized by Google

ne puisse devenir intéressant par le voisinage d'un rocher, d'une fontaine, et à qui une perspective habilement ménagée ne donne un grand charme. Il en est de même de la figure humaine, de la forme des animaux de toute espèce.

—

Le jeune artiste y trouvera plus d'un avantage; il apprendra d'abord à réfléchir, à combiner, à saisir les rapports entre les objets qui s'harmonisent ensemble. Si de cette manière il compose avec talent, ce qu'on nomme l'invention, c'est-à-dire l'art de tirer une foule d'idées d'une simple particularité, ne lui manquera pas.

—

Si je demande à de jeunes peintres allemands, même à ceux qui ont séjourné longtemps en Italie, pourquoi on remarque dans les tons qu'ils donnent à leurs paysages, tant de dureté et de sécheresse, pourquoi ils semblent avant tout fuir l'harmonie, ils

Digitized by Google

répondent avec beaucoup d'aplomb : C'est ainsi que nous voyons la nature.

—

Kant nous a fait remarquer qu'il existe une critique de la *raison;* qu'il y a des motifs de surveiller cette faculté, la plus haute que l'homme possède. Chacun peut vérifier sur lui-même combien cette maxime est utile; mais je voudrais, au même point de vue, faire sentir la nécessité d'une critique des *sens,* dans l'intérêt de l'art en général, et en particulier de l'art allemand, s'il est destiné à reprendre une nouvelle vie et à faire de nouveaux progrès.

—

L'homme, originairement doué des plus heureuses dispositions pour la science, a besoin d'être formé par l'éducation. Ses facultés ne peuvent se développer que par les soins que lui prodiguent ses parents et ses maîtres, par l'exemple ou une expérience laborieusement acquise; de même l'artiste n'est pas né tout formé, mais seu-

Digitized by Google

lement avec le germe du talent. La nature peut bien lui avoir donné le plus heureux coup-d'œil pour saisir les formes, les proportions, les mouvements; mais pour la haute composition, l'ensemble, la distribution de la lumière et des ombres, le choix des couleurs, le talent naturel peut bien lui manquer, sans qu'il s'en doute.

—

S'il ne se sent pas disposé à apprendre des grands maîtres des siècles passés ou de ses contemporains ce qui lui manque pour devenir un véritable artiste, abusé par la fausse idée de son originalité, il restera en arrière et au-dessous de lui-même; car ce n'est pas seulement ce qui est inné en nous, mais ce que nous avons pu acquérir qui nous appartient et se confond avec nous.

Digitized by Google

THÉATRE ALLEMAND.

Le terme d'*École*, comme on l'emploie dans l'histoire des arts figuratifs, où l'on parle d'une école Florentine, Romaine et Vénitienne, ne pourra plus s'appliquer désormais au théâtre Allemand. C'est une expression dont on pouvait peut-être encore se servir il y a trente ou quarante ans, parce qu'alors il était permis de concevoir

Digitized by Google

une représentation conforme à la nature et à l'art, déterminée par des circonstances locales; mais, si on y regarde de près, le mot *école* ne convient aux arts figuratifs eux-mêmes que dans leurs commencements. Aussitôt qu'une école a produit de grands artistes, l'art s'étend et se propage au loin. Florence exerce son influence sur la France et l'Espagne; les Hollandais et les Allemands apprennent des Italiens et acquèrent ainsi plus de liberté dans l'imagination et dans le goût, tandis que les artistes du midi apprennent de nous une technique plus heureuse et une exécution plus parfaite.

—

Le théâtre Allemand se trouve à une époque définitive, où une culture générale est tellement répandue partout, qu'elle n'appartient plus à un lieu particulier, et ne peut partir d'un point déterminé.

—

Le principe de l'art théâtral, comme de

Digitized by Google

toute autre espèce d'art, est le vrai, le naturel. Plus celui-ci a de valeur et de sens, plus le poète et l'auteur savent le prendre à un degré élevé; plus la scène occupe elle-même un rang élevé. Sous ce rapport c'est un grand avantage pour l'Allemagne que la *récitation* des chefs-d'œuvre soit devenue générale et se soit répandue même en dehors du théâtre (1).

—

La déclamation et la mimique reposent sur la récitation. Maintenant, comme dans la lecture, c'est à celle-ci que l'on doit surtout s'attacher et s'exercer; il est manifeste que les lectures publiques devraient être l'école du vrai et du naturel, si les hommes qui entreprennent une pareille tâche étaient pénétrés de l'importance et de la dignité de leur mission.

(1) Les auteurs qui jouissent de la plus haute réputation en Allemagne, Tieck et les deux Schlegel, par exemple, ne dédaignaient pas de lire en public les œuvres dramatiques de Goethe, de Shakespeare, de Calderon, etc.

Digitized by Google

—

Les œuvres de Shakespeare et de Calderon ont surtout gagné aux yeux du public par de pareilles lectures; cependant, prenons toujours bien garde ici que les défauts imposants des poètes étrangers qui, malgré leur génie, s'écartent souvent du vrai, ne contribuent à corrompre notre goût.

—

L'originalité dans l'expression est le commencement et la fin de tout art; mais chaque nation a une originalité particulière qui s'écarte des qualités communes à l'humanité. Cette originalité peut nous choquer d'abord; mais, à la fin, si elle parvient à nous plaire, si nous nous laissons entraîner, elle peut l'emporter sur notre propre nature originale et l'étouffer.

—

Combien Shakespeare et Calderon n'ont-ils pas faussé notre goût? combien ces deux astres brillants du ciel poétique ne nous

Digitized by Google

ont-ils pas égarés ? C'est ce que pourront faire remarquer un jour les historiens de la littérature.

—

Je ne puis approuver une imitation complète du théâtre Espagnol. Calderon, malgré ses beautés, a tant de choses conventionnelles, qu'il est difficile à un observateur ordinaire de reconnaître le grand talent du poète à travers l'étiquette du théâtre.

Si l'on met quelque chose de semblable sous les yeux du public, il faut lui supposer toujours une bonne volonté telle, qu'il soit disposé à passer sur ce qui est étranger, à goûter un esprit, des manières, un rythme étrangers, à se dépouiller de ses habitudes, pour vivre pendant quelque temps dans un autre monde.

—

Les fragments du *Traité d'Aristote sur la Poésie* offrent un singulier caractère. Si l'on connaît le théâtre en homme du métier,

Digitized by Google

comme moi, qui ai consumé une notable partie de ma vie à cultiver cet art, qui ai même beaucoup travaillé pour le théâtre, on voit d'abord qu'avant tout il faut avoir pénétré à fond les opinions philosophiques de l'auteur, pour comprendre comment il envisageait cette forme de l'art. Sans cela, il embrouille nos études. C'est ainsi que les poétiques modernes, en ne s'attachant qu'à la partie superficielle de sa doctrine, se sont égarés sur ses traces.

—

Le but de l'art tragique consiste uniquement à manifester sous la forme d'un événement passé, et à représenter, dans un exemple frappant, un phénomène de l'ame, un fait moral.

—

Ce qu'on appelle des motifs, ce sont donc des phénomènes proprement dits de l'ame humaine, qui se sont déjà mille fois produits et se renouvellent sans cesse. Seule-

Digitized by Google

ment le poète ne les représente que sous une forme historique.

—

Composer une œuvre dramatique n'appartient qu'au génie. La sensibilité doit dominer *à la fin*, la plus haute intelligence *au milieu*, et la raison, proprement dite (1), *au commencement*; l'ensemble doit être représenté par une imagination vive et brillante.

---

(1) Il n'y a pas de termes en français pour rendre les mots allemands *Vernunft* et *Verstand*. *Vernunft* est la plus haute faculté de l'esprit, la raison qui conçoit l'idéal. *Verstand* est la raison logique, le raisonnement.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS

SUR

LA LITTÉRATURE, LA POÉSIE, etc. (1)

Le monde est si vaste et si riche, et la vie si variée, que les sujets de poésie ne manqueront jamais. Mais toute poésie doit être de circonstance; c'est-à-dire que la

(1) Ces réflexions sont tirées des conversations de Goethe avec Eckermann.

Gespraeche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens 1823-1832. Von Eckermann. Leipzig. Brockhaus. 1837.

Digitized by Google

réalité doit en fournir l'occasion et la matière. Un cas particulier devient général et poétique par cela seul qu'il est traité par le poète. Toutes mes poésies sont des poésies de circonstance. Elles sont inspirées par la réalité. C'est là qu'est leur principe et leur base. Quant aux poésies dont le caractère est un vague idéal, je n'en fais aucun cas.

—

Qu'on ne dise pas que la réalité manque d'intérêt ; car le talent du poète consiste précisément à être capable de trouver un côté intéressant dans un sujet ordinaire. La réalité doit fournir les motifs, les points essentiels, ce qu'on peut appeler le noyau de la composition ; mais tirer de là un ensemble harmonieux et vivant, c'est l'affaire du poète.

—

On voit dans les monuments de l'ancienne architecture allemande, la fleur d'une civilisation extraordinaire. Celui qui contemple

Digitized by Google

cette fleur en elle-même ne peut que s'étonner; mais quand on considère la vie intérieure et cachée de cette plante, que l'on étudie l'action des forces qui ont présidé à son organisation, et que l'on examine comment la fleur s'est développée peu-à-peu, on voit les choses d'un autre œil, et l'on sait ce que l'on voit.

—

Quand je jette un regard en arrière sur mes premières années et mon âge mûr, et que, maintenant dans ma vieillesse, je vois combien est petit le nombre des contemporains de ma jeunesse, qui vivent encore, je ne puis m'empêcher de songer au séjour d'été dans une ville de bains. Aussitôt après son arrivée, on se lie avec ceux qui déjà étaient là depuis quelque temps, et qui s'en vont dans les premières semaines. Cette perte est pénible. Maintenant, on s'attache à la seconde génération, avec laquelle on reste la meilleure partie de la saison, et avec la-

Digitized by Google

quelle on se lie intimement. Mais celle-ci à son tour s'en va, et nous laisse seul avec la troisième, qui arrive peu de temps avant notre départ, et avec laquelle nous ne voulons pas avoir de rapports.

—

On m'a toujours considéré comme un homme particulièrement favorisé de la fortune, et en effet, je ne veux pas me plaindre, ni accuser ma destinée. Mais au fond, ma vie n'a été que peine et travail, et je puis dire que, dans les soixante-quinze années de ma vie, je n'ai jamais compté quatre semaines d'un véritable bonheur. C'était rouler continuellement une pierre qui retombait sans cesse.

Mon vrai bonheur consistait dans mes opinions et mes théories politiques; mais elles étaient renversées, contrariées ou empêchées par ma position extérieure.

Si j'avais pu moins m'occuper des affaires publiques et vivre davantage dans la soli-

Digitized by Google

tude, j'aurais été plus heureux et j'aurais été plus loin comme poète. Mais, après la publication de Werther et de Goetz, devait se confirmer pour moi ces paroles d'un sage : « Si l'on a fait quelque chose pour » plaire au monde, il a soin qu'on ne le » fasse pas une seconde fois. » Un nom répandu au loin, une haute position sociale ne sont pas à dédaigner dans la vie. Mais, avec toute ma réputation et le rang que j'occupe, je n'ai pu aller plus loin que de me taire devant l'opinion d'autrui, pour ne pas blesser. Ce serait, en effet, une mauvaise plaisanterie, si je n'avais pas eu l'avantage sur les autres de pénétrer leurs pensées, tandis qu'ils ignoraient les miennes.

—

Partout on s'occupe dans les universités de trop de choses, et surtout de choses inutiles. Chaque professeur développe sa spécialité bien au-délà de ce que réclament les besoins de ses auditeurs. Autrefois on

Digitized by Google

enseignait la chimie et la botanique comme dépendant de la médecine, et le médecin en savait assez. Mais maintenant la chimie et la botanique sont devenues des sciences a perte de vue; l'étude de chacune demande la vie d'un homme, et on les exige cependant du médecin. Un tel état de choses ne mène à aucun résultat; on abandonne et on oublie une science pour une autre. Un esprit sensé refuse de se plier à toutes ces exigences en sens contraire, se borne à une spécialité, et devient fort dans une seule partie.

—

Si l'esprit et un développement supérieur de l'intelligence pouvaient tomber dans le domaine public, le poète aurait beau jeu; il pourrait être toujours vrai et n'aurait pas à craindre d'exprimer les plus belles pensées. Mais il n'en est pas ainsi : le poète est obligé de se tenir toujours à un certain niveau; il doit songer que ses ouvrages tomberont dans les mains d'un public mêlé;

Digitized by Google

il doit prendre garde de ne pas donner un scandale aux braves gens par une franchise trop grande. Ensuite, le temps est une singulière puissance. C'est un tyran qui a ses caprices et qui, à chaque siècle, fait une figure différente aux actions et aux paroles des hommes. Ce qu'il était permis de dire aux Grecs ne nous conviendrait plus ; ce qui, aux yeux de Shakespeare, convenait à la rudesse des mœurs de ses contemporains, les Anglais de nos jours ne peuvent plus le supporter ; de sorte que, dans ces derniers temps, on a senti le besoin d'une *famille de Shakespeare* (Family-Shakespeare).

—

Si je n'avais porté en moi-même le monde par anticipation, je serais resté aveugle les yeux ouverts, toutes mes expériences et mes études n'auraient été qu'un vain et inutile effort. La lumière est hors de nous, et les couleurs nous environnent ; mais si nous ne portions pas la lumière et la couleur

Digitized by Google

dans nos propres yeux, nous ne les apercevrions pas hors de nous.

—

Il y a des esprits excellents qui ne peuvent rien produire à l'improviste, ni d'après une vue superficielle; mais dont la nature a besoin du calme et du silence pour se pénétrer profondément de chaque sujet. De semblables talents nous impatientent souvent, parce que nous obtenons rarement d'eux ce que nous désirons pour le moment; mais c'est de cette manière que l'on atteint à la perfection.

—

C'est surtout la spéculation philosophique qui nuit aux Allemands et donne souvent à leur style un caractère incompréhensible, vague et diffus. Plus ils approchent de certaines écoles philosophiques, plus leur style est défectueux. Les Allemands qui s'occupent d'affaires, et dont la tendance est toute pratique, sont ceux qui écrivent le mieux. Ainsi, le style de Schiller devient riche en

Digitized by Google

images et pathétique, aussitôt qu'il ne philosophe plus.

De même, il y a chez nous des femmes de talent qui écrivent dans un excellent style, au point de surpasser en cela beaucoup de nos écrivains estimés.

En général, *les Anglais* écrivent bien, comme des hommes nés orateurs et qui appliquent leur esprit pratique à la réalité.

Les Français ne démentent pas leur caractère dans leur style; leur naturel est éminemment sociable, et, à ce titre, ils n'oublient pas le public auquel ils s'adressent; ils s'efforcent d'être clairs pour convaincre le lecteur, et agréables pour lui plaire.

En général, le style d'un écrivain est le miroir fidèle de son ame. S'il veut avoir un style clair, il faut que ses pensées soient claires, et si quelqu'un veut avoir un style élevé, il faut qu'il ait le caractère élevé.

—

Mes adversaires sont innombrables, mais il n'est pas impossible de les classer.

Digitized by Google

Je commence par ceux qui le sont par *stupidité*. Ce sont ceux qui ne m'ont pas compris, qui me blâmaient sans me connaître. Cette masse considérable m'a causé dans ma vie beaucoup d'ennuis; mais il doit leur être pardonné, car ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient.

Une seconde classe, très-nombreuse, se compose des *envieux*. Ces gens sont jaloux de mon bonheur et de la position honorable que je me suis faite par mon talent. Ils déchirent ma réputation, ils m'auraient volontiers anéanti. Si j'étais malheureux, ou dans une position misérable, ils cesseraient leurs attaques.

Vient maintenant un grand nombre de ceux qui sont devenus mes adversaires à *cause du peu de succès de leurs ouvrages*. Parmi eux il y a des hommes de talent; mais ils ne pouvaient pas me pardonner de les avoir éclipsés.

Une quatrième classe de mes adversaires sont ceux qui me font une *opposition systé-*

Digitized by Google

matique. Je suis homme, et comme tel j'ai des défauts et des faiblesses humaines. Mes écrits, par conséquent, n'en pouvaient pas être exempts ; mais comme je m'occupais sérieusement et sans relâche de perfectionner et d'anoblir mes facultés, je me trouvais être dans un progrès continuel, et il arrivait souvent qu'ils blâmaient un défaut dont j'étais depuis long-temps délivré. Ces braves gens m'ont fait bien peu de mal ; ils tiraient sur moi lorsque j'étais déjà loin d'eux. En général, je ne me souciais pas d'un ouvrage après l'avoir terminé ; je ne m'en occupais plus, et je songeais à quelque nouveau travail.

Une foule d'autres personnes se sont montrées mes adversaires à cause de la *divergence d'opinions et de la différence de vues.* On dit des feuilles d'un arbre qu'on en trouve à peine deux qui se ressemblent. De même, parmi des milliers d'hommes, on en trouverait à peine deux qui s'accordent parfaitement dans leurs pensées et leurs senti-

Digitized by Google

ments. Cette vérité reconnue, je dois moins m'étonner du nombre de mes adversaires que de celui de mes amis et de mes partisans. Mon siècle s'est séparé de moi; car il marchait dans la voie du sentimentalisme; tandis qu'avec ma tendance objective je restais seul, à mon préjudice, dans la route opposée.

—

C'est une grande folie chez bien des hommes de demander que tout le monde soit d'accord avec eux. Je n'ai jamais eu cette faiblesse. J'ai toujours considéré l'homme comme un être complet en soi, que je cherchais à étudier et à connaître dans son originalité, et dont je n'attendais, du reste, aucune sympathie. Par cette voie je suis arrivé à fréquenter tous les hommes. C'est par cela seulement que nous parvenons à connaître les différents caractères et que nous acquérons l'habileté nécessaire dans la vie; car c'est précisément avec des caractères opposés au nôtre qu'il faut nous

Digitized by Google

observer avec une grande attention, si l'on veut vivre avec eux sans les choquer. Par-là, les différents côtés de notre caractère se développent et se perfectionnent, de sorte que bientôt on se sent capable de soutenir toute espèce de *vis-à-vis*.

—

La religion est avec l'art dans le même rapport que tout autre intérêt élevé de la vie. De même que les autres éléments de la vie humaine, elle ne doit être considérée que comme lui fournissant des sujets, et, à ce titre, elle a les mêmes droits. La foi et l'incrédulité ne sont pas les sens avec lesquels on doit apprécier une œuvre d'art. Ce jugement appartient à d'autres capacités, à d'autres facultés. L'art doit travailler pour ceux de nos organes qui sont capables de le comprendre. S'il ne le fait pas, il manque son but; il passe devant nous sans produire son effet. Un sujet religieux peut être un sujet excellent pour l'art, mais seulement dans le cas où il est l'expression de la nature

Digitized by Google

humaine dans ce qu'elle a de général. C'est pourquoi la Vierge avec son enfant est un sujet qui a été traité cent fois, et qu'on verra toujours avec plaisir.

—

La pensée de la mort ne trouble pas mon esprit; car j'ai la profonde conviction que l'ame est une substance indestructible. C'est un être dont l'activité se développe éternellement. Elle est semblable au soleil qui paraît se coucher pour nos yeux humains; mais qui ne se couche réellement jamais, et dont la lumière éclaire éternellement le monde.

—

Pour faire époque dans ce monde il faut deux choses : d'abord avoir une bonne tête, et ensuite avoir fait un grand héritage. Napoléon héritait de la révolution française; Frédéric-le-Grand de la guerre Silésienne; Luther de l'ignorance du clergé. J'ai hérité de l'erreur de la doctrine de Newton (1).

(1) Goethe veut parler de sa théorie des couleurs.

Digitized by Google

Les Français font très-bien d'étudier et de traduire maintenant nos écrivains; car, limités comme ils le sont dans la forme, limités dans les motifs, il ne leur reste d'autre moyen que de se tourner vers l'étranger. On peut supposer aux Allemands un certain manque de formes; mais nous sommes supérieurs aux Français par le fond. Les pièces de théâtre d'Iffland et de Kotzebue ont une si grande richesse d'idées qu'ils y cueilleront pendant long-temps avant de les avoir épuisées. Notre idéalité philosophique leur convient particulièrement; car tout ce qui est idéal peut servir à un but révolutionnaire.

Les Français ont de la raison et de l'esprit, mais ils manquent absolument de principes et ne savent rien respecter. Ce qui leur sert dans le moment, ce qui peut être utile à leur parti est pour eux le bien. C'est pourquoi ils ne nous louent pas, parce

Digitized by Google

qu'ils reconnaissent notre mérite, mais dans l'espoir de fortifier leur opinion par nos idées.

—

Ce qui manque à la plupart de nos jeunes poètes, c'est que les sentiments personnels qu'ils expriment n'ont pas assez d'importance, et qu'ils ne savent pas trouver des images dans le monde qui les entoure. Dans les cas les plus favorables, il leur arrive de trouver des formes qui traduisent fidèlement leur pensée et répondent à la situation de leur ame; mais saisir des images pour elles-mêmes, parce qu'elles sont poétiques, et lors même qu'elles ne seraient point en harmonie avec notre disposition intérieure, c'est à quoi ils ne songent pas.

Si, au moins, nos poètes lyriques étaient des personnages plus importants, formés par de fortes études et par les relations sociales, leurs productions pourraient bien ne pas manquer de valeur.

Digitized by Google

Le malheur de notre société est qu'au lieu de vivre et de jouir de ce qu'il possède, chacun veut gouverner. Il en est de même dans l'art; au lieu de jouir des œuvres que nous possédons, chacun, de son côté, veut aussi produire. Personne ne songe à se frayer une route indépendante par une œuvre originale de poésie; on tourne sans cesse dans le même cercle.

Il n'y a pas non plus d'efforts sérieux pour arriver à un ensemble. Chacun ne pense qu'à se faire remarquer, à mettre en évidence son individualité. Cette fausse tendance se montre partout, et on imite en cela nos modernes virtuoses, qui ne choisissent pas pour leur exécution des morceaux capables de procurer aux auditeurs une véritable jouissance musicale, mais plutôt ceux dans lesquels l'exécutant peut faire admirer son habileté acquise. C'est partout l'individu qui veut se montrer dans sa splendeur, et on ne trouve nulle part un

Digitized by Google

homme désintéressé qui, par amour pour l'art en général, veuille lui faire le sacrifice de son individualité.

Ajoutez à cela que l'on produit les choses les plus pitoyables, sans s'en douter. Les enfants font déjà des vers; jeunes gens ils s'imaginent être quelque chose, jusqu'à ce qu'enfin, devenus hommes, ils ouvrent les yeux, comprennent les chefs-d'œuvre, et s'effraient d'avoir perdu leurs meilleures années dans une fausse direction.

D'autres même n'arrivent jamais à se faire une idée de la perfection et à reconnaître leur insuffisance. Ils produisent des choses médiocres jusqu'à la fin. Il est certain que si chacun pouvait arriver assez tôt à reconnaître tous les chefs-d'œuvre dont le monde est rempli, et ce qu'il faudrait pour produire quelque chose digne d'être mis à côté de ces ouvrages, sur cent jeunes gens qui s'occupent de poésie, à peine un seul se sentirait assez de courage, de talent et de persévérance pour continuer à

Digitized by Google

vouloir atteindre à une semblable perfection.

Beaucoup de jeunes peintres n'auraient jamais pris un pinceau, s'ils avaient su comprendre de bonne heure ce qu'est un maître comme Raphaël.

—

Après Sophocle, il y a peu d'écrivains que j'aime autant que Ménandre. Il est partout pur, noble, grand, plein de sérénité; sa grace est inimitable. Il est bien à regretter que nous ayons si peu de lui; mais ce peu est inimitable; et les hommes de talent y peuvent beaucoup apprendre.

L'essentiel est que celui dont nous voulons apprendre s'accorde avec notre nature. Ainsi, par exemple, Caldéron, quel que grand qu'il soit, n'a exercé aucune influence sur moi, ni en bien, ni en mal; mais il eût été dangereux pour Schiller, il l'aurait égaré. Ainsi, c'est un bonheur pour celui-ci que Caldéron n'ait été connu généra-

Digitized by Google

ment en Allemagne qu'après sa mort. Calderon est très-grand en tout ce qui concerne la technique et l'art théâtral. Schiller, au contraire, beaucoup plus moral, plus sérieux et plus grand dans tout ce qui concerne les caractères; et il eût été dommage pour lui de perdre quelque chose de ces qualités, sans atteindre, sous d'autres rapports, à la grandeur de Caldéron.

—

Molière est si grand qu'on l'admire toujours de nouveau en le relisant. C'est un auteur à part. Ses comédies confinent à la tragédie. Il est facile de le comprendre, et cependant personne, en cela, n'a le courage de l'imiter. Son *Avare* surtout, dans lequel la passion détruit tout sentiment naturel entre le père et le fils, est grand et tragique dans la haute signification du mot. Lorsque dans une pièce allemande on fait du fils un parent, on détruit tout l'effet, et cela n'a plus de sens. On craint de laisser apparaître

Digitized by Google

le vice dans sa véritable nature. Mais alors, quel intérêt présente-t-il? Et qu'y a-t-il de tragique, si ce n'est ce que nous ne pouvons supporter?

Je lis tous les ans quelques pièces de Molière, de même que je contemple de temps en temps les gravures d'après les maîtres italiens. Car nous autres pygmées nous ne sommes pas capables de conserver dans notre esprit la grandeur de pareilles choses; il faut que nous y revenions de temps en temps, pour renouveler en nous de semblables impressions.

On parle toujours d'originalité. Mais qu'est-ce que cela veut dire? Aussitôt après notre naissance le monde commence à exercer sur nous son influence, et cela continue ainsi jusqu'à la fin; et, en général, que pouvons-nous revendiquer comme nous étant réellement propre, si ce n'est l'énergie, la force, la volonté?

Si je pouvais dire tout ce dont je suis redevable aux grands hommes qui m'ont pré-

Digitized by Google

cédé ou qui ont été mes contemporains, il ne me resterait plus rien. Mais, en outre, l'époque de notre vie, où une grande personnalité exerce sur nous son influence, n'est pas indifférente. Il fut pour moi de la plus haute importance que Lessing, Winkelmann et Kant fussent plus âgés que moi; que les deux premiers aient exercé de l'influence sur ma jeunesse; le dernier sur ma vieillesse. Il y a plus, de même qu'il était important que Schiller fût encore jeune et dans la première sève de son génie, lorsque je commençais déjà à me fatiguer du monde, il ne l'était pas moins que les frères de Humboldt et de Schlegel commençassent à paraître sur la scène, sous mes yeux. Je ne puis dire combien d'avantages sont résultés pour moi de ces circonstances.

—

En toutes choses on n'apprend que de ceux qu'on aime. Une pareille disposition se trouve, à mon égard, dans la génération

Digitized by Google

actuelle des jeunes talents ; mais j'ai très-rarement éprouvé la même sympathie au début de ma carrière littéraire. Je ne saurais nommer un seul homme de mérite dont je n'aie eu à essuyer la critique. Immédiatement après la publication de Werther, on y trouva tant de choses à blâmer, que si j'avais voulu effacer tous les endroits attaqués, il ne serait pas resté une seule ligne de tout le livre. Mais ce blâme ne me nuisait pas ; car ces jugements personnels de quelques hommes, même distingués, étaient balancés par le suffrage de la foule ; mais celui qui n'attend pas un million de lecteurs, ne devrait jamais écrire une ligne.

Maintenant, le public dispute depuis vingt ans, pour savoir lequel est le plus grand de Schiller ou de moi ; il devrait plutôt se réjouir d'avoir deux hommes sur lesquels il puisse ainsi disputer.

. . . . . .

—

. . . . . .

Le sentiment vif des situations et la fa-

Digitized by Google

culté de les exprimer, c'est là ce qui fait le poète.

—

Le défaut de caractère chez les savants et les écrivains est la source de tout le mal de la littérature moderne.

Ce défaut se montre surtout dans la critique, et le monde en souffre; car elle répand le faux pour le vrai; ou, par une misérable vérité, elle détruit ce qui valait mieux pour nous.

Jusqu'à présent le monde croyait à l'héroïsme de Lucrèce et de Mucius Scévola, et se laissait enthousiasmer par leurs actions. Vient maintenant la critique historique, qui prétend que ces personnages doivent être considérés comme des fables et des fictions inventées par le patriotisme des Romains. Que devons-nous faire d'une aussi pauvre vérité? Si les Romains étaient assez grands pour inventer de pareilles actions, nous devrions être assez grands pour y croire.

Digitized by Google

Ainsi, j'avais toujours éprouvé beaucoup de joie en lisant un fait historique du treiziéme siècle. A l'époque où l'empereur Frédéric II était en démêlé avec le pape, le nord de l'Allemagne étant ouvert de toutes parts à l'invasion, les hordes asiatiques entrèrent en effet et s'avancèrent jusqu'en Silésie, lorsque le duc de Liegnitz les effraya par une grande défaite. Alors elles se tournèrent vers la Moravie; mais les barbares furent de nouveau battus par le comte de Sternberg. Ces vaillants hommes vivaient en moi comme les libérateurs de la nation allemande. Mais que fait maintenant la critique historique. Elle prétend que ces héros se sont sacrifiés tout-à-fait inutilement; car l'armée asiatique ayant été rappelée, se serait retirée d'elle-même. Par là un grand fait historique et patriotique perd sa valeur ou est détruit, et nous éprouvons un sentiment pénible.

. . . . . .

—

. . . . . .

Je n'aurais jamais aussi bien connu toute

Digitized by Google

la petitesse des hommes, et combien peu ils ont en vue un but vraiment grand, si je ne m'étais pas trouvé en rapport avec eux par mes recherches sur les sciences naturelles. J'ai remarqué alors que la science n'a d'intérêt pour eux qu'autant qu'elle les fait vivre, et qu'ils adorent même l'erreur quand elle soutient leur existence. Il en est de même dans la littérature. La conception d'un but élevé, le sens du vrai et du bien, le désir de leur propagation sont des phénomènes très-rares. Les hommes se poussent et se protègent naturellement. Ce qui est vraiment grand leur répugne, et ils voudraient le bannir de ce monde, afin, d'avoir eux-mêmes quelqu'importance. Telle est la foule; et les hommes distingués qui s'élèvent au-dessus d'elle, ne valent guère mieux.

Tel, que je pourrais nommer, avec son grand talent et sa vaste instruction, aurait pu être fort utile au pays; mais son manque de caractère a privé la nation d'ouvrages

Digitized by Google

remarquables, et la nation l'a privé de son estime.

Un homme comme Lessing nous manque. Car, pourquoi est-il si grand? C'est par son caractère, par sa fermeté. Il y a beaucoup d'hommes aussi sensés, et d'une intelligence aussi développée; mais où trouver un semblable caractère?

Beaucoup d'hommes ont de l'esprit et des connaissances, mais en même temps sont remplis de vanité; et, pour se faire admirer de la foule comme des hommes d'esprit, ils mettent la décence de côté, et rien ne leur est sacré.

Mme De Genlis a donc bien raison de s'opposer aux impudences et au libertinage d'esprit de Voltaire; car, dans le fond, quelque spirituel qu'on soit, le monde n'y gagne rien. Que peut-on élever sur cette base? Cela peut causer le plus grand mal en donnant le vertige aux hommes, et en leur faisant perdre l'équilibre.

Que savons-nous donc, après tout? et

Digitized by Google

jusqu'où pouvons-nous aller avec tout notre esprit ?

L'homme n'est pas né pour résoudre les problèmes du monde, mais sa destinée est de chercher où le problème commence, et de se tenir ensuite dans les limites du compréhensible.

Ses facultés ne suffisent pas pour mesurer les phénomènes de l'univers, et vouloir transporter dans l'univers sa propre raison, c'est une vaine tentative, l'intelligence humaine étant renfermée, comme elle est, dans un horizon si étroit.

La raison de l'homme et la raison de la divinité sont deux choses très-différentes.

Aussitôt que nous accordons à l'homme la liberté, c'en est fait de l'omniscience de Dieu; car aussitôt que la divinité sait ce que je ferai, je suis forcé d'agir comme elle le sait.

Je mentionne cela comme un exemple qui prouve combien nous devrions nous garder de toucher aux mystères de la nature di-

Digitized by Google

vine. Aussi ne devons-nous exprimer des maximes d'un ordre aussi élevé, qu'autant qu'elles sont utiles au monde. Quant aux autres, nous devons les garder en nous-mêmes; mais qu'elles reflètent leur lumière sur notre conduite, comme le doux rayon d'un soleil caché.

—

Shakespeare nous donne des pommes d'or dans des coupes d'argent. Nous obtenons bien par l'étude de ses pièces les coupes d'argent; mais nous n'avons à y mettre que des pommes de terre. C'est là le mal.

—

Si Byron eût eu occasion de se décharger par de violentes sorties au parlement de tout ce qu'il y avait d'opposition en lui, il serait un talent beaucoup plus pur comme poète. Mais comme il parlait à peine dans le parlement, il gardait sur son cœur tout ce qu'il avait contre sa nation, et il ne lui restait d'autre moyen de s'en délivrer que de l'exprimer sous une forme poétique. J'ap-

Digitized by Google

pellerais volontiers une grande partie des effets négatifs de Byron : *Des discours du parlement rentrés* (*Verhaltene Parlamentsreden*), et je ne croirais pas les avoir mal désignés.

—

Si quelqu'un veut apprendre à chanter, tous les sons qui sont dans sa voix semblent naturels et faciles ; ceux qui n'y sont pas, paraissent dans le principe très-difficiles. Mais celui qui veut devenir un grand chanteur, doit apprendre à vaincre les difficultés ; faut que tous les sons soient à sa disposition. Il en est de même du poète. Tant qu'il n'exprime que ses sentiments personnels, il n'est pas encore poète ; il le devient du moment où il s'approprie le monde extérieur et sait l'exprimer ; alors, il est inépuisable et peut être toujours nouveau. Au contraire, une nature subjective a bientôt dépensé le peu qu'elle possède de son fond, et se perd à la fin dans la *manière*.

On parle toujours de l'étude des anciens, mais cela ne veut pas dire autre chose, si

Digitized by Google

ce n'est : observez le monde réel et tâchez de le rendre ; car c'est ce que faisaient de leur vivant les anciens.

—

Toutes les époques rétrogrades et de dissolution sont *subjectives;* au contraire, toutes les époques progressives ont une tendance *objective.* Notre siècle tout entier est rétrograde, car il est subjectif. C'est ce que nous voyons, non-seulement dans la poésie, mais aussi dans la peinture et dans plusieurs autres arts. Au contraire, toute saine tendance quitte l'intérieur pour le monde extérieur, comme on le voit dans toutes les grandes époques qui étaient réellement en progrès, et qui présentaient un caractère objectif.

—

Si une pièce de théâtre nous a causé une grande impression à la lecture, nous croyons qu'elle produirait le même effet sur la scène ; et nous nous figurons que l'on pourrait, sans beaucoup de peine, arriver

Digitized by Google

à ce but. Mais pour réussir au théâtre, la chose est bien différente. Une pièce qui n'a pas été originairement composée pour la scène et combinée par le poète dans ce dessein formel, n'offre pas une progression assez rapide ; elle renferme toujours quelque chose de déplacé et de contradictoire.

—

Pour réussir au théâtre, une pièce doit être *symbolique*, c'est-à-dire que chaque scène en elle-même doit avoir un sens propre, et conduire à une autre plus significative encore. Le Tartuffe de Molière est sous ce rapport un grand modèle. Songez seulement à la première scène ! quelle exposition ! Tout est hautement significatif dès le début, et fait conclure à quelque chose de plus important encore qui doit venir à la suite.

On rencontre la même perfection théâtrale chez Calderon. Ses pièces conviennent tout-à-fait à la scène ; il n'y a pas un trait en elles qui ne soit calculé pour l'effet dra-

Digitized by Google

matique. Calderon est le génie poétique qui avait en même temps la plus haute raison.

—

Shakespeare écrivait ses pièces sous la seule inspiration de sa nature ; il faut aussi considérer son époque, et le théâtre de ce temps n'exigeait de lui rien de plus. Ce que Shakespeare avait fait était bien accueilli. Si Shakespeare eût écrit pour la cour de Madrid ou pour le théâtre de Louis XIV, il aurait adopté une forme théâtrale plus régulière. Cependant, il ne faut pas nous plaindre; car ce que Shakespeare perd pour nous comme poète dramatique, il l'a gagné comme poète dans un sens plus général. Shakespeare est un grand psychologue, et on apprend de ses pièces à connaître le cœur humain.

—

Raphaël, et ses contemporains avaient passé par une manière étroite et peu naturelle, avant d'arriver à la nature et à la

Digitized by Google

liberté. Les artistes de nos jours, au lieu de remercier la providence d'être venus plus tard, au lieu de profiter des avantages de leur position, et de marcher en avant dans la voie qui leur est ouverte, retournent à cette fausse manière. Cela fait peine à voir, et on ne peut concevoir un pareil aveuglement. Aussi, comme ils ne trouvent pas sur cette route un appui, ils le cherchent dans la religion et dans un parti; car sans ces deux appuis, ils ne pourraient se soutenir dans leur faiblesse.

Dans le développement de l'art il existe une filiation. Considérez un grand maître, vous trouverez toujours qu'il profite des bonnes qualités de son prédécesseur, et c'est là précisément ce qui le rend si grand. Des hommes comme Raphaël ne sortent pas du sol. Ils avaient pour base l'antique et tout ce qui avait été produit de plus parfait avant eux. S'ils n'avaient pas profité des avantages de leur temps, on aurait peu de chose à dire d'eux.

Digitized by Google

Je n'ai jamais étudié la nature dans un but poétique. Mais des dessins de paysage pendant ma jeunesse, et plus tard des recherches de naturaliste, m'ont conduit à une connaissance exacte des objets de la nature. J'ai ainsi appris peu-à-peu à connaître la nature jusque dans les plus petits détails ; de sorte que, si j'ai besoin de quelque chose comme poète, je l'ai à ma disposition. Je pèche rarement contre la vérité. Cette observation de la nature manquait à Schiller. Je lui ai raconté tout ce qu'il y a de descriptions locales dans son *Tell;* mais c'était un si admirable génie, que, même d'après mes récits, il put faire quelque chose qui eût de la réalité.

—

Les Français s'éveillent (1), et leur réveil mérite bien qu'on s'en occupe. Je m'applique avec soin à me faire une idée de la situation

(1) Ceci a été dit en 1827.

Digitized by Google

actuelle de la littérature française, afin de pouvoir, si cela me réussit, en porter mon jugement. Il est d'un très-grand intérêt pour moi de voir que les mêmes idées qui sont déjà, depuis long-temps, passées chez nous, commencent seulement à produire leur effet chez eux. Sans doute le talent médiocre reste toujours enfermé dans le temps, et doit se nourrir des idées contemporaines. Chez les Français de nos jours, tout est comme il en était autrefois chez nous, jusqu'à la dévotion, qui commence à se montrer de nouveau chez eux, avec la seule différence qu'ils l'emportent sur nous par leur élégance et leur esprit.

—

J'ai lu un roman chinois; il n'est pas si étrange qu'on pourrait le croire. Les hommes y pensent, agissent et sentent comme nous; on se sent bien vite leur semblable. Seulement chez eux tout est plus clair, plus simple et plus moral. En même temps tout est positif, bourgeois, sans grande passion

Digitized by Google

et sans verve poétique; par là, ce roman ressemble beaucoup à mon Hermann et Dorothée, et aux romans anglais de Richardson. Mais il s'en distingue en ce que la nature extérieure se développe parallèlement à la nature humaine. On entend toujours l'eau gémir dans les étangs, sous les coups des dorades, toujours les oiseaux chanter sur les branches. Le jour est toujours pur et sans nuage; la nuit toujours éclairée par les rayons de la lune. On parle beaucoup de la lune, mais elle ne change pas le paysage; sa clarté est censée être la même que celle du jour. L'intérieur de leurs maisons est aussi propre, aussi agréable que leurs images. Je cite comme exemple ce passage : « J'entends rire les aimables jeunes filles, et, lorsque je les aperçus, elles étaient assises sur des siéges de canne. » On voit par-là une situation tout-à-fait gracieuse; on ne peut se représenter des siéges de canne sans y joindre une idée de légèreté et d'élégance. Viennent ensuite une foule de légendes qui

Digitized by Google

accompagnent toujours le récit, et dont l'application est proverbiale. Par exemple, celle d'une jeune fille qui était si légère qu'elle pouvait se balancer sur une fleur sans briser la tige. Une autre, d'un jeune homme qui se comportait si bravement et si honnêtement, qu'il avait l'honneur, dans sa trentième année, de parler à l'empereur; une autre d'un couple d'amants qui avaient montré une telle continence pendant une longue fréquentation, que, lorsqu'ils furent obligés de passer une nuit dans la même chambre, ils veillèrent ensemble sans se toucher; et d'autres innombrables légendes, qui ont rapport à la décence et à la morale. Ce n'est que par cette rigide modération, que l'empire chinois s'est maintenu pendant des milliers d'années, et qu'il se maintiendra encore long-temps.

J'ai trouvé dans les chansons de Béranger un contraste très-remarquable avec ce roman chinois. Le fond des chansons de Béranger est immoral et licencieux, et me

Digitized by Google

déplairait au plus haut degré, s'il n'était traité par un aussi grand talent que Béranger. Grâce à lui, de pareils sujets deviennent supportables et mêmes agréables. Mais n'est-il pas bien remarquable que le sujet du poète chinois soit tout-à-fait moral, et ceux du premier poète de la France précisément le contraire.

—

Je vois de plus en plus que la poésie appartient en commun à l'humanité, et qu'elle se produit partout dans une foule d'individus. L'un fait un peu mieux que l'autre, et sa renommée dure un peu plus long-temps que celle d'un autre. Voilà tout. Chacun doit se dire que le don de la poésie n'est pas une chose si rare, et que personne ne doit être fier d'avoir fait une bonne pièce de vers. Mais malheureusement, nous autres Allemands, si nous ne quittons pas le cercle étroit de notre entourage, nous arrivons bien vite à cette prétention pédantesque. Quant à moi, je tourne mes regards vers les nations

Digitized by Google

étrangères, et je conseille à tout le monde de faire la même chose. Littérature nationale ne veut pas dire grand'chose aujourd'hui. C'est maintenant l'époque d'une littérature du monde, et chacun doit contribuer à hâter son avénement. Mais même en appréciant des productions étrangères, nous ne devons pas rester attachés à quelque chose de particulier, et le considérer comme un modèle. Nous ne devons pas penser que ce modèle soit la littérature chinoise, ou une autre littérature, ou Caldéron ou les Niebelungen. Mais si nous avons besoin d'un modèle, il faut toujours retourner aux Grecs, dont les ouvrages nous représentent le type du beau. Il faut considérer tout le reste d'une manière historique, et nous approprier le bien, autant que cela est possible.

—

La seule chose qui manque à Manzoni est de ne pas savoir combien il est grand poète, et quels sont ses droits comme tel. Il a trop

Digitized by Google

de respect pour l'histoire; c'est pourquoi il aime à ajouter à ses pièces quelques explications, dans lesquelles il prouve combien il est fidèle aux détails historiques. Les faits qu'il raconte peuvent être historiques, mais ses caractères ne le sont pas, pas plus que mon *Thoas* et mon *Iphigénie*. Aucun poète n'a connu les caractères historiques qu'il représentait; s'il les eût connus, il aurait difficilement pu les employer tels qu'ils ont été. Le poète doit savoir quels effets il veut produire, et arranger, d'après cela, la nature de ses caractères. Si j'avais voulu représenter Egmont comme père d'une douzaine d'enfants, ainsi que l'histoire nous le montre, sa conduite légère aurait paru absurde. Il me fallait donc un autre Egmont, un Egmont mieux en rapport avec ses actions et avec mes intentions poétiques; et c'est, comme dit Claire : *Mon Egmont*.

Et à quoi seraient bons les poètes s'ils répétaient seulement le récit d'un historien? Le poète doit aller au-delà, et nous donner,

Digitized by Google

s'il est possible, quelque chose de mieux, de plus élevé. Les caractères de Sophocle portent en eux quelque chose de l'ame élevée du grand poète, de même que les caractères de Shakespeare ont quelque chose de la sienne. C'est ainsi qu'on est dans le vrai, et on doit toujours faire de même. Shakespeare va plus loin, il rend ses Romains Anglais; et il a raison, car sans cela la nation ne l'aurait pas compris. Les Grecs montraient encore ici leur supériorité, en ce qu'ils s'occupaient moins de la fidélité historique avec laquelle un fait était représenté, que de la manière dont le poète l'avait traité. Nous en avons un exemple remarquable dans le Philoctète. Ce grand sujet fut traité par les trois grands tragiques, en dernier lieu, et de la manière la plus parfaite par Sophocle. L'excellente pièce de ce poète est heureusement parvenue tout entière jusqu'à nous. D'un autre côté on a trouvé des fragments du Philoctète d'Eschyle et de celui d'Euripide, par lesquels on peut voir suf-

Digitized by Google

fisamment comment ils ont traité leur sujet. Si le temps me le permettait, je restaurerais ces pièces comme je l'ai fait pour le Phaéthon d'Euripide, et ce travail ne serait pour moi ni désagréable ni sans utilité. Le nœud de la pièce est fort simple. Il s'agit de tirer Philoctète et l'arc d'Hercule de l'île de Lemnos ; mais comment ? Par quel moyens ? C'était l'affaire du poète ; et ici chacun pouvait montrer son esprit d'invention, et surpasser ses rivaux. C'est Ulysse qui doit l'en tirer, mais doit-il être ou non reconnu de Philoctète ? Et à quel signe doit-il être reconnu ? Ulysse doit-il aller seul le chercher, ou être accompagné ? Dans ce cas qui doit l'accompagner ? Chez Eschyle le compagnon est inconnu ; chez Euripide c'est Diomède ; chez Sophocle c'est le fils d'Achille. En outre, dans quel état doit-il trouver Philoctète ? L'île doit-elle être habitée ou non ? Et, si elle est habitée, une âme compatissante doit-elle ou non s'intéresser à lui ? et cent autres choses semblables qui

Digitized by Google

étaient laissées à la disposition des poètes ; et dans le choix ou le rejet desquelles l'un pouvait montrer une plus haute intelligence que les autres. C'est là le point essentiel ; les poètes de nos jours devraient faire de même, et non pas toujours demander si un sujet a ou n'a pas été traité. Ensuite, ils s'en vont chercher au nord ou au sud des événements extraordinaires qui soient suffisamment barbares, et qui n'agissent sur nous que comme simples événements. Mais faire quelque chose d'un sujet simple par la manière supérieure dont on le traite, exige un grand talent, et c'est là aussi ce qui manque.

—

Si la critique destructive est préjudiciable quelque part, c'est surtout en matière religieuse, car ici tout repose sur la foi à laquelle on ne peut revenir quand on l'a perdue.

—

Mes écrits ne deviendront jamais popu-

Digitized by Google

laires. Le croire serait se tromper. Mes ouvrages ne sont pas faits pour la foule, mais seulement pour quelques hommes d'élite qui veulent s'occuper des idées semblables, et qui ont la même tendance.

—

Les femmes sont des coupes d'argent dans lesquelles nous plaçons des pommes d'or; Mes idées sur les femmes ne sont pas tirées de la vie réelle; mais elles sont nées avec moi et ont pris leur origine en moi-même. Dieu sait comment? Ainsi, les caractères des femmes que je représente dans mes ouvrages ne s'en sont pas mal trouvés; elles sont toutes meilleures qu'on ne les rencontre dans la vie réelle.

—

Tout ce qui est grand et sensé n'existe que dans la minorité. Il y a eu des ministres qui avaient contre eux le peuple et le roi, et qui exécutaient seuls leurs grands desseins. Il ne faut pas penser que la raison

Digitized by Google

puisse devenir populaire. Les passions et les sentiments peuvent devenir populaires; mais la raison sera toujours le partage de quelques hommes d'élite.

—

J'ai dit que le classique est *la santé*, et le romantique *la maladie*. Alors, les Niebelungen sont classiques comme Homère; car tous les deux ont de la santé, de la vigueur. La plupart des productions modernes ne sont pas romantiques parce qu'elles sont modernes, mais parce qu'elles sont faibles, maladives ou malades; et les œuvres antiques ne sont pas classiques parce qu'elles sont antiques; mais parce qu'elles ont de la force, de la fraîcheur et de la santé. Si nous distinguions, d'après ces qualités, le classique et le romantique, nous nous entendrions sans difficulté.

—

Ce qui séduit aujourd'hui les jeunes gens, c'est que nous vivons à une époque

Digitized by Google

où l'instruction est si répandue qu'elle se communique, en quelque sorte, à l'atmosphère que le jeune homme respire. Des pensées philosophiques et poétiques vivent et se meuvent en lui, il les a respirées avec l'air qui l'environne; mais il pense qu'elles sont sa propriété, et il en parle comme lui appartenant. Après avoir rendu au temps ce qu'il a reçu de lui, il devient pauvre. Il ressemble à une source d'où a jailli quelque temps de l'eau qu'on y avait portée et qui cesse de murmurer aussitôt que la provision de liquide est épuisée.

—

C'est une chose bien délicate que de donner un conseil, et si l'on observe que les choses les plus sensées ne réussissent pas, que les choses les plus absurdes mènent au but, on revient de l'idée de vouloir donner un conseil à quelqu'un. Dans le fond, un homme qui demande un conseil montre un esprit borné, et celui qui le donne, de

Digitized by Google

la prétention. On ne devrait donner un conseil que dans les affaires sur lesquelles on peut avoir personnellement de l'influence. Si quelqu'un me demande un conseil, je lui dis bien que je suis prêt à le lui donner, mais à condition qu'il promettra de ne pas agir en conséquence.

—

On pense toujours qu'il faut devenir vieux pour être sensé; mais, dans le fond, on a bien assez, à mesure qu'on avance dans la vie, de se maintenir aussi sage que l'on a été. L'homme devient il est vrai, dans les différentes époques de sa vie, autre qu'il n'était; mais il ne peut pas dire qu'il soit devenu meilleur. Il est des choses sur lesquelles il peut avoir autant raison à vingt ans qu'à soixante. Sans doute, l'aspect du monde change selon qu'on le considère de la plaine, d'un promontoire ou des glaciers. On voit d'un de ces points de vue un plus grand espace du monde que d'un autre; mais on

Digitized by Google

ne peut dire qu'on le voit plus exactement. C'est pourquoi, l'essentiel, pour un auteur qui laisse des monuments de différentes périodes de sa vie, est d'avoir un fond solide, et d'être animé d'un bon esprit, d'avoir dit franchement et loyalement sa pensée. S'il en est ainsi, si ses écrits sont l'image fidèle du moment où ils ont paru, ils jouiront toujours de l'estime, quelle que soit la marche, le développement, et même le changement de ses idées.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

ENTREVUE

DE

NAPOLÉON Ier

ET DE

GOETHE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

2

ENTREVUE

DE

NAPOLÉON Ier

ET DE

GOETHE

SUIVIE DE NOTES ET COMMENTAIRES

PAR

S. SKLOWER.

Deuxième Édition.

LILLE

ERNEST VANACKERE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

GRAND'PLACE, 7.

1853

Digitized by Google

LILLE. — IMP. VANACKERE.

Digitized by Google

SOMMAIRE

INTRODUCTION. — Admiration de Goethe pour Napoléon.

ANNALES de Goethe. — Son entrevue avec l'Empereur. — Passage de *Werther* blâmé par Napoléon. — Quel est ce passage? — Hypothèses des critiques et solution du problème.

NOTES. — Journaux du temps. — Le Congrès d'Erfurt. — Les salons de cette ville. — Mme de Recke. — Mme la princesse de La Tour et Taxis. — Le duc de Bassano. — Le maréchal Soult. — M. de Talleyrand. — Le duc de Montébello. — Le comte de Reinhardt. — Le chancelier de Müller. — Napoléon invite notre auteur à se rendre à Paris et à écrire un nouveau drame. — Fête du 6 octobre à Weimar. — La *Mort de César*. — Talma. — Napoléon et Alexandre au bal de la duchesse de Weimar. — Entretien de Napoléon et de Wieland. — Mémoires inédits de M. de Talleyrand. — Lettres de Goethe, de Zelter et de Reinhardt. — Origine du *Werther*. — La véritable Charlotte. — Correspondance inédite de Goethe et des époux Kestner.

APPENDICE. — Lettre de Wieland. — Portrait de Napoléon. — Derniers détails sur le Congrès d'Erfurt.

Digitized by Google

Digitized by Google

S'il est une étude intéressante, c'est celle de la vie intime des grands hommes. Jaloux de connaître tout ce qui les touche, nous voulons pénétrer dans les replis de leurs pensées, comprendre les secrètes opérations de leur esprit, découvrir les nuances les plus délicates de leurs sentiments. Nous avons leurs livres entre les mains; cela ne nous suffit pas. Une insatiable curiosité nous pousse à fouiller leurs mémoires, leurs lettres, à rechercher leurs autographes, à percer même cet incognito de l'intérieur qu'une certaine pudeur nous fait respecter chez les autres. Nous aimons à chercher dans leur conduite l'empreinte des opinions et des sentiments qu'ils ont exprimés dans leurs œuvres, à saisir les rapports nécessaires et nombreux du caractère moral et du génie, en un mot à comparer l'homme à l'auteur. Il faut cependant l'avouer : dans leurs ouvrages nous voyons l'homme

Digitized by Google

souvent se parer de tous les ornements qui peuvent plaire au public. Notre imagination rêve, derrière cette sorte de toilette recherchée, des pensées et des sentiments qui n'ont rien de ceux du vulgaire, et elle entoure le génie, même dans les circonstances les plus communes, de je ne sais quelle auréole qui le relève au-dessus des autres hommes.

Il semble toutefois que pour juger les grands hommes il faille se tenir à distance comme au théâtre. Si vous approchez trop, si vous pénétrez dans la coulisse, si vous voyez jouer tous ces ressorts cachés à dessein, les héros ne vous paraissent plus que de simples mortels. L'industrie du machiniste qui vous surprenait de loin vous semble maintenant peu délicate : l'illusion scénique s'évanouit par degrés et l'admiration s'affaiblit.

Si l'observation est vraie pour la plupart de ceux que nous désignons ordinairement par ce nom de *grands hommes*, il ne faudrait pas croire néanmoins qu'elle s'applique à tous ceux qui méritent réellement ce titre. Il y a des caractères exceptionnels qui sont grands en tout et même dans les moindres actions de leur vie; ce n'est pas d'eux qu'on peut dire qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. « Cela vient simplement, comme le dit si finement Goethe, de ce que le grand homme ne peut être reconnu que par ses pairs. »

Il ne faut pas vouloir trop analyser les détails

Digitized by Google

insignifiants de la vie privée des grands hommes. Acceptons-les tels qu'ils se présentent; il y a certains défauts inséparables de la nature humaine qui sont presque toujours rachetés par les immenses et nobles qualités du génie.

De même, ne demandez pas au poëte le secret du drame. Que de fois il ne comprend pas lui-même les grands effets qu'il a produits et les nobles sentiments qu'il a peints avec tant d'art! Le plus souvent les sons divins qu'il a tirés de sa lyre ne lui appartiennent pas: dans les moments d'enthousiasme l'homme s'efface, et Dieu semble parler par sa bouche. Cela est vrai des grands poëtes, cela est vrai des grands hommes en général: philosophes, poëtes, hommes de guerre et législateurs, tous remplissent ici-bas une mission providentielle.

Il y a bien près de la poésie à la science; la raison et l'imagination mènent au vrai par deux routes différentes. Les hommes d'action aussi, les grands capitaines, quelque dédain qu'ils affectent pour les spéculations des penseurs ou les créations du poëte, ne sont, en dépit d'eux-mêmes, que les serviteurs des idées. Forts, grands et vraiment immortels, s'ils mettent leur épée au service des grandes pensées, ils ne laissent qu'une trace faible et fugitive, s'ils se bornent à remplir un rôle de destruction. C'est souvent avec l'épée qu'il faut tailler les tables de la loi; c'est toujours avec la raison qu'on les écrit.

Digitized by Google

Telle fut la double gloire de Napoléon : législateur et conquérant, son influence s'exercera désormais sur tous les temps.

« Napoléon, dit Goethe, vivait toujours dans l'idéal et n'en avait cependant pas conscience; il niait l'idéal et lui refusait toute réalité, tandis qu'il en poursuivait avec ardeur la réalisation. Mais sa raison si lucide et si incorruptible ne pouvait supporter perpétuellement cette contradiction intérieure, et ses paroles sont de la plus haute importance lorsque, dans les occasions où il est pour ainsi dire forcé, il s'exprime sur ce sujet de la manière la plus originale et la plus intéressante :

« Il considère l'idée comme *un être de raison...* »

. . . . . .

« Lorsqu'il s'entretient avec ses amis, il parle avec conviction et confiance des suites inévitables de sa vie et de ses actions. Il avoue volontiers que la vie engendre la vie, qu'une idée féconde exerce son influence sur toutes les époques. Il se plaît à reconnaître qu'il a donné une impulsion nouvelle, une nouvelle direction à la marche du monde[1]. »

L'enthousiasme du poëte pour la grandeur du héros

[1] Goethe's sæmtliche Werke in 40 Bænden. Stuttgart und Tübingen. — Cotta 1840. Bd. V. s. 305.

Goethe, Maximes et Réflexions, traduites pour la première fois par S. Sklower. Paris et Leipzig. — Brockhaus, 1842, p. 89 et suiv.

Digitized by Google

éclate encore dans les strophes suivantes, que nous reproduisons dans l'original, pour ne pas détruire, selon une belle expression de Beethoven, la sublime architecture du rhythme. En effet, chaque mot s'y trouve à sa place et peint à larges traits le génie, la gloire et la puissance de l'Empereur :

Worüber trüb jahrhunderte gesonnen
Er übersieht's im hellstem geisteslicht,
Das kleinliche ist alles weggeronnen,
Nur meer und erde haben hier gewicht;
Ist jenem erst das ufer abgewonnen,
Dass sich daran die stolze woge bricht,
So tritt durch weisen schluss, durch machtgefechte
Das feste band in alle seine rechte.

Und wenn dem helden alles zwar gelungen,
Den das geschick zum günstling auserwæhlt
Und ihm vor allen alles aufgedrungen,
Was die geschichte jemals aufgezæhlt;
Ja reichlicher als dichter je gesungen!
Ihm hat bis jetzt das hœchste noch gefehlt;
Nun steht das reich gesichert wie gegründet,
Nun fühlt er froh im sohne sich gegründet.

Und dass auch diesem eigne hoheit gnüge,
Ist Roma selbst zur wæchterin bestellt.
Die gœttin, hehr an ihres Kœnigs wiege,
Denkt abermal das schicksal einer welt.
Was sind hier die trophæen aller siege?
Wo sich der vater in dem sohn gefællt.
Zusammen werden sie das glück geniessen,
Mit milder hand den Janustempel schliessen[1].

[1] *Goethe*, édit. Cotta, VI, 284.

Digitized by Google

Nous ne pouvons résister à une vive émotion en lisant cette ode où le poëte, entraîné par son génie, s'élève au-dessus de lui-même, et nous élève avec lui dans les plus sublimes régions de la poésie lyrique. C'est le portrait le plus fidèle, le plus vrai, et en même temps le plus poétique de l'Empereur à l'apogée de sa fortune.

Mais Goethe trouve encore des paroles d'admiration pour le grand souverain trahi par le sort. Il lui reste toujours attaché. C'est avec une profonde douleur qu'il voit se préparer contre la France la lutte de l'Europe coalisée. Le poëte, placé entre deux sentiments qui se combattent, l'esprit de nationalité et la vive sympathie qu'il éprouve pour Napoléon, hésite un instant entre ces deux forces opposées ; son génie est travaillé par cette lutte intérieure, mais l'amour pour l'Empereur l'emporte à la fin, et il refuse de prendre part à ces combats acharnés contre cette belle France qu'il considère lui-même comme sa seconde patrie.

Les Annales de Goethe (*Monats und Jahreshefte*) contiennent plus d'une allusion à cette époque. Dans ces tablettes, où il consigne ses impressions et raconte les événements d'une vie si remplie, nous trouvons aussi un épisode du congrès d'Erfurt. Le plus grand intérêt de ce récit rapide, qui ne contient, il est vrai, que de simples fragments, consiste en ce qu'il nous fait assister à l'entretien du poëte avec l'empereur Napoléon. On voit que ces notes, destinées

Digitized by Google

seulement à fixer ses souvenirs, ne devaient pas voir le jour.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cette entrevue des deux plus grands génies de notre siècle doit naturellement exciter la curiosité du public et contribuer en même temps à faire connaître leur caractère.

Nous donnons la traduction de ce morceau remarquable qui renferme une énigme dont Goethe ne nous a pas laissé le mot dans ses nombreux ouvrages, mais on nous saura toujours gré de l'avoir publié pour la première fois en français et d'y avoir ajouté les hypothèses de quelques critiques sur ce point obscur. Nous essayerons même de résoudre ce problème, grâce aux dernières publications faites en Allemagne et aux recherches particulières auxquelles nous nous sommes livré.

Nous plaçons à la fin de ces pages, à titre de renseignements et de pièces justificatives, quelques notes empruntées à des ouvrages fort peu connus en France, et un second entretien de l'Empereur avec Wieland qui captivera, nous osons le croire, l'attention de tous les esprits sérieux.

Le lecteur jugera si nous avons apporté à ce travail le soin qu'exige une telle étude. D'autres, sans doute, avec les matériaux dont nous disposons auraient

Digitized by Google

mieux rempli une pareille tâche ; mais personne ne l'eût fait avec plus d'admiration pour ces deux grands hommes, dont l'un fut proclamé par le monde entier le premier capitaine de tous les temps, l'autre, du consentement de l'Europe littéraire, le premier poëte des temps modernes.

S. S.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNALES DE GOETHE

1808

—

SEPTEMBRE ET OCTOBRE

Digitized by Google

Digitized by Google

ESQUISSE

SEPTEMBRE 1808

(WEIMAR.)

Vers le milieu du mois, la nouvelle de l'entrevue des souverains [1] à Erfurt se confirme.

Le vingt-trois.

Les troupes françaises s'y rendent.

[1] Napoléon et Alexandre.

Digitized by Google

Le vingt-quatre.

Le grand duc Constantin entre dans Weimar.

Le vingt-cinq.

L'empereur Alexandre.

Le vingt-sept.

Les souverains[1] partent pour Erfurt. Napoléon s'avance à leur rencontre jusqu'à Münchenholzen (A).

(ERFURT.)

Le vingt-neuf.

Le duc de Weimar me mande à Erfurt (B). Le soir, *Andromaque* au Théâtre-Français.

[1] Alexandre et le duc de Weimar.

Digitized by Google

Le trente.

Grand dîner chez le duc. Le soir, *Britannicus*. Ensuite, grande soirée chez Mme la présidente de Recke. Le ministre Maret y assiste (c).

OCTOBRE.

Le premier.

Lever chez l'empereur Napoléon.

Hôtel du gouverneur, escalier, antichambre, appartement.

Du bruit et du mouvement partout.

Local bien connu, et nouveau personnel.

Mélange.

Vieilles et nouvelles connaissances.

Poëte comme prophète.

Je suis excité par une saillie.

Le prince de Dessau reste à l'audience.

Digitized by Google

On se réunit au Geleitshaus[1], chez le duc de Weimar.

Le prince revient et raconte une scène entre l'Empereur et Talma.

. . . . . .

Je dîne chez le ministre Champagny.

J'ai pour voisin de table Bourgoing, l'ambassadeur français à Dresde.

Le deux.

Le maréchal Lannes et le ministre Maret pouvaient avoir parlé de moi favorablement à l'Empereur.

Le premier me connaissait depuis 1806 (D).

Je suis appelé vers onze heures du matin chez l'Empereur.

Un gros chambellan polonais me dit d'attendre.

La foule s'écoule.

Présentation à Savary et à Talleyrand.

1 Hôtel du Péage.

Digitized by Google

Je suis appelé dans le cabinet de l'Empereur.

Au même instant Daru se présente et est aussitôt introduit.

J'hésite donc si je dois entrer.

Je suis appelé de nouveau.

J'entre.

L'Empereur déjeûne, assis à une grande table ronde; à sa droite et à quelques pas de la table, Talleyrand se tient debout, à sa gauche et tout près de lui, Daru, avec lequel il s'entretient sur les contributions à lever.

L'Empereur me fait signe d'approcher.

Je reste debout devant lui à une distance convenable.

Après m'avoir regardé avec attention il me dit :

« *Vous êtes un homme* (E). »

Je m'incline.

Digitized by Google

Il m'interroge.

« — Quel âge avez-vous?

« — Soixante ans.

« — Vous êtes bien conservé.

« — Vous avez écrit des tragédies? »

Je réponds ce qui est indispensable.

Ici Daru prend la parole. Pour flatter les Allemands et adoucir jusqu'à un certain point le mal qu'il était forcé de leur faire, il avait un peu étudié leur littérature; Daru connaissait très-bien la littérature latine, il avait même donné une édition d'*Horace*.

Il parle de moi comme les critiques les plus favorables de Berlin auraient pu le faire, du moins je reconnaissais dans ses paroles leurs idées et leur manière de penser.

Il ajouta que j'avais traduit des ouvrages français, et notamment le *Mahomet de Voltaire*.

Digitized by Google

L'Empereur répliqua :

« Ce n'est pas une bonne pièce. »

Et il exposa d'une manière très-circonstanciée combien peu il convenait au vainqueur du monde de faire de lui un portrait si peu favorable (F).

Il tourna alors la conversation sur *Werther*, qu'il devait avoir étudié d'un bout à l'autre. Après différentes remarques, toutes très-justes, il indiqua un passage et me dit :

« Pourquoi avez-vous fait cela? c'est contre nature. »

Et il développa cette opinion avec une grande lucidité en entrant dans beaucoup de détails.

Je l'écoutai avec sérénité et lui répondis en souriant d'un air satisfait :

« Je ne sais pas si l'on m'avait déjà adressé ce « reproche : je le trouve parfaitement juste, et « j'avoue que dans ce passage il y a quelque chose « de contraire à la vérité. »

Digitized by Google

Et j'ajoutai à ces paroles :

« On devrait peut-être avoir quelque indulgence « pour le poëte qui se sert d'un artifice habile « pour produire certains effets qu'il eût atteints « difficilement par un chemin plus simple et plus « naturel. »

L'Empereur parut satisfait et revint au drame; il fit des observations d'une haute portée comme un homme qui avait étudié la scène tragique avec l'attention d'un *juge criminel*, et qui avait vivement senti que le défaut du théâtre français est de s'éloigner de la nature et de la vérité.

En développant ce thème, il désapprouva les drames où la fatalité joue un grand rôle :

« Ces pièces appartiennent à une époque « obscure. Au reste, que veulent-ils dire avec « leur fatalité? La politique est la fatalité (G). »

Il se retourna alors de nouveau vers Daru et lui

Digitized by Google

parla de la grande affaire des contributions; je m'écartai un peu et j'allai me placer juste près d'un cabinet[1], dans lequel j'avais trente ans auparavant passé plus d'une heure de tristesse et de gaieté; j'avais le temps de remarquer qu'à ma droite, du côté de la porte d'entrée, se tenaient Berthier, Savary et encore un autre personnage. Talleyrand s'était éloigné.

On annonce le maréchal Soult.

Le maréchal avec sa haute stature et sa chevelure luxuriante entra. L'Empereur lui demanda en plaisantant quelques renseignements sur des événements fâcheux qui s'étaient passés en Pologne.

Dans cet intervalle, je pouvais examiner l'appartement et réfléchir sur le passé.

On y remarquait encore les anciennes tapisseries.

Les portraits autrefois suspendus aux murs avaient disparu.

On y voyait le portrait de la duchesse Amélie en ostume de bal masqué, le masque noir à la main;

[1] Cabinet en saillie.

Digitized by Google

les portraits des gouverneurs, ainsi que ceux de tous les membres de la famille ducale.

L'Empereur se leva, se dirigea vers moi, et, par une sorte de manœuvre, me sépara des autres personnes au rang desquelles je me trouvais.

En leur tournant le dos il s'adressa à moi, et me demanda à demi-voix : si j'avais des enfants, si j'étais marié, et autres choses de même nature qui pouvaient m'intéresser personnellement.

Il me parla aussi de mes relations avec la maison princière, la duchesse Amélie, le prince et la princesse, etc.; je lui répondis d'un ton tout naturel.

Il parut satisfait, et traduisit mes paroles dans sa langue, mais avec un peu plus de précision et de netteté que je ne l'aurais fait moi-même.

Je dois faire remarquer ici que j'avais pu admirer, dans le cours de la conversation, la manière variée dont il exprimait son approbation; rarement il écoutait en restant immobile : il secouait la tête d'un air pensif, ou il disait : « *Oui !* » ou « *C'est bien !* » ou autres choses.

Digitized by Google

Je ne dois pas oublier non plus de rappeler qu'après avoir parlé il ajoutait ordinairement :

« *Qu'en dit M. Gœt?* »

Je cherchai une occasion de demander au chambellan, par un geste, si je pouvais me retirer; recevant de lui une réponse affirmative, je pris congé sans plus de cérémonie (H).

Le trois.

Divers pourparlers au sujet d'une représentation à donner au théâtre de Weimar. Le soir, *Œdipe*.

(WEIMAR.)

Le quatre.

Je vais à Weimar pour les préparatifs du théâtre.

Digitized by Google

Le six.

Grande chasse. Les acteurs français arrivent avec leur directeur.

Le soir, *la Mort de César* (J).

Le ministre Maret et sa suite logent chez moi.

Le sept.

Conversation détaillée entre le maréchal Lannes et le ministre Maret sur l'expédition d'Espagne qui se prépare.

Tout le monde est revenu de la chasse de Iéna et d'Apolda.

Visite du conseiller aulique Sartorius, de Gœttingue, et de sa femme.

Le quatorze.

Je reçois l'ordre de la Légion d'honneur. Talma et sa femme, et le secrétaire du ministre Maret, M. de Lorgne d'Idonville, se rencontrent chez moi (K).

Digitized by Google

C'est ici que finissent les notes de Goethe sur l'année 1808. On comprend facilement que ces préoccupations et le spectacle de ces événements l'absorbassent assez pour qu'il négligeât pendant quelque temps d'écrire son journal. Nous trouvons dans le Annales une lacune de trois mois jusqu'au commencement de 1809. A plusieurs reprises Goethe avait manifesté le désir de donner un plus grand développement à cette relation conservée comme simple *Esquisse;* mais nous n'avons rien trouvé dans ses œuvres posthumes qui pût nous faire croire qu'il ait exécuté cette idée. Elle est donc restée, comme tant d'autres, à l'état de projet.

Notre but essentiel dans cet écrit serait de signaler

Digitized by Google

le passage de *Werther* auquel l'empereur fit allusion dans son entretien avec notre auteur ; mais pour y arriver disons tout d'abord quelques mots sur l'esprit du roman de *Werther*, et sur l'époque qui l'a vu naître ; cette étude contribuera à nous faire mieux comprendre quelques hypothèses ingénieuses imaginées par les critiques allemands à l'occasion du passage blâmé par Napoléon. Les hypothèses que nous rappellerons ont toutes plus ou moins un caractère de vraisemblance, et chacune d'elle fait ressortir un des cotés faibles de *Werther*, et mérite par cela même une attention particulière. Toutefois les dernières confidences faites par l'auteur de *Werther* au meilleur et au plus intime de ses amis jetteront un jour nouveau sur la question, et nous serviront à résoudre ce problème qui a exercé la sagacité de tant d'écrivains.

Si nous examinons l'époque où *Werther* fut publié, nous trouvons une mélancolie vague répandue dans tous les esprits, qui portait alors tant de cœurs sensibles à mépriser la vie comme indigne et incapable de réaliser les beaux rêves d'une âme généreuse ; — époque étrange, qui allait en enfanter une autre plus grande et plus terrible encore. Goethe, au milieu de la grande crise

Digitized by Google

du XVIIIe siècle, éprouva profondément ce sentiment de tristesse générale qui pesait alors sur tous les cœurs et travaillait toutes les existences. Pour chasser de son âme ce chagrin dévorant, il chercha à le répandre au dehors, et il le personnifia dans son *Werther*. Il y attaqua les usages d'un siècle qui n'étaient plus en harmonie avec l'état social, les préjugés des castes, l'affectation, le mauvais goût, en un mot les défauts et les vices de ses contemporains.

« L'époque de cette publication, dit un philosophe moderne, est en effet très-remarquable; croirait-on qu'il y a déjà *soixante-six ans*[1] que ce type original de la poésie du spleen a paru dans le monde! »

« *Werther* fut écrit et publié en 1774, sous Louis XV, quatre ans avant la mort de Voltaire et de Rousseau, quinze ans avant a révolution; et pourtant on dirait ce livre d'hier! Il est vrai que Goethe a prolongé si tard sa vie, que nous le prenons volontiers pour un écrivain de notre génération; on ne songe guère qu'il avait quarante

[1] Ceci a été écrit en 1840.

Digitized by Google

ans à l'époque de l'Assemblée Constituante, et que son œuvre capitale était achevée dès lors depuis longtemps. Mais il y a une autre raison qui rapproche de nous ses ouvrages : c'est qu'ils sont empreints du même esprit qui s'est développé plus tard. La révolution interrompit pendant trente ans la marche de l'esprit poétique ; la rêverie ne put pas avoir cours au milieu d'une action si terrible et si merveilleuse. Trente ans de lacune se trouvent ainsi jetés entre Goethe et ses rivaux. Ce que Goethe avait senti vers 1770, d'autres commencèrent à l'éprouver vers 1800 ; et alors de nouveaux *Werther* et de nouveaux *Faust* renouèrent la tradition poétique. »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Si la vertu n'y est pas enseignée, ajoute notre critique, l'enthousiasme pour la vertu y respire. J'y trouve trois grands traits de la poésie véritable, trois signes d'avenir : le retour à la nature, le sentiment de l'égalité humaine, le sentiment pur de l'amour. »

« Mais ce qui manque à *Werther*, remarque

Digitized by Google

M. Saint-Marc Girardin[1], c'est le respect de la volonté de Dieu, ce goût de la règle qui rend la vie facile et douce, parce que, fils du XVIIIe siècle, il n'a pas la foi simple et ferme qu'avaient ses pères; et voilà pourquoi ce pèlerin et ce voyageur sur la terre, comme il aime à s'appeler, n'achève pas son pèlerinage. »

Dans ce pèlerinage de la vie, qui est pénible et dur, ceux-là seulement vont jusqu'au bout, qui marchent parce que Dieu le veut ; ceux qui ne vont que tant que la route leur plaît, s'exposent bien vite à s'arrêter.

L'auteur de *Werther*, aux principales époques de sa vie, semble juger différemment l'ouvrage de sa première jeunesse. Suivons-le à travers sa vie,

[1] Pour mieux faire connaître *Werther*, nous renvoyons le lecteur à la savante et éloquente leçon de M. Saint-Marc Girardin, dans son Cours de littérature dramatique. L'illustre académicien y consacre un chapitre tout entier à ce roman qu'il critique avec ce sentiment de la réalité, avec cet amour de l'honnête et du vrai qui caractérise tous ses travaux. (V. son ouvrage, éd. Charpentier, 1845, p. 118 et suiv.)

Digitized by Google

et voyons comment il s'exprime adolescent, homme et vieillard. Insensible à la critique contre laquelle il n'a jamais daigné se défendre, il montre cependant une certaine irritation lorsque l'on attaque son *Werther*.

Sur le point de publier son livre, il s'adresse ainsi à son ami Schœnborn, consul à Alger[1]:

« J'ai beaucoup écrit dans les derniers temps. J'appelle surtout votre attention sur un livre qui a pour titre: *Les Souffrances du jeune Werther*. Je représente dans cet ouvrage un homme qui, doué d'une sensibilité profonde et exquise, se perd en rêves enthousiastes, prépare sa malheureuse destinée par une analyse trop curieuse de son âme, et enfin, miné par un amour sans bornes et sans espoir, met fin à ses jours. »

Cette lettre résume parfaitement le plan général du roman.

Après la publication de son ouvrage, il en adresse

[1] Juin 1774.

Digitized by Google

un exemplaire à Johann-Christian Kestner et à sa femme Charlotte Buff, qui sont représentés dans *Werther* sous les noms d'Albert et de Charlotte. Le mari de Charlotte (nous suivons la version de M. G. Depping) ne cacha pas son mécontentement à l'auteur, dont il reçut bientôt une réponse. Goethe se montre douloureusement affecté des reproches de son ami, et il lui promet de supprimer dans une seconde édition les passages qui pourraient porter atteinte à l'honneur des deux époux. Mais en même temps, convaincu de la grandeur et de la puissance de son génie, il leur prédit que son œuvre aura une durée éternelle; et, en ce cas, de quoi les époux se plaindraient-ils, puisque leurs noms, immortalisés par lui, parviendront jusqu'à la postérité la plus reculée? Il y prononce ces paroles :

« O mes amis! pensez combien il a dû vous aimer celui dont les souffrances vous causent tant d'émoi dans un simple récit [1]. »

[1] ***Studien zu Goethe's Werken von Heinrich Düntzer*** **Elberfeld. 1849, p. 119.**

Voir aussi le spirituel article de M. Guill. Depping. ***Illustration.*** **1852, p. 351.**

Digitized by Google

Vers la fin de cette lettre, ce sont de ces phrases courtes, séparées par de longs tirets, comme vous en rencontrez dans *Werther*. On voit que ces caractères sont tracés d'une main convulsive, indice du trouble qui dévorait son âme. Dans cette lettre, le nom glorieux de Goethe remplace le pseudonyme Werther (L).

Comme le héros de son roman, il avait aimé sans espoir. Les sentiments qu'il exprimait, il les avait éprouvés lui-même; et en se replaçant par la pensée sous leur empire, il donnait pour ainsi dire aux lecteurs la maladie à laquelle il avait échappé.

Revenu des illusions d'un amour exalté et d'une sombre mélancolie, alarmé des ravages produits par son œuvre, qui, comme le dit madame de Staël : « causait plus de suicides que la plus belle femme du monde, » l'auteur crut devoir opposer à cette fièvre contagieuse, provoquée par lui-même, une comédie ironique intitulée : *Le triomphe de la sensibilité (Triumph der Empfindsamkeit)*, ou *Manie du Sentiment*, comme on l'a aussi traduit. Dans cette comédie, Goethe combat la fausse sentimentalité, cette affectation des sentiments élégiaques devenue l'état normal de beaucoup d'esprits qui promenaient en tout lieu leur mélancolie et jouaient au Werther.

Digitized by Google

Mais, plus tard, il revint avec un nouvel amour sur son *Werther*. Il en prend vigoureusement la défense contre les attaques de Lord Bristol, évêque de Derby.

« Le noble Lord, dit-il à Eckermann, son secrétaire (qui a recueilli avec un soin minutieux les conversations et les paroles les moins importantes sorties de la bouche du grand poëte), désirait depuis longtemps faire ma connaissance. En passant par Iéna, il trouva un prétexte pour m'engager à aller le voir un soir. »

« Notre Lord se plaisait parfois à être impertinent; mais lorsqu'on renchérissait sur son impertinence, il devenait traitable. »

« Dans le cours de la conversation il me manifesta l'intention de faire un sermon sur mon *Werther*; il tonna contre l'effet scandaleux qu'avait produit ce roman, en m'attribuant les nombreux suicides que sa lecture avait causés. « *Werther*, dit-il « enfin, c'est un livre tout à fait immoral et « condamnable. »

« Halte-là! m'écriai-je, si vous parlez ainsi de

Digitized by Google

« mon *Werther*, quel ton prendriez-vous contre « les grands de la terre qui d'un seul trait de « plume mettent en campagne cent mille hommes, « dont quatre-vingt mille commettent les plus « grands excès et s'entretuent sans pitié? Et vous, « alors, que faites-vous? Vous rendez grâce à Dieu « pour ces horreurs et vous entonnez des *Te Deum*.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Et maintenant vous voulez rendre responsable « de pareilles misères un pauvre auteur, « condamner son ouvrage parce qu'il aura été « mal entendu par quelques esprits bornés! Il n'a « servi d'ailleurs qu'à délivrer le monde d'une « douzaine de sots qui n'avaient rien de mieux à « faire que de souffler sur le peu de lumière qui « leur restait encore. Je croyais avoir rendu un « service réel à l'humanité et avoir mérité sa « reconnaissance; et à présent vous vous emportez « et vous me reprochez un fait isolé, pendant que « vous autres, grands de la terre, vous vous livrez « aux actes les plus violents et les plus monstrueux. »

« Ces paroles produisirent sur mon évêque un ex-

Digitized by Google

cellent effet ; il devint doux comme un agneau, et prit alors un ton plein d'urbanité. Je passai une soirée très-agréable avec lui. Lord Bristol, malgré la grossièreté qu'il montrait quelquefois, était un homme de beaucoup d'esprit et de tact, capable de traiter et de comprendre les questions les plus variées et les plus importantes. »

« Quand je pris congé de lui, il m'accompagna jusqu'à la porte, me témoigna mille égards ; et son secrétaire, un chapelain, poussa la politesse jusqu'à me reconduire chez moi. »

« Ah ! monsieur de Goethe, me dit-il, que « vous avez bien parlé ! Vous avez su trouver le « chemin du cœur de notre évêque ; si vous aviez « montré plus de courtoisie et moins de fermeté et « d'énergie, vous ne sortiriez pas si content de « votre visite. »

Après ce récit fait par Goethe, Eckermann se permet de lui dire :

« Votre *Werther* a été vivement attaqué par « d'autres ; vous avez eu beaucoup à supporter à

Digitized by Google

« cause de cet ouvrage ; votre aventure avec « lord Bristol me rappelle votre entretien avec « Napoléon. M. de Talleyrand n'assistait-il pas à « cette entrevue ? »

« — M. de Talleyrand y assistait en effet. « L'Empereur s'était montré gracieux et très- « aimable ; il traita cette matière avec une grande « élévation dans les idées, telle qu'on pouvait « l'attendre d'un esprit aussi éminent[1]. »

Enfin, parmi les opinions les plus curieuses exprimées par Goethe dans les dernières années de sa vie, il ne faut pas omettre la suivante, où nous trouvons ces mots caractéristiques :

« *Werther*, dit-il encore à Eckermann, est une « créature que j'ai nourrie du sang de mon cœur, « de même que certain oiseau nourrit ses petits. « Il y a dans *Werther* tant de pensées intimes de « mon âme, tant de sentiments et d'idées qui « n'appartiennent qu'à moi, que j'eusse pu en faire

[1] *Eckermann*, éd. Brockhaus, III, 327. — *Goethe*, éd. Cotta, XXVII, 63 et 494.

Digitized by Google

« la matière d'un roman en dix volumes. Au reste, « la lecture de *Werther* a produit sur moi-même « une grande émotion. *Je ne l'ai lu qu'une seule « fois depuis la publication, comme je l'ai déjà dit « à plusieurs reprises*, et je me garderai bien de le » lire une seconde fois. Les lettres de *Werther* « sont des fusées qui lancent l'incendie dans tous « les cœurs. Cette lecture, si je l'entreprenais « encore, me causerait du malaise ; je souffre rien « qu'en pensant à *Werther;* j'éprouve des angoisses « cruelles ; et je craindrais, à une nouvelle lecture, « de retomber dans l'état pathologique qui a fait « naître cette production si intime de moi-même. »

La conversation continue sur cette matière ; enfin Eckermann lui demande quel est l'endroit blâmé par Napoléon.

« Devinez ! » répond Goethe avec un sourire fin.

Eckermann lui cite alors le passage suivant de *Werther :*

« L'apparition du domestique de Werther augmenta encore le tourment de Charlotte.

Digitized by Google

« Il remit le petit billet de Werther à Albert[1] qui se retourna froidement vers sa femme, et lui dit : « Donne lui les pistolets. Je lui souhaite un bon voyage, » ajouta-t-il en s'adressant au domestique. »

« Ce fut un coup de foudre pour Charlotte. Elle tâcha de se lever, les jambes lui manquèrent ; elle ne savait ce qui se passait en elle. Enfin elle avança lentement vers la muraille, prit d'une main tremblante les pistolets, en essuya la poussière. Elle hésitait, et aurait tardé longtemps encore à les donner, si Albert ne l'y avait forcée par un regard interrogatif. Elle remit donc les funestes armes au jeune homme, sans pouvoir prononcer un seul mot. Quand il fut sorti de la maison, elle prit son ouvrage, et se retira dans sa chambre, livrée à une inexprimable agitation. Son cœur lui présageait tout ce qu'il y a de plus sinistre. Tantôt elle voulait aller se jeter aux pieds de son mari, lui révéler tout, la scène de la veille, sa faute et ses pressen-

[1] Ce billet contient ces paroles : « Voudriez-vous bien me prêter vos pistolets pour un voyage que je me propose de faire? »

Digitized by Google

timents; tantôt elle ne voyait plus à quoi aboutirait une pareille démarche; elle ne pouvait pas espérer du moins qu'elle persuaderait à son mari de se rendre chez Werther. Le couvert était mis; une amie, qui n'était venue que pour demander quelque chose, voulait s'en retourner... on la retint; elle rendit la conversation supportable pendant le repas; on se contraignit, on conta, on s'oublia[1]. »

Eckermann ajoute :

« Vous vous êtes sans doute donné beaucoup de « peine pour motiver ce silence de Charlotte, qui « cache ses tristes pressentiments et ses craintes à « Albert; mais toutes les considérations du second « ordre devaient nécessairement céder le pas à son « attachement pour Werther, et surtout dans une « circonstance si grave où il s'agit de la vie de « son ami. »

« Votre observation n'est pas mauvaise, lui

[1] *Goethe*, éd. Cotta, XIV, 148. — *Werther*, édition Charpentier, p. 210.

Digitized by Google

« réplique Goethe ; mais pour des motifs parti-
« culiers je dois garder le silence sur ce point, et
« je m'abstiens de vous dire si Napoléon a fait
« allusion à ce passage ou à un autre[1]. »

Beaucoup de critiques allemands ont tâché de résoudre cette difficulté. Ils ont presque tous avancé des hypothèses plus ou moins spécieuses.

Il n'entre pas dans notre plan de rapporter toutes ces opinions contradictoires, bien qu'elles contiennent quelquefois de judicieux aperçus. Mentionnons cependant la thèse soutenue par M. Düntzer, auteur des *Études sur Goethe*, grand et précieux travail le plus étendu et le plus approfondi à la fois de tous ceux qui aient été publiés sur cet auteur.

Nous lisons dans une lettre de Werther le passage suivant :

« J'avais quelque chose en tête dont je ne voulais vous parler qu'après coup ; mais puisqu'il

[1] *Eckermann*, éd. Brockhaus, III, 37.

Digitized by Google

n'en sera rien, je puis vous le dire actuellement. Je voulais aller à la guerre. Ce projet m'a tenu longtemps au cœur. Ç'a été le principal motif qui m'a engagé à suivre ici le prince qui est général au service de Russie. »

Napoléon, pense M. Düntzer, devait trouver étrange le projet de Werther d'aller à la guerre. Qu'allait-il faire à la guerre ce pauvre Werther? A l'Empereur il fallait des hommes aux nerfs d'acier; un soldat tel que Werther ne pouvait lui convenir. Qu'allait-il faire à la guerre cet homme d'un caractère si contemplatif et d'une humeur si rêveuse ? Cette résolution a dû faire sourire l'Empereur. Peut-être aussi Napoléon trouva-t-il sa passion pour Charlotte trop faible, pour que ce caprice belliqueux l'emportât un instant sur son amour [1].

Un autre critique, M. Schubarth, auteur d'une dissertation sur *Werther*, nous rapporte une conversation qu'il eut avec Goethe en 1820. Goethe

[1] Düntzer. *Études sur Goethe*, p. 139.

Digitized by Google

lui dit entre autres choses : que Napoléon avait été le seul qui eût appelé son attention sur une discordance ou disconvenance (*Misverhæltniss*), qui jusqu'alors avait échappé aux critiques les plus minutieuses :

« Quand je lui demandai des détails plus expli-
« cites, ajoute M. Schubarth, il me répondit que
« j'étais fort en état, par le jugement critique que
« j'avais porté sur son *Werther*, de le trouver moi-
« même, et que par conséquent il ne voulait pas
« devancer mes conjectures [1]. »

Cependant on ne remarque absolument rien dans l'ouvrage de Schubarth qui puisse faire soupçonner le passage blâmé par Napoléon. Malgré le silence obstiné de Goethe, que nous ne pouvons nous expliquer que par son penchant naturel à intriguer le public, et quelquefois ses meilleurs amis, M. Schubarth avait néanmoins obtenu de lui ce

[1] **Schubarth. *Observations sur Werther*. Hirschberg. 1833, p. 20.**

Digitized by Google

mot : *discordance*[1]. Nous avons pensé un instant que ce mot ne pouvait s'appliquer qu'à la dernière scène entre Charlotte et Werther.

« Goethe, observe judicieusement M. Saint-Marc Girardin, a bien senti, que quelque dégoût qu'on ait de la vie, il y a loin encore de ce dégoût à la résolution de mourir; et c'est cette distance qui fait l'intérêt : car, dans l'intervalle entre la première et la dernière pensée, que d'émotions diverses ! que de sentiments contradictoires ! quelle lutte, même dans les plus décidés à mourir ! quelle lutte contre la mort ! L'âme alors semble, si je puis parler ainsi, devenir plus vivante et plus sensible : tantôt elle se rattache, avec une sorte de joie douloureuse, aux souvenirs de la vie, qui lui paraît d'autant plus belle qu'elle va la quitter, et, sans cesser de vouloir mourir, elle éclate en regrets de la vie; tantôt elle se sent prise de je ne sais quelle aigreur impatiente, qui fait que tout la choque et la blesse : un mot, un geste, un regard. Mais, ne nous y trompons pas,

[1] Comp. *Discours de M. F. H. de Hagen*, dans les *Annales de la Société Berlinoise* (Littérature et archéologie). 1848, VIII, 336.

Digitized by Google

dans cette impatience même je sens l'effort et la révolte de la vie contre une résolution fatale que l'homme, arrivé à ce point, n'a plus la force de changer, et qu'il n'a pas non plus la force d'accomplir. Le spectacle de l'homme, dans ces moments d'hésitation et de souffrance, est plein d'intérêt, et voilà pourquoi Goethe prolonge le récit des dernières journées de Werther. Comme les détails sont petits et minutieux en apparence ! mais comme ils sont merveilleusement inventés pour pousser Werther au suicide ! A ce moment il n'y a plus rien de mesquin et d'indifférent : tout a un sens et une intention, tout porte coup [1]. »

C'était le dimanche avant Noël. Noël est le jour des étrennes pour les enfants en Allemagne ; et, quand Werther vint le soir chez Charlotte, il la trouva qui s'occupait de préparer les joujoux qu'elle destinait à ses frères et sœurs. Charlotte était décidée à tout faire pour éloigner Werther : elle sentait qu'il le fallait pour son honneur et pour son repos. Elle fut embarrassée en le voyant. Cependant ils se mirent à causer.

[1] Edit. Charpentier. I, 121.

Digitized by Google

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Vous aussi, » dit Charlotte en cachant son embarras sous un aimable sourire, « Vous aussi vous aurez vos Noëls si vous êtes bien sage. »

« — Et qu'appelez-vous être bien sage? » s'écria-t-il; « Comment dois-je être? comment puis-je être? »

« — Jeudi soir, reprit-elle, est la veille de Noël; les enfants viendront alors, et mon père avec eux... Venez aussi... mais pas avant... »

Werther était interdit.

« — Je vous en prie, continua-t-elle, qu'il en soit ainsi; je vous en prie pour mon repos. Cela ne peut pas durer ainsi; non, cela ne se peut pas. »

« Il détourna les yeux de dessus elle, et se mit à marcher à grands pas dans la chambre, en répétant entre les dents :

« — Cela ne peut pas durer ! »

Digitized by Google

« Charlotte, qui s'aperçut de l'état violent où l'avait mis ces paroles, chercha, par mille questions, à le distraire de ses pensées; mais ce fut en vain. »

« — Non, Charlotte, s'écria-t-il, non, je ne vous reverrai plus! »

« — Pourquoi donc, Werther? » réprit-elle. « Vous pouvez, vous devez nous revoir; seulement soyez plus maître de vous! Oh! pourquoi êtes-vous né avec cette fougue, avec cet emportement indomptable et passionné que vous mettez à tout ce qui vous attache une fois! Je vous en prie, ajouta-t-elle en lui prenant la main, soyez maître de vous! Que de jouissances vous assurent votre esprit, vos talents, vos connaissances! Soyez homme, rompez ce fatal attachement pour une créature qui ne peut rien que vous plaindre! »

« Il grinça des dents, et la regarda d'un air sombre. »

Elle prit sa main :

« — Un seul moment de calme, Werther! » lui dit-elle. « Ne sentez-vous pas que vous vous abusez,

Digitized by Google

que vous courez volontairement à votre perte? Pourquoi faut-il que ce soit moi, Werther! moi qui appartiens à un autre, précisément moi! Je crains bien, oui, je crains que ce ne soit cette impossibilité même de m'obtenir qui rende vos désirs si ardents! »

« Il retira sa main des siennes, et, la regardant d'un œil fixe et mécontent :

« — C'est bien, s'écria-t-il, c'est très-bien! Cette remarque est peut-être d'Albert? Elle est profonde! très-profonde! »

« — Chacun peut la faire, reprit-elle. N'y aurait-il donc, dans le monde entier, aucune femme qui pût remplir les vœux de votre cœur? Gagnez sur vous de la chercher, et je vous jure que vous la trouverez. Depuis longtemps, pour vous et pour nous, je m'afflige de l'isolement où vous vous renfermez. Prenez sur vous! Un voyage vous ferait du bien, sans aucun doute. Cherchez un objet digne de votre amour, et revenez alors : nous jouirons tous ensemble de la félicité que donne une amitié sincère. »

— On pourrait imprimer cela, dit Werther avec

Digitized by Google

un sourire amer, et le recommander à tous les instituteurs :

« Ah ! Charlotte, laissez-moi encore quelque « répit : tout s'arrangera ! »

« — Eh bien, Werther ! ne revenez pas avant la « veille de Noël ! »

« Il voulait répondre ; Albert entra. On se donna le bonsoir avec un froid de glace. Il se mirent à se promener l'un à côté de l'autre dans l'appartement d'un air embarrassé. Werther commença un discours insignifiant, et cessa bientôt de parler. Albert fit de même, puis il interrogea sa femme sur quelques affaires dont il l'avait chargée. En apprenant qu'elles n'étaient pas encore arrangées, il lui dit quelques mots que Werther trouva bien froids et même durs. Il voulait s'en aller, et il ne le pouvait pas. Il balança jusqu'à huit heures, et son humeur ne fit que s'aigrir. Quand on vint mettre le couvert, il prit sa canne et son chapeau. Albert le pria de rester ; mais il ne vit dans cette invitation qu'une politesse insignifiante : il remercia très-froidement, et sortit. . . . . »

Digitized by Google

Le lendemain il écrit la dernière lettre à Charlotte, et, selon toute vraisemblance, c'est quelques moments après qu'il ajoute ces lignes :

« Tu ne m'attends pas. Tu crois que j'obéirai, et « que je ne te verrai que la veille de Noël. Charlotte ! « aujourd'hui ou jamais. La veille de Noël tu tiendras « ce papier dans ta main, tu frémiras, et tu le mouil- « leras de tes larmes. Je le veux, il le faut! Oh ! que je « suis content d'avoir pris mon parti ! »

Ce fragment fait encore mieux ressortir la scène qui va suivre ·

« Il était six heures et demie lorsqu'elle entendit Werther monter l'escalier ; elle reconnut à l'instant ses pas et sa voix qui la demandait. Comme son cœur battit vivement à son approche et peut-être pour la première fois ! Elle aurait volontiers fait dire qu'elle n'y était pas ; et quand il entra, elle lui cria avec une espèce d'égarement passionné :

« Vous ne m'avez pas tenu parole ! »

« — Je n'ai rien promis, » fut sa réponse.

Digitized by Google

« — Au moins auriez-vous dû avoir égard à ma « prière ; je vous avais demandé cela pour notre « tranquillité commune. »

« Elle ne savait que dire ni que faire quand elle pensa à envoyer inviter deux de ses amies, pour ne pas se trouver seule avec Werther. Il déposa quelques livres qu'il avait apportés, et en demanda d'autres. Tantôt elle souhaitait voir arriver ses amies, tantôt qu'elles ne vinssent pas, lorsque la servante rentra, et lui dit qu'elles s'excusaient toutes deux de ne pouvoir venir. »

« Elle voulait d'abord faire rester cette fille, avec son ouvrage, dans la chambre voisine, et puis elle changea d'idée. Werther se promenait à grands pas. Elle se mit à son clavecin, et commença un menuet ; mais ses doigts se refusaient. Elle se recueillit et vint s'asseoir d'un air tranquille auprès de Werther, qui avait pris sa place accoutumée sur le canapé. »

« N'avez vous rien à lire ? » dit-elle.

Il n'avait rien.

« Ici, dans mon tiroir, continua-t-elle, est « votre traduction de quelques chants d'Ossian :

Digitized by Google

« je ne l'ai point encore lue, car j'espérais toujours « vous l'entendre lire vous-même; mais cela n'a « jamais pu s'arranger. »

« Il sourit, et il alla chercher son cahier. Un frisson le saisit en y portant la main, et ses yeux se remplirent de larmes quand il l'ouvrit; il se rassit, et lut. »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Un torrent de larmes qui coula des yeux de Charlotte, et qui soulagea son cœur oppressé, interrompit la lecture de Werther. Il jeta le manuscrit, lui prit une main, et versa les pleurs les plus amers; Charlotte était appuyée sur l'autre main, et cachait son visage dans son mouchoir. Leur agitation à l'un et à l'autre était terrible: ils sentaient leur propre infortune dans la destinée des héros d'Ossian; ils la sentaient ensemble, et leurs larmes se confondaient. Les lèvres et les yeux de Werther se collèrent sur le bras de Charlotte, et le brûlaient. Elle frémit, elle voulut s'éloigner; mais la douleur et la compassion la tenaient enchaînée, comme si une masse de plomb eût pesé sur elle. Elle chercha, en suffoquant, à se remettre, et en sanglotant elle le

Digitized by Google

pria de continuer; elle priait d'une voix céleste. Werther tremblait, son sein voulait s'ouvrir; il ramassa ses chants, et lut d'une voix entrecoupée :

« Pourquoi m'éveilles-tu, souffle du printemps? Tu me caresses et dis : « Je suis chargé de la rosée du ciel. » Mais le temps de ma flétrissure est proche; proche est l'orage qui abattra mes feuilles. Demain viendra le voyageur, viendra celui qui m'a vu dans ma beauté; son œil me cherchera autour de lui, il me cherchera et ne me trouvera point [1]. »

[1] Comparez la lettre de Werther du 12 octobre.

« Ossian a supplanté Homère dans mon cœur. Quel monde que celui où ses chants sublimes me ravissent! Errer sur les bruyères tourmentées par l'ouragan qui transporte sur des nuages flottants les esprits des aïeux, à la pâle clarté de la lune; entendre dans la montagne les gémissements des génies des cavernes, à moitié étouffés dans le rugissement du torrent de la forêt, et les soupirs de la jeune fille agonisante près des quatre pierres couvertes de mousse qui couvrent le héros noblement mort qui fut son bien-aimé :... et quand alors je rencontre le barde blanchi par les années, qui sur les vastes bruyères cherche les traces de ses pères, et ne trouve que les pierres de leurs tombeaux, qui gémit et tourne ses yeux vers l'étoile du soir se cachant dans la mer houleuse, et que le passé revit dans l'âme du héros, comme lorsque cette étoile éclairait encore de son rayon propice les périls des braves, et que la lune prêtait sa lumière à leur vaisseau revenant victorieux; que je lis sur son front sa profonde douleur, et que je le vois, lui le dernier, lui resté seul sur la terre, chanceler vers la tombe, et comme il puise encore de douloureux plaisirs dans la présence des ombres immobiles de ses pères, et regarde la terre froide et l'herbe épaisse que le vent

Digitized by Google

« Toute la force de ces paroles tomba sur l'infortuné. Il en fut accablé. Il se jeta aux pieds de Charlotte dans le dernier désespoir ; il lui prit les mains, qu'il pressa contre ses yeux, contre son front. Il sembla à Charlotte qu'elle sentait passer dans son âme un pressentiment du projet affreux qu'il avait formé. Ses sens se troublèrent ; elle lui serra les mains, les pressa contre son sein ; elle se pencha vers lui avec attendrissement, et leurs joues brûlantes se touchèrent. L'univers s'anéantit pour eux. Il la prit dans ses bras, la serra contre son cœur, et couvrit ses lèvres tremblantes et balbutiantes de baisers furieux. « Werther ! » dit-elle d'une voix étouffée et en se détournant, « Werther ! » et d'une main faible elle tâchait de l'écarter de son sein. « Werther ! » s'écria-t-elle enfin, du ton le plus imposant et le plus noble. Il ne put y tenir. Il la laissa aller de ses bras, et se jeta à terre devant elle comme un forcené. Elle s'arracha de lui, et, toute

couche, et s'écrie : « Le voyageur viendra, il viendra, celui qui me « connut dans ma beauté, et il dira : Où est le barde ? Qu'est devenu « le fils de Fingal ? Son pied foule ma tombe, et c'est en vain qu'il « me demande sur la terre... » Alors, ô mon ami ! je serais homme à arracher l'épée de quelque noble écuyer, à délivrer tout d'un coup mon prince du tourment d'une vie qui n'est qu'une mort lente, et à envoyer mon âme après ce demi-dieu mis en liberté. »

Digitized by Google

troublée, tremblante entre l'amour et la colère, elle lui dit.

« — Voilà la dernière fois, Werther! vous ne « me verrez plus [1]. »

Entraîné par le récit, saisi par la beauté des détails, ému jusqu'aux larmes, nous n'avons pas tout d'abord compris comment cette scène ou un passage de ce récit pouvait prêter à la critique; mais après un examen attentif, nous avons remarqué qu'il y avait réellement là une *discordance*, ainsi que le dit Goethe à Schubarth.

Charlotte, si peu douée de cette fausse sentimentalité, maladie générale du siècle, — Charlotte que Werther surprend au milieu de petits enfants auxquels elle prodigue les soins les plus affectueux, elle, la femme ménagère par excellence, que les Allemands désignent sous cette belle expression de *Hausfrau*, — Charlotte, en un mot, si peu romanesque par la forme et par le fond, comment peut-elle

[1] *Goethe*, édit. Cotta XIV, 185.
Werther, édit. Charpentier, p. 192 et suiv.
Comparez *Goethe*, XV, 106; XVI, 239; XIX, 181.

Digitized by Google

éprouver une émotion si vive à la lecture de cette poésie ossianique, d'une forme si étrange et d'une mélancolie si vaporeuse? Son âme telle que Goethe nous la peint, si sereine et toujours si peu accessible au vague de la tristesse, ne doit éprouver aucune sympathie pour ce faux barde qui voyage à travers les brumes du Nord, sur les ailes d'une imagination exaltée.

Nous la voyons toujours dominée par son jugement droit et ferme; son bon sens l'emporte sur son esprit; sa vertu et sa raison triomphent constamment de sa passion. Est-il alors vraisemblable que Charlotte, émue et agitée par la traduction de quelques fragments de Macpherson, s'oublie un instant jusqu'à souffrir les baisers de Werther? Ce que les paroles tendres de son amant, si remplies de sentiments passionnés et d'émotions sincères, n'ont pu faire jusqu'à ce jour, une simple lecture le produirait!

Cette intervention si faiblement motivée d'*Ossian*, dans un roman intime, ne pouvait pas, selon nous, obtenir l'approbation de Napoléon.

Cependant cette hypothèse, malgré sa vraisemblance, n'est pas plus fondée que les autres soutenues par tant d'écrivains.

Digitized by Google

Plus nous étudions l'ouvrage de Goethe sous toutes ses faces, plus nous examinons sous tous les rapports les caractères de Werther et de Charlotte, plus nous comprenons aussi la difficulté d'amener d'une façon plus simple ce moment d'oubli des deux amants.

Mais grâce aux travaux récents publiés par MM. Schœll et Düntzer[1], et aux mémoires de M. Frédéric de Müller, nous croyons pouvoir résoudre enfin ce problème, et donner le mot de l'énigme qui a tant excité la curiosité.

M. de Müller nous raconte à peu près dans les mêmes termes que Goethe la première partie de l'entretien du 2 octobre. En arrivant vers le milieu de son récit, il nous cite ces paroles que Napoléon adressa à Goethe, (après lui avoir parlé du *Mahomet* de Voltaire) :

« J'ai lu sept fois[2] votre Werther, et toujours « avec un nouveau charme. »

[1] *Monatsschrift für Litteratur*. Leipzig, déc. 1852.

[2] Plusieurs fois, probablement pendant la longue traversée de Toulon à Alexandrie, en 1798, Bourrienne lui faisait presque constamment, à bord de l'*Orient*, la lecture de quelqu'un de ses ouvrages favoris.
(*Mémoires de Bourrienne*, II, 71.)

Digitized by Google

Pour confirmer ces paroles, ajoute M. de Müller, l'Empereur fit à Goethe une analyse exacte et profonde de Werther. Après différentes remarques, toutes très-justes, il indiqua un passage qui prêtait à la critique. Il blâma le poëte d'avoir représenté *Werther poussé au suicide, autant par les chagrins de l'ambition froissée, que par sa passion pour Charlotte.*

« Cela n'est pas naturel, continua Napoléon; « vous avez affaibli chez le lecteur l'idée qu'il s'était « faite de l'immense amour que Werther éprouvait « pour Charlotte[1]. »

Cette critique de l'Empereur nous paraîtra beaucoup moins fondée si nous nous contentons de consulter les dernières éditions que Goethe a données de son livre[2].

En effet, dans ces éditions, l'ambition et l'amour-propre froissés nous paraissent conduire

[1] ***Souvenirs de M. Frédéric de Müller.*** Édit. Schœll. 1853, p. 238.

[2] Depuis 1787 jusqu'à nos jours.

Digitized by Google

Werther à l'*inactivité* plutôt qu'au suicide ; c'est sa passion pour Charlotte qui domine presque tout jusqu'au dernier instant ; c'est elle qui occupe le premier plan du tableau, et fait naître en lui l'idée d'attenter à ses jours. Les autres chagrins ne sont pour ainsi dire que des *accessoires ;* ils contribuent sans doute à sa résolution fatale, mais leur part est bien faible en comparaison de l'amour profond qui l'égare et le pousse à la dernière catastrophe.

Mais si nous examinons avec attention une des premières éditions du livre[1], dont Napoléon avait la traduction dans sa bibliothèque de camp[2], la critique que l'Empereur adressait à Goethe nous paraîtra beaucoup mieux fondée, *et nous devinerons facilement le véritable mot de l'énigme.*

En effet, dans un passage de ces premières éditions, le point d'honneur et l'ambition froissée semblent concourir au moins autant et peut-être plus que l'amour à conduire Werther au suicide.

[1] De 1774 jusqu'à 1787.

[2] La traduction d'Yverdun ; un volume in-18. (*Mémoires de Bourrienne,* II, 49 et suiv.)

Digitized by Google

Voici ce passage tel que l'Empereur l'avait lu dans la traduction de *Werther* qu'il avait emporté en Égypte :

« La résolution de quitter ce monde s'était fortifiée dans l'âme de l'infortuné jeune homme. C'était, dès longtemps, son idée favorite, et surtout depuis son retour auprès de Charlotte : il l'avait toujours entretenue ; mais il ne voulait point commettre cette action d'une manière précipitée ni téméraire ; il était décidé à ne faire ce pas qu'en homme bien persuadé, résolu, mais tranquille. »

« On entrevoit ses doutes et ses combats dans ce fragment qu'on a trouvé sans date parmi ses papiers, et qui était, suivant les apparences, le commencement d'une lettre à son ami.

« Sa présence, son sort, l'intérêt qu'elle prend au mien expriment encore quelques larmes de mon cerveau desséché...

« On relève la toile, on passe de l'autre côté, voilà tout ! Et pourquoi tous ces retardements, toutes ces craintes ?... Parce qu'on ignore ce qu'il y a là der-

Digitized by Google

rière, et qu'on n'en revient point, et que notre esprit est porté à ne voir que confusion et ténèbres dans ce qui est incertain. »

« LE CHAGRIN QU'IL AVAIT ESSUYÉ ÉTANT SECRÉTAIRE D'AMBASSADE NE S'EFFAÇA JAMAIS DE SA MÉMOIRE [1]; LORSQU'IL LUI ARRIVAIT D'EN PARLER, CE QUI ÉTAIT RARE, ON SENTAIT AISÉMENT QU'IL REGARDAIT SON HONNEUR COMME BLESSÉ SANS RESSOURCE PAR CETTE AVENTURE, ET QU'IL AVAIT PRIS DU DÉGOUT POUR TOUTES LES AFFAIRES ET OCCUPATIONS POLITIQUES. IL SE LIVRA DONC TOUT ENTIER AUX IDÉES SINGULIÈRES ET AUX SENTIMENTS RÉPANDUS DANS SES LETTRES, ET A UNE PASSION SANS BORNES QUI DUT A LA FIN CONSUMER TOUT CE QUI POUVAIT LUI RESTER DE VIGUEUR. L'ÉTERNELLE MONOTONIE D'UN TRISTE COMMERCE AVEC LA FEMME LA PLUS AIMABLE ET LA PLUS AIMÉE, DONT IL TROUBLAIT LE REPOS, SES CHOCS, SES COMBATS, SES TRAVAUX SANS BUT, SANS DESSEIN, LE POUSSÈRENT ENFIN A TERMINER SES JOURS. »

[1] *Goethe*, éd. Cotta XIV, 81.—*Werther*, éd. Charpentier, 134 et suiv.

Digitized by Google

Le 20 décembre.

« Il faut que je parte; je te remercie, mon cher ami, d'avoir relevé ce mot si à propos. Oui, sans doute, il vaut mieux que je parte. Le projet de retourner auprès de vous ne me plaît pas en entier; etc [1]. »

Si nous prenons maintenant l'édition originale de 1787, faite par Goethe avec l'assistance de Wieland et de Herder [2], ou une de celles qui furent publiées en Allemagne depuis cette année jusqu'à nos jours, et que nous y cherchions le même passage, nous remarquons, même après un examen superficiel, que la dernière partie a été profondément modifiée et transportée par fragments à divers endroits du livre, ou plutôt remplacée par un tout autre texte.

Les meilleurs traducteurs français n'ont suivi ce texte que beaucoup plus tard ; et l'Empereur ne connaissait pas encore, en 1808, ces traductions.

[1] *Werther*. Édit. Bry, p. 17.

[2] *Lettres de Goethe à Mme de Stein*. Édit. Schœll, 1852. III, 268.

Digitized by Google

Nous citons ici ce passage tel que nous le trouvons dans la traduction de M. P. Leroux :

« La résolution de sortir du monde s'était accrue et fortifiée dans l'âme de Werther au milieu de ces circonstances. Depuis son retour auprès de Charlotte, il avait toujours considéré la mort comme sa dernière perspective, et comme une ressource qui ne lui manquerait pas. Mais il s'était cependant promis de ne point s'y porter avec violence et précipitation, et de ne faire ce pas qu'avec la plus grande conviction et le plus grand calme.

« Son incertitude, ses combats avec lui-même paraissent dans quelques lignes qui, sans doute, commençaient une lettre à son ami ; le papier ne porte pas de date :

« Sa présence, sa destinée, l'intérêt qu'elle
« prend à mon sort expriment encore les dernières
« larmes de mon cerveau calciné.

« Lever le rideau et passer derrière... voilà
« tout ! Pourquoi frémir ? pourquoi hésiter ? Est-ce
« parce qu'on ignore ce qu'il y a derrière ?... parce

Digitized by Google

« qu'on n'en revient point?... et que c'est le « propre de notre esprit de supposer que tout est « confusion et ténèbres là où nous ne savons pas « d'une manière certaine ce qu'il y a? »

« IL S'HABITUA DE PLUS EN PLUS A CES FUNESTES IDÉES, ET CHAQUE JOUR ELLES LUI DEVINRENT PLUS FAMILIÈRES. SON PROJET FUT ARRÊTÉ ENFIN IRRÉVOCABLEMENT; ON EN TROUVE LA PREUVE DANS CETTE LETTRE A DOUBLE ENTENTE QU'IL ÉCRIVIT A SON AMI :

« 20 décembre.

« Cher Wilhelm, je rends grâce à ton amitié d'avoir si bien compris ce que je voulais dire. Oui, tu as raison, il vaudrait mieux pour moi que je partisse. La proposition que tu me fais de retourner vers vous n'est pas tout à fait de mon goût, etc. [1]. »

Que l'on compare un instant ces deux passages, et l'on verra facilement au premier coup d'œil

[1] *Werther*, éd. Charpentier, p. 183. — *Goethe*, édit. Cotta, XIV, 123 et suiv.

Digitized by Google

les différences notables qui les distinguent. C'est au lecteur à apprécier la valeur de notre assertion. Il pourrait seulement s'étonner que Goethe n'ait pas répondu à l'Empereur que sa critique ne pouvait s'appliquer aux récentes éditions de *Werther;* mais il ne faut pas oublier que plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis la publication de 1787. Le poëte a donc pu ne point se rappeler, en 1808, dans le moment même de l'entretien, qu'il avait déjà prévenu cette critique en faisant disparaître de son livre le passage en question.

Ajoutons encore, pour répondre à cette objection, que Goethe lui-même avoue à Eckermann[1], qu'il évitait de lire son œuvre. Nous répétons ces propres paroles : « *Je ne l'ai lu qu'une seule fois depuis sa publication, et je me garderai bien de le lire une seconde fois.* »

La critique de Napoléon ne reste pas moins juste pour les premières éditions de *Werther*. Il n'y avait point de lectures superficielles pour lui; le grand capitaine, le livre à la main, devenait critique sévère; il jugeait un roman, une tragédie, comme

[1] Voy. ci-dessus p. 42.

Digitized by Google

le dit si finement Goethe, avec la rigidité d'un *juge criminel* [1].

Ce mot nous peint encore l'esprit d'observation de Goethe. Ces qualités éminentes d'un esprit merveilleusement doué pour la critique qu'il découvre dans l'Empereur, nous sont encore révélées par les écrits de Napoléon lui-même et par les entretiens qu'ont recueillis ceux qui vivaient dans son intimité. Dans ces écrits et ces entretiens Napoléon exprime ses opinions sur les plus grands écrivains de l'antiquité et des temps modernes avec une finesse et une profondeur qui nous frappent d'admiration : il embrasse presque toujours le plan général d'un ouvrage ; il saisit tout ce qu'il y a de saillant ; et pour exprimer son jugement, il trouve un langage pittoresque et expressif qui donne de l'intérêt même à une analyse.

Notre tâche est finie. Nous nous sommes borné au rôle de traducteur ; et ce n'est qu'avec une certaine timidité que nous avons osé lever un coin du voile mystérieux qui nous a caché pendant un demi-siècle le secret du poëte.

[1] Voy. ci-dessus, p. 20.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES

Nous avons cru devoir ajouter à la fin de cet écrit des notes qui nous semblent utiles, soit comme éclaircissements de faits peu connus, soit comme commentaires des fragments de Goethe et de quelques passages de *Werther*. Ces morceaux sont empruntés aux journaux du temps, à la correspondance de Goethe, de Zelter, de Reinhardt, aux souvenirs personnels de M. de Müller, etc. Nous avons traduit la plupart de ces extraits ; nous laissons seulement dans le texte original quelques citations qui n'ont de valeur que pour les hommes versés dans la littérature allemande.

Digitized by Google

Voici d'abord quelques articles du *Moniteur* qui complètent et confirment les premiers fragments du journal de Goethe :

A. page 6.

« Erfurt, 27 septembre 1808.

« S. M. L'EMPEREUR NAPOLÉON est arrivé ici aujourd'hui à dix heures du matin.

« A deux heures, elle est montée à cheval et est allée jusqu'à deux lieues de la ville au devant de S. M. L'EMPEREUR ALEXANDRE qui était arrivé à Weimar le 25 au soir avec le grand-duc Constantin.

« Les habitants de la ville et des pays voisins couvraient la route de Weimar ; toutes les troupes étaient sous les armes. Le bruit du canon et le son des cloches ont annoncé la présence des deux augustes souverains, qui sont entrés dans la ville à cheval, et aux cris continuellement réitérés de :

« VIVE L'EMPEREUR NAPOLÉON ! »

« VIVE L'EMPEREUR ALEXANDRE ! »

« Le soir toute la ville a été illuminée.

« Le roi de Saxe et un grand nombre de princes de la Confédération du Rhin sont ici depuis hier. »

(*Moniteur* du 4 octobre 1808.)

Digitized by Google

« Erfurt, 1er octobre 1808.

« Depuis l'arrivée de L'EMPEREUR NAPOLÉON et de L'EMPEREUR ALEXANDRE, nous voyons augmenter chaque jour le nombre des étrangers qui affluent dans notre ville. Presque tous les membres du collége des princes de la Confédération du Rhin sont ici. Le prince Guillaume de Prusse et M. le baron de Vincent, envoyé par S. M. l'empereur d'Autriche, sont arrivés hier.

« Les comédiens ordinaires de S. M. L'EMPEREUR ET ROI jouent tous les jours; ils ont déjà donné avec le plus grand succès: *Cinna*, *Andromaque*, *Britannicus* et *Zaïre*. Toutes les villes du voisinage leur envoyent de nombreux spectateurs.

« Les deux empereurs, le roi de Saxe et les princes ont assisté à toutes les représentations. »

(*Moniteur* du 7 octobre 1808.)

B. page 6.

La présence de notre auteur à Erfurt y produisit une telle sensation que le *Moniteur* même ne dédaigna pas de lui consacrer un article spécial dans ses colonnes en enregistrant son nom parmi ceux des souverains et des princes qui, à l'époque du congrès, encombraient cette ville.

Digitized by Google

« Erfurt, 2 octobre 1808.

« Notre ville devient de plus en plus brillante. Il paraît que les cours de tous les princes voisins s'y sont transportées. Celle de Weimar a amené ici le célèbre Goethe, ministre du duc. Cet auteur, qui est jeune encore et dont la réputation date déjà de si loin, assiste exactement aux représentations que donnent les comédiens ordinaires de S. M. L'EMPEREUR ET ROI. Il paraît apprécier parfaitement nos acteurs et admirer surtout les chefs-d'œuvre qu'ils représentent. »

(*Moniteur* du 8 octobre 1808.)

Nous ajoutons à cet article du journal officiel certains renseignements puisés dans les Mémoires de M. de Müller. Voici quelques extraits de ses souvenirs :

« Goethe resta plusieurs jours à Erfurt... Il aimait à suivre les représentations du Théâtre-Français... Rien n'était plus intéressant pour nous après ces représentations que les causeries avec Goethe chez le duc de Weimar et chez Mme de Recke. Goethe faisait une critique approfondie des tragiques français et du jeu des acteurs. Sa conversation était toujours très animée et s'élevait parfois jusqu'à l'éloquence [1]. »

[1] *Souvenirs de Müller*, p. 237.

Digitized by Google

C. page 7.

C'est dans cette soirée chez Mme de Recke, femme séduisante par sa beauté et son esprit, qu'il fit la connaissance du ministre Maret (duc de Bassano). Goethe produisit sur Maret une impression si profonde, que celui-ci en parla à l'Empereur. Mme de Recke réunissait tous les soirs, après le spectacle, les hommes les plus distingués par leur position et par leur esprit. Elle possédait au plus haut degré le don d'être piquante et de montrer toutes les finesses de son esprit sans blesser personne. Dans son salon se rencontraient, comme sur un terrain neutre, des diplomates et des hommes de guerre d'opinions fort divergentes. Y être admis était une faveur recherchée même par les plus hauts personnages. On y causait sans gêne tout en observant la plus parfaite urbanité; on y échangeait les nouvelles du jour; on y faisait des conjectures sur les négociations diplomatiques. Comme ces réunions avaient toujours lieu immédiatement après le spectacle, on s'y trouvait naturellement prédisposé à une certaine verve qui n'était pas sans charme. Le ministre Maret logeait chez Mme de Recke. Captivé par l'agrément de sa conversation, il oubliait souvent les heures auprès d'elle. Après le départ des invités, il restait encore jusqu'à deux ou trois heures du matin. Le maréchal Soult n'était pas non plus insensible aux grâces de cette femme célèbre; et le grave maréchal, ordinairement si taciturne, savait trouver pour elle des paroles aimables et enjouées. L'empereur Napoléon lui-même ne dédaigna pas de

Digitized by Google

la distinguer dans un bal chez la duchesse de Weimar ; il lui adressa quelques paroles bienveillantes auxquelles Mme de Recke sut répondre avec un à-propos remarquable [1].

On se réunissait aussi à Erfurt chez une autre personne distinguée, sœur de la reine de Prusse (Louise), la princesse de La Tour et Taxis, qui recevait chez elle la compagnie la plus brillante, et souvent l'empereur Alexandre lui-même. On insinuait là tout ce qu'on ne voulait pas dire ouvertement dans les conférences diplomatiques, genre de communications auquel M. de Talleyrand était fort employé. On déployait de l'esprit, de la finesse, de la grâce ; on voyait les hommes de génie de l'Allemagne, Goethe, Wieland, venus avec leurs augustes protecteurs, les princes de Weimar, se mêler aux rois, ministres et généraux. C'est là qu'on allait chercher à deviner ce qu'on ne pouvait pas savoir, à surprendre dans un mot échappé quelque grande pensée politique ou militaire [2].

D. page 8.

Le maréchal Lannes (duc de Montébello) avait demeuré chez Goethe en 1806. Il l'aimait autant qu'il l'estimait et l'admirait. A Erfurt, ils se virent journellement et se rencontraient aussi chez Mme de Recke et chez Mme de La Tour et Taxis.

[1] *Souvenirs de Müller* p. 227 et suiv.

[2] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers, IX, 318.

Digitized by Google

E. page 9.

A propos de ce mot : « *Vous êtes un homme* ! » citons quelques fragments de lettres qui montrent la haute importance que Goethe attachait à cette exclamation échappée à l'Empereur :

Extrait d'une lettre du comte de Reinhardt à Goethe (du 24 novembre 1848).

« Von Ihnen soll der Kaiser gesagt haben : « *Voilà un homme* ! » Ich glaub'es; denn er ist fæhig dies zu fühlen und zu sagen.

. . . . . .

Réponse de Goethe (du 2 déc. 1808).

» Also ist das wunderbare wort des Kaisers womit er mich empfangen hat, auch bis zu Ihnen gedrungen. Sie esehen daraus dass ich ein recht ausgemachter heide bin indem das *ecce homo* im umgekehrten sinne auf mich angewendet worden ; übrigens habe ich alle ursache mit dieser naivetæt *des herren der welt* zufriedeu zu sein. »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Es freut mich dass Sie sich entschliessen konnten, wieder in thætigkeit zu treten. Unter einem solchen heerführer ! (Napoléon) wer mœchte da nicht streiten, und wenn es auch mit aufopferung und unbequemlichkeit geschehe [1].

[1] Comp. Riemer : Briefe von und an Goethe, p. 325.

Digitized by Google

F. page 11.

Comp. *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, 1828. III, 134; et un morceau sur la tragédie de *Mahomet*, dicté par l'Empereur, en 1820, à M. Marchand. Ce fragment est très-curieux parce qu'il nous montre de quelle manière Napoléon envisageait la tragédie. Nous renvoyons le lecteur au livre publié par M. Marchand sous le titre : *Précis des guerres de César*, par Napoléon. 1836. Strasbourg.

Le morceau en question est ajouté à la fin du volume.

G. page 12.

Comp. *Mémorial de Sainte-Hélène*, VI, 390.

H. page 15.

Le chancelier de Müller nous rapporte encore quelques paroles prononcées par l'Empereur à la fin de l'audience. Nous n'en trouvons aucune mention dans les annales de Goethe à la suite de son entretien avec Napoléon. Voici ces paroles :

« Il faudrait que la tragédie fût l'école des rois et des « peuples ; c'est le point le plus élevé auquel un poëte « puisse atteindre. Vous devriez écrire, par exemple, la

Digitized by Google

« *Mort de César*[1], mais d'une manière beaucoup plus « digne et plus grandiose que ne l'a fait Voltaire. Ce « travail pourrait devenir la principale tâche de votre « vie. Dans cette tragédie, il faudrait montrer au monde « comment César aurait pu faire le bonheur de l'huma- « nité si on lui avait laissé le temps d'exécuter ses vastes « plans. Venez à Paris, je l'exige de vous; là, vous trou- « verez un cercle plus vaste pour votre esprit d'obser- « vation; là, vous trouverez des matières immenses pour « vos créations poétiques. »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Lorsque Goethe se retira, ajoute M. de Müller, on entendit l'Empereur répéter encore à Berthier et à Daru cette parole si remarquable placée dans une telle bouche :

« *Voilà un homme !* »

[1] Il est à regretter que Goethe n'ait pas exécuté son projet d'écrire la *Mort de César*. Il en avait déjà conçu le plan en 1774, comme le prouve cette lettre adressée à Schœnborn :

« Noch einige plane zu grossen dramas hab'ich erfunden, das « heisst, das interessante *détail* dazu in der natur gefunden und in « meinem herzen. Mein Cæsar, der euch nicht freuen wird scheint « sich auch zu bilden. »

Digitized by Google

« Goethe garda un profond silence sur tous les incidents de l'entrevue, soit que cette réserve fût dans son caractère, soit qu'elle lui fût inspirée par un sentiment de délicatesse et de convenance puisé dans sa connaissance parfaite du grand monde. »

« On pouvait s'apercevoir cependant que les paroles de Napoléon avaient fait une puissante impression sur lui, quoiqu'il évitât avec un tact exquis de répondre à ce sujet aux questions de son souverain. »

« L'invitation que lui avait faite l'Empereur de se rendre à Paris occupa vivement et longtemps son esprit. »

« Il s'adressa plusieurs fois à moi pour avoir une évaluation des frais qu'aurait pu occasionner son voyage. »

« Il me demanda aussi des renseignements sur les usages de Paris, sur les dispositions à prendre, etc. Ce n'est que plus tard qu'il renonça à ce projet, probablement à cause de son âge avancé et des incommodités inséparables d'un si long voyage. »

« C'est dans les dernières années de sa vie qu'il me communiqua les détails de son entretien avec l'Empereur; et seulement quelques jours avant sa mort, je pus le décider à me donner l'autorisation de faire publier dans ses œuvres posthumes ces fragments si laconiques insérés dans les Annales[1]. »

[1] *Souvenirs de Müller*, p. 240 et suiv.

Digitized by Google

J. page 16.

Pour faire bien comprendre et compléter encore sous un autre rapport intéressant les notes de Goethe sur la journée du 6 octobre, nous citerons :

1° Un article du *Journal de l'Empire*.

Weimar, le 7 octobre.

« Hier, à cinq heures et demie de l'après-midi, nous avons éprouvé la joie la plus vive en voyant arriver dans notre ville LL. MM. les empereurs de France et de Russie, accompagnés de S. A. S. notre duc régnant, et de beaucoup d'autres monarques et princes [1]. Ces personnages augustes étaient partis d'Erfurt à midi, et s'étaient réunis à une heure au château d'Ettersbourg. La forêt voisine était cernée de toiles de chasse; au centre se trouvait une grande tente où toute l'illustre compagnie vint se reposer à la fin de la chasse. On tua environ une qua-

[1] Les rois de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe, le Prince-Primat et les princes de la *Confédération*.

Digitized by Google

rantaine de cerfs et de daims. LL. MM. furent reçues à la porte par le magistrat et par le corps des arquebusiers ; dès la chute du jour la ville entière fut illuminée. A huit heures tous les monarques et princes se rendirent au théâtre de cette ville, où les comédiens de S. M. L'EMPEREUR ET ROI donnèrent une représentation (*la Mort de César*, par Voltaire). La bourgeoisie forma sur leur passage une double haie ; chaque individu avait à la main une torche allumée. Après le spectacle, il y eut un bal à la cour. »

« Aujourd'hui, à neuf heures du matin, les deux empereurs et notre duc régnant partirent dans une calèche ouverte pour le champ de bataille de Iéna. Après avoir parcouru et examiné en détail ces lieux si célèbres dans les fastes militaires de l'Europe, ils revinrent le soir à Erfurt. »

(*Journal de l'Empire* du 14 octobre 1808.)

2° Laissons parler maintenant M. de Müller :

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Les acteurs français donnèrent la *Mort de César*, par Voltaire. Talma se surpassa lui-même dans le rôle de Brutus. »

Digitized by Google

« Les vers suivants, prononcés par l'acteur chargé du rôle de César, émurent vivement les spectateurs :

(César répond a Antoine qui lui reproche sa clémence.)

Je les aurais punis, si je les pouvais craindre,
Ne me conseillez point de me faire haïr.
Je sais combattre, vaincre et ne sais point punir,
Allons, n'écoutons point ni soupçon ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

« A ces paroles, une étincelle électrique parcourut toute la salle. Personne ne put résister à l'émotion générale. »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Immédiatement après le spectacle commença le bal de la cour, dans la grande salle du château de Weimar. »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Les deux empereurs firent grande sensation : Alexandre se distinguait par sa stature imposante ; il fut d'une amabilité parfaite qui charmait tout le monde. Napoléon portait le simple uniforme des chasseurs de la garde ; il trouva pour chaque dame un mot gracieux ; il causa aussi à ce bal avec Mme de Recke, et fut frappé de

Digitized by Google

sa beauté. Après avoir conversé quelques instants avec Goethe, l'Empereur s'approcha de moi (Müller) et me demanda :

« Où est Wieland ? Pourquoi ne m'amène-t-on pas Wieland ? »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Enfin, je conduisis Wieland à l'Empereur ; je me tins à quelques pas en arrière, et je pus suivre mot à mot leur conversation. »

Digitized by Google

ENTRETIEN

DE

WIELAND ET DE NAPOLÉON

Après quelques paroles aimables, l'Empereur lui demanda :

« — Quel est celui de vos écrits que vous préférez ?

« — Sire, répondit le vénérable vieillard, je n'attache « un grand prix à aucun de mes ouvrages. J'ai écrit « selon mon cœur.

« — Mais quel est celui de vos ouvrages que vous « avez créé avec le plus de prédilection, continua « l'Empereur.

Wieland nomma *Agathon et Obéron.*

Digitized by Google

L'Empereur passa alors à l'histoire et lui fit cette question :

« — Quel fut le siècle le plus heureux de l'humanité[1] ? »

Wieland répondit :

« — C'est un point qu'on ne peut guère déterminer, « et il est difficile de se prononcer sur cette question « d'une manière décisive. Les Grecs ont eu des « époques heureuses si l'on considère seulement la « culture générale des esprits et la liberté politique « dont jouissaient les citoyens. Rome compta aussi parmi « les mauvais empereurs quelques princes qui méritent « réellement d'être surnommés les bons génies de « l'humanité. D'autres peuples encore peuvent se glorifier « d'avoir eu des souverains sages et cléments. Il me « semble cependant qu'en général l'histoire du monde « paraît se mouvoir dans un grand cercle monotone. Le « bien et le mal, la vertu et le vice se succèdent conti- « nuellement : c'est la tâche du philosophe de faire « ressortir tout ce qu'il y a de bon, et de rendre par là « le mauvais supportable.

[1] Napoléon, en 1806, avait déjà adressé la même question à Jean de Müller (l'historien), qui se prononça pour le gouvernement des Antonins.

Digitized by Google

« — TRÈS-BIEN ! TRÈS-BIEN ! répliqua l'Empereur, mais « il n'est pas juste de peindre tout en noir comme l'a « fait Tacite. C'est certainement un peintre habile, un « *coloriste* hardi et séduisant; mais avant tout il a pour « but de produire de l'effet. L'histoire ne veut pas « d'illusions; elle doit éclairer et instruire, et non pas « seulement nous donner des descriptions et des récits « qui nous impressionnent.

« Tacite n'a pas assez développé les causes et les « ressorts intérieurs des événements; il n'a pas assez « étudié le mystère des faits et des pensées. Il n'a « pas assez cherché et scruté leur enchaînement pour « transmettre à la postérité un jugement juste et « impartial.

« L'histoire, comme je l'entends, doit savoir saisir les « individus et les peuples tels qu'ils pouvaient se montrer « au milieu de leur époque. Il faut tenir compte des « circonstances extérieures qui durent nécessairement « exercer une grande influence sur leurs actions, et voir « clairement dans quelles limites s'exerçait cette « influence. Les empereurs Romains n'étaient pas si « mauvais que Tacite nous les peint. Aussi je lui préfère « beaucoup Montesquieu ; il est plus juste et sa critique « est plus conforme à la vérité. »

L'Empereur en vint ensuite à la religion chré-

Digitized by Google

tienne et à son histoire, et surtout aux causes de sa propagation si rapide :

« J'y trouve, dit-il, une réaction de l'esprit grec « contre l'esprit romain. La Grèce, vaincue par la force « physique, reconquit la domination spirituelle [1] en « recueillant, et en nourrissant, pour ainsi dire dans son « sein, ce germe bienfaisant (le christianisme) que la « Providence avait fait éclore au-delà de la mer pour le « bonheur de l'humanité. »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Les philosophes se tourmentent, continua l'Em- « pereur; ils bâtissent des systèmes, mais ils cherchent « en vain une meilleure doctrine que celle du chris- « tianisme, qui a reconcilié l'homme avec lui-même et « garanti le repos et l'ordre public des peuples tout « aussi bien que le bonheur et l'espérance des individus. »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

[1] Comp. ces paroles de Napoléon à ce vers si concis d'Horace, où le poëte parle de la conquête spirituelle de la Grèce sur Rome:

Græcia capta ferum victorem cepit et artes
Intulit agresti Latio.....
(*Hor. Ep.* II, 1, 156)

Comp. aussi Ovide. Fast. III, 101.—Tite-Live, XXXIV, 4.

S S.

Digitized by Google

« Napoléon avait grande envie de continuer ; mais le digne vieillard, fatigué d'être debout, demanda la permission de se retirer. »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Napoléon causa encore une fois avec Goethe. L'Empereur revint sur la tragédie. Il répéta que la tragédie était la plus belle école des princes et des hommes d'État, et que jusqu'à un certain point elle était placée plus haut que l'histoire [1]. »

L'Empereur se retira seulement à une heure du matin. Je n'avais pas remarqué pendant le bal M. de Talleyrand ; je le cherchai partout, et je le rencontrai à la fin, tout à fait au bout d'une longue galerie qui menait à la chambre à coucher de l'Empereur. Je trouvai M. de Talleyrand assis sur un canapé, absorbé dans ses pensées. Lorsque je l'eus abordé, il me demanda immé-

[1] Il n'est pas sans intérêt de mentionner ici une opinion soutenue par Napoléon dans une autre occasion, à l'un de ses couchers de Saint-Cloud :

« La tragédie, disait-il alors avec chaleur, échauffe l'âme, élève « le cœur, peut et doit créer des héros. Sous ce rapport la France « doit à Corneille une partie de ses belles actions. Aussi, *Messieurs*, « *s'il vivait je le ferais prince*. » (*Mémorial de St-Hélène*, II, 334.)

Digitized by Google

diatement un Mémoire sur les entretiens de l'Empereur avec Wieland et avec Goethe; je cherchai, pour lui refuser, une défaite honnête[1].

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Nous ne parlons pas des versions contradictoires de MM. de Raumer, Gruber, Bœttiger et Weber. Toutefois, ajoutons un seul mot : M. Thiers mentionne aussi ces entretiens dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*[2]. Nous savons, par une communication personnelle de M. Thiers, que les principaux détails en sont consignés dans les Mémoires de M. de Talleyrand (lesquels demeureront encore longtemps inédits), et qu'ils se trouvent aussi dans les papiers de l'académie de Weimar.

Nous regrettons vivement de n'avoir pu profiter des Mémoires de M. de Talleyrand, mais nous tenons d'une source certaine que le récit de M. de Müller est conforme en tout point aux notes qu'il avait confiées lui-même à l'académie de Weimar dont il a été longtemps le président.

[1] Souvenirs de Müller. p. 247 et suiv.
[2] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers, IX, 330.

Digitized by Google

K. page 16.

C'est à l'audience du 2 octobre que Goethe dut d'être décoré de la Légion d'honneur. Immédiatement après le spectacle du 13 octobre, le duc de Bassano fit appeler le chancelier de Müller et lui remit les insignes de cet ordre pour Wieland et pour Goethe, avec deux lettres flatteuses adressées à ces illustres écrivains. Goethe surtout fut ravi de cette distinction, comme nous pouvons le lire dans les lettres qu'il écrivit à MM. Zelter et de Reinhardt.

Nous donnons dans l'original quelques extraits de cette correspondance :

Goethe à Zelter.

« 30 octobre 1808.

« Durch die zeitungen sind Sie diesen monat über genugsam an uns erinnert worden. Bei diesen begebenheiten gegenwærtig zu sein war viel werth. Von einer so seltsamen constellation habe ich auch günstigen einfluss erfahren. Der Kaiser von Frankreich hat sich sehr geneigt gegen mich erwiesen. Beide Kaiser haben mich mit sternen und bændern beehrt, welches wir denn in aller bescheidenheit dankbar anerkennen wollen. —Ich enthalte mich nicht Ihnen einen merkwürdigen

Digitized by Google

kupferstich beizulegen. Der punkt wo der tempel steht [1] ist der fernste wohin diesmal Napoléon gekommen ist. Wenn Sie uns besuchen welches der himmel gebe! so will ich sie auch auf den fleck stellen, wo hier das mænnchen mit dem stocke in die welt deutet. »

Goethe au comte de Reinhardt.

« 7 novembre 1808.

« Die geister sind gewiss bei uns gewesen als die gewæsser (der monarchenfluth) so hoch stiegen, dass die franzœsische Tragœdie in Weimar spielte, und sich ihr freund eben der farbe mit Ihnen erfreuen kann [2]. »

L. page 24.

MM. de Hagen, Düntzer, Depping combattent dans leurs écrits l'opinion généralement reçue, qui fait de Jérusalem, attaché d'ambassade, fils du pasteur de ce nom, le héros exclusif du roman de Goethe.

[1] Allusion au Temple de la victoire élevé sur le plateau où l'empereur Napoléon avait bivouaqué le 13 octobre 1806, veille de la bataille de Iéna.
(*Moniteur* du 13 octobre 1808.)

[2] Allusion au ruban rouge de la Légion d'honneur.

Digitized by Google

« Bien qu'il soit avéré, dit M. Depping, que l'apprenti diplomate de Wetzlar (Jérusalem) n'eût aucun rapport avec Charlotte, on s'est toujours obstiné à soutenir la version contraire. Le public était si persuadé de la réalité de cette tradition menteuse, que l'on fit des pèlerinages au tombeau du jeune Jérusalem. Il paraît même que des sociétés de personnes très-sentimentales se sont transportées la nuit, en cortége et en habits de deuil, au cimetière, ont chanté des hymnes funèbres autour de la tombe, et célébré par des discours la mémoire du défunt. Il a fallu, ajoute-t-on, que la police intervînt et prohibât ces cérémonies lugubres et nocturnes. La lecture de *Werther* avait fait une impression si profonde sur les esprits des lecteurs et surtout des lectrices, qu'ils croyaient devoir donner des témoignages publics de compassion aux mânes du prétendu amant de Charlotte [1]. »

Il est maintenant bien prouvé que le véritable amant de Charlotte était Goethe lui-même. C'est lui aussi qui est en grande partie le héros de son propre roman, quoiqu'il en dise dans ses Mémoires, comme on pourra, du reste, s'en convaincre quand on lira sa correspondance avec Johan-Christian Kestner (Albert), et avec sa femme, née Charlotte Buff (Charlotte).

[1] *Rhein. Provinc. Blatt.* 1839. N° 15 et 16.

Digitized by Google

Traçons en quelques mots l'histoire de cette correspondance :

Goethe fit la connaissance de Kestner, attaché à la légation de la ville de Brême, au mois de mars 1772, dans une partie de campagne aux environs de Wetzlar. Celui-ci aimait Charlotte, et leurs fiançailles étaient depuis longtemps arrêtées. Aussi parmi ses amis était-il toujours désigné sous ce nom : Le Fiancé (*Bræutigam.*) Kestner éprouva sur-le-champ, pour le jeune et noble patricien de Francfort, la plus vive sympathie. Goethe répondit chaleureusement à ses avances ; et bientôt tous deux se lièrent d'amitié. Le prétendu de Charlotte introduisit Goethe dans la maison de son futur beau-père, le bailli Buff. Goethe nous esquisse dans ses Mémoires les portraits de Charlotte et de Kestner, sans indiquer leurs noms [1].

Goethe vit Charlotte et l'aima de toutes les forces de son âme, bien qu'elle fût la fiancée de son ami.

Loin de voir d'un mauvais œil et de redouter les assiduités de Goethe, Kestner, retenu à sa chancellerie presque toute la journée par ses fonctions diplomatiques et presque toujours loin de sa fiancée, voyait avec plaisir le jeune poëte accompagner Charlotte dans ses promenades à travers la contrée romantique qui environne Wetzlar.

Il connaissait trop la loyauté de Goethe pour avoir la

[1] *Goethe*, éd. Cotta, XXII, 114 et suiv.

Digitized by Google

moindre défiance. Mais le poëte fut effrayé lui-même des ravages que cette passion causa dans son cœur. Malheureusement Charlotte ne pouvait lui appartenir. Alors cette passion violente fit naître dans son esprit une résolution inébranlable qui fut fortifiée encore par son ami Merck.

Il s'enfuit de Wetzlar pour ne plus y revenir. Avant son départ il avait pris la précaution d'écrire deux lettres à Kestner et à Charlotte, dont l'une, qu'il adressa à la dernière, contient ces mots: « *Enfin il est parti ! ma Charlotte.* » Ce billet commence la correspondance avec les époux Kestner où nous trouvons, à côté des sentiments les plus délicats, les idées les plus élevées, une tendresse expansive et profonde, et un amour sans bornes, tel que Goethe seul pouvait le sentir et l'exprimer.

Un grand nombre de ces lettres sont reproduites dans le roman. Nous y remarquons celle du 20 février que Goethe mit dans son *Werther* sans y changer un mot :

« Que Dieu vous bénisse, écrit-il à ses amis après avoir appris leur mariage, et vous donne toutes les heures fortunées qu'il me refuse. Je te rends grâce mon ami de m'avoir trompé. J'attendais que le jour de tes noces fût fixé ; je me proposais, ce jour là, d'enlever solennellement du mur le profil de Charlotte et de l'enterrer parmi d'autres papiers. Vous voilà unis, et son portrait est encore là. Eh bien ! qu'il y reste ! Et pourquoi n'y resterait-il pas? Ne suis-je pas aussi auprès de vous? Ne suis-je pas dans le cœur de Charlotte ? Oui tu peux le permettre ; j'y occupe la seconde place, et je veux et je dois la conserver ; je deviendrais furieux si elle pouvait oublier... Cette pensée est un enfer... Sois heureux, mon ami ! Ange du ciel, Charlotte sois la plus heureuse des femmes. »

Digitized by Google

Quant au récit des dernières journées de Werther, Goethe suivit la relation qui lui fut envoyée par Kestner, dans laquelle celui-ci lui raconte le suicide de Jérusalem. C'était justement cette catastrophe qu'il fallait au poëte pour finir un roman, où il voulait raconter sa propre histoire, et non celle de Jérusalem. Ce récit de Kestner nous a été conservé. Il fait aussi partie de cette correspondance [1]. Ce commerce de lettres commença en 1772 et cessa seulement après la mort de J.-C. Kestner (le 24 mai 1800). Goethe rencontra une dernière fois Mme Kestner à Weimar [2]. Elle avait alors cinquante-trois ans. Le poëte survécut à sa Charlotte ; cette créature angélique mourut comme elle avait vécu, résignée et pieuse, quatre ans avant lui, le 16 janvier 1828.

Ce recueil de lettres était en la possession de M. Comthur Kestner, fils des époux Kestner, qui vient

[1] *Discours de M. de Hagen*, inséré dans le tome VIII du *Jahrbuch der Berlinischen gesellschaft für deutsche Sprache und Alterthumskunde*. Berlin 1848, p. 323 et suiv.

Feuilleton de M. R. W. de Hanovre qui avait assisté au mois d'octobre 1846 à Naples, près du Largo di Castello, à une lecture des lettres inédites de Goethe aux époux Kestner, faite par M. Comthur. (*Gazette d'Augsbourg* 1847. N° 190.)

Lettres de Goethe, adolescent, adr. à Charlotte. Article attribué à M. Stahr.

(*Gazette de Cologne*, 1847. N° 317.)

Nous préparons nous-même une étude sur *Werther* que nous publierons incessamment et où l'on trouvera sur cette matière des détails plus complets.

S. S.

[2] *Goethe*, XXVII, 324.

Digitized by Google

de mourir à Rome où il fut attaché, en qualité de conseiller, à la légation du roi de Hanovre près le Saint-Siége.

M. Comthur n'a jamais voulu le publier, retenu par un sentiment des convenances facile à apprécier. Mais la plupart des obstacles qui s'opposaient à l'impression de cette correspondance ont désormais disparu ; aussi est-il permis d'espérer qu'on vaincra plus facilement la résistance des autres membres de la famille dépositaires de ce trésor.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE

Nous ne pouvons résister au désir de traduire quelques extraits d'un ouvrage très-intéressant qui vient de paraître [1] et qu'on nous communique à l'instant même. Ces détails se rapportent à l'entretien de Napoléon et de Wieland que nous avons donné dans nos notes, page 61 et suiv.

« Pendant la représentation, Napoléon remarqua dans une loge assez voisine de la sienne un beau vieillard qui attira son attention. L'Empereur

[1] *Freundesbilder aus Goethes Leben von* H. Düntzer. Leipzig. 1853.

Digitized by Google

voulut en savoir le nom, et le demanda au Prince-Primat. Il apprit que ce personnage était Wieland, le même qui quelques années auparavant soutenait que la dictature de Napoléon pourrait seule sauver la France. Au bal qui suivit immédiatement la représentation, Napoléon, après avoir causé assez longtemps avec Goethe, demanda Wieland qui, bien qu'invité de bonne heure par la duchesse elle-même, n'assistait point à cette fête, sans doute empêché par des raisons de santé. Napoléon manifesta pour la seconde fois le désir de s'entretenir avec celui qu'on avait surnommé le *Voltaire allemand*. Il témoigna son étonnement à M. de Müller de ce que Wieland ne se fût pas rendu à l'invitation de la duchesse. On le fit immédiatement savoir à Wieland.

« Je ne pus faire autrement, raconte Wieland, que de monter dans le carrosse de cour qui me fut envoyé par la duchesse, et de me rendre au bal dans mon *accoutrement* ordinaire, une calotte sur la tête, sans être poudré, chaussé de bottes en drap, au reste mis avec décence.

« J'y arrivai à dix heures et demie. A peine fus-je entré que Napoléon vint à ma rencontre de l'autre bout de la salle; la duchesse elle-même me présenta à lui. »

Digitized by Google

« Napoléon m'accueillit avec affabilité, et fixa sur moi un regard perçant, tout en m'adressant les phrases d'usage. Il est impossible de rencontrer un simple mortel qui possède à un plus haut degré le don de découvrir au premier abord les pensées secrètes d'un homme ; et, comme on dit ordinairement, de le pénétrer jusqu'au fond. Au grand étonnement de tous les personnages présents, il causa avec moi comme avec un égal, (*seines gleichen*) pendant une heure et demie et sans discontinuer, ce qu'il n'avait encore fait avec personne. »

« Nous étions entourés d'un grand nombre de curieux, qui auraient bien voulu suivre notre conversation, mais qui, obligés de se tenir à une distance respectueuse, ne purent saisir que quelques mots isolés. C'est pourquoi je peux dire qu'il n'y a pas un seul mot de vrai dans les versions qui courent le monde sur les questions de l'Empereur et sur mes réponses. »

« Il était très-heureux pour moi que Napoléon fût ce soir-là en humeur de discourir, et de faire seul les frais de la conversation ; car, quant à moi, je suis un *orateur français* peu exercé, et ma langue est fort peu déliée. Il était presque minuit lorsque je commençai à sentir la fatigue. Je pris une liberté

Digitized by Google

dont un autre que moi n'aurait jamais usé. Je demandai à Sa Majesté la permission de me retirer, n'ayant plus la force de me tenir debout ; Napoléon reçut avec affabilité ma demande : « Allez donc, » me dit-il en accompagnant ces paroles d'un geste amical : « Allez, bonne nuit, » ajouta-t-il encore une fois.

Malgré la lettre de Wieland, la version du chancelier de Müller mérite, selon M. Düntzer, la confiance la plus absolue.

Nous terminons en insérant quelques passages de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers. Le récit du grand historien complète encore, sous bien des rapports les fragments de Goethe et les souvenirs de M. de Müller. Nous écartons de ce récit tout ce qui ne se rapporte pas directement au sujet que nous avons traité.

. . . . . .

Alexandre arriva le 25 septembre à Weimar, voulant résider dans cette cour de famille jusqu'au 27, jour assigné pour la réunion à Erfurt.

Napoléon de son côté avait quitté Paris, précédé, entouré et suivi de tout ce qu'il y avait de plus grand

Digitized by Google

dans son armée et dans sa cour. M. de Talleyrand était l'un des personnages qu'il avait dépêchés en avant, pour donner au langage, à l'attitude de tout le monde, la direction qu'il lui convenait d'imprimer. Quoique déjà mécontent de quelques propos de M. de Talleyrand sur les affaires d'Espagne, dont celui-ci cherchait à se séparer depuis qu'elles tournaient mal, Napoléon avait voulu l'avoir pour se servir de lui au besoin dans diverses communications délicates, auxquels M. de Champagny n'était pas propre. Une grande quantité de généraux, de diplomates étaient du voyage. L'Allemagne s'était fait représenter par une foule de princes couronnés. Dès le 26, le roi de Saxe s'était empressé de paraître à Erfurt. Cette petite ville d'Erfurt, ancienne possession d'un prince ecclésiastique, habituée, comme Weimar et plusieurs autres capitales studieuses de l'Allemagne, à un calme inaltérable, était devenue le lieu le plus animé, le plus brillant, le plus peuplé de soldats, d'officiers, d'équipages, de serviteurs à livrée. On y rencontrait, comme de simples promeneurs, des rois, des princes, de très-grands seigneurs de l'ancien et du nouveau régime. Napoléon y avait expédié d'avance tout ce qu'il fallait pour cacher sous des plaisirs élégants et magnifiques le sérieux des affaires. Il y arriva le 27 septembre, à dix heures du matin. Après avoir reçu les autorités civiles et militaires accourues de

Digitized by Google

tous les environs, puis les diplomates de l'Europe, les potentats de la confédération du Rhin, le roi de Saxe, il sortit d'Erfurt à cheval, vers le milieu du jour, entouré d'un immense état-major, pour aller à la rencontre de l'empereur Alexandre, qui venait de Weimar en voiture découverte. Weimar est à quatre ou cinq lieues d'Erfurt. Napoléon rencontra son allié à deux lieues. En apercevant la voiture qui le transportait, il fit prendre le galop à son cheval comme pour mieux témoigner son empressement. Arrivés l'un près de l'autre, les deux empereurs mirent pied à terre, s'embrassèrent cordialement, et avec tous les signes d'un extrême plaisir à se revoir, plaisir sincère du reste; car, outre qu'ils avaient grand besoin de conférer de leurs affaires, ils se plaisaient réciproquement. Des chevaux avaient été préparés pour Alexandre et sa suite; les deux empereurs rentrèrent donc à cheval, marchant l'un à côté de l'autre, s'entretenant avec une véritable effusion, se demandant des nouvelles de leurs familles, comme si ces familles de même origine s'étaient jadis connues et aimées, charmant enfin par leur aspect les populations accourues des pays environnants, avides de les voir, et heureuses de les trouver si bien d'accord, car c'était pour elles un gage qu'elles ne reverraient plus ces formidables armées qui deux ans auparavant, à la même époque et dans les mêmes lieux, ravageaient leurs belles campagnes.

Digitized by Google

Arrivé à Erfurt, Napoléon présenta à l'empereur Alexandre tous les personnages admis à cette entrevue, en commençant par les rois et princes, et le reconduisit ensuite au palais qu'il lui avait destiné. C'était chez Napoléon qu'on devait dîner tous les jours, puisque c'était lui qui offrait l'hospitalité au souverain du Nord. Le soir, s'assirent autour d'un festin splendide Napoléon, Alexandre, le grand-duc Constantin, le roi de Saxe, le duc de Weimar, le prince Guillaume de Prusse, la foule enfin des princes régnants, des personnages titrés, civils et militaires. La ville fut illuminée, et on assista à une représentation de *Cinna*, donnée par les acteurs tragiques les plus parfaits que la France ait jamais possédés. La clémence habile du fondateur d'empire désarmant les partis, les rattachant à son pouvoir, était le spectacle par lequel Napoléon voulait que commençassent les représentations de la tragédie française[1].

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

[1] IX, 302.

Voyez ci-dessus, page 68 et suiv.

Digitized by Google

Erfurt était devenu le rendez-vous de souverains le plus extraordinaire dont l'histoire fasse mention. Aux empereurs de France et de Russie, au grand-duc Constantin, au prince Guillaume de Prusse, au roi de Saxe, s'étaient joints les rois de Bavière et de Wurtemberg, le roi et la reine de Westphalie, le Prince-Primat, chancelier de la Confédération, le grand-duc et la grande-duchesse de Bade, les ducs de Hesse-Darmstadt, de Weimar, de Saxe-Gotha, d'Oldembourg, de Mecklembourg-Strélitz et Mecklembourg-Schwerin, et une foule d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, avec leurs chambellans et leurs ministres. Ils dînaient chaque jour chez l'Empereur, assis chacun à son rang. Le soir on allait au spectacle, dans une salle de théâtre que Napoléon avait fait réparer et décorer pour cette solennité. La soirée s'achevait chez l'empereur de Russie. Napoléon s'étant aperçu qu'Alexandre éprouvait quelque difficulté à entendre, à cause de la faiblesse de son ouïe, avait fait disposer une estrade à la place que l'orchestre occupe dans les théâtres modernes, et là les deux empereurs étaient assis sur deux fauteuils qui les mettaient fort en évidence. A droite, à gauche, étaient rangés des siéges pour les rois. Derrière, c'est-à-dire au parterre, se trouvaient les princes, les ministres, les généraux; ce qui a donné lieu de dire si souvent qu'à Erfurt il y avait un parterre de rois. On avait

Digitized by Google

représenté *Cinna*[1], on représenta *Andromaque*, *Britannicus*, *Mithridate*, *Œdipe*. A cette dernière représentation, un fait singulier frappa l'auditoire d'étonnement et de satisfaction. Alexandre, tout plein du nouveau contentement que Napoléon avait eu l'art de lui inspirer, donna à celui-ci une marque de la plus douce, de la plus aimable flatterie. A ce vers d'Œdipe :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

Alexandre, de manière à être aperçu de tous les spectateurs, saisit la main de Napoléon et la serra fortement. Cet à-propos causa dans l'assistance un mouvement de surprise et d'adhésion unanime[2].

. . . . . .

[1] Le Théâtre français donna successivement quatorze tragédies : *Cinna*, *Rodogune* et le *Cid*, de Corneille ; *Andromaque*, *Mithridate*, *Britannicus*, *Iphigénie*, *Phèdre* et *Bajazet*, de Racine ; *Œdipe*, *Zaïre* et *Mahomet*, de Voltaire ; *Manlius*, de La Fosse, et *Rhadamiste*, de Crébillon.

Les principaux rôles furent remplis par Talma, Lafont, St-Brix, et Mlles Raucourt, Duchesnois et Bourgoin.

(Note de l'Éditeur.)

[2] IX, 315.

Digitized by Google

Les deux empereurs, avec toute leur suite de rois et de princes, s'étaient rendus à Weimar pour y rester pendant les journées du 6 et du 7 octobre, et revenir le 8 à leurs importantes affaires. Entre Erfurt et Weimar se trouve la forêt d'Ettersbourg.

Le grand-duc de Weimar y avait fait préparer une ligne de pavillons élégants pour tous ses visiteurs couronnés. Celui des empereurs et des rois, placé au centre, était magnifique. Devant ces pavillons devait passer une masse immense de gibier, cerfs, daims, lièvres, retenus dans des filets, et obligés pour s'enfuir d'essuyer le feu des hôtes conviés à cette fête. Alexandre n'avait jamais tiré un coup de fusil, tant était douce la nature de ses goûts. Il abattit cependant un cerf, et il en tomba une multitude d'autres sous les coups de cette illustre compagnie de chasseurs. Une réception somptueuse attendait à Weimar les deux empereurs. Après un repas splendide, un bal réunit la plus brillante société allemande, Goethe et Wieland s'y trouvaient. Napoléon laissa cette société pour aller dans le coin d'un salon converser longuement avec les deux célèbres écrivains de l'Allemagne. Il leur parla du christianisme, de Tacite, de cet historien, l'effroi des tyrans, dont il prononçait le nom sans peur, disait-il en souriant; il soutint que Tacite avait chargé un peu le sombre tableau de son temps, et qu'il n'était pas un peintre assez simple pour être tout

Digitized by Google

à fait vrai. Puis il passa à la littérature moderne, la compara à l'ancienne, se montra toujours le même, en fait d'art comme en fait de politique, partisan de la règle, de la beauté ordonnée, et, à propos du drame imité de Shakespeare, qui mêle la tragédie à la comédie, le terrible au burlesque, il dit à Goethe :

« Je suis étonné qu'un grand esprit comme vous *n'aime pas les genres tranchés*[1] ! »

Mot profond, que bien peu de critiques de nos jours sont capables de comprendre.

Après ce long entretien, où il déploya une grâce infinie, et où il laissa voir à ces deux hommes de lettres éminents qu'il leur avait sacrifié la plus noble compagnie, Napoléon les quitta flattés comme ils devaient l'être d'une si haute marque d'attention [2] !

[1] Nous n'avons rencontré nulle part ces dernières paroles de l'Empereur, qui se trouvent sans doute consignées dans les Mémoires inédits de M. de Talleyrand. Nous faisons encore observer au lecteur qu'il faut distinguer dans ce passage les deux entretiens successifs que Napoléon eut séparément avec Wieland et avec Goethe.
Voyez ci-dessus page 80. S. S.

[2] IX, 328.
Voyez ci-dessus page 75 et suiv.

Digitized by Google

Les souverains accourus à Erfurt, ayant pris congé des deux empereurs, étaient successivement repartis. Le 14 au matin, Alexandre et Napoléon montèrent à cheval, au milieu de la population affluant de toutes parts, en présence des troupes sous les armes, et sortirent d'Erfurt à côté l'un de l'autre, comme ils y étaient entrés. Ils parcoururent ensemble une certaine étendue de chemin; puis ils mirent pied à terre, abandonnant leurs chevaux à des piqueurs, se promenèrent quelques instants ensemble, se redirent de nouveau et brièvement ce qu'ils s'étaient dit tant de fois sur l'utilité, la fécondité, la grandeur de leur alliance, sur leur goût l'un pour l'autre, sur leur désir et leur espérance de resserrer leurs liens; puis s'embrassèrent avec une sorte d'émotion.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

Alexandre et Napoléon se quittèrent émus, et se serrèrent de bonne foi la main, l'un du haut de sa voiture, l'autre du haut de son cheval. Alexandre partit pour Weimar et Saint-Pétersbourg, Napoléon pour Erfurt et Paris. Ils ne devaient plus se revoir, et aucun de leurs projets du moment, aucun ne devait se réaliser !

Napoléon, rentré à Erfurt, donna congé aux personnages, princes et autres, qui restaient encore, puis monta lui-même en voiture quelques heures après, laissant dans le silence et la solitude cette petite ville, qu'il en avait tirée un instant, pour la remplir de tumulte, d'éclat, de mouvement, et la replonger ensuite dans sa paisible obscurité. Elle restera célèbre cependant, comme ayant été le théâtre où fut donnée cette prodigieuse représentation des grandeurs humaines [1].

[1] IX, 346.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

GŒTHE ET WERTHER.

Digitized by Google

Digitized by Google

3

GŒTHE ET WERTHER.

LETTRES INÉDITES DE GŒTHE

LA PLUPART DE L'ÉPOQUE DE SA JEUNESSE,
ACCOMPAGNÉES DE DOCUMENTS JUSTIFICATIFS,

PUBLIÉES PAR KESTNER,

TRADUITES

PAR **L. POLEY.**

« ..... *Mais ce qui est sans égal et sans pareil*, c'est WERTHER. »
(Mme DE STAEL, *De l'Allemagne.*)

PARIS

E. GLAESER, LIBRAIRE,
9, RUE JACOB.

1855

Digitized by Google

Digitized by Google

PREFACE DU TRADUCTEUR.

Le livre dont nous offrons au public français une traduction, a eu en Allemagne, où il a été publié l'année dernière, sous le titre de *Gœthe und Werther*, un immense et populaire succès.

La raison de ce succès est facile à indiquer :

Les lecteurs de *Werther* — et c'est par millions qu'on les compte en Europe — ont dû être singulièrement éveillés par l'annonce d'une publication de pièces originales, à peine soupçonnées par quelques curieux et connues d'un petit cercle d'intimes. Ces lettres constatent que cette création *typique* de *Werther* n'est pas purement une œuvre de l'imagination du poëte, mais qu'elle a sa racine dans la vie réelle de celui qui fut plus tard, et de son vivant même, un *génie antique*.

Digitized by Google

Werther a vécu : c'est bien Gœthe. Mais le roman n'a peint que l'époque ardente, et qui fut passagère, de la jeunesse de Gœthe. L'issue de cette passion, la conclusion, si je puis dire, n'a pas été cependant transportée dans le poëme, telle qu'elle se présenta dès lors; le poëte l'a modifiée, soit parce qu'elle était *trop vraie pour être vraisemblable*, soit parce qu'il n'en a pas compris, à cette date, la naturelle grandeur. Elle a été remplacée, dans l'ouvrage, par un dénoûment à la fois plus vulgaire, plus dramatique et plus à la portée du sentiment de tous, par le suicide; et ce suicide, on le verra, fut réel : il est emprunté à un fait qui s'est passé à Wetzlar peu de temps après le départ de Gœthe.

Ces lettres sont donc, en somme, les *pièces justificatives* et *l'explication* de *Werther*, et c'est bien là ce qui les a fait rechercher si avidement en Allemagne, et ce qui leur assurera, je crois, en France, un succès pareil.

LE TRADUCTEUR de *Gœthe et Werther.*

Digitized by Google

A

MADAME LA DUCHESSE DE RAUZAN.

Zur Erinnerung.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Notre grand poëte n'est plus ; nous contemplons sa vie puissante ; nous examinons ses traces ; nous recueillons tout ce qui le concerne, afin de fournir à l'histoire les éléments impérissables dont elles forme sa langue éternelle, pour la gloire et l'instruction du genre humain. Nous allons ajouter à ces trésors une série de lettres autographes de *Gœthe* [1], datant la plupart de la période de *Werther ;* nous les ferons suivre de quelques documents explicatifs. Nous y trouvons l'homme qui, depuis, à dominé les idées de sa nation pendant un demi-siècle, dans les détails gracieux de la vie réelle, où nous reconnaissons les éléments de son grand poëme ; nous l'y voyons pareil à un jeune

[1] L'éditeur de ces lettres avait pris, peu de temps avant son décès, le 5 mars 1853, la résolution de les publier et de les faire précéder de cette introduction, dont le commencement indique l'origine dans les vives impressions, produites, il y a un certain nombre d'années, par la mort de Gœthe.

Plusieurs membres de sa famille, voulant accomplir les vœux du défunt, ont cessé leur opposition à cette publication.

Digitized by Google

aigle qui commence à agiter ses ailes, soupçonnant à peine qu'elles le porteront au plus haut soleil ; nous y voyons le jeune homme, l'ami, l'amant, sur les premiers chemins de la vie. Il nous a donné plus tard, dans *Vérité et Poésie*, l'histoire de sa vie. — Pour les extraits que nous donnons plus bas, voir le 22me vol. des Œuvres de Gœthe, édition de 1840.

Mais il y a avoué ses incertitudes sur la question de savoir si ce n'était pas plutôt les idées du poëte que les faits réels qui lui apparaissaient dans le brouillard des temps passés, et si les yeux du vieillard étaient encore capables de reconnaître et reproduire les couleurs de la jeunesse.

Nombre de personnes ont connu les sentiments de Gœthe pour une jeune fille appelée *Lotte*, et demeurant à Wetzlar ; car ses contemporains appréciaient dès lors ce jeune homme remarquable, et ils ont souvent fait mention de lui. Peu de temps après son départ définitif de cette ville, un jeune homme digne d'intérêt s'y était brûlé la cervelle. C'était Guillaume Jérusalem, fils du célèbre théologien de Brunswick, l'abbé Jérusalem. Deux ans après, le roman *les Souffrances du jeune Werther* fut publié. Le suicide fictif de ce Werther imaginaire, et le souvenir encore frais de la fin tragique de Jérusalem, attribuée aussi à un amour malheureux et presque coïncidant avec le séjour de Gœthe dans cette ville, agitèrent encore davantage les esprits déjà excités par le roman, et provoquèrent à la recherche des faits, dans lesquels on espérait découvrir le sujet d'une histoire si émouvante. D'innombrables anecdotes et interprétations inondèrent l'Allemagne, le public voulut reconnaître en Werther, tantôt Jérusalem, tantôt

Digitized by Google

Gœthe. Nous allons voir que ces allusions et ces conjectures n'ont pu se rapporter qu'à l'état du cœur de Gœthe. Les faits, particulièrement ceux qui sont relatifs à la catastrophe du roman, lui ont été étrangers. Gœthe a quitté pour toujours Lotte, lorsqu'elle était déjà fiancée. Et il n'a jamais revu la jeune femme. Il était âgé de soixante et dix ans, et elle avait soixante ans, lorsqu'il la rencontra à Weimar, où elle était allée voir sa sœur. Elle était à cette époque la vénérable mère de douze enfants, dont le quatrième est l'auteur de cette préface. Nos lettres rendront tout cela évident.

Pour bien comprendre le caractère de cette époque, il est indispensable de faire connaissance avec les amis avec lesquels Gœthe passa, pour ainsi dire, de la vie réelle dans la fiction. Les pages suivantes sont destinées à ce but. Si le fils s'étend ici complaisamment sur son père et sa mère dans ces commentaires historiques, il croit devoir le faire surtout par rapport à Gœthe, afin de mettre en lumière l'amitié intime de celui-ci pour les parents de l'auteur et d'expliquer la nature de leurs rapports.

Jean Chrétien Kestner, appelé « le futur » dans *Vérité et Poésie* de Gœthe (page 144 du 22me vol. des Œuvres complètes), et qui fut plus tard conseiller aulique à Hanovre, arriva à Wetzlar dans l'année 1767, à l'âge de vingt-six ans, en qualité de secrétaire de l'ambassade hanovrienne près de l'*Inspection* du tribunal de l'Empire. — Il était né à Hanovre le 28 août — jour de la naissance de Gœthe, — de l'année 1741. Son éducation avait parfaitement réussi, au milieu d'une famille heureuse et par les soins d'un gouverneur aussi savant que distingué. (Voyez n° 139 des documents). Un grand nombre d'hommes

Digitized by Google

fort honorables et qui sont restés ses amis durant de longues années, ont témoigné qu'il était dès lors un excellent jeune homme, et qu'il fut plus tard un homme solide, juste et bienveillant, d'un esprit et d'un cœur également riches. Gœthe, un de ces témoins, dit dans une de ses lettres : « Vous avez été pour moi l'idéal d'un homme heureux, par la modération de vos désirs et l'ordre de votre vie; votre ménage exemplaire a été pour moi un tableau joyeux et rassurant. » (Voyez n° 127.)

Pour faire connaître le caractère de ce personnage principal sur la scène où Gœthe entra à Wetzlar, nous avons ajouté aux lettres de Gœthe plusieurs de celles écrites par Kestner à ses amis de jeunesse, les frères de Hennings, assez connus. Elles contiennent des faits très-importants. Notre famille garde encore une autre correspondance datant du séjour de ces amis à l'Université. Tous les sentiments exprimés dans ces lettres sont profonds et purs. Ces jeunes gens, tendres comme des enfants, soupçonnant à peine le mauvais et le vilain côté du monde, pénétrés de principes austères, ramènent dans ces lettres toutes leurs pensées à leur amitié et fortifient leurs jeunes aspirations vers le bien et le beau, par la science, la nature et la poésie. Nous avons dû faire mention de ces lettres, quoique quelques-unes seulement aient été insérées dans ce livre. La beauté de l'âme qui brille dans ces lettres expliquera l'amitié pure et sublime qui fut offerte à Gœthe par le cœur si impressionnable de Kestner, à laquelle répondait l'âme énergique de Gœthe, et qui développa dans l'un et l'autre une rare noblesse de caractère.

Kestner, habitué au monde, souffrit d'abord de se trouver isolé dans une ville étrangère. Il charmait les ennuis de sa

Digitized by Google

solitude par des promenades dans la charmante vallée de la Lahn, qu'il parcourait, suivant son journal, à pied et à cheval. Mais il retrouva bientôt dans la famille de M. Buff, bailli de l'Ordre Allemand, ce qu'il venait de perdre en quittant la maison de son père. Cette famille était connue comme une des plus distinguées de la ville et comme le modèle d'un ménage gai et vertueux. Le père était un homme honorable et plein d'énergie, la mère était sous tous les rapports une excellente femme. Les habitants de la ville l'appelaient « la mère des beaux enfants. »

Kestner ne tarda pas à aimer la seconde fille, Charlotte. Il gagna son affection et la bienveillance particulière de la mère.

Lotte, malgré son caractère vif et enjoué, comprit la candeur et l'honnêteté de l'homme qui aspirait à sa main.

Une lettre à son ancien gouverneur, ainsi que d'autres à son ami, nous fait connaître le caractère de la mère et celui de la fille, et de Kestner lui-même, qui se reflète dans la joie peinte par cette lettre. Gœthe à élevé, dans la dernière lettre de *Werther*, un monument à cette femme rare, en faisant parler sa fille qui y raconte une scène de sa vie.

Cette famille heureuse perdit la mère dans l'année 1770. Lotte, comme par un choix tacite, hérita de ses fonctions et remplaça sa mère auprès de dix enfants.

Kestner, fiancé heureux, avait joui dès l'année 1768 jusqu'à 1772 du printemps de sa vie, lorsque la connaissance de Gœthe lui apprit à apprécier encore davantage les qualités de sa bien-aimée. Gœthe, qui devait étudier à Wetzlar la procédure du tribunal de l'Empire, et Kestner, qui, très-occupé des travaux de son emploi, trouvait tout

Digitized by Google

son monde dans une seule maison, ne s'étaient pas encore rencontrés, lorsque Gotter, ami de celui-ci, les présenta un jour l'un à l'autre dans le village de Garbenheim (appelé Wahlheim dans *Werther*). C'est à cette rencontre que nous devons l'esquisse du caractère de Gœthe, ébauchée par Kestner (document n° 1).

Peu de temps après, Gœthe fit la connaissance de Lotte dans un bal (voyez la description de la première rencontre de Werther et de Lotte dans le premier livre de *Werther*, lettre du 16 juin). Il se présenta le lendemain, pour la première fois, à la famille dans la maison allemande [1].

Gœthe trouva pendant quatre mois dans cette atmosphère consacrée par la mère défunte, un air pour respirer et vivre.

Lotte avait été le motif de sa première visite et de son introduction dans cette maison.

Les enfants rayonnants de santé et de beauté vinrent sauter autour de lui, étendre vingt mains vers lui, en poussant des cris de joie, parce que le nouveau cousin ou oncle aimait mieux leur conter des histoires et se laisser traîner par eux que de lire l'*Odyssée*. Aimé comme un fils par le bailli, comme un frère aîné par les enfants, il devint en peu de temps aussi l'ami intime de Kestner et de Lotte. Le cœur de Kestner lui donna la plus proche place près de son ami de jeunesse, M. de Hennings. Gœthe, le poëte, qui avait le culte de tout ce qui est beau, ne put que répondre à cette affection. Les deux jeunes hommes, en triomphant à chaque instant des plus grands dangers que

[1] Kestner donne une description de cette soirée, le 9 juin 1772, dans le fragment d'un brouillon de lettre (voir n° 2 des documents).

Digitized by Google

peut rencontrer l'amitié, reconnurent l'un dans l'autre les hautes qualités qui seules pouvaient rendre leur conduite digne d'une position si délicate et si difficile. Si Kestner ne pouvait offrir à Gœthe que son esprit lucide, son enthousiasme pour le bien et le beau, il ne faut pas oublier qu'ils étaient dans cet âge heureux de la jeunesse où des rapports d'âmes, pourvu qu'ils soient sincères, suffisent à produire l'amitié et la fraternité.

Le caractère particulier et la position de Lotte développaient en elle à un degré supérieur la dignité virginale, ordinairement le fruit de l'exemple d'une noble mère. Elle était élevée pour la vie réelle et heureuse ; aussi il n'y avait point d'élément sentimental dans son caractère. Les pages de *Werther*, où Lotte manifeste des idées romanesques ou un peu légères n'ont pas été empruntées à sa vie. Quand même une existence sentimentale aurait été conforme à son caractère, cette tendance aurait dû être absorbée par les soins maternels dont elle s'était chargée, à l'âge de dix-huit ans, et entourée toute la journée de dix enfants bruyants. L'accord heureux de ses devoirs et de ses dispositions maternelles augmentait sa jeune énergie. Elle conserva, en exerçant le pouvoir domestique d'une mère, la gaieté et la vivacité d'une jeune fille. Son air obligé de rigueur maternelle était gracieusement adouci par le bonheur de la fiancée. Telles étaient les qualités d'un caractère féminin où tout s'harmonisait dans une juste mesure, où tout était âme et respirait le sentiment de jeunesse sans arrière-pensée. Ce spectacle augmentait sans cesse la noble passion de Gœthe et son estime.

Les fiancés reconnaissaient de leur côté que le cœur de Gœthe était aussi généreux que franc. C'est ainsi qu'il

Digitized by Google

pouvait leur avouer, sans restriction, chacun de ses sentiments et en faire le sujet de leurs entretiens. La jalousie soupçonneuse, qui surveille avec inquiétude le rival et lui ferme la porte de la bien-aimée, était inconnue ici. Il n'y avait entre eux ni l'orgueil du vainqueur, ni la rancune de celui qui se trouve moins favorisé, ni la coquetterie de la femme adorée qui se plaît dans son triomphe. Aucun de ces trois amis n'avait une pensée ni un sentiment qui n'auraient pas été communs à tous les trois. C'était une harmonie autrefois à deux, maintenant à trois, un rapport bien rare dans l'histoire de l'humanité. Ce que nous venons de dire ici est le commentaire des passages de *Vérité et Poésie* (voir pages 115 et 117, vol. 27 de ses Œuvres complètes), où Gœthe fait le portrait de Lotte et expose ses rapports avec les fiancés. « Elle est gracieuse et bien faite, » dit-il de Lotte, « et sa nature est pure et saine. » Il appelle ses relations avec Lotte et son futur « une véritable idylle allemande à laquelle ce pays fertile fournissait la prose et une inclination pure la poésie. » Tous les trois, dans une tendresse mutuelle et généreuse, s'étaient habitués l'un à l'autre, sans l'avoir voulu et sans savoir comment ils étaient parvenus à ne pouvoir plus se passer l'un de l'autre.

Bien que l'époque dont il parle ici fût passée déjà depuis longtemps, que maint souvenir de détails se fussent effacés et qu'il confondît souvent ce qui s'était passé avant avec des faits postérieurs, nous voyons son cœur rajeuni par l'amour se rappeler vivement, quand il dit avec le sentiment mélancolique de son impuissance à le reproduire suffisamment : « Le poëte appellerait maintenant à son secours les forces assombries de son âme et leur deman-

Digitized by Google

derait vainement de lui présenter ces douces relations qui ont tant embelli son séjour dans la vallée de la Lahn. » Il ajoute en se consolant : « Heureusement son bon génie en avait pris soin et l'avait poussé de bonne heure à fixer, durant l'âge de la jeunesse vigoureuse, ses souvenirs, à les peindre et à les exposer courageusement en public à l'heure favorable. Il n'est pas nécessaire de dire d'une manière plus précise que c'est le petit livre de *Werther* dont il est question ici. » (Page 114, vol. 22e des Œuvres complètes.) En parlant ensuite de la bien-aimée, il assure naïvement « *qu'en ce temps-là* tous ses jours lui semblaient être des jours de fête et qu'il aurait fallu imprimer en rouge le calendrier tout entier. »

Pendant que la passion de Gœthe se développait, l'admiration de ses amis augmentait pour celui qui tantôt leur apparaissait comme un géant près d'eux, tantôt partageait naïvement leurs occupations, et qu'ils voyaient sacrifier la plus grande partie de son être au respect de leur bonheur. Aussi la douleur qui courbait Gœthe devint une douleur commune pour les trois amis.

Mais Gœthe souffrait trop. Après avoir vainement lutté pendant quelque temps, il prit la pénible et belle résolution de retourner de Wetzlar à Francfort. Il partit le 11 septembre 1772. Trois documents datant de ce temps prouvent de la manière la plus vive combien ce départ affligea ses amis. Nous les mettons ici l'un à côté de l'autre avec un véritable plaisir.

Gœthe déposa l'expression de la douleur que lui causait cette séparation dans les billets qu'il laissa le 11 septembre 1772 aux deux fiancés et qui commencent la série des lettres de Gœthe. Il a élevé, comme nous allons voir, un monument

Digitized by Google

durable à ce moment décisif de sa vie dans une des plus belles lettres du roman de *Werther*.

La page suivante du journal de Kestner nous fait voir la tristesse dans laquelle il laissa les deux fiancés et toute la maison du bailli.

10 septembre 1772.

« ... Docteur Gœthe a pris son repas à midi dans mon jardin; je ne savais pas que c'était pour la dernière fois... Docteur Gœthe est venu le soir dans la maison allemande. Lui, Lotte et moi, nous avons eu un remarquable entretien sur la vie à venir, sur le départ et le revenir, etc... Ce fut Lotte qui commença cet entretien. Nous convînmes que celui de nous qui mourrait le premier, devait, s'il le pouvait, donner aux survivants des nouvelles de l'autre vie. Gœthe devint tout triste, car il savait qu'il voulait partir le lendemain matin. »

11 septembre 1772.

« Gœthe est parti à sept heures du matin sans nous dire adieu. Il m'envoya un pli avec des livres. Il avait déjà *dit* depuis longtemps qu'il partirait subitement sans adieu, vers cette époque, pour Coblentz où l'intendant de guerre, M. Merk l'attendait. Ainsi, je m'attendais à cet événement. Cependant j'ai senti profondément que je n'y étais pas préparé. Je revins le matin des bureaux de la *Dictature*. « M. le docteur Gœthe, me dit-on, a envoyé cela à dix heures. » Je regardai les livres et le billet, pressentant le contenu de celui-ci. « Il est parti!... » et je m'affligeai beaucoup. Le petit Hans (Jean) vint bientôt après chez moi, pour s'informer s'il était en effet parti. La femme du conseiller intime Langen fit dire à ce sujet par une servante « que

Digitized by Google

c'était bien grossier de la part du docteur Gœthe d'être parti sans prendre congé. » Lotte lui fit répondre : « Pourquoi elle n'avait pas mieux élevé son neveu ? » Pour s'assurer, Lotte envoya une boîte qu'elle avait de Gœthe, dans la maison de celui-ci. Il n'y était plus. La femme du conseiller intime Langen a encore fait dire vers midi « qu'elle écrirait à la mère du docteur Gœthe pour lui faire connaître comment il s'était conduit. » Chacun des enfants, dans la maison allemande, dit : « Le docteur Gœthe est parti ! » A midi je causai avec M. de Born, qui l'avait accompagné à cheval jusqu'à Braunfels. Gœthe lui avait parlé de notre entretien d'hier au soir. Il était parti très-découragé. Je remis dans l'après-midi les billets de Gœthe à Lotte. Son départ l'avait attristée; elle pleura en lisant. Pourtant elle était contente de son départ, ne pouvant lui donner ce qu'il désirait. Nous ne parlâmes que de lui et je ne pouvais penser qu'à lui. Je défendis son départ que blâmait un esprit borné. Je le fis avec beaucoup de vivacité. Je lui écrivis ce qui s'était passé depuis son départ [1]. »

Ainsi, le 10 septembre fut le jour qui précéda cette remarquable séparation. Ouvrons *Werther* et nous y verrons que le 10 décembre est aussi la date de la lettre qui représente, à la fin du premier livre de ce roman, la veille de cette même séparation. Le journal de Kestner nous explique pourquoi chaque mot de cette lettre exprime la chaleur d'une amitié réelle et l'ardeur d'un amour fortement senti. C'était l'impression décisive que le poëte avait éprouvée, et

[1] Kestner alla voir Gœthe à Francfort peu de temps après. (Voir son journal, n° 10 des documents.)

Digitized by Google

qu'il lui tenait tellement à cœur de fixer pour toujours dans le tableau de son amour; aussi a-t-il respecté même la date de ce jour, le plus important de sa jeunesse.

Ce moment, à la fin du premier livre de *Werther*, est aussi celui où, dans le roman, la vérité et la fiction se séparent entièrement.

Gœthe emprunte, dans le deuxième livre, plusieurs faits à Jérusalem, particulièrement la catastrophe finale. La place de Lotte et de Kestner y est occupée par de nouveaux personnages aussi étrangers à ceux-ci que leurs aventures inventées. La réalité se borne à la correspondance avec les amis éloignés.

Nous devons ces lettres à la fuite de Gœthe, laquelle ce jour-là, le sépara d'eux pour toujours, à l'exception d'une courte visite [1]. Elles nous parlent comme des témoins de jeunesse du caractère et des sentiments que Gœthe, nous le voyons dans sa biographie, reconnaissait encore à peine en lui.

Nous voyons avec d'autant plus de plaisir sa biographie complétée par son propre témoignage, que nous trouvons le jeune homme regagnant ce que le vieillard, en décrivant la plus belle période de sa vie, qui d'ailleurs ne manque pas de détails brillants, a enlevé lui-même à sa gloire. Celui qui trouverait que, plus tard, en Gœthe l'homme du monde a fait tort au poëte et à l'homme, reconnaîtra dans nos communications les généreux éléments primitifs qui se sont répandus dans ses œuvres.

Les lettres suivantes sont complètes sauf quelques lacunes de la correspondance et quelques détails qui pour-

[1] Voyez le journal de Kestner, n° 19 des documents.

Digitized by Google

raient blesser des personnes vivantes. De nombreux amis qui ont vu les originaux peuvent attester que rien d'essentiel n'en a été supprimé et que tout ce que nous donnons est parfaitement conforme à la vérité. Pourtant quels que soient les signes nombreux d'originalité que puisse donner un livre imprimé, ce n'est qu'en voyant les originaux (des lettres) qu'on peut ressentir tout le charme que présentent ces reliques. Il semble que toute la variété des sentiments et impressions de Gœthe se reflète dans les traits élancés de son écriture, qui change souvent de caractère. Plusieurs lettres sont écrites sur une feuille quelconque, petite ou grande, mince ou grosse, telle que la main insouciante l'avait rencontrée sur sa table au milieu des brouillons de poëme ou d'articles de journaux ou d'enveloppes de lettres.

Malgré ce peu de soin pour la convenance extérieure, peu de ces feuilles manquent d'une certaine élégance de forme, qu'à son insu sa main leur donnait par une division harmonieuse des lignes et de l'espace. Quand il avait employé une feuille de papier à lettre, il mettait toujours beaucoup de soin pour l'enveloppe et le cachet. Il se servait le plus souvent de cire rouge. Son premier cachet portait la lettre G entrelacée selon le goût du temps; quelquefois c'était une cage entr'ouverte d'où s'envolait un oiseau. Après son voyage en Italie, il cachetait aussi avec des pierres gravées : une tête de Socrate, une Minerve, un lion, etc. Ses déviations de l'orthographe généralement employée sont frappantes. On les trouvera dans les lettres suivantes imprimées exactement d'après les originaux. Original même dans ses moindres actions ou « capricieux, »

Digitized by Google

comme il le dit lui-même, il ne se souciait pas de faire ses mots et phrases comme les autres.

Il employait avec la même insouciance de la grammaire les locutions de la vie commune. Plusieurs de ses constructions et de ses particularités d'orthographe ne sont devenues que plus tard la règle générale. Nous le voyons dans la suite se conformer peu à peu à l'usage commun.

Cette naïve indépendance, où l'humeur changeante du moment changeait souvent d'expressions et de termes, a produit aussi la diversité des formules mêmes qu'il employait dans ses lettres à Kestner. Tantôt il le tutoie, tantôt il lui dit *vous*, et dans le style du temps il désigne Hans, le frère cadet de Lotte, par *lui* (*Er*). Kestner trouvait aussi parfaitement naturel que Gœthe, dans les quelques lettres adressées à Lotte, se soit permis une liberté que Kestner lui-même, selon les idées de ce temps, ne pouvait pas prendre, savoir, de la tutoyer quelquefois. Il ne s'étonnait pas non plus de ce que cet homme extraordinaire, étrange et hardi en tout ce qu'il faisait et disait, le favori de tous, ne prononçât pas avec la formule la plus absurde du respect conventionnel de la société un nom qui était pour lui un poëme, et dont la prononciation avec un accent naturel était pour lui la seule compensation d'une privation ineffable.

Tout le monde, d'ailleurs, sait que le papier ne rougit pas et n'éprouve pas d'embarras.

Kestner, respectant la douleur de son ami, se livrait avec zèle, malgré ses nombreux travaux, à une correspondance suivie avec celui-ci; et Lotte, qui n'avait pas le temps d'écrire, lui envoyait par l'intermédiaire de Kestner les souvenirs qu'il réclamait. Pourtant, ces communica-

Digitized by Google

tions ne suffisaient pas à l'absent. Il voulait s'assurer à chaque instant de la continuation de ses relations avec cette famille. La parfaite entente avec tous les membres de la famille était si nécessaire à sa tranquillité, qu'il éprouvait du chagrin à l'idée que Sophie, la sœur cadette de Lotte, un enfant, ne lui avait pas encore pardonné un petit malentendu, un véritable enfantillage. (N° 16.)

Presque toutes ces lettres manqueraient de date, si Kestner, homme positif, n'y avait pas le plus souvent marqué le jour de leur arrivée. Nous avons rangé les lettres sans date, particulièrement celles à Hans, d'après la chronologie probable. La noble franchise de la passion toujours croissante de l'auteur nous donnait la mesure la plus certaine. Nous le voyons d'abord se méconnaissant lui-même, errer sans repos d'un endroit à un autre, de sorte qu'il put remercier ses amis à Friedberg pour l'avoir bien reçu, lui, « le malheureux; » nous voyons ensuite que la carrière littéraire et la critique ne l'occupaient pas suffisamment et qu'il demande à des amies de le charger de petites commissions, qui le distrairont de la pensée qui sans cesse le tyrannise, de son idée fixe, et qu'il entre sur ce sujet dans des détails minutieux; nous voyons la plaisanterie, qui, dans les âmes supérieures, est toujours voisine du dépit et du désespoir, jeter un rayon de soleil dans ses plus sombres tristesses; nous le voyons « avide d'amour, » comme il dit, à la recherche d'une distraction, d'un rêve qui pourrait remplacer celui qui l'avait trompé, l'illusion antérieure : cherchant, pour se reposer, parmi les jeunes filles de sa connaissance, des ressemblances avec celle de laquelle il doit se passer. Enfin, sa vigoureuse nature produit de ses propres ressources le remède approprié à sa

Digitized by Google

maladie ; son génie s'opposait à ce que cette passion dangereuse à son existence exerçât une influence pernicieuse. Son intérieur était sans cesse agité par de nouvelles créations de son esprit, jusqu'à ce que son grand poëme le délivrât entièrement de son beau fardeau.

C'est d'après cette marche générale et selon nous nécessaire de sa passion, que nous avons rangé les lettres.

Nous rencontrons dans les lettres écrites vers l'an 1773 un dépit qui s'accroît de nouveau, de sorte qu'il se reproche « de gaspiller son temps. » Pourtant il avait déjà écrit *Gœtz de Berlichingen* et il méditait alors *Werther!*

Cependant le mariage des amis approchait et par suite leur départ pour un pays lointain : dernière crise de cette importante époque de sa vie. Plus irritable que jamais, il croit découvrir pour la première fois de la jalousie dans une lettre de Kestner ; il répond avec une colère qui pourrait interrompre pendant un instant les belles impressions de nos lettres, si les preuves d'une loyauté mutuelle, provoquées par de tels incidents, ne nous rassuraient pas de suite. La lettre (n° 68), ce cri de colère, suffit seule, malgré quelques mots piquants, à nous démontrer les relations de Gœthe avec les fiancés et ses véritables sentiments encore transparents à travers son dépit qu'excusent les circonstances. Lui qui, au reproche que lui adresse amèrement le jeune mari, d'avoir, après les noces, déserté l'amitié, lui annonce, au milieu de l'explosion de sa colère, qu'il a reçu, par l'intermédiaire d'Annette, amie de Lotte, le bouquet de mariage de celle-ci et qu'il s'en est paré. Profondément affligé par cette solution, il porte à son chapeau le gage de sa perte et en même temps le symbole d'une vertu héroïque ; il explique cet acte par ces paroles encore

Digitized by Google

plus nobles : « J'apprends que Lotte est plus belle, plus aimable et meilleure qu'auparavant. » Ainsi l'amitié la plus pure le remplit tellement, que la joie qu'il éprouve au sujet des belles qualités de Lotte lui fait oublier sa douleur ; ses regards se réjouissent sans amertume de la valeur de celle-ci, dans le moment même où il est sûr de l'avoir perdue. Kestner, touché de cette générosité, se hâta d'écrire deux lettres pour calmer les blessures de l'ami irrité. Ces amis ne pouvaient se passer de leur bienveillance réciproque, et la réponse de Gœthe nous apprend que le malentendu n'a duré que six jours.

Deux autres explosions de sa colère (n°s 59 et 67), environ vers ce même temps, furent plus aimables. D'abord il s'afflige de ce que les fiancés ont chargé un autre de l'achat des bagues d'alliance, et une autre fois parce que les nouveaux mariés n'acceptaient pas son invitation de venir à Francfort. Il se crut la force nécessaire pour voir avec calme le bonheur amèrement regretté de son ami, tandis que celui-ci ne voulut pas d'un triomphe qui aurait trop coûté à Gœthe.

Le mariage fut célébré le jour de la fête des Rameaux de l'année 1773.

Les lettres postérieures au n° 76, sont adressées à M. Kestner, à Hanovre. Les dernières lignes de la lettre n° 76 semblent confirmer l'expérience psychologique, que l'imagination ne reproduit que des détails isolés de l'absent le plus cher, tandis qu'elle nous ramène libéralement le portrait entier de personnes moins aimées ou indifférentes à notre cœur.

Un an après cette période, il y eut un malentendu plus sérieux à cause de *Werther*. C'est le sujet de plusieurs let-

Digitized by Google

tres. Un hasard étrange a voulu que Kestner, qui était contrarié de se voir placé, lui et Lotte, au moins selon l'apparence, dans ce poëme, a dû participer sans s'en douter à la rédaction de ce roman. Jérusalem, pendant une de ses rares visites faites à Kestner, avait vu une paire de pistolets suspendus au mur et il les avait empruntés pour se tuer. Kestner, doublement effrayé par ce malheur, courut aussitôt que le bruit de ce suicide se répandit dans la ville, à la maison de Jérusalem, où il fut témoin des dernières souffrances de ce malheureux. C'est ce qui lui donna l'idée de recueillir tous les faits concernant celui-ci et d'en envoyer une relation à Gœthe. Or, les amis avaient pris l'habitude de se communiquer mutuellement, dans une correspondance continue, les événements du jour. L'original du billet de Jérusalem, copié presque littéralement dans *Werther*, existe encore tel qu'il est reproduit au n° 28 de nos documents. Il est déchiré en deux; ce qui est indiqué dans la copie par une ligne [1]. Il fut probablement jeté au milieu d'autres papiers inutiles, mais étant devenu remarquable après l'affreux événement, il en fut retiré. L'original de « la relation de Kestner sur la mort de Jérusalem » (n° 28), envoyé à Gœthe, demeurant à Francfort, vers la fin de novembre 1772 et renvoyé par celui-ci dans la lettre n° 47, vers le 20 janvier 1773, est aussi conservé. Par conséquent, Gœthe se trompe lorsqu'en reportant ses souvenirs sur cette époque de sa vie [2], il croit n'avoir reçu cette relation que plus tard, après avoir quitté les amis. Aussi ses idées de suicide se trouvent seulement dans les lettres an-

[1] L'édition allemande en contient le *fac-simile*.

[2] *Vérité et Poésie*, page 168, vol. 22°, Œuvres complètes.

Digitized by Google

térieures à cette période et non pas dans celles écrites dans le temps de la publication de *Werther*.

Après avoir reconnu, à l'aide de nos documents, de combien Lotte, Kestner et Gœthe sont supérieurs aux personnages de *Werther*, le rapport de l'homme au poëte frappe nos yeux. Les relations de Gœthe avec Lotte et Kestner lui ont fourni l'occasion de montrer sa haute valeur individuelle.

Car, qu'une jeune fille du naturel le plus heureux et bien élevée conserve, pendant des années, à un homme digne de sa confiance toute sa fidélité; que cet homme, d'un caractère ouvert, place une confiance illimitée dans la sincérité de sa fiancée et d'un ami de l'attachement duquel il est sûr, tout cela est la chose la plus ordinaire en le comparant à un amour si grand, si puissant et si beau qu'il lui donne la force de s'imposer la résignation la plus loyale et la plus héroïque, et transforme l'amant au désespoir en le plus dévoué des amis. Ce beau phénomène est étranger au roman. Le monde entier a décidé que ce poëme est le plus beau dans son genre. Mais nous voyons que la réalité a été plus belle que la poésie, et Gœthe a dû, à cause de l'invraisemblance des véritables faits, en inventer d'autres, pour donner au poëme le cachet de la réalité.

De quelle manière mystérieuse ne se confondent pas parfois les limites du bien et du beau! Le poëte a dû descendre des hauteurs de la morale pour atteindre les sommets de la poésie où il a trouvé la gloire. Le sujet de son amour fut glorifié dans son poëme, par cette idée qu'il est impossible de vivre sans posséder celle que nous aimons.

Mais lui-même, il fut trop grand pour se perdre dans le désespoir. La scène effrénée qui a poussé Werther au sui-

Digitized by Google

cide n'a pu être tirée du caractère de Gœthe. C'est pour cela qu'il lui a fallu emprunter à un homme moins énergique que lui les détails de la solution dans le roman. Les faits lui avaient été fournis par la relation de Kestner sur la mort de Jérusalem. Quelques passages de cette relation se trouvent mot à mot dans *Werther*. De même que le roman a abaissé Gœthe, il lui a fallu aussi abaisser les personnages inventés de Lotte et du mari de celle-ci. Le motif du suicide aurait manqué si la Lotte de *Werther* n'avait commis, dans la scène qui représente la crise du roman, une faute contre Albert, faute après laquelle elle renvoya Werther. Et la fin tragique du héros aurait fait couler moins de larmes, si le sort moins cruel avait condamné Werther en faveur d'un rival plus digne qu'Albert.

Le chagrin des nouveaux mariés, encore riches de frais souvenirs du temps passé avec Gœthe, dut être grand, lorsqu'ils virent ces relations profanées par ce même ami, pour y puiser les éléments d'un roman, qui pouvait provoquer des interprétations fâcheuses et les compromettre personnellement. Kestner dut se sentir blessé par la caricature d'Albert, et croire sa femme insultée par la Lotte du poëme, car l'amour de Gœthe pour elle était connu. Aussi, écrivit-il à Gœthe, après avoir reçu le livre, une lettre pleine de reproches, dont un fragment trouvé dans les papiers de celui-ci est ajouté à nos documents (n° 106).

Gœthe, l'ami, ne méconnut pas la gravité de ces reproches. Il avait publiquement glorifié une femme nommée Lotte. Il l'avait peinte dans un poëme où la réalité et la fiction se confondent, et qui porte dans toutes ses parties, inventées ou réelles, les vives couleurs d'une lutte réelle entre le désir et la résignation. Convaincu de sa faute, il ne

Digitized by Google

put répondre à ces reproches que par des prières touchantes (voir les nos 107 et 109), implorant son pardon. Et pourtant enivré par la gloire qui le surprenait, car l'Allemagne entière se trouvait déjà pleine d'une admiration passionnée pour *Werther*, il redisait à l'ami le concert de louanges qui retentissaient de tous les côtés en son honneur.

La lettre n° 107 tâche de calmer le cœur des amis : « Mes bien-aimés, quand le dépit vous prend, pensez donc que l'ancien ami, votre Gœthe, se renouvellant sans cesse, est maintenant plus que jamais le vôtre. » Confiant en leur intérêt à son triomphe, il veut les consoler dans la lettre n° 109, où il est écrit : « Si vous pouviez sentir la millième partie de ce qu'est *Werther* à mille cœurs, vous ne regretteriez pas votre participation à sa composition. » Il adresse particulièrement à Kestner ces paroles de consolation : « Si je vis encore, c'est à toi que je le dois, par conséquent tu n'es pas Albert, donc... » Il promit dans cette même lettre, pour calmer les amis, d'effacer dans un an, « de la manière la plus aimable et la plus tendre, tout ce qui pouvait être faussement interprété par le public. Mais il n'a pas rempli entièrement cette promesse, faite dans un premier mouvement ; sauf quelques changements dans les éditions suivantes de *Werther*. Les deux amis, d'après les documents nos 121 et 122, revinrent plus tard sur ce sujet. Mais des changements essentiels paraissaient impossibles, à mesure que le poëme, saisissant tous les esprits, était devenu la propriété d'abord de la nation allemande, ensuite des autres nations. Chaque pensée de ce roman était dorénavant une propriété publique, que l'auteur lui-même ne pouvait plus reprendre. Kestner doit l'avoir reconnu et s'être rassuré d'autant plus, que le secret du roman fut bien-

Digitized by Google

tôt suffisamment éclairci dans le vaste cercle de ses amis et connaissances, et que son caractère et celui de sa femme les protégeaient contre toute interprétation erronée.

La belle intimité des amis en général et particulièrement la position pleine de dignité et de bienveillance de Kestner vis-à-vis de Gœthe, se sont révélées d'une manière frappante, par la solution du malentendu produit par la faute de Gœthe. Son indiscrétion aurait été impardonnable s'il en avait pu prévoir la gravité et les effets sur les amis. Mais il ignorait complétement les exigences mesquines de la vie ordinaire et les égards dus aux amis. Loin de s'en inquiéter, il supposa avec la plus grande naïveté— dans les lettres nos 97-100, qui contiennent des indications plus ou moins obscures de la publication prochaine, et dans les nos 104 et 105, qui accompagnèrent les exemplaires du roman — que ses correspondants en seraient également enchantés. La lettre no 98 seule fait mention de la possibilité de les avoir heurtés et il les met en garde en plaisantant. Kestner, profondément chagriné et inquiet d'abord à cause d'un préjudice possible pour lui et sa femme, blâme Gœthe avec une franchise énergique, mais sans amertume (no 106). Ses lettres intimes à M. de Hennings (nos 108 et 109), permettent de voir le fond de son cœur, et prouvent la douceur et l'indulgence avec lesquelles il jugeait, excusait et pardonnait dans son intérieur la conduite du poëte. Ces lettres, qui renferment en même temps d'intéressants renseignements sur les rapports des époux avec Gœthe et son roman, n'ont pas besoin de commentaires.

C'est ainsi que dès l'origine le malentendu fut expliqué, sans interrompre la bienveillance mutuelle. La correspondance accoutumée entre Gœthe et Kestner continua jusqu'à

Digitized by Google

la mort de celui-ci, le 24 mai 1800. La dernière lettre conservée de Gœthe à Kestner, n° 137, porte la date du 16 juillet 1798. Il est probable que quelques autres lettres ont été égarées par suite de l'infirmité de Kestner, durant les dernières années de sa vie. Cet état précaire de sa santé et les nombreuses affaires de sa fonction restreignaient, dans les dernières années, la correspondance de Kestner; et Gœthe le lui reprocha amicalement dans diverses lettres.

Nous aurions désiré ajouter à nos communications les lettres de Kestner à Gœthe, citées dans plusieurs lettres de celui-ci. Mais feu M. de Muller, conseiller intime à Weimar, exécuteur testamentaire de Gœthe, ne les a pas retrouvées, probablement parce que Gœthe les avait détruites avec une quantité d'autres correspondances de vieille date. Mais il a eu la complaisance de nous communiquer la copie d'une lettre que Lotte avait écrite à Gœthe, de Wetzlar, où elle s'était retirée en 1803 pour quelque temps, par suite de l'occupation française du Hanovre; en outre, la copie de plusieurs lettres écrites par elle à Gœthe, durant sa visite chez sa sœur à Weimar, en l'an 1816. Ces lettres et quelques-unes de Gœthe à Lotte et à un fils de celle-ci, ne rentrent pas dans le cadre de nos communications. Nous croyons devoir citer les lignes suivantes d'une lettre de Gœthe, sous la date du 23 novembre 1803, parce qu'elles expriment des souvenirs de sa jeunesse en des termes pareils à ceux qui se trouvent dans *Vérité et Poésie*. Les voici :

« J'aime à me remettre à côté de vous, près de la belle rivière de la Lahn, et je regrette en même temps qu'une dure nécessité vous y ramène. Heureusement votre lettre, qui manifeste de nouveau et vivement votre esprit actif, me console. »

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES DE GŒTHE

ET

DOCUMENTS JUSTIFICATIFS.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES DE GŒTHE

ET

DOCUMENTS JUSTIFICATIFS.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES DE GŒTHE.

1.

FRAGMENT

D'UN BROUILLON DE LETTRE, DANS LES PAPIERS DE KESTNER,

Écrit au commencement de sa connaissance avec Gœthe.

Au printemps est arrivé ici de Francfort un certain *Gœthe*, docteur *juris* de son état, âgé de vingt-trois ans, fils unique d'un père riche; il vient pour se perfectionner ici *in praxi*—tel est du moins le dessein de son père,—mais son goût le porte à étudier Homère, Pindare, etc., etc., et tels autres sujets que son génie, sa manière de penser et son cœur lui inspireront.

Dès le commencement, les beaux esprits d'ici l'ont annoncé comme un de leurs confrères et collaborateurs à la *Nouvelle Gazette littéraire* et, en passant, comme philosophe. Ils se donnent beaucoup de peine pour se lier avec lui.

N'appartenant pas à cette classe de gens, ou plutôt n'ayant rien qui me rapprochât d'eux, je ne fis la connaissance de

Digitized by Google

Gœthe que plus tard et tout à fait par hasard. Un de nos principaux beaux esprits, Gotter, secrétaire de légation, me détermina un jour à aller avec lui au village de Garbenheim, notre promenade ordinaire. Là, je trouvai Gœthe couché sur le dos dans l'herbe, sous un arbre, s'entretenant avec quelques autres : un philosophe épicuréen (de Goué, grand génie), un philosophe stoïcien (de Kielmansegge) et un entre eux deux (Dr Kœnig). Plus tard il s'est réjoui que j'aie fait sa connaissance dans une telle position. On parla de maintes choses, en partie très-intéressantes. Pour cette fois je ne portai sur lui d'autre jugement, sinon que ce n'était pas un homme sans valeur. Vous savez que je ne juge pas à la hâte. Je trouvai déjà qu'il avait du génie et une vive imagination, mais cela ne me suffisait pas encore pour l'estimer excessivement.

Avant d'aller plus loin je dois essayer de le peindre, parce que je l'ai bien connu plus tard.

Il a beaucoup de talent, il est un vrai génie et un homme de caractère ; il a une imagination extrêmement vive, c'est pourquoi il s'exprime fréquemment en images et comparaisons. Il a aussi l'habitude de dire lui-même qu'il s'exprime toujours improprement, qu'il ne pourrait faire autrement, mais il espère en avançant en âge pouvoir penser et exprimer ses pensées mêmes et telles qu'elles sont.

Il est ardent dans toutes ses affections, il a pourtant beaucoup de pouvoir sur lui. Sa manière de penser est noble, libre de préjugés ; il agit suivant ses idées sans se soucier si cela plaît aux autres, si c'est la mode, si les bonnes manières le permettent. Toute contrainte lui est odieuse.

Digitized by Google

Il aime les enfants et peut s'en occuper beaucoup. Il est bizarre et il y a dans sa manière d'être, dans son extérieur, quelque chose qui pourrait le rendre désagréable. Mais auprès des enfants, auprès des femmes et beaucoup d'autres il est bien vu.

Il a beaucoup de considération pour les femmes.

Il n'est pas encore solide *in principiis* et il tend encore vers un certain système.

Par exemple, il fait grand cas de Rousseau, il n'en est cependant pas un adorateur aveugle.

Il n'est pas ce qu'on appelle orthodoxe, mais ce n'est pas par orgueil ou caprice, ou pour se donner des airs. Il ne s'ouvre sur certaines matières principales qu'avec peu de personnes, et ne dérange pas volontiers les autres dans leurs tranquilles idées.

Il hait, il est vrai, *scepticismum;* il tend vers la vérité et aspire à déterminer certaines matières principales, mais il croit déjà avoir sondé les plus importantes; pourtant, d'après ce que j'ai pu voir, il n'en est pas encore aussi sûr. Il ne va pas à l'église, à la communion non plus, aussi ne prie-t-il que rarement; car, pour cela, dit-il, je ne suis pas assez menteur.

Quelquefois, il est calme sur certains sujets; mais quelquefois, il n'est rien moins que cela.

Il a une grande estime pour la religion chrétienne, mais point dans la forme dans laquelle nos théologiens la représentent.

Il *croit* à une vie future, à un état meilleur.

Il cherche la vérité, cependant il s'attache plutôt à la sentir qu'à la démontrer.

Il a déjà beaucoup fait et il possède beaucoup de con-

Digitized by Google

naissances, beaucoup de lecture, mais il a encore pensé et raisonné davantage. Son principal but sont les arts et belles-lettres, ou plutôt toutes les sciences, à l'exception de celles par lesquelles on gagne son existence.

Kestner ajoute encore à la marge de ce brouillon rapidement fait :

« J'avais l'intention de le peindre, mais cela deviendrait trop long, car on peut beaucoup dire de lui. En un mot *c'est un homme très-remarquable.* » Et plus bas il ajoute :

« Je ne finirais jamais si je voulais le peindre entièrement. »

Digitized by Google

2.

FRAGMENT

D'UN BROUILLON DE LETTRE DES PAPIERS DE KESTNER.

Commencement de la connaissance de Gœthe avec Lotte.

Le 9 juin 1772, il arriva que Gœthe se trouva à un bal champêtre où mon amie était avec moi. Je ne pus y aller que plus tard et je m'y rendis à cheval. Mon amie y alla donc avec d'autres personnes, le docteur Gœthe était dans la même voiture et fit ici la première connaissance de Lotte. C'est un homme très-instruit, et la nature prise sous le point de vue physique et moral est le sujet principal de ses réflexions; et il a étudié la véritable beauté de ces deux côtés. Aucune femme ici ne l'avait encore satisfait; Lotte attira de suite toute son attention. Elle est encore jeune, et quoique n'étant pas d'une beauté régulière (je m'exprime ici suivant l'usage et je sais bien que la beauté n'a pas de règles fixes) elle a des traits avantageux et qui séduisent, son regard est comme une claire matinée de printemps, principalement pendant le jour, quand elle est animée par la danse; elle était gaie et n'avait fait aucuns

Digitized by Google

frais de toilette. Il aperçut chez elle le sentiment du beau de la nature et un esprit naturel, plus de gaieté que d'esprit.

Il ne savait pas qu'elle n'était plus libre; je vins quelques heures plus tard; et ce n'est jamais notre habitude de montrer dans des endroits publics autre chose que de l'amitié l'un pour l'autre. Il était ce jour-là excessivement gai; cela lui arrive quelquefois; en d'autres moments il est mélancolique. Lotte le conquit entièrement, d'autant plus qu'elle ne s'en donna aucune peine, mais qu'elle se laissa aller au plaisir. Le lendemain il ne pouvait pas manquer que Gœthe ne s'informât de la santé de Lotte après le bal. S'il avait connu d'abord en elle une jeune fille gaie qui aime la danse et le plaisir, il la connut alors d'un côté où est sa force, c'est-à-dire du côté domestique.

Digitized by Google

3.

GŒTHE A KESTNER.

Wetzlar, le 8 août 72.

Demain après 5 heures je vous attends; aujourd'hui — vous pourriez le deviner et vous devriez déjà me connaître assez — aujourd'hui j'étais à Atspach. Et demain nous irons ensemble et j'espère trouver des visages plus agréables. En attendant j'étais là; j'ai à vous dire que Lotte s'est grandement réjouie ce soir dans la vallée éclairée par la lune et qu'elle vous souhaitera une bonne nuit. J'avais l'intention de vous dire cela en personne, j'étais près de votre maison, il n'y avait pas de lumière dans votre chambre, je ne voulais pas faire de bruit. Demain matin nous prendrons le café sous l'arbre à Garbenheim où j'ai soupé ce soir au clair de la lune. J'étais seul — pourtant pas seul. Dormez bien. La matinée sera belle.

Digitized by Google

4.

GŒTHE A KESTNER.

Du 6 septembre 72.

J'ai murmuré hier pendant tout l'après-midi de ce que Lotte n'est pas allée à Atspach et j'ai continué à murmurer ce matin. La matinée est si belle et mon âme est si calme que je ne puis rester en ville, je vais aller à Garbenheim. Lotte disait hier qu'elle avait l'intention de faire aujourd'hui une promenade plus longue qu'à l'ordinaire. Non pas que je vous attende là-bas — mais je le désire de tout mon cœur et j'espère — un peu moins il est vrai, mais justement autant que mon espoir balance à peu près l'incertitude du désir. Je passerai donc ma journée dans l'incertitude, et j'espérerai et j'espérerai. Et si je dois rentrer seul au soir — vous savez ce qui convient à un sage - et combien je suis sage.

Digitized by Google

5.

GŒTHE A KESTNER.

Du 10 septembre 1772.

Il est parti ! Kestner. Lorsque vous recevrez ce mot il sera parti. Donnez à Lotte les lignes ci-jointes. J'étais très-raffermi, mais votre conversation m'a ôté toute ma force d'âme. Dans ce moment je ne puis vous dire qu'un adieu. Si j'étais resté un instant de plus chez vous je n'y aurais pas tenu. Maintenant je suis seul et je partirai demain. Oh ! ma pauvre tête !

Digitized by Google

6.

GŒTHE A LOTTE.

(Incluse dans la lettre précédente.)

J'espère bien revenir, mais Dieu sait quand. Oh! Lotte, que mon cœur était oppressé lorsque tu parlais, car je savais que c'était la dernière fois que je vous voyais. Non pas la dernière fois, et pourtant je pars demain. Il est parti! Quel esprit vous portait à parler ainsi que vous le fîtes? Comme je pouvais dire tout ce que je sentais : je ne pensais qu'à ma vie ici-bas, qu'à la main que je baisais pour la dernière fois; la chambre dans laquelle je ne retournerai plus et à votre cher père qui m'accompagna pour la dernière fois. Je suis maintenant seul et je puis pleurer, je vous laisse tous heureux et vous ne m'oublierez pas. Et je vous reverrai ; mais pour moi, quand ce n'est pas demain c'est comme si cela ne devait jamais être. Dites à mes chers garçons (petits frères de Lotte) que je suis parti. Je ne veux plus continuer.

Dans l'édition allemande se trouve un *fac-simile* de cette lettre.

Digitized by Google

7.

GŒTHE A LOTTE.

(Incluse dans la précédente.)

11 septembre 1772.

Lotte, les paquets sont faits, le jour commence à paraître, encore un quart d'heure et je serai parti. Ayant oublié de partager entre les enfants les images, je prends ce prétexte pour vous écrire et vous prier de le faire pour moi : car je n'ai rien à vous écrire. Vous savez tout, vous savez combien j'étais heureux tous ces jours-ci, et je pars; je vais auprès des personnes les meilleures et qui me sont les plus chères; mais pourquoi m'éloignai-je de vous? C'est ainsi! c'est mon sort de ne pouvoir ajouter un demain et un après-demain à ce jour, ce que j'ai fait bien souvent en riant. Soyez toujours de bonne humeur, chère Lotte, vous êtes plus heureuse que cent autres; ne soyez pas indifférente, et moi, chère Lotte, je suis heureux de pouvoir lire dans vos yeux la confiance que je ne changerai jamais.

Adieu, mille fois adieu!

GŒTHE.

Digitized by Google

8.

GŒTHE A KESTNER.

De Francfort.

Dieu vous bénisse pour toutes vos bontés et mille joies pour votre souvenir. Mes compliments aux chères filles.

Je rencontrai hier Schweizer et me moquai de sa vie à Wetzlar. « Avec qui avez-vous donc vécu, me dit-il? — Avec la maison allemande, répliquai-je.—Mais pas avec les Brandt, dit-il? — Certainement, lui dis-je. Et pourquoi donc pas? — Vous connaissez donc aussi le bailli? — Certes. — Lotte est une personne agréable. —Assez, lui dis-je, etc. »

Cela m'a consolé et m'était cher. Pourvu que je puisse entendre parler d'elle, dût-on dire même le contraire de ce que j'en pense.

Je n'ai pas de connaissances à Coblentz. Et vous savez comment les choses vont de ce côté-ci.

Digitized by Google

9.

GŒTHE A KESTNER.

Dieu vous bénisse, cher Kestner, dites à Lotte que je m'imagine quelquefois pouvoir l'oublier, mais qu'alors une récidive me tombe sur la tête et les choses sont pires que jamais.

Digitized by Google

10.

DU JOURNAL DE KESTNER.

En 1772, le 21 septembre j'accompagnai avec M. de Born, MM. de Hardenberg [1] et Freytag à Francfort.

Le 22... à 4 heures, j'allai chez Schlosser; Gœthe et Merck y étaient.

Ce fut pour moi une grande joie; il me prit dans ses bras et m'embrassa à m'étouffer presque... Nous allâmes au Rœmer où nous trouvâmes madame Merck avec mademoiselle Gœthe. Nous fîmes une promenade hors la porte. Tout à coup nous rencontrâmes une dame. En voyant Gœthe elle rayonna de joie; elle se précipita dans ses bras. Ils s'embrassèrent cordialement; c'était la sœur d'Antoinette. Le temps se passa en promenades et en causeries, ni madame Merck, ni Merck, ni Gœthe n'y faisaient attention. Nous allâmes à la maison de Gœthe où sa mère nous reçut, son fils m'ayant présenté à elle. Le père étant venu bientôt après, je lui fus présenté également et je causai avec lui. Les dames s'éloignèrent pour changer de toilette. Merck proposa d'aller entendre mademoiselle Gœthe qui était au premier à son piano. Elle

[1] Conseiller à Hanovre, plus tard prince de Hardenberg et chancelier d'Etat du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III.

Digitized by Google

joue admirablement; elle a une exécution extraordinaire. Après une pause elle me pria d'amener ici Lotte et elle me dit qu'elle l'aimait déjà beaucoup quoique loin d'elle. — A huit heures le conseiller Schlosser et moi nous partîmes.

1772. Le 23 au matin, Hardenberg vint me voir et j'allai chez lui. A neuf heures, je fus chez le docteur Schlosser. Nous allâmes chez Gœthe. Je visitai la maison. Nous allâmes avec Merck à la bibliothèque de la ville; vers midi au Rœmer. Je dînai chez le docteur Dietz. A trois heures de l'après-midi je fus chez Gœthe, nous allâmes à la foire et chez Antoinette, la fille du négociant Gerock. Je rentrai, je pris Schlosser au théâtre où se trouvaient aussi Gœthe, sa sœur et Mme Merck. Après avoir soupé chez Gœthe, je rentrai à onze heures.

Kestner retourna, le 24 septembre, à Wetzlar.

Digitized by Google

11.

GŒTHE A KESTNER.

Francfort, vendredi le 25 septembre 72.

Lotte n'a pas rêvé de moi. J'en suis très-fâché et je veux qu'elle rêve de moi cette nuit, cette nuit même, et elle ne doit pas vous le dire. J'ai été fâché de ce passage en le relisant dans votre lettre. Ne pas même rêver de moi, honneur que nous accordons aux choses les plus indifférentes qui nous entourent pendant la journée! Et moi donc, n'ai-je pas été auprès d'elle corps et âme et n'ai-je pas rêvé d'elle jour et nuit?

Par Dieu! je suis fou lorsque j'ai l'air de l'homme le plus raisonnable, et mon génie qui me conduisit à Wolpertshausen [1] est un mauvais génie... Non, c'était un bon génie, je n'aurais pas voulu passer mes jours à Wetzlar autrement que je ne l'ai fait; et pourtant les dieux ne m'accordent plus de tels jours, ils savent me punir et me tantaliser. — Bonne nuit. Je viens de la souhaiter à la silhouette de Lotte.

Samedi, après dîner.

C'était autrefois le temps que j'allais chez elle, c'était

[1] Ce fut à un bal à Wolpertshausen que Gœthe fit la connaissance de Lotte. (Voir n° 2.)

Digitized by Google

l'heure où je la rencontrais, et maintenant j'ai tout le temps de lui écrire. Si vous voyiez seulement combien je travaille. Quitter tout d'un coup tout cela, tout ce qui avait fait mon bonheur pendant quatre mois!

Je ne crains pas que vous m'oubliiez et cependant je cherche à vous revoir. Que les choses aillent ici comme elles peuvent, je ne veux revoir Lotte que lorsque je pourrai lui faire la confidence que je suis amoureux, très-sérieusement amoureux.

Comment vont mes chers garçons? que fait Ernest? Il vaudrait mieux ne pas vous écrire, et laisser mon imagination en repos; mais la silhouette de Lotte est suspendue là devant moi! C'est pis que tout. Adieu.

Digitized by Google

12.

GŒTHE A KESTNER.

Reçu à Wetzlar le 4 octobre 72.

Je l'ai dit : si l'étoffe plaît à Lotte autant qu'elle lui va bien, notre goût sera loué. Je ne l'envoie pas encore, car j'ai quelque objection contre la nuance bleue ; elle est trop dure, cela ne lui va pas. Ou du vert, tel que je le joins, ou paille ; — cette dernière couleur me serait la plus chère, car j'ai prophétisé que Lotte aimera un jour le jaune comme elle aime maintenant le rouge ; — il me serait donc agréable de le voir adopté. Écrivez-moi la résolution. Mais pas de bleu. Si, au milieu de ses tendres larmes d'adieu, elle peut aussi penser à moi, dites-lui que je suis encore cent fois auprès d'elle. Nous avons souvent parlé de Dorothée Brandt. Mme Merck a aussi dû en entendre parler. Venez bientôt à Friedberg, ou j'irai à Wetzlar. Mille choses à la belle aux yeux noirs. Du reste, Wetzlar est pour moi comme une ville morte. Mille compliments à mes chers garçons. Beaucoup de chance à Hans (Jean), et à Ernest un prompt rétablissement. Rappelez-moi au souvenir de M. le bailli.

GOETHE.

Digitized by Google

13.

GŒTHE A KESTNER.

Reçu à Wetzlar le 7 octobre 72.

Francfort, mardi le 6 octobre 72.

L'étoffe et la *Gazette littéraire* partent demain matin, ainsi que les images pour les garçons, afin que chacun ait sa part. Les querelles parmi nos prêtres augmentent tous les jours. Ils se prostituent de plus en plus, et nous y renchérissons. Je voudrais bien être encore assis aux pieds de Lotte et voir les garçons grimper sur moi. Comment va la maison allemande? la paix et la concorde y règnent-elles encore? Dorothée vit-elle toujours comme autrefois? Si j'étais maintenant à Wetzlar, j'aurais quelque chose à confier à Lotte dont vous ne devriez rien savoir. Adieu, cher Kestner, bien des choses à Dorothée et au bon Kielmannsegge. Est-il vrai que vous resterez encore cent ans à Wetzlar? On dit dans le public que les *Inspecteurs* se réuniront bientôt; qu'ils termineront les *suspensa*, que la seconde classe entrerait et que Hanovre reste! — Ce n'est pas pour l'Empire que je m'en soucie. Donnez les 4 florins à Born pour la *Gazette;* il doit la garder jusqu'à nouvel ordre.

GOETHE.

Digitized by Google

14.

GŒTHE A LOTTE.

Reçu à Wetzlar le 9 octobre 72.

Mille grâces à votre bon génie, Lotte d'or, qui vous poussa à me faire une joie inattendue. Fût-il aussi noir que le Destin, grâces lui soient rendues! Aujourd'hui, avant de me mettre à table, j'ai salué cordialement votre portrait; et à table, — je m'étonnai de cette lettre bizarre, je la décachetai et la mis sur moi. Oh! chère Lotte, comme tout est changé depuis que je vous vis pour la première fois! Ce ruban porte encore la couleur de la fleur naissante, mais il me paraît plus fané que dans la voiture, et c'est naturel. — Merci à votre cœur, que vous puissiez me faire encore un tel cadeau. Aussi j'allais me jeter dans les cavernes les plus sombres de mon chagrin. — Non, Lotte, vous me restez; que pour cela le Riche au ciel vous donne ses plus beaux fruits, et que celui à qui il les refuse sur cette terre, en trouve au paradis, là-haut, où de frais ruisseaux coulent entre des palmiers et où des fruits sont suspendus au-dessus comme de l'or; — cependant je voudrais être pour une heure auprès de vous.

Encore quelque chose avant de me coucher: nos deux amoureux [1] sont au comble du bonheur; ils se contentent avec des conditions très-équitables, et tout dépend maintenant de circonstances secondaires. Encore une fois, chère Lotte, bonne nuit.

[1] Il parle de sa sœur et de Schlosser, plus tard célèbre historien.

Digitized by Google

15.

GŒTHE A KESTNER.

Reçu à Wetzlar le 11 octobre 72, samedi.

Écrivez-moi donc de suite si les nouvelles sur Goué se confirment [1]. J'honore même une telle action, et je plains l'humanité. Au reste, je ne me soucie pas des observations de tabagie de tous les philistins (pédants) résumées en ces deux mots : « Voyez-vous? » J'espère ne jamais incommoder mes amis par une telle nouvelle.

Notre étoffe (puisqu'elle appartient aussi à la grande roue des choses), n'est donc pas encore arrivée? Cela m'étonne. Elle est partie d'ici il y a eu hier ou mardi huit jours. C'était un rouleau contenant l'étoffe, des images et des gazettes. Je viens d'envoyer mon domestique à la poste pour demander s'il est resté ici.

Il y a eu encore un accident : dans ledit rouleau il n'y a que deux aunes. — Vous recevrez la troisième par Born.

Que de centaines de fois je pense et je rêve aux scènes passées. Lotte, mes garçons! Et nous ne sommes éloignés que de douze heures!

Ils déclarent ici à la poste que le rouleau est parti pour Wetzlar, il y a eu hier, vendredi, huit jours. Soyez assez bon pour vous en informer.

[1] Un faux bruit avait été répandu que Goué s'était brûlé la cervelle.

Digitized by Google

16.

GŒTHE A KESTNER.

Reçu à Wetzlar le 22 octobre 72, de Francfort.

Voici quelques feuilles qui valent de l'or. Rappelez-moi au souvenir de Kielmannsegge ; elles lui feront plaisir. Le jeune Falck était hier chez moi : c'est un jeune homme gai, comme je les aime. Nous allons faire une promenade aujourd'hui, et je lui ferai connaître Schlosser.

Et Lotte ? — Quand je passe près de la porte de Friedberg, il me semble que je dois aller chez vous. Il me pèse sur l'âme de m'être querellé avec Sophie avant mon départ; j'espère qu'elle l'aura oublié et pardonné, sinon, je l'en prie. Écrivez-moi ce qu'elle pense de moi. Et Amélie, comment va-t-elle? Je vous prie de me donner sur Gotter des nouvelles plus claires, car le passage de votre lettre sur lui est trop mystérieux. Nous avons vendangé pendant ces quelques beaux jours et pensé plus à Lotte qu'elle ne pense à moi en trois mois. Pourtant j'espère, avec le temps, me délivrer aussi de ce tourment.

Digitized by Google

17.

GŒTHE A KESTNER.

Reçu à Wetzlar le 28 octobre 72.

Voici de nouveau des gazettes. Merci pour vos bonnes nouvelles. Et Lotte? Celui de vous deux qui ira le premier à Atspach exprimera en mon nom à ces bonnes gens tous mes vœux. Si vous saviez combien souvent je suis avec vous, et comment encore?—Quelquefois il me vient un doute; et je me figure Lotte en paniers, comme elles sont toutes, mais bientôt après je la vois de nouveau dans sa camisole aux raies bleues, et avec sa bonté ingénue qu'elle possède seule, et alors j'espère ne pas être perdu dans son âme parmi le grand nombre des insignifiants. Je n'ai pas revu Falck. Les tourbillons de la société l'avaient emporté. Rappelez-moi bien au souvenir de Kielmannsegge. J'avais l'intention de lui faire une visite à son lit de malade. Le troisième critique est de ces misérables qui sont condamnés à traîner leur vie dans les ténèbres de la présomption. Adieu! Vos commissions seront faites. Gotter est un homme louche. Fi sur le passage de sa lettre. C'est d'une ambiguïté insignifiante qui me dégoûte. Son bon cœur?... Eh bien, oui, les bons cœurs! Je connais la canaille aussi.

Digitized by Google

18.

GŒTHE A KESTNER.

Le malheureux Jérusalem ! La nouvelle fut pour moi terrible et inattendue; c'était une horrible chose que de recevoir cette nouvelle comme supplément du cadeau le plus agréable de l'affection. Le malheureux ! Mais ces diables, c'est-à-dire ces hommes méchants qui ne vivent que de vanité, qui n'ont dans leur cœur que le culte des idoles, qui prêchent l'idolâtrie, qui résistent à tout bon naturel, qui exagèrent et gâtent les forces, — ceux-là sont responsables de ce malheur, de notre malheur. — Que le diable, leur frère, les emporte ! Si le maudit prêtre..... n'est pas coupable, Dieu me le pardonne de lui souhaiter de se casser le cou comme Élie. Ce pauvre garçon ! Quand je revenais de mes promenades et que je le rencontrais au clair de la lune, je me disais : il est amoureux ! Lotte doit se souvenir encore que j'en riais.

Dieu sait que la solitude a miné son cœur et depuis sept [1] ans je connaissais sa figure. J'ai peu causé avec lui :

[1] Il n'est pas à notre connaissance qu'il ait connu Jérusalem auparavant. Aurait-il voulu dire sept mois ?

Jérusalem ne vint à Wetzlar qu'au mois de septembre 1771.

Digitized by Google

en partant je pris un de ses livres avec moi; je le garderai et je me souviendrai de lui tant que je vivrai.

Je vous remercie, mes enfants, c'est une consolation salutaire et excellente, quand je vois votre souvenir et votre joie. Il était pourtant bon que tout cela vînt ensemble : la vie et la mort, le deuil et la joie. Comme c'est tout autrement que lorsqu'on disait que Goué s'était brûlé la cervelle!

Adieu, rappelez-moi mille fois au souvenir de Lotte. Que vous êtes heureux!

Digitized by Google

19.

DU JOURNAL DE KESTNER,

Concernant le voyage de Gœthe à Wetzlar.

Le 6 novembre 1772. — Au soir vinrent deux de mes amis de Francfort, le conseiller Schlosser et le docteur Gœthe; le premier pour des affaires, le dernier pour voir ses amis.

Le 10 novembre 1772.—Schlosser et Gœthe sont repartis ce matin pour Francfort. Nous avons presque toujours été ensemble, ce qui m'a retardé un peu dans mes affaires.

Digitized by Google

20.

LA SŒUR DE GŒTHE A KESTNER.

Reçu le 7 novembre 72.

Embrassez de ma part votre chère Lotte et dites-lui que je l'aime de tout mon cœur.

S. Gœthe.

Digitized by Google

21.

GŒTHE A KESTNER.

Reçu le 12 novembre à Wetzlar.

Friedberg, le 10 novembre 72.

Je ne puis pas me vanter! Envoyé en commission locale, mon imagination s'occupe du passé et de l'avenir. Hier au soir j'étais encore chez vous, et maintenant je me trouve ici, dans ce malheureux Friedberg, attendant un couvreur avec lequel je dois m'entendre sur la réparation de mon maudit château. Vous pouvez penser que mon chemin pour venir ici était assez court, et comme je montai aujourd'hui de l'hôtel du Prince-Royal, et que je vis les murs de la maison allemande et le chemin que j'avais fait des centaines de fois, et que je tournai à droite, dans la rue Schmidtgasse. Je voudrais bien avoir pris congé hier au soir, ç'aurait été autant de fait, et j'ai été privé d'un baiser qu'elle n'aurait pu me refuser. Ce matin, j'étais sur le point d'y aller. S. m'en a empêché, et je lui jouerai pour cela un tour, car je ne veux pas souffrir seul. Certes, Kestner, il était temps que je m'en allasse. Hier au soir j'avais des pensées comme celles d'un homme qui doit être pendu.

Le couvreur est venu ici, et je suis au point où j'en étais auparavant. Mon père vient de m'envoyer un paquet que

Digitized by Google

je vais faire prendre; cela contiendra probablement aussi des choses édifiantes. En attendant j'ai été chez vous, et mon âme est encore avec vous et mes chers petits. Ah! si l'homme était né pour jouir des joies pures!

..... La lettre de mon père est là. Bon Dieu! si je devenais vieux, dois-je alors aussi devenir ainsi! Est-ce que mon âme ne doit plus s'attacher à ce qui est aimable et bon? C'est étrange! Il semble que l'homme devrait se détacher de tout ce qui est terrestre et petit à mesure qu'il vieillit. Il n'en est rien pourtant : au contraire, il s'attache de plus en plus à ce qui est terrestre, et il devient toujours plus petit. — Vous voyez, je suis en bon train de radoter, mais Dieu sait que ce n'est que pour m'occuper de vous et pour oublier *qui*, *où* et *ce que* je suis.

Schlosser est de retour d'une ambassade, l'amour lui inspire les protocoles, il a examiné les coins les plus reculés de l'enfer; en attendant, tout reste comme auparavant, et le résultat de nos courses et de nos efforts sera que nous ne disputerons pas le rang à une députation considérable d'inspecteurs.

Et quand je pense comme je suis revenu de Wetzlar, avec quelle affection j'ai été reçu et tout à fait au delà de mes espérances, alors je suis bien tranquille. Je vous l'avoue, j'étais à moitié effrayé, car ce malheur m'est déjà souvent arrivé.

J'arrivais, mon cher Kestner, le cœur entièrement plein et chaud; alors c'est une douleur infernale de ne pas être reçu comme on vient. Mais quelle différence! Dieu vous donne toute une vie comme ces quelques jours ont été pour moi.

On apporte le souper, et bonne nuit.

Digitized by Google

Encore une fois bonne nuit. Dites mille choses au cher vieux papa et à mes garçons. Rappelez-moi au concert, au souvenir de Lotte et à celui de Dorothée. Encore quelque chose. Lotte a un petit meuble qui est trop grand pour elle. Je lui avais demandé la permission de l'échanger contre un plus petit; envoyez-le-moi, bien emballé, par la diligence [1].

[1] Il parle d'un peigne dont il est aussi question dans les lettres n°s 35 et 37.

Digitized by Google

22.

GŒTHE A KESTNER.

Reçu à Wetzlar le 14 novembre 72, de Francfort.

Voilà de l'architecture allemande pour Kielmannsegge et vous.

Comment allez-vous et avez-vous parlé de moi au concert?

Vous avez, j'espère, reçu la lettre édifiante de Friedberg; je l'écrivis pour occuper mon âme, qui commençait à s'impatienter. De là je suis allé à Hombourg, et j'ai commencé à aimer la vie, puisque la présence d'un misérable comme moi peut faire plaisir à de si excellentes créatures.

Adieu, je me repose ici; lundi j'irai à Darmstadt, et mardi à Manheim, où j'espère avoir le plaisir de causer de Lotte avec Mlle Baschle.

Digitized by Google

23.

GŒTHE A KESTNER.

Reçu à Wetzlar le 15 novembre.

J'ai reçu aujourd'hui votre chère lettre pleine de souvenirs, et je dois au moins vous dire combien elle m'a fait de plaisir et combien je vous aime.

Lotte sait bien qu'il lui est permis de dire ce qu'elle veut; moi, pauvre diable, je suis toujours dans le plus grand désavantage. Malgré tout cela Lotte et les choses restent comme elles étaient.

Voici un exemplaire de l'architecture pour Falck. Où en sont mes têtes [1]? Occupez-vous-en bien. Voudriez-vous bien dire à Wandrer que j'ai pris des informations sur les oignons; les amateurs m'ont assuré qu'il était trop tard, qu'il fallait s'en occuper au mois de septembre, que les bons étaient déjà tous choisis. Malgré cela j'en ai fait demander chez l'Italien, qui m'a fait dire qu'il n'y en avait plus, car à cette époque ils poussent déjà.

[1] Il parle de silhouettes.

Digitized by Google

24.

KESTNER A M. DE HENNINGS.

Wetzlar, le 18 novembre 1772.

Je voudrais bien savoir en ce moment ce que vous pensez de moi, cher Hennings.

Je ne veux pas faire des excuses, mais je dois pourtant dire quelque chose qui y ressemble.

Justement la veille du soir où je reçus votre chère dernière lettre, Lotte me dit que je devrais bien vous écrire, n'ayant pas eu depuis longtemps de vos nouvelles. J'avais, en vérité, déjà commencé une longue lettre pour vous ; mais voulant vous entretenir en détail de quelques événements remarquables qui s'étaient passés autour de moi dans ces dernières années, et ayant été souvent interrompu, je ne voulais vous raconter que les choses les plus récentes, mais j'entrais de nouveau dans de si grands détails que je ne devais pas espérer en finir sitôt ; je veux donc changer mon plan et ne vous dire que les choses principales (comme en sommaire), pour rouvrir entre nous la communication.

Vous désirez apprendre davantage de ma fiancée, et je ne demande pas mieux que de vous en parler : j'ai tant à vous en dire ! Mon amie m'est devenue d'année en année plus chère. J'ai passé heureux et joyeux avec elle et sa mère toutes mes heures libres jusqu'il y a deux ans. Je vous

Digitized by Google

raconterais volontiers comment et de quelle manière, si cela n'était pas trop long. Il y a cet automne deux ans que notre repos reçut un coup fatal. La meilleure des mères qui ait jamais vécu et telle que l'imagination seule pourrait la peindre, tomba malade et mourut. Je crois que je ne vous l'ai pas encore écrit. Mais, d'un côté, je n'en avais pas la force ; de l'autre, je voulais vous raconter toutes les circonstances, qui sont très-remarquables. Pour cette fois, je veux seulement signaler l'influence qu'a eue cette mort sur Lotte. Elle sentit cette perte dans toute sa force. Sa gaieté diminua de plus en plus, car il lui échut la mission de remplacer la mère auprès des autres enfants; ce changement était naturellement très-important. Elle n'avait que dix-huit ans, et avait une sœur aînée qui jamais ne renonça au droit d'aînesse; mais il était si évident et si peu douteux que Lotte seule pouvait remplacer sa mère, que non-seulement le père, mais aussi sa sœur aînée et encore les jeunes enfants, même les domestiques et les étrangers, tacitement et sans s'être entendus, poussés par une conviction intérieure, tombèrent tous d'accord sur ce point ; et elle-même sentit sa destination si bien, qu'elle prit cette charge sur elle dès le premier moment et qu'elle s'en acquitta avec entière assurance, comme si on l'avait formellement instruite ou comme si elle y avait été dès longtemps destinée. Tous s'adressaient à elle, tout se faisait sur sa parole, chacun suivait ses ordres, même ses gestes; il semblait que la sagesse de la mère lui était échue en héritage. Jusqu'à cette heure, tout a marché ainsi ; elle est l'appui de la famille, elle a l'affection et l'estime de tous ceux qui la composent, et les yeux de tous ceux qui fréquentent la maison sont dirigés sur elle. Je vous le dis,

Digitized by Google

c'est presque un miracle; et pourtant personne ne semble s'en apercevoir, chacun trouve cela tout naturel.

Vous pouvez penser que cette circonstance a augmenté sa valeur à mes yeux; et si auparavant j'avais été encore irrésolu, ceci m'aurait décidé, sans me laisser le moindre doute; car ce qui était d'abord seulement un espoir, une probabilité, un germe et un projet, est devenu maintenant une certitude évidente, irréfutable, et se présente comme un fruit mûr et une perfection achevée. Vous me comprendrez aussi si je vous dis que cette position ne lui a pas seulement donné de l'aplomb, mais qu'elle la maintient, la protége et l'empêche de faire fausse route : chose trop facile pour des femmes qui ont assez de loisir pour chercher à se distinguer par la toilette, par la lecture et par d'autres soi-disant perfections. Un homme dont le jugement a de la valeur m'a avoué cet été qu'il n'avait encore trouvé aucune femme qui fût, à ce point au-dessus des faiblesses féminines ordinaires. Si je reçois avant d'avoir terminé cette lettre l'esquisse qu'il a faite de Lotte, je l'ajouterai encore.

Quoique les fonctions que cette situation ont amené pour Lotte soient de nature à faire que sa valeur demeure cachée à des yeux non pénétrants (Lotte n'étant pas dans le sens ordinaire une beauté brillante, elle l'est pourtant pour moi); — elle reste néanmoins toujours la fille enchanteresse qui pourrait avoir un grand nombre d'adorateurs, vieux et jeunes, sérieux et gais, habiles et sots, etc., etc. Elle sait bientôt leur faire comprendre qu'ils ont à chercher leur salut ou dans la fuite ou dans l'amitié. Je veux pourtant mentionner ici une de ces personnes comme la plus remarquable parce qu'elle a conservé une influence sur nous. Un homme, jeune d'années (23 ans), mais déjà

Digitized by Google

homme fait quant aux connaissances et au développement des forces de son âme et de son caractère, un génie extraordinaire et un homme de caractère était ici, d'après les intentions de sa famille, pour s'occuper de la procédure de l'empire; mais au fait pour chercher les traces de la nature et de la vérité, et étudier Homère et Pindare. Il possède du reste une fortune indépendante. Après un séjour assez long il fit par hasard la connaissance de Lotte, et trouva en elle son idéal d'une fille excellente; il la vit joyeuse et gaie; mais il s'aperçut bientôt que là n'était pas son côté fort; il la vit aussi dans la sphère domestique et devint en un mot son adorateur. Il ne pouvait pas longtemps ignorer qu'elle ne pouvait lui donner que de l'amitié, et sa conduite envers lui devint encore un modèle. Ce goût identique forma entre nous, en faisant plus ample connaissance, le lien le plus solide d'amitié, de sorte que je le place immédiatement après mon cher Hennings. Cependant, bien qu'il dût renoncer et renonçat par le fait à toute espérance quant à Lotte, il ne put pas, malgré toute sa philosophie et son amour-propre naturel, gagner sur lui de dompter entièrement sa passion: et il a des qualités qui peuvent le rendre dangereux à une femme qui sent et qui a du goût. Mais Lotte sut le traiter de manière qu'aucune espérance ne pût germer chez lui et que lui-même dût encore admirer sa manière d'agir. Son repos en souffrait beaucoup, il y eut bien des scènes mémorables, en conséquence desquelles Lotte monta encore dans mon estime et lui me devint encore plus cher comme ami. Parfois je dus m'étonner des changements bizarres que l'amour peut opérer même dans les hommes les plus forts et les plus indépendants. Souvent j'eus pitié de lui et il y eut en moi des luttes intérieures,

Digitized by Google

pensant d'un côté que je ne pourrais pas rendre Lotte aussi heureuse que lui, mais ne pouvant pas d'un autre côté me faire à la pensée de la perdre. Ce dernier sentiment resta le maître et je n'ai même pu découvrir en Lotte une trace de telles considérations. Bref, après quelques mois il commença par voir qu'il ne pouvait retrouver son repos qu'en se faisant violence. Dans un moment de détermination, il partit sans prendre congé après avoir fait déjà plusieurs fois de vaines tentatives de fuite. Il est à Francfort et nous entretenons une correspondance très-suivie. Bientôt il m'écrivit qu'il était redevenu maître de lui; immédiatement après je retrouvai en lui des changements. Dernièrement il ne put résister au désir de revenir avec un ami qui avait ici des affaires; il serait peut-être encore avec nous si les affaires de son ami n'avaient pas été terminées en quelques jours; car lui (Gœthe) suit son idée la plus immédiate et ne se soucie pas des suites; ceci provient de son caractère qui est tout à fait original.

Dans l'intervalle, mon père est mort aussi. Cet événement m'a fait connaître les tristes peines des hommes, et peut-être me les fera-t-il connaître encore davantage.

Je dois vous informer encore de mes affaires les plus intimes. Ma liaison avec Lotte n'est autre que celle d'un honnête homme qui donne à une femme la préférence sur toute autre et qui lui fait sentir qu'il désire de sa part la même chose, et qui accepte d'elle, si elle y consent, non-seulement un sentiment semblable, mais une résignation complète. Je crois que cela suffit pour lier un honnête homme, surtout quand cela dure pendant quelques années. Ajoutez encore que nous nous sommes distinctement expliqués, Lotte et moi, l'un envers l'autre, et que nous le fai-

Digitized by Google

sons encore avec plaisir, sans pourtant y ajouter des assurances et des serments. Depuis longtemps j'avais déjà déclaré mes vues et mon désir à sa mère, en ne lui cachant pas que j'avais encore des parents et qu'une union secrète n'était pas dans mon intention. Je n'en ai jamais dit une syllabe au père. On se fie à mon honnêteté, et on est tranquille parce que Lotte est jusqu'à présent encore trop jeune et encore trop nécessaire à la maison.

Quant à ma famille, je ne lui ai pas fait un secret, ni de ma liaison, ni de la préférence que j'avais pour Lotte, et cela dans des termes qui pouvaient facilement indiquer mon but. On ne s'est pas expliqué là-dessus. Je n'espérais pas de la part de mon père une résolution favorable, et le moment n'étant pas encore venu, je n'insistai pas sur ce point. Mais voulant enfin une fois m'occuper sérieusement de cette affaire et espérant que ma mère serait favorable à mon projet, je me suis expliqué enfin de ce côté sur mon désir et mon intention. Nous sommes là-dessus en correspondance. On me fait maintes objections, principalement que je n'ai pas encore de place fixe, que Lotte a beaucoup de sœurs et de frères et pas de fortune. J'ai bien réfléchi sur ces circonstances et j'ai donné des éclaircissements suffisants. Du reste je ne voulais faire pour le moment cette démarche que pour pouvoir être en état d'annoncer à Lotte et à son père le consentement de ma mère. Je serai obligé, avant de me marier, de faire des démarches ultérieures pour un emploi sûr. J'espère maintenant bientôt recevoir le consentement par écrit de ma mère. Cependant elle ne sera pas très-contente; mais j'ai tout bien pesé et je ne peux pas agir autrement. Je vous fais grâce de tous les autres détails. Tout irait bien si j'avais d'abord une position fixe. L'*In-*

Digitized by Google

spection paraît durer encore quelque temps et je serai obligé d'attendre. Il faut maintenant voir ce que le ciel ordonnera.

Adieu, mon ami, donnez-moi aussi bientôt de vos nouvelles.

K.

Du 28 novembre 72.

Digitized by Google

25.

GOETHE A KESTNER.

(Reçu à Wetzlar le 21 novembre 72.)

Je suis à Darmstadt, et je n'irai pas à Manheim ; au moment où nous allions partir, Merck fut empêché, car celui qui a une place en est l'esclave. Nous sommes tous les deux si contents d'être réunis et cela nous fait tant de bien que je ne veux pas y aller seul. Adressez vos lettres directement ici, et envoyez-moi les détails sur la mort de Jérusalem. Vous m'avez sans doute déjà écrit à Francfort, mais il faut si longtemps pour que les lettres arrivent ici ! J'ai causé ce matin longtemps avec Mme Flachsland de Lotte, de vous et de mes chers garçons. Merck ainsi que sa femme et Henry se rappellent à votre souvenir, dites mille choses de ma part à tous. Mon âme est souvent auprès de vous. Adieu.

GOETHE.

Digitized by Google

26.

LA SŒUR DE GŒTHE A KESTNER.

Samedi, Francfort 21 novembre 72.

J'ai envoyé, monsieur, votre lettre à mon frère, qui est à Darmstadt ; imaginez-vous qu'il est parti depuis lundi et qu'il n'a pas envoyé un mot ; n'est-ce pas trop fort ? — Mais c'est sa manière d'agir, vous y êtes probablement déjà habitué.

Mon frère me recommanda fortement, avant son départ, de copier pour votre chère Lotte quelques *Lieder* (chansons) ; mais comme il n'y en a que quelques-uns, je viens vous demander si, depuis cette époque elle ne s'est pas souvenue d'autres qu'elle désire avoir, en tout cas écrivez-moi si elle a la marche des *Deux Avares*, je l'y joindrai, la mélodie en est très-agréable. Voulez-vous être assez bon, monsieur, pour me rappeler au souvenir de toute la maison de Buff, mais très-amicalement ? et si vous faites cela très-gentiment, je vous promets de ne pas vous appeler la prochaine fois « monsieur, » mais « ami. »

G.

Digitized by Google

27.

LA SOEUR DE GOETHE A KESTNER.

Mercredi, le 25 novembre 1772.

Lotte doit se contenter de mon mauvais griffonnage ; en écrivant la musique je ne songeais pas aux paroles qui devaient en être placées dessous, mais je pense que ça sera lisible.

Je vous remercie, cher ami, des nouvelles que vous me donnez de mon frère, qui jusqu'à présent à été muet pour nous. Il avait écrit la semaine dernière à Nitte que vous n'iriez pas à Manheim, et cela me console, parce qu'il avait promis de me prendre avec lui. Vous souvenez-vous encore, mon ami, des bonnes demoiselles que nous allâmes voir à la dernière foire ? Elles se rappellent au souvenir de Lotte et au vôtre, et elles vous prient de venir nous voir bientôt. Jusque-là pensez aussi souvent à nous que nous pensons à vous.

G.

Digitized by Google

28.

NOTES DE KESTNER SUR LA MORT DE JÉRUSALEM.

Envoyées à Gœthe au mois de novembre 1772 [1].

Jérusalem était mécontent pendant tout le temps de son séjour ici, soit, en général, à cause de la place qu'il y occupait et que, dès le commencement, l'accès dans le grand monde (chez le comte Bassenheim) lui fut refusé d'une manière désagréable, soit en particulier, à cause de l'envoyé de Brunswick, avec lequel il eut bientôt après son arrivée, et au su de tout le monde, des disputes violentes qui lui attirèrent des reproches de la part de sa cour et eurent encore d'autres suites fâcheuses pour lui. Depuis longtemps il désirait quitter cette ville, et il y travaillait; ce séjour lui était odieux, d'après ce qu'il a souvent dit à ses connaissances, et je le savais déjà depuis longtemps, par mon domestique, qui le tenait du sien.

Outre ce mécontentement, il était aussi amoureux de la femme du secrétaire palatinal H... Je ne crois pas que celle-ci ait été disposée à encourager de telles galanteries, son mari étant très-jaloux. Cette passion devait donc complétement miner son repos et son bonheur.

[1] Voir les Œuvres de Gœthe, édition de 1840, vol. 22e, p. 168.

Digitized by Google

Il se dérobait toujours à tous les passe-temps et à toutes les distractions; il aimait à se promener seul au clair de la lune; il faisait souvent des promenades à pied, de plusieurs milles, et se laissait aller à son chagrin et à son amour sans espoir. Une nuit il s'égara dans une forêt; il finit pourtant par trouver un paysan qui lui montra le chemin, et il revint chez lui à deux heures du matin.

Cependant il garda toujours son chagrin pour lui seul, et ne le découvrit ni ses causes à aucun de ses amis. Il n'a jamais dit mot à Kielmannsegge de la H..., ce que je sais de source certaine.

Il dévorait beaucoup de romans, et il disait lui-même qu'il n'y avait presque pas de roman qu'il n'eût lu. Les tragédies les plus lugubres lui étaient les plus chères. Il lisait aussi des ouvrages philosophiques avec un grand zèle et les méditait. Il a même écrit plusieurs mémoires philosophiques que Kielmannsegge a lus et dont les opinions lui parurent très-hardies; entre autres choses il a lu de lui un mémoire dans lequel il faisait l'apologie du suicide. Il se plaignait souvent à Kielmannsegge des limites étroites qui étaient posées à la raison humaine, du moins à la sienne; il pouvait s'attrister profondément quand il parlait de ce qu'il désirait savoir, et de ce qu'il ne pouvait pas approfondir. (Je n'ai appris cette circonstance que dernièrement et elle me paraît être la clef d'une grande partie de son chagrin et de sa mélancolie qu'on lisait dans sa mine; cette circonstance lui fait honneur et paraît à mes yeux ennoblir sa dernière action). Le *Phédon* de Mendelssohn était sa lecture favorite, mais il était toujours mécontent de lui dans la question du suicide; il faut remarquer qu'il regardait ce dernier comme permis, malgré la certitude

Digitized by Google

qu'il avait au sujet de l'immortalité de l'âme. Il lisait très-assidûment les œuvres de Leibnitz.

En apprenant dernièrement la nouvelle du suicide de Goué, il n'en crut pas celui-ci capable, mais il discuta cette thèse très-ardemment en sa faveur, d'après ce que Kielmannsegge et beaucoup d'autres qui étaient avec lui m'ont assuré. Peu de jours avant qu'il mît à exécution son fatal projet, il était question de suicide, et il dit à Schleunitz « que ce devait être une bête d'affaire si le coup ne réussissait pas. »

Aussi, quelques jours auparavant, Brandt lui parla de ses longues promenades solitaires, et lui dit qu'il pourrait facilement lui arriver un malheur, citant, pour exemple, une personne qui s'était réfugiée pendant un orage derrière un mur qui s'était écroulé sur elle. Il répondit : « Cela ferait justement mon affaire. »

Dorthel, sœur de Lotte, promit de lui faire une couronne s'il mourait ici. Dans la maison de Brandt il s'est vivement plaint de R..., qui ne lui écrivait pas, et il a dit qu'il avait honte de venir, ne pouvant leur donner de nouvelles; et en s'adressant avec vivacité à Anne : « Oui, je vous assure, les torts de mes amis me font de la peine » (R... faisait la cour à Anne). Il dit à Kielmannsegge que R... avait une âme de boue; et que pourrait-on encore faire dans le monde si l'on ne pouvait même conserver un ami absent?

Ces jours-ci, étant dans la maison de Brandt et me voyant entrer dans la maison des Buff (ou plutôt croyant m'avoir vu, parce que c'était une autre personne qui entra), il dit avec un ton particulier : « Que Kestner est heureux, avec quel calme il y va ! »

Digitized by Google

Mardi dernier, il arriva avec une mine très-mécontente chez Kielmannsegge qui était malade. Celui-ci lui demandant comment il se portait, il répondit: «Mieux que je ne voudrais.» Ce jour-là il parla beaucoup de l'amour, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Au sujet de la *Gazette de Francfort*, il dit qu'elle lui plaisait depuis quelque temps plus qu'autrefois. Dans l'après-midi du même jour, il alla chez le secrétaire H..., et joua avec lui au taroc jusqu'à huit heures du soir. Anne Brandt s'y trouva aussi; Jérusalem l'accompagna chez elle. En cheminant Jérusalem se frappa souvent le front avec tristesse en répétant à plusieurs reprises : « Oh! si l'on était enfin mort, — si l'on était enfin au ciel! » Anne le plaisanta là-dessus, il lui demanda une place au ciel près d'elle; et en prenant congé, il lui dit : «Eh bien, c'est arrêté, j'aurai au ciel une place auprès de vous.»

Le mercredi, il y avait grande fête à l'hôtel du Prince-Royal, et chacun avait amené un hôte; il y alla aussi et amena avec lui le secrétaire H..., quoiqu'il eût l'habitude de dîner chez lui. Il se conduisit là comme toujours et plutôt gaiement. Après le dîner, le secrétaire H... l'emmena à sa maison chez sa femme. Ils prirent du café. Jérusalem dit à Mme H... : « Chère madame, c'est le dernier café que je prends avec vous.» Elle prit cela pour une plaisanterie et lui répondit sur ce ton. Cet après-midi (mercredi), Jérusalem alla seul chez les H... On ne sait pas ce qui s'y passa; peut-être faut-il chercher dans cette visite le motif de ce qui suit.

Le soir, à la nuit tombante, Jérusalem alla à Garbenheim, dans son hôtel habituel; il demanda si personne n'était dans la chambre en haut. Sur la réponse négative,

Digitized by Google

il monta, redescendit bientôt, sortit de la cour, tourna à gauche, revint bientôt après et alla au jardin ; la nuit survint tout à fait, il resta longtemps; l'hôtesse en fit ses observations; il sortit de nouveau, passa auprès d'elle sans dire mot, en marchant d'un pas agité, sortit de la cour et se sauva à droite.

Dans l'intervalle ou encore plus tard, quelque chose s'était passé entre H... et sa femme. H... a confié à une amie qu'il avait eu une querelle avec sa femne relativement à Jérusalem et que celle-ci avait demandé qu'il lui défendît la maison, ce qu'il avait fait le lendemain dans un billet.

Dans la nuit de mercredi à jeudi, il se leva à deux heures, il éveilla son domestique en lui disant qu'il ne pouvait pas dormir, qu'il ne se trouvait pas bien. Il fit faire du feu, demanda du thé, pourtant plus tard il eut l'air de mieux se porter.

Jeudi matin, H... envoya à Jérusalem un billet. La servante ne voulut pas attendre la réponse et s'en alla. Jérusalem venait de se faire raser. A onze heures Jérusalem écrivit un billet à H...; celui-ci ne voulut pas le recevoir du domestique, en lui disant qu'il n'avait pas besoin de réponse, qu'il ne pouvait pas entrer en correspondance, et du reste qu'ils se voyaient tous les jours à la dictature (bureau où ils travaillaient). Lorsque le domestique rapporta le billet non décacheté, Jérusalem dit en le jetant sur la table : « C'est bien » (peut-être pour faire croire au domestique qu'il s'agissait de choses indifférentes).

A midi, il dîna chez lui, mais ne prit qu'un peu de potage. A une heure, il m'adressa un billet et il écrivit en même temps à son envoyé en le priant de lui faire tenir pour ce mois ou le suivant son traitement. Le domestique arriva

Digitized by Google

chez moi. Je n'y étais pas, mon domestique non plus. En attendant, Jérusalem sortit, rentra chez lui à trois heures un quart et son domestique lui rendit le billet. Sur l'observation pourquoi il ne l'avait pas laissé à ma domestique, celui-ci lui répond qu'il n'avait pas voulu le laisser ouvert et sans cachet. — Jérusalem dit que cela n'aurait rien fait, que cela importait peu, que chacun pourrait le lire et qu'il devrait le rapporter. Le domestique se crut par là autorisé à le lire et me l'envoyer par un petit garçon qui sert dans notre maison. Sur ces entrefaites j'étais rentré, il pouvait être trois heures et demie lorsque je reçus le billet suivant :

« Oserais-je vous demander, monsieur, de me prêter vos » pistolets pour un voyage projeté[1] ? »

Le 29 octobre 1772, à 1 heure de l'après-dîner.

Comme je ne savais rien de tout ce que je viens de raconter, ni de ses principes (n'ayant jamais eu des rapports particuliers avec lui), je n'hésitai point à lui envoyer de suite les pistolets.

Le domestique avait lu dans le billet que son maître allait faire un voyage et Jérusalem le lui ayant dit aussi, il fit tous les préparatifs de départ pour le lendemain six heures. Il avait même demandé le coiffeur pour cette heure. Le domestique ne sut ni pour quel endroit, ni avec qui, ni comment il partirait. Mais il n'eut pas de soupçons, parce que son maître préparait toujours secrètement ses entreprises. Pourtant il s'était dit : « Est-ce que par hasard il voudrait partir secrètement pour Brunswick et me planter là? etc. » Il devait remettre les pistolets à l'armurier et les faire charger à balle.

[1] Un *fac-simile* de ce billet se trouve dans l'édition allemande.

Digitized by Google

Jérusalem travailla seul tout l'après-midi, fouilla dans ses papiers, écrivit, se promena souvent violemment dans sa chambre, d'après ce qu'ont rapporté les voisins au-dessous de lui. Il sortit plusieurs fois et paya de petites dettes aux marchands où il n'avait pas un compte courant. Il avait mis de côté une paire de manchettes et avait dit à son domestique qu'elles ne lui plaisaient pas, lui ordonnant de les rendre au marchand et de les payer si le marchand ne les reprenait pas. Le marchand préféra l'argent.

Le professeur de langue italienne vint à sept heures chez lui. Il le trouva inquiet et de mauvaise humeur. Jérusalem se plaignit d'un nouvel accès d'hypocondrie et de maintes autres choses, ajoutant qu'il ne pourrait faire mieux que de s'expédier hors de ce monde. L'Italien lui recommanda fortement de supprimer de pareilles idées par la philosophie, etc. Jérusalem lui répondit que cela ne se faisait pas si aisément, et ajouta qu'il désirait être seul en ce moment et qu'il pouvait s'en aller. L'Italien lui dit qu'il devrait aller dans le monde, se distraire, etc. Jérusalem répliqua qu'il sortirait encore. — L'Italien, voyant les pistolets placés sur la table, eut de tristes pressentiments; il s'en alla à sept heures et demie chez Kielmannsegge où il ne parla que de Jérusalem, de son agitation et son découragement, mais sans dire mot de sa crainte, croyant qu'on rirait de lui.

Le domestique entra chez Jérusalem pour le déchausser; mais celui-ci lui dit qu'il sortirait encore, ce qu'il fit en effet. Il se promena hors la porte dite Silberthor, sur la prairie de Starke et ailleurs dans les rues, passant rapidement sans regarder et le chapeau enfoncé sur les yeux devant diverses personnes. On le vit aussi vers ce temps s'ar-

Digitized by Google

rêter près de la rivière comme s'il voulait s'y jeter.

Il rentra chez lui avant neuf heures, dit au domestique de mettre encore du bois dans le poêle, parce qu'il ne se coucherait pas de si tôt, et d'arranger tout pour six heures du matin. Il se fit aussi apporter une bouteille de vin. Le domestique se coucha tout habillé pour être prêt de très-bonne heure, car son maître était toujours exact.

Jérusalem, se trouvant seul, semble avoir préparé tout pour son affreux projet. Il avait déchiré toutes ses lettres et les avait jetées sous le bureau où je les ai vues moi-même. Il avait écrit deux lettres : une à sa famille, l'autre à H... ; on suppose aussi qu'il avait écrit encore une lettre à l'ambassadeur Hœffler, qui l'a peut-être supprimée. Les lettres ont été trouvées sur le bureau. La première de ces lettres vue le lendemain matin par le médecin ne contenait, d'après ce que m'a dit le docteur Held qui l'a lue, que ces lignes :

« Cher père, chère mère, chères sœurs et cher beau-frère, pardonnez à votre malheureux fils et frère; que Dieu, Dieu vous bénisse! »

Il demandait pardon, dans la seconde lettre, à H... d'avoir troublé la tranquillité et le bonheur de son ménage et d'y avoir produit la discorde, etc. D'abord son inclination pour sa femme n'avait été que purement vertueuse, etc... Mais il espérait qu'il lui serait permis dans l'éternité de lui donner un baiser, etc.

On dit que cette lettre était composée de trois feuilles et se terminait par ces mots : « Une heure. Nous nous reverrons dans l'autre vie. » Il est probable qu'il s'est tué aussitôt qu'il a eu fini cette lettre.

Je tiens ces détails de quelqu'un auquel l'ambassadeur

Digitized by Google

Hoeffler avait confidentiellement communiqué le contenu de la lettre. L'ambassadeur en a conclu qu'il a existé des relations vraiment coupables entre lui et la femme H... Mais il n'a pas fallu grand'chose pour troubler la tranquillité de H... Il me semble que l'ambassadeur tâche de détourner l'attention tout à fait de lui en la dirigeant sur cet événement d'amour, parce que le chagrin qu'il a causé à Jérusalem a été bien pour quelque chose dans la résolution de celui-ci, particulièrement parce que l'ambassadeur avait demandé à diverses reprises le rappel de Jérusalem, et lui avait attiré, il y a peu de temps, de fortes réprimandes de la part de sa cour. D'autre part, le prince héritier de Brunswick, qui était bien disposé pour lui, avait écrit il n'y a pas longtemps de prendre encore patience à Wetzlar et de lui écrire, s'il avait besoin d'argent, sans s'adresser à son père, le duc.

Ces préparatifs faits, à peu près vers une heure il s'est tiré un coup de pistolet au-dessus de l'œil droit. On n'a pas retrouvé la balle. Personne, dans la maison, n'a entendu le coup de feu, excepté le Père gardien des Franciscains, qui a aussi vu l'éclair de la poudre, mais n'y a pas fait attention, parce que le silence continua. Le domestique avait peu dormi la nuit précédente, et sa chambre est au fond de la maison, ainsi que les chambres à coucher des autres locataires.

Il semble qu'il s'est tué assis dans le fauteuil devant son bureau. Le dos et les bras du fauteuil portaient des taches de sang. Il a glissé ensuite du fauteuil et est tombé par terre, où il y avait encore beaucoup de sang. Il a dû certainement se rouler par terre, dans son sang. Une grande mare de sang était près du fauteuil; le devant de son gilet

Digitized by Google

en était aussi taché. Il s'est avancé ensuite, tournant autour du fauteuil, vers la fenêtre, où il y avait encore beaucoup de sang, et où il est resté épuisé et couché sur le dos. Il était complétement habillé, botté, portant une redingote bleue et un gilet jaune.

Le domestique entra avant six heures du matin dans la chambre de son maître pour le réveiller. La bougie était consumée jusqu'au dernier bout; il faisait nuit. Le domestique voit Jérusalem couché par terre; il aperçoit de l'humidité et croit que son maître a vomi; mais en apercevant le pistolet tombé par terre et du sang, il s'écrie: « Mon Dieu, monsieur l'assesseur, qu'avez-vous fait? » Il le secoue, mais celui-ci ne répond pas; il râle seulement. Le domestique court chez les médecins et les chirurgiens. Ils arrivent; mais il n'y avait plus d'espoir. Le docteur Held me raconta qu'il l'avait trouvé couché par terre, que le pouls battait encore, mais qu'il n'y avait plus rien à faire. Tous les membres étaient comme paralysés, parce que la cervelle avait été atteinte et sortait du crâne. Néanmoins il lui ouvrit une veine du bras : il a fallu tenir le bras déjà refroidi. Le sang a coulé. Il a encore respiré; parce que le sang, en circulant encore dans les poumons, les mettait en mouvement.

Le bruit de cet événement se répandit rapidement; toute la ville en fut effrayée et profondément agitée. Je ne l'appris que vers neuf heures; je pensai à mes pistolets, et depuis longtemps je n'avais pas été aussi épouvanté. Je m'habillai et y courus. Il était déposé sur le lit; son front était couvert; sa figure était déjà celle d'un mort; il ne faisait plus aucun mouvement. Seulement les poumons remuaient encore et râlaient affreusement, tantôt faiblement, tantôt plus fort. On attendait sa fin.

Digitized by Google

Il n'avait pris qu'un verre de vin. Des livres et des manuscrits étaient jetés çà et là : *Emilia Galotti* [1] était ouvert sur un bureau près de la fenêtre ; à côté de ce livre se trouvait un manuscrit in-quarto de la grosseur d'un doigt, traitant de questions philosophiques. La première partie avait pour titre : *De la liberté*. Il y était question de la liberté morale. Je l'ai feuilleté pour voir si les matières se rapportaient à sa dernière action, mais je n'y ai rien trouvé. Il faut dire que j'étais si ému et consterné que je ne me rappelle rien de son contenu, ni la scène d'*Émilia Galotti* non plus, malgré l'attention que j'y avais mise. Pourtant je l'ai regardée exprès.

Il mourut vers midi, et fut enterré à onze heures moins un quart du soir, dans le cimetière ordinaire (sans que les médecins eussent fait une autopsie, parce que la chancellerie du maréchal de l'empire craignit d'intervenir dans les priviléges des ambassadeurs). L'enterrement se fit dans le plus profond silence, à la lueur de douze lanternes. Quelques personnes suivaient le cortége. Des garçons barbiers portèrent la croix devant le cortége. Aucun prêtre n'y assistait.

Cet événement a produit sur tout le monde une expression extraordinaire. Ceux même qui ne l'avaient vu qu'une fois à peine, ont de la peine à se calmer. Beaucoup d'autres ne peuvent depuis dormir tranquillement. Ce sont particulièrement les femmes qui prennent un grand intérêt à son sort. Il était complaisant pour le sexe et sa figure était intéressante, etc.

[1] Un drame de Lessing.

Digitized by Google

29.

SUPPLÉMENT

A L'HISTOIRE DE LA MORT DE JÉRUSALEM.

On prétend avoir des renseignements secrets venant de la bouche du secrétaire H... Celui-ci avait été obligé, le mercredi avant la mort de Jérusalem, d'aller chez l'ambassadeur, lorsque Jérusalem était venu prendre le café avec H... et sa femme. Le mari remarqua à son retour l'air extraordinairement sérieux de sa femme et le silence de Jérusalem. L'un et l'autre lui semblaient suspects, d'autant plus qu'il trouva sa femme et Jérusalem très-changés. Jérusalem partit. Le secrétaire fit ses réflexions; le soupçon que quelque chose de fâcheux pour lui se serait passé pendant son absence le préoccupe, car il est très-méfiant et jaloux. Il fait cependant semblant d'être calme et gai, et veut avant tendre un piége à sa femme. Il dit qu'il a souvent dîné chez Jérusalem, si elle n'était pas d'avis de l'inviter aussi une fois à dîner chez eux? — La femme répond que non, et ajoute qu'il faut rompre tout à fait avec Jérusalem; qu'il commençait à se conduire de manière qu'elle serait forcée de cesser toute relation avec lui, et qu'elle se croyait obligée de raconter à son mari ce qui s'était

Digitized by Google

passé pendant son absence. Jérusalem s'était jeté à ses genoux et avait voulu lui faire une déclaration d'amour. Il va sans dire qu'elle s'était mise en colère et qu'elle lui avait fait beaucoup de reproches, etc. Elle exigea que son mari lui défendît sa maison, ne pouvant ni ne voulant plus entendre parler de Jérusalem ni le revoir.

C'est par suite de cela que H... écrivit le lendemain matin un mot à Jérusalem, etc.

Digitized by Google

32.

LA SŒUR DE GŒTHE A KESTNER.

Vendredi le 4 décembre 1772.

Je viens de recevoir votre lettre, cher ami, les deux exemplaires demandés arriveront prochainement. Écrivez-moi seulement si vous désirez que je les envoie de la même manière que l'autre exemplaire, et si la poste s'en charge. — Adieu.

Mon frère nous a écrit; il ne songe pas encore à revenir.

Digitized by Google

33.

GŒTHE A KESTNER.

Reçu à Wetzlar le 8 décembre 72 et datée du 6.

Je suis encore à Darmstadt et tel que j'étais toujours. Que Dieu vous bénisse, et que tout amour et toute bonne volonté soient avec vous sur la terre. Le séjour d'ici m'a fait beaucoup de bien, mais en somme il n'y aura pas d'amélioration. *Fiat voluntas.* J'ai vu par votre lettre que vous êtes heureux et que vous n'avez point d'envie de vous brûler la cervelle. Ce qui est du reste impossible chez quiconque monte les trois marches en pierre qui conduisent à la maison de M. le bailli Buff. Qu'il plaise à Dieu de nous conserver ce bonheur, *in sæcula sæculorum.* Le peu de cas que fait Lotte de mes loyales intentions à ne pas lui écrire des lettres m'a fâché un peu, c'est-à-dire beaucoup, mais seulement peu de temps, comme je me fâche d'habitude de toutes ses petites méchancetés : ce dont la petite Dorothée Brandt, à qui Dieu veuille accorder bientôt un bon mari, m'a raillé plus d'une fois.

Les gens d'ici vous veulent tous du bien. Adieu. Ne cessez pas tant que vous m'aimez de vous souvenir de moi, et ne me refusez pas un peu de papier et quelque griffonnage que vous devez pourtant souvent dépenser pour les malheureux défauts de l'Empire.

Adressez dorénavant, mon cher ami, vos lettres à Francfort.

Digitized by Google

34.

GŒTHE A KESTNER.

Reçu à Wetzlar le 13 décembre 1772.

C'est charmant, j'allais demander si la petite Léonore y est lorsque votre lettre est venue me l'annoncer. Oh! si j'y étais, je critiquerais vos causeries et je rendrais la vie dure à Schneider; je crois que j'aimerais cette demoiselle plus que Lotte. D'après le portrait, c'est une charmante fille, de beaucoup mieux que Lotte; au moins autant. Et moi, je suis libre et j'ai besoin d'aimer. Je dois tâcher d'y aller; mais cela ne vaudrait encore rien.

Me voilà de retour à Francfort, j'ai de nouveaux projets et caprices que je n'aurais pas si j'avais un amour au cœur. Adieu; écrivez-moi bientôt. Voici trois exemplaires de l'architecture; remettez les autres à de bonnes gens, à M. Schneider, par exemple, et dites-lui bien des choses de ma part.

Digitized by Google

35.

GŒTHE A KESTNER.

Reçu à Wetzlar le 16 décembre 72.

Hier au soir, cher Kestner, je me suis entretenu une heure pendant le crépuscule avec vous et Lotte. Bientôt il fit nuit, je voulus sortir. Sur cela, en tâtonnant par la porte, je me tournai trop à droite et j'y touchai du papier, c'était la silhouette de Lotte. Ce fut une agréable sensation. Je lui dis bonsoir en sortant. Je me rappelle à l'instant qu'elle doit m'envoyer l'objet en question. Mon cher Kestner, ayez soin qu'elle vous le donne, mettez-le bien dans une boîte. Qu'elle coupe un patron qui en indique la grandeur, ne lui laissez pas de repos, je ne vous écrirai pas un mot avant d'avoir reçu le peigne. Car nous sommes de pauvres hommes matériels. Je désire de nouveau avoir quelque chose d'elle, tenir dans mes mains quelque chose à elle, une marque matérielle par laquelle les biens spirituels indivisibles de la grâce, etc... ainsi qu'on dit dans le catéchisme.

Votre lettre me fait beaucoup de plaisir, cher Kestner. Envoyez-moi une silhouette de Léonore en grand. Je l'aime beaucoup. Ne me gâtez pas cette jeune personne. Depuis mon retour de Darmstadt, je suis d'assez bonne hu-

Digitized by Google

meur et je travaille courageusement. C'est une œuvre étrange comme toujours; qu'il en sorte ce qui pourra!

N. B. Nous cesserons tous à la fin de l'année de rédiger la *Gazette*. Je travaillerai alors d'autant plus. Répandez cette nouvelle parmi tous ceux qui prennent de l'intérêt à nous.

Dites à Lotte qu'il m'est égal qu'elle aime, hors vous, quelqu'un plus que moi; le second ou le vingtième, c'est la même chose. Le premier a toujours quatre-vingt-dix-neuf parts du total, et c'est alors assez indifférent que quelqu'un en ait pour lui seul le centième ou qu'il le partage avec vingt autres. Mon affection pour elle a été toujours désintéressée.

Beaucoup de compliments à Caroline. Je n'ai pas vu Klinker; mais j'en ai entendu dire plus de bien que n'en dit le critique de Francfort. Vos lettres ne risquent pas d'être brûlées. J'y ai déjà songé. Mais elles ne vous reviendront pas non plus. Je vous les léguerai quand je mourrai.

Mes compliments à Lotte quand elle aura un beau moment. Je suis votre bien affectionné

GOETHE.

L'exemplaire de la *Lettre sur l'homme* coûte 30 kr.

Digitized by Google

36.

GŒTHE A KESTNER.

Cher Kestner, j'ai reçu votre lettre au moment où je cachetais un paquet que vous aurez demain par les messageries. C'est ce qu'on appelle de l'étamine, connu aussi sous le nom de *matelot;* c'est destiné à des gilets et pantalons, pour mes deux petits garçons. Remettez-leur ce cadeau la veille de Noël. Placez à côté du cadeau une bougie, et embrassez-les de ma part, et aussi Lotte, cet ange! Adieu, cher Kestner. Votre lettre m'a causé une joie céleste. J'en ai aussi reçu aujourd'hui une de Versailles, du frère Lersen. Saluez tout le monde de ma part et gardez-moi votre affection. Adieu.

Digitized by Google

37.

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé à Wetzlar le 26 décembre 72.

Le matin de Noël. Il fait encore nuit, cher Kestner ; je me suis levé pour allumer ma lumière et écrire. Cela me rappelle des souvenirs agréables d'un temps passé. Je me suis fait faire du café en l'honneur du jour de fête, et je veux vous écrire jusqu'à ce qu'il fasse jour. Le gardien de la tour a déjà joué son air [1] ; il m'a réveillé. Jésus-Christ soit loué. J'aime beaucoup cette saison et les cantiques qu'on chante. Le froid survenu me rend parfaitement content. Ma journée d'hier a été excellente ; je craignais pour celle d'aujourd'hui, mais elle est aussi bien commencée, et je n'ai aucune appréhension pour sa fin. J'avais déjà promis hier, dans la nuit, à mes deux chères silhouettes, de vous écrire. Elles voltigent autour de mon lit comme deux anges du bon Dieu. J'avais attaché, aussitôt après mon arrivée, la silhouette de Lotte. Pendant mon séjour

[1] Aux grandes fêtes telles que Noël, Pâques, la Pentecôte, les gardiens des tours jouent, de grand matin, sur une espèce de flageolet, des cantiques ou mélodies religieuses.

Note du Traducteur.

Digitized by Google

à Darmstadt, on a placé mon lit dans cette chambre et voilà que le portrait de Lotte se trouve au-dessus de ma tête. Cela m'a fait beaucoup de plaisir. La petite Léonore occupe maintenant l'autre côté. Je vous remercie, cher Kestner, pour ce charmant portrait, il s'accorde beaucoup plus avec ce que vous m'avez écrit d'elle que tout ce que je m'étais imaginé. Ainsi, ce que nous devinons, imaginons et prophétisons, ne vaut pas grand chose. Le gardien de la tour s'est tourné encore de mon côté, et le vent du nord m'apporte sa mélodie comme s'il jouait devant ma fenêtre.

Hier, mon cher Kestner, j'ai été avec plusieurs braves garçons à la campagne. Notre gaieté a été bruyante : des cris et des rires depuis le commencement jusqu'à la fin. Ordinairement ce n'est pas de bon augure pour l'heure prochaine; mais y a-t-il quelque chose que les saints dieux ne puissent pas accorder s'il leur plaît ! Ils m'ont donné une joyeuse soirée : je n'avais pas bu de vin, mon œil était sans trouble pour jouir de la nature. La soirée était belle : lorsque nous rentrâmes, la nuit survint. Il faut que je te dise que mon âme se rejouit toujours quand le soleil a disparu depuis longtemps, la nuit occupant l'horizon entier, de l'orient jusqu'au nord et au sud, et qu'un cercle demi-obscur seulement luit du côté de l'occident. La plaine offre un spectacle magnifique. Quand j'étais plus jeune et plus ardent, j'ai regardé souvent, pendant mes excursions, ce crépuscule durant des heures entières. Je me suis arrêté sur le pont. La ville sombre des deux côtés, l'horizon brillant silencieusement, le reflet dans le fleuve ont produit sur mon âme une impression délicieuse que j'ai retenue avec amour. Je courus chez les Gerock, et demandai un crayon et du papier et je dessinai à ma grande joie le tableau entier

Digitized by Google

aussi chaud qu'il se représentait dans mon âme. Tous partagèrent ma joie sur ce que j'avais fait, et leur approbation me rassura. Je leur proposai de jouer aux dés mon dessin; ils ne voulurent pas et me demandèrent de l'envoyer à Merck. Il est maintenant suspendu au mur de ma chambre et me fait aujourd'hui autant de plaisir qu'hier. Nous avions passé ensemble une belle soirée comme des hommes auxquels le bonheur vient de faire un grand cadeau, et je m'endormis en remerciant les saints dans le ciel pour la joie d'enfants qu'ils ont voulu nous accorder pour la nuit de Noël. En traversant le marché et en voyant cette quantité de lumières et de jouets, je pensai à vous et à mes petits garçons; je vous vis comme un messager du ciel, portant l'évangile bleu, entrer dans ce moment chez eux et je songeais combien ce livre ouvert les réjouirait. Si j'avais pu être chez vous, j'aurais allumé en l'honneur de la fête de grosses bougies, de sorte qu'un reflet de la magnificence céleste aurait brillé autour de leurs petites têtes. Les gardiens des portes de la ville reviennent de chez le bourgmestre et font résonner leur clés. Le premier gris du jour éclaire le sommet de la maison du voisin, et les cloches appellent la commune chrétienne. Je suis très-heureux dans ma chambre, que je n'ai pas depuis longtemps aimé autant qu'à présent. Elle est décorée des images les plus heureuses, qui me disent gracieusement bonjour: sept têtes d'après Raphaël, inspirées par l'esprit le plus vivant. J'en ai copié une et j'en suis content, mais pas trop. Mais mes chères demoiselles! Lotte et la petite Léonore y sont aussi. Dites à celle-ci que je désire venir lui baiser les mains autant que le monsieur qui écrit des lettres si tendres. C'est un monsieur bien

Digitized by Google

désagréable. Je voudrais doubler de billets doux pareils la couverture du lit de ma fille et elle dormirait aussi tranquillement là-dessous qu'un enfant. Ma sœur en a ri de tout son cœur : elle a eu dans sa jeunesse des choses pareilles. Cela doit répugner comme un œuf gâté à une jeune personne de bons sentiments. J'ai échangé le peigne contre un autre ; la couleur et la façon ne sont pas aussi belles que celles du premier, mais j'espère qu'il servira mieux. Lotte a une petite tête ; mais qu'elle tête !

Le jour arrive puissamment. Si le bonheur avance aussi rapidement, nous aurons bientôt une noce. Il me faut encore écrire une page ; avant de l'avoir écrite, je fais semblant de ne pas voir le jour.

Saluez de ma part Kielmannsegge. Qu'il me garde son affection.

Le gaillard à Giessen, qui s'occupe de nous comme la bonne mère de l'Évangile s'occupe du denier perdu, et qui recherche et demande partout après nous et dont le nom ne devait pas tacher une lettre où il y a votre nom et celui de Lotte, ce gaillard-là se fâche parce que nous ne faisons pas attention à lui, et il cherche à nous taquiner afin que nous songions à lui. Il a écrit pour demander mon livre sur l'architecture ; on reconnaissait à son empressement que cela convenait à ses dents. Il s'est aussi pressé de brocher, dans le *Journal de Francfort*, une critique dont on m'a parlé. Comme un véritable âne, il mange les chardons qui poussent autour de mon jardin, il ronge la haie qui protége le jardin contre des bêtes pareilles, et comme s'il voulait annoncer au maître qui est dans le bosquet qu'il y est aussi.

Adieu, il fait grand jour. Que Dieu soit avec vous comme

Digitized by Google

je le suis. Le journée est solennellement commencée. Malheureusement je suis forcé de gâter les beaux moments en redigeant des critiques; mais je le fais de bon cœur, car c'est pour la dernière feuille.

Adieu et songez à moi, à cet être étrange entre l'homme riche et le pauvre Lazare.

Saluez de ma part tous mes amis et donnez-moi de vos nouvelles.

Digitized by Google

38.

LA SŒUR DE GŒTHE A KESTNER.

Lundi, le 4 janvier 73.

Mon frère m'a chargée de vous écrire qu'il vous prie de demander à M. de Kielmannsegge s'il désire maintenant un volume d'*Ossian* qui est arrivé aujourd'hui.

J'apprends avec grand plaisir de vos nouvelles, mes chers amis; il m'est permis quelquefois de jeter un regard sur vos lettres et quand j'y vois seulement que vous êtes tous contents, je suis satisfaite. — Adieu, mon cher ami, de tout mon cœur j'embrasse Lotte, Léonore et toutes les autres chères sœurs.

SOPHIE.

Digitized by Google

39.

GŒTHE A KESTNER.

Notre campagne critique est finie. J'ai raillé dans un *épilogue* le public et l'éditeur, mais n'en parlez pas. Qu'ils prennent cela pour des compliments.

Si vous voulez encore essayer pour le semestre prochain, vous risquez deux florins. Écrivez-moi. Saluez de ma part ma chère Lotte et Léonore, et adieu.

Le peigne et les feuilles de l'*appendice* qui manquaient, sont partis. Vous aurez plus tard le n° 6.

Digitized by Google

40.

GŒTHE A KESTNER.

Vendredi matin.

J'ai rêvé cette nuit de Lotte. En me reveillant j'étais assis sur le lit et je pensais à toutes nos aventures, dès la première rencontre à Garbenheim [1] jusqu'à la conversation près du mur [2] à minuit, au clair de la lune, etc.

C'étaient de beaux moments dont je me souviens avec plaisir. Et comment vivez-vous à côté de votre ange ? — Je suis maintenant tout entier au dessin et ce sont surtout mes portraits qui réussissent. Les demoiselles me disent : « Oh ! si vous vous étiez occupé ainsi à Wetzlar, vous auriez apporté le portrait de Lotte ! » Je leur réponds que j'irai bientôt vous voir et vous dessiner tous. Elles disent que ce n'est pas une consolation. Mais n'importe, pourvu que ma visite vous fasse plaisir.

[1] Kestner vit pour la première fois Gœthe couché sous un arbre, à Garbenheim. (Voir n° 1.)

[2] L'extrait suivant du journal de Kestner explique ce passage : « Le 15 août 1772... je me suis promené avec Gœthe dans la rue, jusqu'à minuit ; un entretien remarquable, dans lequel il montra un grand dépit et exposa maintes idées fantastiques qui nous ont fait rire à la fin, appuyés contre un mur. »

Digitized by Google

Nous avons un printemps assez singulier. Je ne vois pas encore la solution de tout ce que nous avons projeté. En attendant, les espérances sont les bien-venues et le reste est sur les genoux des Dieux.

Voici un *Impressum comicum*. Un exemplaire est pour Kielmannsegge ; saluez-le de ma part. Vous remettrez l'autre exemplaire à Schneider.

Ne prendrez-vous pas un abonnement au *Mercure allemand* dont je vous envoie l'annonce ?

Digitized by Google

41.

GŒTHE A KESTNER [1].

Je ne puis faire autrement que d'envoyer par le courrier d'aujourd'hui encore quelques lignes à Votre Excellence, d'autant plus que nous avons réjoui aujourd'hui notre cœur de choux et de saucisse de foie. Monsieur pardonnera l'étrange format [2] de cette lettre, en lui assurant qu'elle est faite étant debout dans la chambre de la vertueuse demoiselle Gerock. Nous vous faisons savoir amicalement que notre sommeil chrétien a été troublé par des aventures étranges et fâcheuses, parce que nous avions pris hier au soir une trop grande quantité de vin.

Un bon génie nous transporta d'abord à Wetzlar, au « Prince-Royal » au milieu de convives animés, qu'un diable fatal poussa à discuter sur une philosophie encore plus fatale. Je m'y trouvais entortillé. Bientôt après, je me rappelai avec chagrin que je n'avais pas encore vu Lotte. Je montai en hâte dans ma chambre pour y chercher mon

[1] Il est impossible de rendre, dans la traduction, le style et la couleur de cette lettre. Elle est écrite dans le jargon des chancelleries d'alors; c'est du rococo épistolaire. La dernière partie est en vers rimés.

[2] Cette lettre est écrité sur une feuille in-folio.

Digitized by Google

chapeau ; mais je ne pus le trouver. Je parcourais avec angoisse et d'une façon incroyablement merveilleuse, des chambres, des salons, des jardins, des déserts, des forêts, des musées de tableaux, des greniers, des chambres à coucher, des étables à cochons, jusqu'à ce qu'enfin un bon génie sous la forme de Gaspard, garçon du « Prince-Royal » me rencontra devant une boutique d'objets de luxe, et me conduisit à travers plusieurs greniers devant ma chambre dont malheureusement la clé se trouvait égarée. Je pris alors le parti de passer par un toit et une gouttière pour entrer par la fenêtre. Il y avait danger de vertige et d'une chute avec ses conséquences. Bref je n'ai pas vu Lotte. Ainsi je ne m'endormis doucement que vers le matin et je ne me levai qu'à huit heures et demie.

Du reste, si Votre Excellence use maintes plumes dans l'intérêt de la purification de la justice du Saint-Empire romain, et se repose de ce griffonnage dans le sanctuaire de l'ordre Teutonique ; si mes garçons grimpent encore comme de petits chats, si Albrecht publie bientôt la suite du *Chrétien dans la solitude*, si Georges fait bientôt des vers comme ceux de Gotter, et si les grands garçons parviennent heureusement par l'analyse à la physique ;

Si le papa jouit de sa pipe,
Si le docteur conseiller aulique a des caprices,
Et les vend à Caroline pour de l'amour,
Si Lotte va et vient toujours,
Et si la petite Léonore, naïvement et de bonne foi,
Continue à regarder le monde ;
Si les garçons avec des tartines au miel, dans leurs mains malpropres,

Digitized by Google

Avec des trous dans la tête, suivant la bonne vieille coutume allemande,
Poussent de vigoureux cris de joie,
En parcourant la maison et la cour,
Et si vos petits yeux bleus,
Regardent tout cela avec calme,
Comme si vous étiez un bonhomme en porcelaine,
(Pourtant vous êtes au fond un brave garçon,
Un amant fidèle et un ami ardent) ;
Alors laissez l'ennemi de l'Empire et des chrétiens,
Et les Russes et les Prussiens et Bélial,
Partager entre eux le globe,
Préservez seulement cette chère maison allemande
De ce grand partage,
Et faites que la route d'ici à vous
Soit sûre et égale comme l'échelle de Jacob,
Et qu'en outre notre estomac digère bien ;
Alors nous vous bénissons de cœur et de vive voix.
A Dieu seul la gloire
A moi seul ma femme,
Ainsi lui et *moi*,
Pouvons bien être satisfaits.

Digitized by Google

42.

GŒTHE A KESTNER.

Quoique la chose ci-jointe n'ait pas de valeur, je l'ai pourtant achetée pour vous, parce qu'elle fait partie de la farce et ne coûte que trois batz; Dieu vous bénisse.

Digitized by Google

43.

GŒTHE A LA SŒUR DE LOTTE.

Je vous envoie, ma chère Caroline, les échantillons du satin ; le prix et le nombre des aunes y sont marqués. Si ces échantillons vous conviennent écrivez-moi, je me chargerai de faire votre commission. Mes compliments à toute la maison allemande et gardez-moi votre affection.

GOETHE.

Digitized by Google

44.

LA SŒUR DE GŒTHE A KESTNER.

Mardi, le 12 janvier 1773.

.... Ma figure vous apparaîtra prochainement d'une façon ou de l'autre; mais dites à Lotte qu'elle ne se laisse pas effrayer par le front.

SOPHIE.

Digitized by Google

45.

LA SŒUR DE GŒTHE A KESTNER.

Lundi, 18 janvier 1773.

Hier au soir, en jouant la petite chanson, je pensai qu'elle plairait peut-être à Lotte autant qu'à moi, et je me mis de suite à la copier.

Nous vivons ici très-simplement et très-gaiement. Quand nous nous réunissons le soir autour du poêle pour causer, ou quand mon frère nous fait une lecture, nous désirons souvent vous voir chez nous pour partager notre plaisir. — Adieu cher ami ; mes compliments et ceux de mes amies à toute la maison Buff.

SOPHIE.

Digitized by Google

46.

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé à Wetzlar le 19 janvier 1773.

Avant de me coucher, j'ai encore envie de vous souhaiter une bonne nuit, et à la douce Lotte à laquelle on aura souhaité déjà aujourd'hui tant de bons jours et de bons soirs. Peut-être êtes-vous réunis dans ce moment : dix heures viennent de sonner. Vous dansez peut-être. N'importe où vous êtes heureux, vous êtes aimés par moi plus que par tout autre ici bas. Moi aussi, je suis heureux; je suis bien au dedans, car du dehors il ne me manque jamais rien.

Adieu, mes chers. Écrivez-moi souvent, mon Kestner. Je suis maintenant très-artiste, et vous savez que les artistes n'aiment pas à écrire. Vous verrez bientôt aussi de mes dessins.

Digitized by Google

47

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé à Wetzlar le 20 janvier 1773.

Nous venons de nous lever de table, et il me vient l'idée de vous dire : béni soit votre repas [1], et de vous envoyer le journal pour que vous voyiez comment il est fait.

Le public d'ici est d'avis que le ton n'a pas beaucoup changé.

Adieu, mon cher, mes compliments à Lotte, à la petite Léonore et aux garçons; je suis toujours le vôtre. Demandez à Lotte si elle veut accepter mon portrait, quand il sera fini, ce qu'il n'est pas encore. Adieu ; aussi mes compliments à Dorothée. Voilà votre Jérusalem [2].

[1] D'après la politesse allemande, on dit à ses voisins, en se levant de table : « Que votre repas soit béni. »

[2] Gœthe renvoie les renseignements de Kestner sur la mort de Jérusalem (n° 28) après les avoir fait copier.

Digitized by Google

48.

GŒTH A KESTNER.

Arrivé à Welzlar le 27 janvier 1773.

Que Dieu vous bénisse, mon cher Kestner, si vous pensez à moi. Je suis tellement habitué à recevoir vos lettres, que je ne me trouve pas à mon aise quand je me lève de table et qu'il n'y a pas de lettre.

Dites à Lotte qu'une certaine jeune fille que j'aime de tout mon cœur et que je préférerais certainement à toutes les autres si je devais me marier, est aussi née le 11 janvier [1]. Quelle belle chose que deux couples pareils ! Qui sait ce que Dieu décidera !

Dites-lui d'étudier la philosophie. Par Dieu, elle deviendra une toute autre et plus sublime créature ; des erreurs, des préjugés, etc., tomberont de ses yeux comme des écailles. Et elle sera comme une des saintes divinités.

Dites-le-lui et donnez-lui le livre. Si elle en lit une page entière je consens à manger le plus dégoûtant ragoût que puisse inventer le diable — Je crois que Lotte se moque de moi et de vous. Elle lire un livre philosophique au milieu du carnaval ! Qu'elle s'arrange un domino et qu'elle ne

[1] Le 11 Janvier était le jour de la naissance de Lotte.

Digitized by Google

fasse guère attention aux caprices de Mme Reuter. — Si celle-ci était pourvue de tous les talents, et, comme dit saint Paul, si elle parlait avec la sagesse des anges et des hommes, — l'amour lui manquerait tout de même et elle ne serait qu'un métal résonnant et une cimbale retentissante.

Dites à notre Lotte d'or que je n'oublierai pas le tour qu'elle nous a joué.

Adieu. L'annonce concernant l'*Inspection* ne sera pas inserée dans notre journal. L'éditeur craint que le diable ne soit derrière cet article. Voici le titre et la table des matières. Vous pouvez l'effacer, ainsi que les autres, je n'en ai pas besoin.

Digitized by Google

49.

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé à Wetzlar le 29 janvier 1773. Jeudi au matin.

Ces vingt-quatre heures ont été bien étranges. J'ai paré hier au soir nos amies pour le bal, quoique je ne dusse pas les y conduire. J'avais arrangé pour une d'entre elles, en employant ses richesses, une aigrette en pierres précieuses et plumes. C'était une parure superbe.

J'aurais voulu être près de Lotte et la parer ainsi. Ensuite je fis, avec Antoinette et Anne, un tour de promenade nocturne sur le pont. L'eau avait monté et passait bruyamment, tous les bateaux se trouvaient réunis l'un près de l'autre. Nous saluâmes amicalement la chère lune tristement voilée. Antoinette trouva tout cela beau comme un paradis, et envia le bonheur de ceux qui passent leur vie à la campagne, sur des bateaux et sous le ciel de Dieu. Je lui laisse volontiers ces rêves enchanteurs, et je lui en donnerais davantage encore si je pouvais. Nous rentrâmes et je leur traduisis quelques passages d'Homère, qui est maintenant la lecture à la mode. Les autres demoiselles étaient parties pour danser. Un orage terrible me réveilla à minuit. Il secouait et ébranlait tout ; je songeai aux bateaux et à Antoinette, et je me trouvai parfaitement à mon

Digitized by Google

aise dans mon lit civilisé. A peine m'étais-je rendormi, que le bruit du tambour et les cris au feu ! me réveillèrent de nouveau. Je m'élançai vers la fenêtre et je vis une vive lueur au loin. Je m'habillai et j'y courus. Le toit d'une vaste maison était enveloppé des flammes, — et les poutres qui brûlaient, et les étincelles qui volaient, et la tempête qui sévissait, faisait onduler le feu et emportait les nuages... C'était un spectacle émouvant. L'incendie descendait toujours et se propageait, je courus à notre grand'-mère qui demeurait tout près ; elle était en train de déménager son argenterie. Nous mîmes tous les objets précieux en sûreté et nous attendîmes la fin. Cela dura de une heure jusqu'en plein jour. La maison avec ses bâtiments latéraux et de fond, tout s'est écroulé. L'incendie est étouffé, mais pas vaincu; cependant on s'en rend maître et il ne reprendra pas. Maintenant que votre repas soit béni.

J'ai les sens un peu fatigués comme si j'avais dansé, et j'ai d'autres images dans la tête. Comment mes danseuses seront-elles revenues? Adieu, chère Lotte et cher Kestner.

Digitized by Google

50

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé à Wetzlar le 6 février 1773.

Je n'ai que de bonnes nouvelles, mon cher Kestner; vos perruques sont des têtes obstinées jusqu'à ce que l'eau leur passe au-dessus la tête. Qu'ils continuent leur inspection et que leur bon génie prêche souvent à ces messieurs, sur le texte de Salom. ch. 7, v, 17 [1]. Ainsi, tout ira bien. Préparez-vous, mon cher Kestner. Je ne viendrai pas à la noce, mais je vivrai gaiement après. Le bonheur de Kielmannsegge me fait beaucoup de plaisir, ainsi qu'à tous ceux qui le connaissent par moi. Félicitez-le de ma part.

J'ai reçu en même temps que votre lettre l'avis que Merck va venir. Il arrivera aujourd'hui, vendredi matin, avec Leuschenring. En outre, nous avons une glace superbe pour patiner en l'honneur du soleil. J'ai exécuté, hier, des rondes de danse. J'ai encore d'autres sujets de joie que je ne puis pas dire. Ne vous en inquiétez pas; je suis presque aussi heureux que deux personnes qui s'aiment comme vous; il y a en moi autant d'espérance qu'il y en a

[1] Ne sois pas trop juste ni trop sage pour que tu ne te ruines pas.

Digitized by Google

chez des amoureux; j'ai même depuis pris plaisir à quelques poésies et autres choses pareilles. Ma sœur vous salue, mes demoiselles vous saluent, mes dieux vous saluent, nommément le beau Pâris à ma droite et la Vénus d'or de l'autre côté, et Mercure le messager qui se réjouit des courriers rapides, et qui attacha hier à mes pieds ses belles et divines semelles d'or, qui le portent, avec le souffle du vent, à travers la mer stérile et la terre sans limite. Et ainsi les personnages chéris du ciel vous bénissent.

Digitized by Google

51.

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé le 7 février 1773.

Merck est ici, mon cher Kestner, il vous salue, vous et Lotte; il a apporté le *novum* ci-joint que je vous envoie. Procurez-moi donc les feuilles du journal hebdomadaire de Giessen, qui contiennent la lettre de Zimmermann sur son entretien avec le roi. Ce sont les premiers numéros de l'année; saluez de ma part Léonore et mes petits garçons.

Digitized by Google

32.

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé à Wetzlar le 12 février 1773.

Votre lettre m'a bien réjoui après un si long silence : c'est bien, que tout soit ainsi.

Je plains les Reuters et aussi Lotte.

Merck est parti; il a mis du papier neuf sous la silhouette de Lotte; c'est d'un bleu si beau qu'on dirait un reflet du ciel. J'ai causé hier longtemps avec mon père à son sujet; il m'a demandé à la fin si Kestner ne l'amènerait pas bientôt ici pour qu'on puisse faire sa connaissance.

Je prépare maintenant un ouvrage assez considérable pour l'impression. Je viendrai vous en faire lecture quand il sera terminé.

Je vous enverrai prochainement un *novum* fort curieux. La jeune personne salue Lotte; son caractère ressemble beaucoup à celui de Léonore; ma sœur m'assure aussi que sa silhouette lui ressemble. Si nous nous aimions autant que vous deux... — Cependant je l'appelle ma petite femme chérie, car elle m'a gagné dernièrement, lorsque les dames de la société nous jouèrent aux dés, nous autres garçons. Elle devait faire 17; elle commençait à perdre courage, mais elle fit heureusement tous les six. Adieu mon vieux; rappelle-moi souvent au monde que tu vois.

Digitized by Google

53.

GŒTHE A KESTNER.

J'ai fait divers essais, mais Mez a tenu bon obstinément. Il a enfin rabattu les kreutzers. Voici les comptes.

Le *Mercure* et le paquet pour Boie arriveront vendredi.

Que tous les bons génies bénissent votre voyage. Je suis assez occupé et fort gai. La solitude me convient. Qui sait combien de temps elle durera? Adieu, ma chère Lotte; maintenant très-sérieusement adieu.

N. B. A cette lettre était jointe une note acquittée du marchand de papier Mez, à Francfort, sous date du 11 février 1773; n'ayant aucune importance, elle n'a pas été insérée.

Digitized by Google

54.

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé le 23 février 1773.

Vous danserez. Soyez heureux. Tout autour de moi danse : ceux de Darmstadt, ceux d'ici ; enfin tout le monde. Et moi, je suis assis sur ma tour.

Rappelez-moi à Lotte pendant le bal ; sinon, qu'elle me rappelle à vous pour vous punir. Ne devenez pas paresseux en correspondance. Mes compliments à Kielmannsegge. Adieu.

G.

Digitized by Google

35.

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé à Wetzlar le $\frac{26}{2}$ 73.

Bien vous a pris de m'écrire, sans cela je vous aurais dénoncé auprès de Lotte ; c'est là ce qui m'a trotté dans la tête sur ma tour.

C'est le diable quand on doit se suffire seul en tout et qu'on se manque à soi-même à la fin.

Je suis mal à mon aise depuis quelques jours. Cependant je suis gai et je continue mon travail. Je ne veux pas songer à votre sort et à votre départ. Vous auriez mieux fait de ne m'en rien dire. Cela me fait de la peine. *Fiat voluntas.*

Saluez de ma part l'ange, et que Dieu soit avec vous.

Digitized by Google

56.

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé à Wetzlar le 16 mars 73.

Je vous remercie, mon cher Kestner, pour vos nouvelles et pour tout. Voici une lettre pour Hans. Je l'invite à m'écrire une fois par semaine comment vous vous portez dans la maison allemande, car vous êtes dans des circonstances où l'on ne va pas cueillir des fleurs. Pourtant, je ne puis pas m'en passer, et je conserverai aussi un rapport avec la maison allemande quand vous aurez volé la plus belle pierre de la bague, car c'est pour elle que je les aimerai pendant tout le reste de ma vie et que leurs figures me seront comme des apparitions des dieux.

Adieu; ainsi votre sort est doucement balancé comme une nacelle qui aborde la rive, tandis que l'orage secoue la flotte où je sers. Mon vaisseau me cause les moindres soucis. Des destins divers attendent vers le printemps et l'été prochains ceux que j'aime le plus. Et moi, je gaspille le temps, ce qui est aussi un art. Adieu.

Digitized by Google

57.

GŒTHE A HANS.

Mon très-cher Hans,

Votre lettre à votre chère sœur m'a fait tant de plaisir que je ne puis pas résister plus longtemps à l'envie de vous écrire pour vous prier de me donner au moins une fois par semaine des nouvelles et m'informer de ce qui se passe dans votre maison.

Je vous le demande au nom de notre vieille amitié, qui restera aussi solide dans l'avenir que dans le passé. Vous savez combien tout ce qui vient de la maison allemande est cher à mon cœur.

J'ai été pendant assez de temps près de vous comme votre cousin et peut-être plus que cela. C'est pour cela que je vous engage à m'écrire, sans y manquer, une fois par semaine ce qui se passe, pour que j'apprenne aussi la conduite de mes petits amis. Vous les saluerez tous de ma part. Recommandez-moi à Caroline, à la petite Léonore et à Lotte des centaines de fois quand elle reviendra.

Tout à vous.

GOETHE.

Digitized by Google

58.

GŒTHE A KESTNER.

Merck est parti; j'attends Herder et vous vous en allez aussi. Adieu, mes amis. Wieland écrit mieux qu'il ne fait les commissions. Je n'ai pas encore les numéros du *Mercure;* ce qui me fâche énormément. Vous aurez le *manuscrit* de Falke, l'*appendix* qui vous manque, et tout. Voulez-vous vous charger d'un petit paquet pour Boje, quand même vous ne passeriez pas par Gœttingue? Que Dieu vous conduise. Mon bon génie m'a inspiré le courage de supporter encore tout cela. Je suis plus calme que jamais.

Digitized by Google

59.

GŒTHE A KESTNER.

C'est bien mal et impoli de votre part que de ne pas me charger de la commission concernant les bagues d'alliance, comme si ce n'était pas naturel que je m'en chargeasse. Malgré vous et malgré le diable qui vous a conseillé de me priver de ce bonheur, je vais les commander et avoir soin qu'elles deviennent belles comme les couronnes des élus. Adieu. Ne parlez pas de moi à votre ange. Hans se conduit bien, remerciez-le. Adieu.

Digitized by Google

60.

GŒTHE A KESTNER.

Ce n'est pas ma faute si vous n'avez pas déjà depuis huit jours les bagues. Les voilà; je pense qu'elles vous plairont. Quant à moi, j'en suis content. Ce sont déjà les secondes. Ce gaillard m'en envoya, il y a huit jours, deux très-mal faites. « Allez-vous-en, lui dis-je, et faites-en d'autres. » Je pense que celles-ci sont bien réussies. Qu'elles soient les premiers anneaux de cette chaîne de félicités qui vous attachera à la terre comme à un paradis. Je suis le vôtre, mais dès à présent je ne suis guère curieux de voir ni vous ni Lotte. Aussi sa silhouette sera emportée de ma chambre le premier jour de Pâques, qui sera probablement le jour de votre mariage, ou même dès après-demain, et elle n'y sera de nouveau suspendue que quand j'apprendrai que Lotte est mère. Une nouvelle époque commencera alors, et je ne l'aimerai plus, mais j'aimerai ses enfants, un peu, il est vrai, à cause d'elle; mais cela ne fait rien, et si vous me demandez d'être parrain, mon esprit reposera doublement sur le petit garçon. Je veux qu'il devienne fou pour les jeunes personnes qui ressembleront à sa mère.

Digitized by Google

Le dieu Hymen se trouve par un beau hasard sur le revers de ma lettre [1].

Soyez donc heureux et partez. Vous ne passerez pas par Francfort, et j'aime cela, car je m'en irais si vous y veniez. Donc, pour Hanovre, et adieu. J'ai enveloppé et cacheté la bague de Lotte comme vous l'aviez commandé. Adieu.

N. B. — La lettre suivante était jointe à la précédente.

---

[1] Il y a sur le revers de cette lettre un dessein au crayon, à peine encore visible, fait par Gœthe, probablement d'après un modèle antique, et représentant le dieu Hymen portant un flambleau.

Digitized by Google

61.

GŒTHE A LOTTE.

Que mon souvenir soit toujours avec vous, comme cette bague, dans votre bonheur. Ma chère Lotte, nous nous reverrons au bout de longues années; vous aurez encore cette bague au doigt et je serai encore votre...

Je ne trouve pas de nom ni de titre pour signer; mais vous me connaissez.

Adresse

A Charlotte Buff,

qui fut autrefois la

chère Lotte

à remettre

dans la Maison Allemande.

Digitized by Google

62.

GOETHE A KESTNER.

Que Dieu vous bénisse, car vous m'avez compris. J'ai voulu faire, vendredi saint, un tombeau et y ensevelir la silhouette de Lotte. Mais elle est encore suspendue et elle y restera jusqu'à ma mort. Adieu. Saluez de ma part votre ange et Léonore. Que celle-ci devienne une seconde Lotte et qu'elle soit aussi heureuse. Je marche à travers des déserts où il n'y a pas d'eau. Mes cheveux me donnent de l'ombre et mon sang est ma fontaine. Cependant je vois avec plaisir votre vaisseau, pavoisé de drapeaux bariolés, entrer le premier au port au milieu des cris de joie. Je ne partirai pas pour la Suisse. Je suis votre ami et celui de Lotte au-dessous et au-dessus du ciel de Dieu.

Digitized by Google

63.

GOETHE A KESTNER.

Aussitôt que vous m'avez annoncé que Kielmannsegge était ici, je l'ai envoyé chercher dans la plupart des auberges, mais je n'ai pu le découvrir. Pottozelli me dit qu'il était parti, ayant entendu dire que je n'étais pas ici. Dites-lui qu'il n'aurait pas dû s'en aller comme cela. J'étais de retour lundi, et il est parti mercredi. J'ai pensé justement à lui ce jour-là, et j'ai désiré le rencontrer. Dites-lui que la première partie de notre contrefaçon d'*Ossian*, laquelle contient *Fingal*, est terminée. Elle coûte 36 kr. Je la lui enverrai avec les autres choses, si cela lui plaît, et je réclamerai mon *Ossian*. Je ne sais pas si je ne vous ai pas déjà prié, dans une lettre antérieure, d'emporter quelque chose pour Boje. Mandez-moi le jour de votre départ. Comment va votre ange? J'entretiens un grand commerce avec elle. Sa silhouette est attachée à l'aide d'épingles au mur, et je perds presque toutes les épingles : si j'en ai besoin d'une, en m'habillant, j'en emprunte presque toujours une à Lotte, et je lui en demande toujours la permission, etc.

Il y a une chose qui me fâche. J'ai fait à Wetzlar une poésie que, de droit, personne ne devrait comprendre

Digitized by Google

mieux que vous. Je voudrais bien vous l'envoyer, mais je n'en ai aucune copie. Boje en a reçu une par l'intermédiaire de Merck, et je crois qu'elle sera insérée dans l'*Almanach des Muses*. Elle a pour titre : *le Voyageur*, et commence par ces mots : « Que Dieu te bénisse, jeune femme ! » Vous l'auriez reconnue de suite, même sans cela.

Du reste, mon cher K., Lotte sait combien je l'aime. Adieu.

G.

Digitized by Google

64.

GŒTHE A KESTNER.

J'ai oublié, mon cher Kestner, de vous envoyer les appendix par le dernier paquet. Le n° 6 n'a, par mégarde, jamais été imprimé. Adieu. Gardez-moi votre affection et écrivez-moi comment vous vous êtes trouvés en route, vous et votre ange. Adieu, je vous enverrai le manuscrit de Falke. Faites-lui mes excuses.

Digitized by Google

65.

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé à Wetzlar le 12 avril. 73.

Vous faites bien, Kestner, de me prendre au mot. Oh! l'excellent homme! « Mais vous ne voulez plus rien entendre de nous. » C'est vraiment beau ! Il est vrai que je ne voulais plus rien savoir de vous, parce que j'ai su que vous ne voudriez pas m'écrire. Autrefois, mon bon monsieur, la journée était à votre prince, la soirée à Lotte et la nuit à moi et à mon frère le sommeil. La nuit se confond maintenant avec la soirée, et le pauvre Gœthe doit s'en accommoder comme toujours. Cela vous plaît-il ainsi?

Pourtant je ne veux pas dire que je me donnerais au diable si je devais vous y mener d'abord. Donc, bonne nuit, monsieur Kestner et madame Kestner.

J'aurais ainsi fini ma lettre par ce trait si j'attendais dans mon lit quelque chose de plus agréable que mon frère. Voyez donc, mon lit est aussi stérile qu'un champ de sable, et j'ai eu aujourd'hui une belle journée, si belle que le travail, la joie, le désir, et la jouissance se sont confondus; si belle que, quand est venu le soir étoilé, tout mon cœur a été plein du souvenir de ce merveilleux moment où je jouais, assis à vos pieds, avec la garniture de la robe de

Digitized by Google

Lotte. Hélas! ce cœur qui ne devait plus jouir, même de *cela*, il me parla d'un *au delà;* non pas d'un au delà des nuages, mais des montagnes. Avoir pu quitter Lotte, je ne comprends pas encore comment c'était possible. Car, voyez bien, ne soyez pas aveugle et sourd. Si quelqu'un vous disait maintenant, ou vous avait dit, avant ou après, de quitter Lotte, — qu'auriez-vous fait? — Cette question est inutile. — Eh bien, moi aussi je ne suis pas de bois et pourtant je suis parti; dites, est-ce de l'héroïsme ou qu'est-ce? Je suis content et mécontent de moi. Cela m'a coûté peu, et pourtant je ne comprends pas comment j'ai pu le faire. — C'est là la question.

Nous parlâmes sur ce qu'il y avait au delà des nuages. Je ne le sais pas, mais je sais que le bon Dieu, en vous laissant Lotte, doit être un homme d'un grand sang-froid. Si je meurs, et si j'ai quelque influence là-haut, je vous la prendrai certainement. C'est pourquoi priez bien pour ma vie et ma santé; et si je meurs, apaisez mon âme par des larmes, des sacrifices et d'autres choses pareilles. Autrement, les choses iront mal, Kestner, vous risquez beaucoup.

Je ne sais pas pourquoi je suis assez fou pour vous écrire toutes ces choses justement à l'heure où vous êtes à côté de Lotte et ne songez guère à moi. Cependant, je veux bien me satisfaire d'après les lois de l'antipathie : nous fuyons ceux qui nous aiment et nous aimons ceux qui nous fuient.

Digitized by Google

66.

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé le 12 avril 73.

J'ai cacheté vite la lettre d'hier au soir. Je vais parler de votre *Pro Mem*.

Servez-vous du supplément comme vous voudrez. Si vous voulez faire relier les journaux, pourquoi y ajouteriez-vous les stupidités concernant les affaires de l'Empire? Le journal a été arrangé tout exprès pour qu'on pût jeter celles-ci. Aussi le volume deviendra trop gros. Cependant je redemanderai après les numéros.

Est-ce que M. de Hille désire avoir un *Mercure* à lui tout seul? Et Falke? Prendra-t-il maintenant seul l'exemplaire que vous aviez voulu partager avec lui?

Les *Plays* se trouvent dans mes mains. Il fait aujourd'hui si beau temps que je voudrais me promener avec vous. Adieu, saluez de ma part le petit Hans.

Digitized by Google

67.

GŒTHE A KESTNER.

Mercredi. J'ai manqué hier Annette et je veux y aller maintenant. J'ai craint que ce ne fût vous et que vous vouliez m'attraper. Car je pars demain pour Darmstadt et alors tout le monde aurait eu de la peine. Annette vous apportera vos *Plays*. Il y a aussi un paquet pour le petit Hans. J'ai encore le billet de souscription aux gravures bibliques; je le garderai et quand les gravures paraîtront vous en disposerez. Annette vous apportera aussi 2 fl. 30 kr. que Caroline vous rend. La grande bague a coûté un ducat, la petite 3 fl. 30. Elle vous apportera aussi la vôtre. Je garderai la bague en grenat de Lotte. Je l'ai vue longtemps à son doigt et c'est là que je l'ai baisée mille fois. Elle restera parmi mes bijoux et quand j'aurai une bonne amie, elle la portera. Saluez de ma part votre ange et cette chère Léonore, et écrivez pour le *Mercure* à ma sœur qui vous salue.

Annette est bonne et aimable; elle m'a apporté le bouquet de mariage de Lotte et je m'en suis paré aujourd'hui. J'entends dire que Lotte est aujourd'hui encore plus belle, plus aimable et meilleure qu'autrefois. En tout cas, ce n'est pas gentil de votre part de n'être pas venu avec Annette. Saluez de ma part Léonore et son amie Doro-

Digitized by Google

thée. Annette m'a raconté tout : comme elles sont couchées ensemble et partagent tout, excepté les amants, comment le quasi conseiller aulique continue d'être un âne, etc. Elle m'a tout raconté, et cela m'amuse autant d'entendre parler de vous que, comme je le désirais autrefois, de cueillir des groseilles et de secouer des pruniers demain, après-demain, et durant toute ma vie [1]. Saluez de ma part Schneider, s'il se souvient encore de moi, et Kielmannsegge. Potocelli m'a apporté hier, à la foire, un compliment de celui-ci. Nous avons ici un écuyer, qui a le diable au corps, en outre des comédies et des marionnettes. Dites à Lotte que je lui aurais fait voir tout cela si elle était venue; mais peut-être vaut-il autant qu'elle ne soit pas venue. — Oh ! les ombres et les marionnettes !

[1] Il semble que le passage cité par Gœthe dans *Vérité et Poésie* page 117, vol. 22 des OEuvres complètes, édition de 1840, ait déjà occupé dans ce temps son esprit, ce qui prouve une coïncidence intéressante entre sa jeunesse et sa vieillesse.

Digitized by Google

68.

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé à Wetzlar le 16 avril 73.

Je ne demande pas autre chose, mon cher Kestner, c'était ce que je désirais et ce que je n'ai pas voulu demander, car c'est la spontanéité qui donne aux cadeaux de l'amour toute leur valeur. Comment, moi, vous éconduire du milieu de votre bonheur auprès de votre Lotte; moi qui aime mieux la voir à vous qu'à n'importe qui au monde, et qui vous souhaite tous les biens que me refusent les dieux! Mais ce que je ne trouve pas gentil de votre part, c'est que vous piquez avec la spadille et que vous me faites une grimace railleuse parce que le bonheur a mêlé vos cartes, et que vous vous couchez ensuite à côté de votre femme. Vous devriez vous dénoncer à Lotte et la faire juge.

C'est seulement depuis votre mariage que vous m'appelez envieux et moqueur, etc. Mon cher, il faut me passer mes caprices. J'ai été avec Annette au théâtre. Il est bon que je parte demain pour Darmstadt; sans cela, je deviendrais amoureux d'elle. Sa présence a de nouveau ressuscité violemment tous les souvenirs et m'a rappelé toute ma vie parmi vous; je pourrais vous dire tout, même la toi-

Digitized by Google

lette et les attitudes. Je me suis rappelé tout si vivement. Elle vous en dira ce qu'elle pourra. O Kestner! quand vous ai-je envié Lotte dans le sens humain? car, pour ne pas vous l'envier dans le sens saint, je devrais être un ange sans poumons et sans foi. Je dois pourtant vous révéler un secret pour que vous voyiez et que vous reconnaissiez. Lorsque je me suis attaché de tout mon cœur, comme vous savez, à Lotte, Born m'en parla *comme on parle de choses pareilles.* « Cela ne me conviendrait pas, si j'étais K...; quelle en sera la fin? Tu es peut-être capable de la lui souffler, etc. » Je lui répondis dans sa chambre un matin en ces termes : « J'ai la folie de croire cette jeune personne une femme supérieure. Si elle me trompait et était par conséquent une créature ordinaire; si K... n'était que le fond de son commerce, pour qu'elle puisse avoir plus de sûreté et tirer profit de ses charmes, alors le premier moment qui me révélerait cela et qui l'approcherait de moi, serait aussi le dernier de notre connaissance.» Je confirmai cette réponse par un serment. Entre nous, et sans me vanter, je suis un peu connaisseur en femmes. Et vous savez quels sont les sentiments que j'ai gardés pour elle et que je garderai jusqu'à la fin du monde pour tout ce qu'elle a vu, touché et où elle a passé. Voyez maintenant comment je suis envieux et jusqu'à quel point je dois l'être. Car, ou je suis un fou, ce qui est difficile à croire, ou elle est la plus rusée intrigante, ou enfin elle est... — Lotte, cette même Lotte dont il est question. —

J'irai demain à pied à Darmstadt; les restes de son bouquet de mariage sont attachés à mon chapeau. Adieu. Je quitte Annette avec peine. Quelles seraient mes peines si je partais de chez vous! C'est mieux comme cela. Seule-

Digitized by Google

ment je suis fâché de n'avoir pas fait son portrait; mais il est vivant dans mon cœur et dans ma tête. Adieu. Je n'ai qu'un cœur rempli de désirs. Bonne nuit, Lotte. Annette dit aujourd'hui que j'avais toujours prononcé d'une manière si belle le nom de *Lotte. Prononcé!* me suis-je dit.

Digitized by Google

69.

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé à Wetzlar le 23 avril 73.

Merci, Kestner, pour vos deux lettres, qui m'ont été fort agréables, comme tout ce qui vient de vous, surtout à présent. Je suis encore préoccupé de la mort d'une amie qui nous était bien chère. Elle a été enterrée ce matin et je suis toujours près de sa tombe; je m'y arrête pour y donner le souffle et la chaleur de ma vie, pour y être comme la voix de la pierre qui s'adresse à l'avenir. Mais, hélas! il m'est défendu de poser une pierre sur sa tombe, car je ne veux pas lutter contre toutes sortes de niaiseries et de cancans.

Mon cher Kestner, tu tiens dans tes bras une corne d'abondance de vie. Que le bon Dieu t'en prolonge la jouissance! Ma pauvre vie se refroidit comme un rocher désert. Tout le monde part cet été. Merck va avec la cour à Berlin; sa femme se rend en Suisse; ma sœur, Mlle Flachsland, et tout le monde s'en va, et moi je reste seul! Si je ne prends pas femme, ou si je ne me pends pas, vous pouvez dire que j'aime beaucoup la vie, ou cherchez quelque autre supposition qui me fasse plus d'honneur.

Adieu, mille saluts à votre ange.

Digitized by Google

70.

GŒTHE A HANS.

Je vous envoie, mon cher Hans, quelque chose que j'ai acheté à la foire; c'est probablement assez pour en faire un gilet ou des culottes. Ecrivez-moi sans façons, si cela ne suffit pas. Souvenez-vous de moi quand vous le porterez ou quand vous parcourrez les champs, quand vous irez à la chasse ou quand vous vous amuserez ailleurs. Baisez pour moi la main de Lotte, embrassez Léonore et des centaines de fois les petits pour votre ami.

GŒTHE.

Digitized by Google

71.

GŒTHE A HANS.

Cher monsieur Hans, je vous remercie cordialement de votre souvenir. Ne vous lassez pas de m'écrire. Je suis quelquefois très-solitaire, et alors une charmante petite lettre me fait beaucoup de plaisir. Que Dieu vous en récompense, puisque je ne le puis moi-même; qu'il vous fasse grand et fort et aussi heureux que vous êtes bon.

GOETHE.

Digitized by Google

72.

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé le 30 avril 73, Darmstadt, dimanche.

Mon cher Kestner, vous savez qu'il ne m'est jamais possible de raconter ma vie en détail, et peut-être aujourd'hui moins que jamais. Oh! ç'a été aujourd'hui une journée folle et étrange! Et vous étiez assis si tranquillement près de Lotte!

Dans une quinzaine nous serons tous dispersés, et cela va en si grande hâte que je ne sais pas où en est ma tête, ce que je dois espérer ou craindre. Que Dieu pardonne aux génies qui se jouent ainsi de nous sur la tombe. Mais je n'en veux plus rien savoir, je veux tout oublier. Oubliez tout dans les bras de Lotte et vaquez ensuite à vos occupations journalières; jouissez du soleil, et que mon affection vous soit présente dans vos heures de repos.

J'ai reçu la lettre de Hans et votre *post-scriptum*. Dites-lui de donner plus de détails. Il pense qu'il ne doit me rapporter que des *choses remarquables*. Est-ce que tout n'y est pas remarquable?

Digitized by Google

73.

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé à Wetzlar le 5 mai 73.

Mon cher Kestner, je suis de retour à Francfort, grâce à Dieu! Nous avons eu des scènes curieuses, et l'ivresse sera bientôt passée.

Que faites-vous et combien de temps resterez-vous encore?

Mademoiselle Flachsland est mariée avec Herder. En savez-vous déjà quelque chose? J'ai assisté avant-hier au mariage et je suis allé les voir hier.

Je vous envoie le *Mercure* en double; arrangez-vous pour que j'en puisse toucher le prix de 9 fl. pour les deux exemplaires.

Adieu, mon cher, embrassez aussi une fois Lotte de ma part. Adieu.

Digitized by Google

74.

GŒTHE A HANS.

Lotte est maintenant partie. J'y prends autant de part que qui que ce soit de la famille. Mais, mon cher Hans, malgré cela nous ne suspendrons pas notre correspondance. Vous aurez toujours plus tôt des nouvelles de Lotte que moi ; communiquez-moi tout fidèlement. Saluez de ma part cette chère petite Léonore et dites-lui, puisque Lotte est partie et qu'elle est pour vous une seconde Lotte, qu'elle le soit aussi pour moi, et que je désire vivement la voir.

Je viendrai cet été, si c'est possible. Adieu, mon cher Hans.

Rappelez-moi au souvenir de papa, et embrassez de ma part les petits garçons.

Si votre sœur Caroline se souvient de moi, baisez-lui la main et embrassez pour moi Sophie et la petite Amélie.

G.

Digitized by Google

75.

GŒTHE A HANS.

Je vous remercie, mon cher Hans, pour votre excellente lettre. Envoyez l'incluse à Kestner, faites mes compliments à papa et à tous les autres, et gardez-moi votre affection.

GOETHE.

Digitized by Google

76.

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé à Hanovre le 18 juin 73.

Votre lettre m'a amusé; j'avais déjà eu, par l'intermédiaire de Hans, quelques-unes de vos nouvelles. J'ai fait cette nuit un rêve curieux au sujet de Lotte. Je lui donnais le bras en la conduisant le long de l'allée et tout le monde s'arrêtait et la regardait. Je pourrais dire le nom de plusieurs des personnes qui s'arrêtèrent et nous regardèrent. Tout à coup elle enveloppa sa tête d'un capuchon, et tout le monde fut très-étonné. (Cette circonstance provient de la lettre du petit Hans, qui m'avait écrit la scène de Minden.) Je la priai de rejeter le capuchon; ce qu'elle fit. Et ses yeux me fixèrent. Vous savez ce qu'on ressent quand elle vous regarde. Nous pressâmes le pas. Le monde nous regardait comme auparavant. « Lotte, lui dis-je, Lotte, que ces gens n'apprennent pas que tu es la femme d'un autre. » Nous arrivâmes à un endroit où l'on dansait, etc., etc.

C'est ainsi que je passe mon temps en rêvant; je m'occupe de vilains procès, j'écris des drames, des romans et autres choses de ce genre. Je dessine, je modèle en cire et tout cela en hâte. Et vous, vous êtes béni comme l'homme qui craint le Seigneur. Il y a des gens qui disent que la

Digitized by Google

malédiction de Caïn pèse sur moi. Pourtant je n'ai pas tué un frère ! Je pense que ces gens-là sont fous. Voici, mon cher Kestner, une partie de mon ouvrage. Tu en feras la lecture à ta petite femme quand vous vous recueillez en Dieu et fermez votre porte.

N. B. Madame l'archiviste (je pense que c'est le véritable titre), n'a pas, j'espère, par orgueil, abandonné sa camisole aux raies bleues, ou n'en a pas fait cadeau à une de ses petites sœurs. J'en serais bien fâché : car il semble que j'aime cette camisole presque plus que Lotte elle-même; du moins la camisole se présente souvent à mon esprit, quand les traits de celle qui la porte ne peuvent se dégager du brouillard de l'imagination.

Digitized by Google

77.

GŒTHE A HANS.

Il y a, mon cher Hans, diverses affaires qui me déterminent à vous écrire. D'abord je vous demande comment tout le monde se porte chez vous. Il y a bien longtemps que je n'aie eu des nouvelles de la maison allemande.

Ensuite j'ai des commissions à vous donner; si vous les exécutez bien, vous serez un jour l'agent des princes-électeurs, des princes des États de l'Empire.

1° envoyez la lettre ci-jointe à Kestner.

2° Vous aurez la complaisance d'aller chez le conseiller aulique Sachs, et de lui dire : « Voici une lettre pour M. de Kielmannsegge, auriez-vous la bonté de la lui remettre? M. le Baron m'avait écrit d'envoyer mes lettres à M. le Conseiller aulique. »

3° Demandez à M. de Hille, si M. Kestner lui a remis une première partie du *Mercure allemand*. S'il l'a reçue, je lui demande le demi-louis d'or, et j'enverrai de suite la deuxième partie par les messageries à Wetzlar.

4° Demandez à papa s'il a lu un morceau du drame qui a pour titre, *Gœtz de Berlichingen*.

5° Saluez de ma part tous les habitants de la maison allemande, Léonore, Caroline, Dorothée et Annette, et demandez-leur si elles se souviennent encore de moi avec estime et affection. Embrassez aussi de ma part tous les enfants et écrivez-moi bientôt. GOETHE.

Digitized by Google

78.

GŒTHE A KESTNER.

Arrivé à Hanovre le 21 septembre 73.

Vous aurez toujours de mes nouvelles, mon cher Kestner. Car je me fierai durant toute ma vie à vous et à votre femme, que Dieu bénisse, et à laquelle il veuille donner autant de joies qu'elle en mérite. Un avancement ne peut pas vous manquer. Vous êtes de cette espèce d'hommes qui grandissent et prospèrent sur terre, de ces hommes justes qui craignent Dieu. C'est pour cela qu'il t'a donné une femme vertueuse qui prolongera ta vie. Je travaille beaucoup, et si j'ai de la chance, vous aurez bientôt encore un ouvrage d'un autre genre. Je voudrais que Lotte ne fût pas indifférente à l'égard de mon drame.

Je possède déjà quantité de couronnes, composées de diverses feuilles et fleurs, même des fleurs italiennes. Je les ai essayées toutes alternativement devant la glace, en riant de moi-même. Les dieux m'ont envoyé ici un sculpteur, s'il trouve de l'ouvrage, comme nous l'espérons, je m'occuperai beaucoup de lui.

Saintes Muses, présentez-moi vos vases contenant l'*aurum potabile* et l'*élixir vitæ*. Je languis. Oh! quel travail que de creuser des puits dans les déserts et d'y construire une chaumière. Et mes perroquets que j'ai élevés, qui causent avec moi; ils tombent malades et baissent leurs ailes.

Digitized by Google

Aujourd'hui il y a un an, c'était tout autrement. Je jurerais qu'à cette même heure, l'année dernière, j'étais assis à côté de Lotte. Je fais de ma situation le sujet d'un drame que j'écris en dépit de Dieu et des hommes. Je sais ce que dira Lotte quand elle le lira, et je sais ce que je lui répondrai. Écoutez, vous me rendriez un service à moi et peut-être à diverses autres personnes si vous vouliez vendre quelques exemplaires de *Gœtz*. M. Boje en a; marquez-lui combien vous en voulez, je lui ai écrit de vous en remettre autant que vous demanderez. Vendez-les ensuite à douze bons groschen et notez vos frais de poste. Merck en est l'éditeur, mais il est à Saint-Pétersbourg, et moi, je n'ai pas le talent qu'il faut à un libraire. Je crains que le livre ne se vende pas, sans cela il pourrait arriver que vous n'ayez pas encore un exemplaire dans six mois. Écrivez-moi donc où je dois adresser les secondes livraisons du *Mercure* et d'où me viendra l'argent. Si diverses choses réussissent d'après mon idée, j'enverrai bientôt à Lotte une boîte où il n'y aura ni confitures, ni articles de toilette, ni livres; par conséquent, jouissez de votre bonheur. Votre contentement et vos espérances me font du plaisir. Si vous tenez à avoir de mes nouvelles, écrivez-moi souvent.

Digitized by Google

79.

GŒTHE A HANS.

Remettez, mon cher Hans, la deuxième partie du *Mercure* à M. de Hille; Kestner a emporté la première par mégarde à Hanovre. M. de Falke la rapportera à M. de Hille. Je demanderai ensuite de m'en envoyer le prix.

Donnez le drame ci-joint à papa; et quand lui, et peut-être les sœurs l'auront lu, donnez-le à Annette et à Dorothée. Saluez tout le monde de ma part.

Je suis toujours

l'ancien docteur Goethe,

Qui vous souhaite que vous gagniez tous les prix que vous méritez.

Digitized by Google

80.

GŒTHE A KESTNER.

Je souhaite succès à toutes vos entreprises, et toutes les joies de la vie à votre femme.

Je ne puis pas vous blâmer d'aller dans le monde et d'y faire connaissance avec des gens distingués et haut placés. Le commerce avec les grands profite toujours à celui qui sait s'en servir avec mesure. C'est ainsi que j'estime la poudre, parce qu'elle me procure l'oiseau des airs. Mais eux aussi savent apprécier la générosité et la capacité; et un jeune homme comme vous doit aspirer à la meilleure place, morbleu ! et si vous ne le faisiez pour vous, il faudrait du moins le faire pour votre femme ! Quant aux joies du ménage, je pense que le chancelier en a aussi bien que le secrétaire, et je ne m'en laisserais pas priver quand même je serais prince. Ainsi, au nom de Dieu, suivez les inspirations de votre cœur, ne vous souciez pas de la critique, et fermez votre cœur aussi bien au flatteur qu'au censeur. J'écoute volontiers l'un et l'autre jusqu'à ce qu'ils m'ennuient. Mme La Roche est venue ici; elle nous a donné huit jours de bonheur. C'est une jouissance que de vivre avec de telles personnes. O Kestner, je me trouve bien heureux ! quand ceux que j'aime ne sont pas près de moi, ils sont

Digitized by Google

pourtant toujours devant moi. Le cercle des nobles cœurs est la plus précieuse de mes acquisitions.

Je reviens à mon cher *Gœtz!* J'ai confiance en sa bonne nature, il arrivera à bien et durera. C'est un enfant de l'homme avec beaucoup de fautes, mais c'est toujours un des meilleurs. Son extérieur et quelques rudesses heurteront beaucoup de gens; pourtant j'ai déjà tant de succès que j'en suis étonné. Je ne crois pas produire de quelque temps un autre ouvrage qui aura autant de succès. En attendant je continue mes travaux, peut-être plaira-t-il au tourbillon de la vie de me faire faire quelque chose de plus sensé.

Le 21 août.

Ceci était écrit depuis longtemps, mais je n'ai pas trouvé le moment de cacheter la lettre. N'ayant rien à y ajouter je vous prie de me garder votre affection et que Lotte continue de m'aimer. Elle est heureuse! Adieu.

Digitized by Google

81.

GŒTHE A KESTNER.

Je viens de recevoir ce soir, 15 septembre, votre lettre et j'ai taillé une plume pour écrire une longue réponse. J'espère que mes esprits parviendront jusqu'à Lotte, quand même elle ne voudrait pas prodiguer, à moi qui l'aime tant, la monnaie de ses sentiments, à laquelle le mari n'a pas de prétentions. Dernièrement j'ai eu grande peur en rêvant à elle. Le danger était pressant, tous mes projets étaient renversés. Nous étions surveillés et j'espérais tout dans le cas que je pourrais parler au prince. Je me tenais près de la fenêtre en réfléchissant si je devais sauter en bas, de la hauteur du deuxième étage. Oh! me dis-je, tu vas te casser la jambe et tu seras forcé de te rendre. Mais si un ami passait, je me jetterais pourtant en bas, et si je me cassais une jambe il me porterait sur ses épaules au prince. Tu vois que je me souviens de tout, même du tapis multicolore de la table près de laquelle elle était assise et travaillait au filet, sa boîte en paille devant elle. J'ai baisé mille fois sa main. Oh! c'était sa propre main! cette main, elle est encore si présente à mon esprit que je me traîne toujours au milieu de rêves pareils.

Ma sœur et Schlosser sont dans la même position. Il

Digitized by Google

est encore à Carlsruhe où ses affaires traînent, Dieu sait comment. Je n'y comprends rien. Ma sœur est à présent à Darmstadt chez des amis. C'est pour moi une grande perte; elle comprend et supporte mes caprices.

Quant à moi, mon cher, je laisse faire mon père, qui tâche de me fourrer de plus en plus dans les affaires civiles de la ville. Je le laisse faire, tant que je dispose encore de ma force intérieure. Un bon coup, et toutes ces cordes seront rompues. Aussi suis-je beaucoup plus calme et je vois qu'on peut rencontrer partout l'homme, de grandes et de petites, de belles et de vilaines choses. Je continue bravement mes travaux et je pense que je produirai diverses œuvres pendant cet hiver. J'ai envoyé un *Gœtz* au vieux bailli. Il lui a fait beaucoup de plaisir et il a été communiqué (probablement par les Brandt) à d'autres. Le juge à Wetzlar et M. de Folz ont demandé ce livre, à ce que m'écrit Hans, avec lequel j'entretiens une correspondance suivie. Tout cela, mon cher Kestner, me fait oublier, que la chère grande-tante Lange de Wetzlar, avec l'aînée de ses chères nièces, est arrivée il y a peu d'instants au salon. Elles ont attendu bien des fois à cause de Lotte, sans que je sois allé les chercher; qu'elles se tirent encore cette fois-ci d'affaire. Jeannette n'est pas avec elles. Elles ont dit de ma Lotte beaucoup de bonnes et aimables choses. Que le diable les en remercie! — *De ma Lotte!* J'ai écrit cela par distraction, et pourtant, elle est, sous certains rapports, à moi. Sur ce point, il m'arrive ce qui arrive à d'autres honnêtes gens, je suis raisonnable jusqu'à ce point. Donc, n'en parlons plus.

Parlons du *Mercure* (journal), pour nous calmer. Je ne sais pas si la vanterie fait plus de tort à cette entreprise que

Digitized by Google

celle-ci à la vanterie. C'est du vent et du bavardage à faire honte. Tout le monde en a été mécontent. La seconde partie est un peu meilleure.

Le grand Jean et les petits Jean, Wieland et messieurs Jackerl viennent de se prostituer ! C'est leur affaire ! Ce n'était pas pour moi qu'ils ont écrit. La femme du conseiller, Jacobi s'est trouvée ici ; c'est une brave et aimable personne. J'ai pu très-bien vivre avec elle ; j'ai évité toutes les explications et je me suis conduit comme si elle n'avait ni mari ni beau-frère. Elle aurait essayé de nous réconcilier, et moi je ne veux pas de leur amitié. Qu'ils me forcent de les estimer autant que je les méprise à présent, et alors je leur rendrai mon affection.

J'ai reçu ce matin une lettre de Falke avec la première feuille de l'*Almanach des Muses*. Tu trouveras, page 15, *le Voyageur*, que je recommande bien à Lotte. Il a été écrit dans mon jardin, dans un de mes meilleurs jours : tout mon cœur était plein de Lotte et tout votre bonheur futur se présentait à mon âme et y produisait une satisfaction calme. Tu y trouveras, en regardant de près, plus d'individualité qu'il ne paraît, tu reconnaîtras dans l'allégorie *Lotte* et *moi* et ce que j'ai senti cent mille fois près d'elle. Mais n'en dis rien à personne. Cela doit vous être sacré ; aussi vous êtes toujours près de moi quand j'écris quelque chose. Je travaille maintenant à un roman ; mais cela va lentement. Je compose, en outre, un drame qui sera représenté pour que les gaillards voient qu'il ne dépend que de moi d'observer des règles et de peindre la moralité et des sentiments. Adieu. Encore une confidence d'auteur : Mon idéal grandit et embellit de jour en jour, et si ma vivacité et mon amour ne m'abandonnent pas, il y

Digitized by Google

aura encore beaucoup de choses pour ceux que j'aime, et le public en prendra aussi sa part.

Et ainsi bonne nuit, ma chère Lotte. Il y a dans l'enveloppe des vers. J'ai voulu les ajouter à mon portrait destiné à Lotte ; mais comme le portrait n'a pas réussi, elle aura en attendant les vers. A une autre fois.

Digitized by Google

82.

GŒTHE A LOTTE [1].

BONHOMIE.

Quand d'un brave homme défunt,
D'un respectable pasteur ou conseiller
La veuve fait graver le portrait,
Au bas duquel on fait mettre de petits vers;

On dit :

Regardez ce vénérable homme,
Sa tête et ses oreilles;
Mais vous ne lirez pas sur son nez,
Combien sa cervelle fut intelligente
Ni ses nombreux services à la chose publique.

Cela, ma chère Lotte, s'applique aussi à nous :
Je t'envoie mon portrait!
Tu y verras le long nez,
Le regard des yeux, les boucles flottantes;
C'est à peu près *la vilaine figure*,
Mais tu n'y verras pas mon amour [2]. G.

[1] Ceci est, dans l'original allemand, en vers rimés.

[2] Gœthe a essayé, par la lettre n° 100, la même pièce de vers un peu variée et accompagnée de sa silhouette. L'édition allemande en contient un *fac-simile*.

Digitized by Google

83.

GŒTHE A KESTNER.

Cette chère Mme La Roche épousera un négociant considérable d'ici. C'est bien! très-bien!

Votre Hans m'écrit toujours ce qui se passe dans la maison allemande. C'est ainsi que j'ai, depuis votre départ, une chronique complète de tous les trous, contusions et querelles de quelque importance.

Est-il vrai que la petite Dorothée va se marier?

L'étoile de notre ville est tout à fait extraordinaire; nous comptons, depuis six mois à peu près, vingt mariages importants. Nos deux voisines les plus proches et ma sœur se sont engagées presque dans la même semaine.

Le gardien de la tour joue, les cloches sonnent, le tambour bat, et le jour commence à pointer là-bas.

J'ai été, dans ces derniers temps, assez appliqué; j'ai fait beaucoup de petites choses et une comédie avec des couplets est terminée; j'ai, en outre, esquissé les contours de quelques morceaux plus importants, et je vais me mettre à les étudier.

La comédie sus-mentionnée, où il n'y a pas trop d'esprit ni de sentiment, est arrangée pour l'horizon de nos acteurs et de notre théâtre. Pourtant on me dit qu'il y a des passages qu'ils croient au-dessus de leur force. Ce n'est pas ma faute.

Digitized by Google

Vous en aurez une copie.

Est-ce que Lotte a parlé à Jacobi? Je m'aperçois qu'elle a attiré son attention. Est-ce qu'il y est encore?

Falke est un brave garçon. Je vois avec plaisir son affection pour moi; il m'écrit de temps en temps. J'ai eu une scène étrange avec Merck, à cause d'une silhouette qui m'a été envoyée par Lavater, et qui ressemble beaucoup à Lotte. Cela se passa le soir de son arrivée et je vis qu'il aime encore Lotte ardemment. D'ailleurs, celui qui connaît Lotte et ne l'aime pas me déplaît.

Adieu, mes enfants, il fait jour.

Savez-vous déjà que Hœpfner a épousé Mlle Thomæ?

Écrivez-moi bientôt. Et rejouissez-vous en songeant à moi, comme je me rejouis de votre souvenir.

Digitized by Google

84.

GŒTHE A HANS.

Je vous félicite, mon cher Hans, à cause de votre heureuse convalescence, et je désire que ma lettre vous trouve tous en bonne santé. Donnez la lettre ci-jointe à M. Krafft, chancelier de Brême, qui aura la complaisance de la remettre à M. Kestner. Saluez de ma part votre cher papa et Caroline. Beaucoup de compliments aux demoiselles Léonore, Dorothée et Anne. Que les autres filles et petits garçons se conduisent bien ; ils auront des amandes et des images quand j'arriverai.

Dites à la petite Léonore qu'elle envoie à Lotte les morceaux oubliés, pour raccommoder sa camisole aux raies bleues. Elle les trouvera bien. Ou encore mieux, faites-vous-les remettre par Léonore et adressez-les-moi par les messageries. Je les enverrai à Lotte. Mais que personne ne l'en avertisse.

Digitized by Google

85.

GOETHE A HANS.

J'apprends avec plaisir, mon cher Hans, votre conduite, et que vous ne laissez pas échapper le *primat* (premier prix). Quand tout sera bien rétabli dans la maison, je souhaite que ça dure. Je vous remercie pour les morceaux; mais que personne n'en écrive un mot à Lotte. Informez-moi du jour où le voiturier part pour Hanovre. J'ai une petite caisse, mais il faut la bien recommander à cet homme, parce qu'elle contient de la marchandise fragile qu'il doit transporter soigneusement. Adieu, mon cher Hans, mangez bien des fruits, faites mes compliments à papa et à tout ce monde chéri de la maison allemande. Adieu.

G.

Digitized by Google

86.

GŒTHE A HANS.

Mon cher Hans, je vous remercie bien de vos lettres et je vous prie de continuer. Voici quatre exemplaires de l'*Iris*. Vous aurez la complaisance de les remettre aux quatre dames dont les noms sont écrits sur la feuille ci-jointe.

Vous avez encore, si je ne me trompe, de l'argent destiné à moi. Je vous prie de l'accepter comme un cadeau de Noël, et de le partager avec vos frères et vos sœurs.

Saluez papa et les sœurs, et Mlle Brandt. Est-ce qu'aucune de celles-ci ne veut encore imiter Lotte?

G.

Digitized by Google

87.

GŒTHE A LOTTE.

Francfort, le 31 octobre 1773.

Je ne sais pas, ma chère Lotte, si ma supposition, que vous aurez bientôt besoin d'un négligé, est fondée; du moins je le crois. Ayant réfléchi sur ce point grave, je me suis dit : Elle aime le blanc; toute étoffe de mousseline est bannie en hiver, à moins d'être doublée, et alors elle aurait trop l'air d'une grand-maman, etc. Sur cela, la déesse prévoyante de la mode s'approcha de moi et me présenta l'étoffe ci-jointe, qui, sauf la solidité, réunit tous les mérites. C'est une étoffe de mousseline, et en a, par conséquent, toutes les qualités. Les raies en soie en font une étoffe d'hiver. Eh bien, il faut l'envoyer au tailleur. Mais qu'il fasse bien attention! Notez que la doublure doit être absolument blanche; j'en ai vu en toile blanche. La pièce fournira justement un négligé qui descendra au-dessous des poches.

J'envoie en même temps les morceaux oubliés de la camisole aux raies bleues et blanches, en vous priant de ne

Digitized by Google

pas oublier, à cause des nouveaux amis qui viennent d'arriver, la vieille et fidèle amitié.

Adieu, ma chère Lotte, saluez de ma part votre petit mari, et rappelez-vous, comme moi, l'ancien temps.

Francfort, 31 décembre 1773. Anniversaire de la naissance de Wolfgang.

GOETHE.

Digitized by Google

88.

GŒTHE A KESTNER.

Le jour de Noël, le matin six heures passées, 1773.

Il y a un an que je vous ai écrit, mes chers amis. Quels changements depuis ce temps !

Si je ne vous ai pas écrit depuis longtemps, c'est que ma vie est très-occupée. Je te remercie, chère Lotte, pour m'avoir envoyé une lettre en retour de mes fils d'araignées. Si je l'avais espérée, mon cadeau n'aurait pas été désintéressé. Je l'ai baisée cent fois. Il y a des moments où l'on sent plus vivement combien on aime ses amis.

Je ne puis pas vous peindre ma joie en revoyant Merck. Il est arrivé huit jours plus tôt que je ne comptais, et il était assis dans la chambre de mon père, lorsque je revins chez moi. — J'entrai sans le savoir et j'entendis sa voix avant de le voir. Tu me connais, Lotte.

Le passage de ta lettre qui indique la possibilité d'un rapprochement a traversé mon âme. Ah ! c'est mon rêve depuis votre départ. Mais cela restera un rêve. Il est vrai que mon père ne s'opposerait pas à ce que j'acceptasse des fonctions ailleurs; aussi ni l'amour ni l'espérance d'obtenir une place ne me retiennent ici, — et il me semble que je pourrais essayer de voir ce qui se passe ailleurs.

Digitized by Google

Mais, mon cher Kestner, j'ai pour moi-même trop besoin de mes talents et de mes forces ; j'ai eu toujours l'habitude d'agir d'après mes instincts et cela ne pourrait pas convenir à un prince qui serait mon maître. Et ensuite, où apprendrais-je un peu de subordination politique? — Ces habitants de Francfort sont une race maudite, dit habituellement M. le président de Moser ; on ne peut se servir nulle part de leurs têtes obstinées. Et quand même je ne serais pas entêté, mes connaissances en droit sont le moindre de mes talents. Un peu de théorie et de bon-sens ne suffisent pas. — Ma pratique marche ici de pair avec mon savoir, j'apprends tous les jours et je me tire ainsi d'affaire. — Mais dans cette chambre de justice, — j'ai eu toujours soin de ne pas jouer un jeu quand j'étais le moins habile de la partie. — Donc. — Pourtant je voudrais savoir si tes paroles ont été un peu plus qu'un désir et un caprice.

Ma sœur est brave. Elle apprend à vivre ! Nous reconnaissons seulement dans les circonstances compliquées et difficiles ce qu'il y a en nous. Elle est heureuse et Schlosser est le meilleur des maris comme il a été le plus tendre et le moins fou des amants.

Digitized by Google

89.

GOETHE A HANS.

Je vous présente un de mes bons amis. Je serais volontiers venu avec lui, mais ça n'a pas été possible, mon cher Hans. Si vous me conservez votre affection, j'espère qu'il m'arrivera un jour de vous revoir. Ce que vous ferez pour M. Plitt, je le considérerai comme fait pour moi. Conduisez-le chez les Brandt et saluez de ma part les sœurs auxquelles il plaira sans ma recommandation. Que mes petits garçons m'aiment ! Je leur envoie quelque chose de la foire. J'espère que Sophie et la petite Anne ne m'ont pas oublié. Conduisez-vous toujours bien. N'achetez pas les journaux de Francfort ; ils ne vous serviront à rien. Quand je trouverai un livre pour vous, je vous l'enverrai.

GOETHE.

Digitized by Google

90.

GŒTHE A HANS.

Mon cher Hans, dites à la petite Anne de me pardonner l'oubli de sa commission. M. Schmidt ne peut pas donner des échantillons; mais il enverra plusieurs pièces. Que la petite Anne aie la bonté de m'écrire quelles sont les couleurs et le genre demandés; je m'en chargerai.

Encore une commission : j'ai 9 florins à réclamer de M. Falk; allez les chercher et envoyez-les-moi par les messageries.

Saluez toute la maison, Mlle Dorothée — vous savez bien — et Léonore. Je voudrais bien savoir ce qu'écrit et envoie Lotte.

G.

Digitized by Google

91.

GŒTHE A HANS.

Mon cher Hans, j'ai malheureusement égaré votre dernière lettre; ainsi je dois vous demander de me communiquer encore une fois la commission d'Annette et de Caroline, savoir : quelles couleurs elles veulent avoir. Saluez tout le monde. Adieu.

G.

Digitized by Google

92.

GŒTHE A HANS.

Il y a encore une difficulté dans cette commission. Vous m'écrivez d'envoyer à Annette trois quarts d'aune de la pièce jointe.

Eh bien! je ne comprends pas ce qu'elle veut faire de trois quarts d'aune. Si c'est trois aunes et un quart, c'est autre chose.

Mais comme cela coûte de l'argent, plus de 16 florins, j'ai voulu demander encore une fois. Saluez tout le monde, et donnez-moi de vos nouvelles.

G.

Digitized by Google

93.

GŒTHE A HANS.

En attendant, je vous envoie, mon cher Hans, quelque chose pour les petits; partagez entre eux les raisins secs, les figues et les images. Le livre leur appartient en commun, il vient de M. Kestner.

Gardez-moi votre affection. Salue de ma part le papa, les sœurs et les Brandt. Adieu.

G.

Digitized by Google

94.

GŒTHE A HANS.

Je vous envoie, mon cher Hans, pour le jour de l'an, un *procœmium virtutis et diligentiæ*. Et pour que vous voyiez quelle espèce de gens nous sommes à Francfort, je vous envoie aussi un heller (*liard*) neuf.

Saluez de ma part tous mes amis et conservez-moi votre affection.

G.

Digitized by Google

25.

GŒTHE A HANS.

Remettez exactement et au plus tôt la lettre ci-jointe. Je souhaite une prompte guérison à Albert et à Ernest. Recommandez-moi au papa, saluez de ma part les sœurs Léonore et Dorothée, et écrivez-moi de temps en temps.

GOETHE.

Digitized by Google

96.

GŒTHE A LOTTE.

Je me rappelle à l'instant, ma chère Lotte, que je dois depuis longtemps une réponse à ta lettre. C'est que tu as été pendant tout ce temps-ci, peut-être plus que jamais, *in*, *cum* et *sub* moi (que ton gracieux maître t'explique cela). Je le ferai bientôt imprimer pour toi. Cet ouvrage réussit, ma chère. Ne suis-je pas à mon aise en songeant à vous?

Je suis toujours l'ancien, et ta silhouette est encore suspendue dans ma chambre et je lui emprunte comme autrefois des épingles. Tu ne doutes pas que je ne sois fou, et j'ai honte d'en dire davantage; car si tu ne sens pas que je t'aime, pourquoi alors est-ce que je t'aime?

GOETHE.

Digitized by Google

97.

GŒTHE A KESTNER.

Mars 1774.

Ce n'est pas beau de ta part de répondre le 13 février à ma lettre datée du jour de Noël. Dorénavant, mon cher Kestner, envoie tes lettres par la poste, écris plus souvent, sans cela je m'adresserai à Lotte pour qu'elle m'écrive.

Mme La Roche s'est mariée ici; c'est ce qui me fait encore supporter la vie, si toutefois elle peut être rendue supportable.

Vous recevrez peut-être bientôt un écrit qui vous prouvera combien j'ai été près de vous. Écrivez-moi souvent, ne serait-ce que pour me conter des bagatelles de ménage. Vous savez qu'elles m'intéressent au plus haut degré.

Jacobi a rendu justice à Lotte. Il en a fait une description très-avantageuse et lorsqu'on m'écrivit ce qu'il avait dit d'elle je dus convenir que je ne lui connaissais vraiment pas toutes ces qualités; car je l'ai toujours beaucoup trop aimée pour l'observer tant. — L'*Iris* est une entreprise puérile qu'il faut lui pardonner, parce qu'il pense en tirer

Digitized by Google

quelque argent. Messieurs Jackerl veulent ruiner le *Mercure* depuis qu'ils se sont brouillés avec Wieland.

Ce que ces gaillards-là pensent de moi m'est égal. Autrefois ils ont parlé de moi comme d'un pauvre diable, et maintenant ils doivent sentir qu'on peut être un honnête garçon sans pour cela être obligé de les estimer. Cela va bien à Lotte d'être sur la liste des protectrices.

Je ne veux rien dire de mes désirs et de mes espérances d'aller vous voir. C'est comme chez vous, — ainsi nous remettons cela en attendant. Que je regrette que vous n'ayez pas vu Herder davantage! Était-il seul ou sa femme était-elle avec lui? Je travaille assez et ma manière de vivre est toujours la même. Quand je regarde de temps en temps tes vieilles lettres, je suis étonné d'être encore le même après tant de changements. Je voudrais bien qu'il en fût ainsi de vous. Écrivez-moi donc plus souvent ou demandez à Lotte de m'écrire de temps en temps un petit mot, quand elle se sent disposée. Elle pourrait bien le faire. Qu'elle salue de ma part Mme Pestel, ce doit être aussi une brave femme.

La nommée Kunkel a causé beaucoup d'embarras à la commune. Elle était prisonnière à Strasbourg, dont les autorités ne voulurent pas la livrer; et, lorsque l'électeur s'est adressé au roi, elle s'est sauvée en Suisse. Voilà les renseignements les plus nouveaux et, à l'heure qu'il est, encore secrets. Il n'y a rien d'étonnant à ce que nous soyons impérialistes, puisque nous appartenons à l'empereur.

Adieu, donnez-moi bientôt de vos nouvelles. Je suis le même pour l'éternité. Amen.

G.

Digitized by Google

98.

GŒTHE A KESTNER.

Mai 1774.

Je me suis encore débarrassé d'un souci. Embrassez pour moi le petit garçon et Lotte, mon amie pour l'éternité. Dites-lui que je ne puis pas me la figurer comme femme en couches. C'est décidément impossible. Je la vois toujours telle que je l'ai quittée (ainsi je ne te connais pas en ta qualité de mari; je ne connais d'autres relations que nos anciennes, auxquelles j'ai associé, dans une certaine occasion, des passions étrangères. Je vous en avertis pour que vous ne vous en fâchiez pas.) Je te prie de ne pas faire attention pour le moment au radotage ci-joint; le temps l'expliquera. Si vous m'aimez comme je vous aime, il n'y a pas dans le monde des amis plus parfaits.

Mon vilain article contre Wieland fait plus de bruit que je n'en attendais. J'apprends qu'il se conduit bien dans cette occasion. Je suis donc dans mon tort.

Digitized by Google

99.

GŒTHE A KESTNER.

Le 11 mai 1774.

Cela m'a surpris; je ne m'y étais pas attendu. Je l'avais espéré; mais comme ta lettre n'en disait rien, je me suis rappelé que les premiers-nés sont à la famille. Mais maintenant, je voudrais que Lotte, — car le garçon doit être baptisé le 11 mai, date de cette lettre, — que Lotte, mettant de côté toutes les réflexions, se fût écriée : « Il s'appelle *Wolfgang !* l'enfant doit porter le même nom ! » Il semble que tu inclines du même côté, et je désire qu'il le porte, parce que c'est le mien. — Si vous lui avez donné un *autre* nom, je me réserve de donner au prochain le nom de *Wolfgang;* car vous prendrez certainement plusieurs parrains, — et moi, — je voudrais tenir sur le baptême tous vos enfants, parce qu'ils me sont tous aussi proches que vous. — Écrivez-moi de suite ce qui s'est passé. J'ai là-dessus des pressentiments étranges que je ne dis pas; le temps les fera connaître.

Adieu, mes amis (que j'aime tant que j'ai été forcé de prêter et d'accommoder la richesse de mon amour à la représentation fictive du malheur de notre ami). Vous saurez plus tard le sens de cette parenthèse. G.

Digitized by Google

100.

GŒTHE A LOTTE.

Le 16 juin 1774.

Ma chère Lotte, je viens de chez M. et Mme Meyer, j'ai soupé avec eux aujourd'hui et hier. Ils ont passé la journée à Darmstadt. Ce sont de braves gens; je suis sûr qu'ils ont de l'affection pour moi, car j'en ai pour eux. Nous avons été si francs dans le premier quart d'heure... O Lotte, que je suis enfant! J'ai été, pour ainsi dire, surpris, lorsque Mme Meyer m'a dit que tu songeais encore à moi. Est-ce que les lettres de Kestner ne me le disent pas, et mon cœur ne me le dit-il pas aussi? Et pourtant ç'a été pour moi une nouvelle, quand cette bonne petite femme m'a dit avec l'accent d'un intérêt vrai, que tu songeais encore à moi. Oh! elle a senti ce qu'elle me disait! C'est une bonne femme! J'avais déjà l'intention de t'écrire hier au soir; mais ce m'a été impossible. Je me suis promené dans ma chambre en causant avec ta silhouette, et je suis, encore en ce moment, à peine en état de griffonner ces lignes! Ne serrerai-je plus jamais ta main, ma chère Lotte? J'ai beaucoup parlé à Mme Meyer de toi. Nous avons été ensemble au bois, et elle m'a promis de t'entretenir de moi dans

Digitized by Google

Elrie [1]. Oui, ma chère Lotte, il y a longtemps que je n'ai eu un tel plaisir.— Son mari est justement un de ces hommes comme je les aime. C'est une bonne âme, franche, qui réunit, sans nul pédantisme, la science et les lettres à l'expérience de la vie. Nous nous sommes bien rencontrés. Bonne nuit. Ils partent demain matin, et je veux leur envoyer encore quelque chose. Adieu! adieu!

Et mon filleul se porte bien et la petite maman sera aussi bientôt retablie? Je te jure, ma chère Lotte, que c'est pour ma tête une torture de songer que tu es mère et que tu as un petit garçon qui porte un nom que j'ai choisi. Je ne puis m'arranger de cela, je ne puis me l'imaginer. Je tiens donc, ma chère Lotte, à ce que tout soit comme c'était. Mme Meyer me dit que tu n'as pas non plus changé. Embrasse et salue de ma part papa Kestner. Qu'il m'écrive souvent et toi aussi, tu m'écriras si cela ne te fatigue pas. Voici une lettre de Mme Meyer. Je pense qu'elle est pour sa sœur. Hans m'en a envoyé une pour elle, que j'ai remise. J'espère qu'elle passera bientôt par ici en revenant des eaux. Je la chargerai d'un salut et d'une poignée de main pour toi. Adieu, ma chère Lotte, je vous enverrai bientôt un ami qui me ressemble beaucoup, et j'espère que vous le recevrez bien. Il s'appelle *Werther*, et vous expliquera lui-même ce qu'il est et ce qu'il a été.

GOETHE.

[1] Un petit bois près de Hanovre.

Digitized by Google

101.

GŒTHE A LOTTE.

Le 26 et 31 août 1774.

Devine qui sort en ce moment de ma chambre. Lotte, ma chère Lotte, tu ne le devines pas ? Tu penseras plutôt à une foule de gens célèbres ou obscurs qu'à la femme Catherine Lisbet, ma vieille blanchisseuse de Wetzlar, la bavarde que tu connais et qui t'aime comme tous ceux qui se sont jamais approchés de toi. Ne pouvant plus trouver à vivre à Wetzlar, elle est venue ici, et ma mère espère lui trouver une place. Je l'ai emmenée dans ma chambre. En voyant ta silhouette elle s'est écriée : « Ah ! voilà cette chère Lotte ! » Malgré sa bouche édentée il y avait beaucoup d'expression dans ce cri. Dans sa joie, elle baisa ma main et mon habit, et elle me raconta que tu avais été d'abord un peu méchante, puis très-sage et que tu ne l'avais pas trahie, lorsqu'elle reçut des coups à cause de toi, parce qu'elle t'avait conduite chez le lieutenant Meyer, lequel était amoureux de ta mère et voulait te voir et te faire un cadeau, ce qu'elle ne permit pas. Enfin, elle m'a raconté tout. Tu penses bien que cette femme était précieuse pour moi, et que je m'occuperai d'elle. Si les ossements de saints et des chiffons qui ont touché leur corps sont dignes

Digitized by Google

d'être adorés et gardés avec soin, pourquoi pas la créature humaine qui t'a touchée, qui t'a portée dans ses bras, qui t'a conduite par la main, à qui tu as peut-être demandé quelque chose? toi, Lotte, demander! Et cette personne devrait me prier! Anges du ciel! Encore quelque chose, ma chère Lotte, qui m'a fait rire : elle m'a dit que tu l'as souvent fâchée en tordant tes mains pour jouer, comme tu le fais peut-être encore. Elle l'imita et il me sembla que ton esprit planait autour de moi. Elle me parla aussi de la petite Caroline, de Léonore, de tout le monde et de tous ceux que j'ai connus ou que je n'ai pas connus : mais enfin elle revient toujours à Lotte. Sans Lotte, tout était triste et mort. Adieu, Lotte. Pour aujourd'hui, pas un mot de plus.

31 août. — J'ai écrit à Langen, samedi dernier, avant l'arrivée de Merck, la feuille ci-jointe. Nous avons passé une heureuse journée; le dimanche n'a été guère amusant. J'ai rêvé dans la nuit de toi, que j'étais revenu chez toi et que tu m'avais donné un bon baiser. Depuis que je t'ai quittée, je ne t'ai jamais vue, ni dans mes rêves, ni éveillé, aussi distinctement devant moi. Adieu! Une des silhouettes ci-jointes est pour vous[1], les autres sont pour Meyer et Zimmermann. Que Kestner m'écrive bientôt. Adieu, Lotte. Je te remercie de vouloir bien lire ce que j'écris et fais imprimer. Mais aussi, comme je t'aime! Embrasse pour moi le petit garçon. Quand je pourrai venir, je me pré-

[1] Cette silhouette se trouve dans l'édition allemande, avec la lettre n° 82 et le *fac-simile* d'une petite poésie.

Digitized by Google

senterai sans façon à toi; ainsi que je t'ai quittée autrefois. Tu ne t'effrayeras pas pour cela et tu ne m'appelleras pas une *vilaine figure*. Salue les Meyer de ma part. Je voudrais bien voir le petit garçon dans tes bras. Adieu, adieu.

GOETHE.

Digitized by Google

102.

GŒTHE A LOTTE.

27 août 1774.

J'ai commencé hier, le 26, une lettre pour toi. Me voici à Langen entre Francfort et Darmstadt. En attendant Merck, que j'ai fait chercher, je veux t'écrire. Aujourd'hui il y a deux ans, j'ai été assis, presque pendant toute la journée, près de toi. On coupa des haricots verts jusqu'à minuit et l'on commença solennellement le 28 [1] en prenant du thé. O Lotte, tu m'assures avec cette aimable franchise que j'ai toujours appréciée, que vous m'aimez encore. Oh ! ce serait trop triste, si le temps devait aussi emporter nos sentiments. Je t'enverrai prochainement un livre; appelles-le comme tu voudras, des prières ou un trésor pour te rappeler matin et soir les bons souvenirs de l'amitié et de l'amour. Je suis sûr que vous penserez demain à moi. Demain je serai avec vous. Mme Meyer m'a promis de m'envoyer son petit esprit pour venir me chercher. Nous avons une magnifique matinée. Une première pluie qui succède à une sécheresse de plus de quatre semaines me rafraîchit autant que la terre, et je vais m'en ré-

[1] Le 28 août était le jour de naissance de Gœthe et de Kestner.

Digitized by Google

jouir à la campagne. Gotter était ici avant-hier. Il part avec deux de ses sœurs pour aller voir à Lyon une autre sœur. Il est toujours bon mais souffrant, pourtant assez gai. Nous nous sommes rappelé notre vie d'autrefois. Il salua cordialement ta silhouette. Je lui ai parlé de différentes choses jusqu'à son départ. C'est un avantage pour moi d'être ici à mi-chemin : quand mes amis voyagent, ils sont forcés de passer devant moi et de payer en amis le droit de passage.

Digitized by Google

103.

GŒTHE A HANS.

Le 31 août 1774.

Vous avez perdu un frère chéri, et moi j'ai perdu un de mes chers petits garçons. Redoublez vos efforts pour vous conduire de mieux en mieux afin de consoler de cette perte papa et moi. Saluez toute la famille de ma part. Écrivez-moi plus souvent ce qui se passe. Ne savez-vous pas que les moindres détails qui vous concernent m'intéressent vivement? Il y a longtemps que je vous ai quittés, mais je suis toujours avec vous. Adieu. Envoyez la lettre ci-jointe à Lotte.

G.

Digitized by Google

104.

GŒTHE A KESTNER.

Le 23 septembre 1774.

Si vous avez déjà le livre, vous comprendrez le pli ci-joint. Pressé comme je suis, j'avais oublié de le mettre dans le volume. Les marchands de la foire font un bruit épouvantable; mes amis sont arrivés; mon passé et mon avenir se confondent merveilleusement.

Que deviendrai-je ? Oh ! vous qui avez déjà une position, vous êtes infiniment mieux à votre aise que moi.

Meyer, est-il de retour ? Je vous prie de ne pas encore prêter ce livre. Conservez votre affection à celui qui est encore vivant, et respectez celui qui est mort.

Vous comprendrez maintenant les passages obscurs de mes lettres précédentes.

Digitized by Google

105.

GŒTHE A LOTTE.

Incluse dans la précédente.

Ma chère Lotte, tu sentiras en lisant ce petit livre, combien il m'est cher; aussi cet exemplaire a pour moi du prix comme s'il était unique au monde. Tu l'auras, Lotte, je l'ai baisé plus de cent fois et je l'ai enfermé pour que personne n'y touche. O Lotte ! — Je te prie de ne le montrer qu'aux Meyer. Il ne sera publié qu'à la foire de Leipzig. Je voudrais que chacun le lise de son côté, toi et Kestner, et que chacun m'en écrive un petit mot.

Lotte, adieu, Lotte.

Digitized by Google

106.

FRAGMENT

D'UN BROUILLON DE LETTRE ÉCRITE PAR KESTNER, APRÈS AVOIR REÇU *WERTHER*.

Hanovre, à la fin de septembre ou au commencement d'octobre 1774.

Votre *Werther* serait de nature à me faire grand plaisir en me rappelant bien des scènes et des événements intéressants; mais, tel qu'il est, il m'a peu édifié à certains égards. Vous savez que j'aime à parler franchement.

Vous avez prêté, il est vrai, à chaque personnage quelques traits étrangers, ou bien vous avez fondu plusieurs en un seul; je ne désapprouve pas cela, mais si, en fondant et en empruntant ainsi, vous aviez tant soit peu consulté votre cœur, les personnes véritables auxquelles vous avez emprunté des traits se trouveraient moins prostituées.

Vous avez voulu dessiner d'après nature pour donner des tons vrais à votre tableau; mais vous avez réuni tant de choses disparates que vous avez manqué tout à fait votre but. Monsieur l'auteur se fâchera peut-être; mais je m'appuie sur la réalité et la vérité, quand je prétends que le

Digitized by Google

peintre s'est trompé. La véritable Lotte serait bien fâchée si elle ressemblait à la Lotte peinte par vous. Je sais bien que c'est une composition. Mais, même madame H...., que vous y avez mêlée un peu, n'aurait pas été capable de ce que vous dites de votre héroïne. Le but de votre œuvre, la nature et la vérité, n'auraient pas exigé tant de frais d'invention, car Jérusalem se serait brûlé la cervelle sans la conduite de votre héroïne, qui serait toujours déshonorante pour une femme et surtout pour une femme distinguée.

La véritable Lotte dont vous voulez être l'ami, est, dans votre peinture, suffisamment indiquée pour ne pas la méconnaître. — Je ne veux pas continuer; la pensée seule me cause déjà trop de douleur. Et le mari de Lotte, que vous appeliez votre ami et qui l'était, Dieu le sait, il est avec elle... Et ce misérable Albert! alors même qu'il ne serait pas une copie, il a emprunté tant de traits à l'original qu'on peut aisément deviner le véritable Albert.

La ressemblance ne porte, il est vrai, que sur le côté extérieur, et, grâce à Dieu, seulement sur l'extérieur. Mais si vous teniez à l'y introduire, était-il donc nécessaire d'en faire un être aussi apathique? Peut-être était-ce dans l'intention de vous placer fièrement à côté de lui et pour pouvoir dire : « Voyez quel homme je suis, moi! »

Digitized by Google

107.

GŒTHE A KESTNER ET LOTTE.

Octobre 1774.

Il faut, mes chers irrités, que je vous écrive de suite pour en débarrasser mon cœur. C'est fait; c'est publié; pardonnez-moi si vous pouvez. — Je ne veux décidément rien entendre de vous avant que le résultat ait démontré l'exagération de vos craintes, avant que vos cœurs aient mieux apprécié dans ce livre l'innocent mélange de vérité et de fiction. Kestner, tu as, comme un avocat affectionné, épuisé tout, tu m'as enlevé tout ce que je pourrais dire pour m'excuser. Mais je sens que mon cœur a encore d'autres choses à dire, quoique je sois maintenant impuissant à l'exprimer.

Je me tais. Mais je dois vous dire mon joyeux pressentiment et mon espoir que le sort m'a permis de faire cela pour nous lier plus étroitement l'un à l'autre. Oui, mes chers, moi, qui suis lié à vous par l'affection, je serai encore votre débiteur et celui de vos enfants pour les heures pénibles que vous a causées mon... — appelez-le comme vous voudrez. Tenez ferme, je vous en prie. Ainsi que je te reconnais, Kestner, tout entier dans ta dernière lettre,

Digitized by Google

et toi aussi Lotte tout entière; restez calmes dans tout ceci, sans regarder les suites possibles. Je vous en prie. — Bon Dieu, on dit que tu tournes tout en bien.

Mes chers, si le dépit vous gagne, pensez toujours que l'ancien, votre Gœthe, se renouvelle de plus en plus et qu'il est maintenant plus que jamais à vous.

Digitized by Google

108.

KESTNER A M. DE HENNINGS.

Hanovre, le 6 novembre 1774.

Cher ami, je ne comprendrais pas votre lettre si je n'avais pas depuis longtemps prévu que *les Souffrances de Werther* produiraient la méprise que je trouve dans votre lettre de Berlin. Mais pourquoi ne me suis-je pas écrié : « Je suis aussi heureux qu'on puisse l'être dans ce monde ! » Je ne suis pas à plaindre, au moins je ne le suis pas dans le sens de votre supposition. Je ne suis pas attristé ! — En un mot, c'est une erreur, et il m'est pénible que tout cela ait dû vous affliger. Je vais vous dire, autant que possible, le mot de l'énigme. Votre erreur n'aurait probablement pas eu lieu si vous aviez reçu ma lettre que je vous ai adressée il y a environ un an à Berlin.

Elle a dû s'égarer. Depuis plus d'un an et demi je n'habite plus Wetzlar. Je suis employé ici comme secrétaire des archives. Deux mois avant mon départ de Wetzlar, j'ai épousé ma chère Lotte. J'en fus heureux et je le suis encore. J'ai emmené ici ma Lotte comme en triomphe. Elle a été reçue comme elle le méritait. J'étais las de ma place à Wetzlar, et j'ai cherché à obtenir mon rappel. Mon emploi

Digitized by Google

actuel ne me rapporte pas encore beaucoup, mais je l'ai accepté volontiers pour revenir ici. Je reçus bientôt après une de vos lettres qui avait passé par Wetzlar. Je n'ai pas tardé de vous répondre et de vous raconter toute mon histoire. J'ai envoyé cette lettre à M. Ganz, secrétaire de légation à Wetzlar, qui a dû oublier de la remettre, ou elle a dû s'égarer. J'ai toujours attendu votre réponse et j'allais vous écrire une deuxième fois, car vous êtes toujours mon meilleur ami et je suis à vous comme toujours. J'ai rencontré à Wetzlar un seul homme que je place immédiatement après vous dans mon cœur. Son nom est déjà assez connu; il s'appelle Gœthe. Vous comprendrez qu'il ne m'a pas rendu un service, — sans dessein il est vrai, et dans l'exaltation d'auteur ou par étourderie ,— en publiant *les Souffrances du jeune Werther*. Il y a dans ce livre beaucoup de choses qui nous fâchent, moi et ma femme; son succès nous contrarie encore davantage. Pourtant je suis disposé à lui pardonner. Mais il ne doit pas le savoir, pour qu'il soit plus circonspect dorénavant. Je vais vous expliquer confidentiellement cette affaire et l'histoire de *Werther*. Vous n'en ferez qu'un usage prudent, mais je vous prie toutefois de vous en servir.

Werther, c'est Gœthe lui-même dans la première partie du roman. Il nous a emprunté, à ma femme et à moi, des traits pour Lotte et Albert. Beaucoup de scènes sont ou entièrement vraies ou peu changées; d'autres sont entièrement étrangères à notre histoire.

Pour motiver la seconde partie et pour préparer à la mort de *Werther*, il a ajouté à la première partie divers faits inventés qui ne se rapportent pas à nous; ainsi Lotte n'a jamais eu ni avec Gœthe, ni avec aucun autre des re-

Digitized by Google

lations aussi intimes que celles qui se trouvent dans le roman. Nous avons raison de le lui reprocher, car diverses circonstances secondaires sont trop vraies et trop connues pour qu'on n'ait pas supposé qu'il s'agissait de nous. Il s'en repent maintenant. Mais à quoi cela nous sert-il? Il est vrai, il fait le plus grand cas de ma femme. Mais en peintre fidèle, il aurait dû la représenter comme trop prudente et trop délicate pour permettre à sa passion des allures qu'il lui prête dans la première partie. Sa conduite envers lui a été telle que je l'aurais aimée encore davantage s'il avait été possible. Notre union, bien qu'elle ne fût pas secrète, n'a jamais été déclarée en public. Lotte était de beaucoup trop réservée pour en parler. D'ailleurs, il n'y avait entre nous d'autres liens que ceux qui liaient nos cœurs. Nous nous sommes mariés peu de temps avant mon départ, lorsque Gœthe avait quitté Wetzlar depuis un an et habitait Francfort, et que le *Werther* fictif était mort depuis six mois. C'est seulement à Hanovre, au bout d'une année entière, qu'un enfant nous est né. Le cher petit garçon vit encore et nous cause, grâce à Dieu, beaucoup de joie.

Il y a, du reste, dans *Werther* beaucoup du caractère et des opinions de Gœthe. Le portrait de Lotte est en général celui de ma femme. Albert est un peu trop froid.

Voilà mes observations sur la première partie. La deuxième ne nous regarde pas du tout. *Werther* y est le jeune Jérusalem; Albert est le secrétaire de légation du Palatinat, et Lotte est la femme de celui-ci; du moins quant à la base historique du roman, car les caractères de ces trois personnages sont inventés. Il est probable que l'auteur ignorait l'histoire antérieure de Jérusalem; c'est pour cela qu'il a introduit dans la première partie cer-

Digitized by Google

taines circonstances fictives pour assurer le succès de la deuxième partie et pour la motiver davantage.

L'Albert de la deuxième partie était bien un peu jaloux, mais ses rapports avec sa femme n'ont pas été ceux qui y sont représentés. Sa femme est une fort jolie personne, bonne et douce, mais pas du tout aussi vive qu'elle est dans le roman. Elle n'était pas même capable de cette petite infidélité, et se conduisait envers Jérusalem avec beaucoup plus de réserve. Celui-ci l'aimait vivement; pourtant il a été poussé à sa résolution extrême plutôt par l'ambition blessée que par un amour malheureux. Mais peut-être s'est-il persuadé à lui-même que ce dernier était son principal motif. Certainement, l'amour a fourni la raison décisive. Il est encore vrai que je lui ai prêté les pistolets. Mais je n'ai jamais soupçonné l'usage qu'il en ferait. Je ne le connaissais que peu, et ma femme le connaissait encore moins, car il fuyait le monde. J'ignorais ses principes et je ne savais de l'histoire de son amour que ce que le public en savait, et ce n'était pas grand'chose. Il n'est venu que deux fois chez moi, et peut-être a-t-il vu dans cette occasion les pistolets suspendus dans ma chambre. Il m'écrivit en effet le billet inséré au roman, et je lui envoyai les pistolets par politesse et sans scrupules. Ils n'étaient pas chargés, je ne m'en étais jamais servi. — C'était un bon garçon, mélancolique. Mais personne n'aurait prévu sa fin, aussi personne ne m'a fait de reproches.

J'ai écrit en détail cette histoire de Jérusalem, après avoir pris des renseignements exacts, parce qu'elle était remarquable. Je l'envoyai à Gœthe, à Francfort. Il en a fait usage dans la deuxième partie de son *Werther*, et il y a ajouté à plaisir.

Digitized by Google

Ainsi vous voyez que vous n'avez pas eu raison de me plaindre. C'est malgré nous que ce livre nous met dans les conversations du public. Mais nous avons la satisfaction de savoir que c'est sans raison et sans motifs. Grâce à Dieu, nous avons vécu et nous vivons encore ensemble heureux et contents. Une terreur secrète me saisit parfois quand je songe à ce monde et à notre heureux mariage ! C'est pour cela que je supporte volontiers tous les désagréments, bien que je ne sois pas dans une position trop brillante, attendu que mon père vient de mourir : mon revenu n'est pas grand et la vie est chère ici. J'accepte cela volontiers comme un petit contre-poids de notre bonheur, d'autant plus que je n'ai encore manqué de rien, que mes affaires augmentent et que j'ai l'espérance d'améliorer ma position.

Gœthe, après avoir fait imprimer son livre nous envoya un exemplaire et s'imagina avoir fait quelque chose de merveilleux. Mais nous en avions prévu le résultat et votre lettre confirma une de nos prophéties. Je lui ai écrit et je l'ai grondé vivement. C'est alors seulement qu'il a compris ce qu'il avait fait. Mais le livre avait été envoyé aux libraires et Gœthe continua d'espérer que nous nous étions trompés.

Avant de continuer ma lettre, je vous prie instamment de la brûler de suite ; car si elle s'égarait en d'autres mains, nous aurions bientôt une seconde édition avec des notes. J'ai pris le parti de me garder dorénavant d'écrire à un auteur quoi que ce soit qui ne puisse être lu de tout le monde.

Maintenant je vous demande de dire à Mendelsohn et à d'autres que vous saviez avec certitude que l'histoire de

Digitized by Google

Jérusalem est la base principale du livre. Cependant vous pouvez ajouter que les caractères sont vrais en partie mais pas du tout aussi chargés qu'ils le sont pour motiver la fin tragique. En parlant à ceux qui nous connaissent, tâchez de détourner ou de démentir les choses désavantageuses que le livre dit de nous. Les traits aimables et irréprochables de Lotte appartiennent à ma femme. Vous en conclurez que je ne pouvais faire autrement que de l'aimer, ayant fait sa connaissance lorsqu'elle était très-jeune personne. Je ne sais pas si je ne serais pas devenu *Werther* dans le cas où j'aurais été forcé de la quitter. Quant à cela, je ne me reconnais pas dans Albert.

Que puis-je faire dans cette affaire, sinon l'ignorer? On ne peut pas refaire le roman. Gœthe a certainement agi de bonne foi; il nous estimait beaucoup trop pour cela, moi et ma femme. Ses lettres et ses autres actions le prouvent. Aussi sa conduite a été plus noble qu'il ne s'est peint lui-même dans *Werther*. Du reste, cette histoire ne pourra pas nous faire du tort auprès de ceux qui nous connaissent. L'évidence est décidément *pour* nous; parce que nos bons rapports mutuels sont connus.

Digitized by Google

109.

GŒTHE A KESTNER.

Le 21 novembre 1774.

Voilà ta lettre, mon cher Kestner, sur une table étrangère, dans la chambre d'un peintre; car j'ai commencé hier à peindre à l'huile. Je dois te dire: merci, merci, mon cher ! Tu es toujours si bon ! — Oh ! si je pouvais sauter à ton cou, me jeter aux pieds de Lotte, pendant une minute, une seule minute, et tout ce que je ne pourrais expliquer dans des volumes serait effacé et expliqué ! — Oh ! m'écrierais-je : vous manquez de foi, ou du moins vous n'en avez pas assez ! — Si vous pouviez sentir la millième partie de ce qu'est *Werther* pour des milliers de cœurs, vous ne regretteriez pas la part que vous y avez prise. Voilà ! lis cette feuille et retourne-la-moi en tous cas. — Tu m'envoies la lettre de Hennings; il ne m'accuse pas, il m'excuse. Frère, cher Kestner, cela s'arrangera, si vous voulez attendre. Au péril de ma vie, je ne voudrais pas révoquer *Werther;* et, crois-moi, tes craintes, tes *gravamina* disparaîtront comme des spectres de la nuit, si tu prends patience; et ensuite, je vous promets d'effacer d'ici à un an de la manière la plus charmante, la plus unique et la plus intime tout ce qui pourrait encore subsister de

Digitized by Google

soupçon, de fausse interprétation dans ce bavard de public qui n'est qu'un troupeau de pourceaux. Tout cela disparaîtra comme du brouillard devant un vent pur du nord. — Il faut que *Werther* existe — il le faut ! Vous ne le sentez pas, *lui*; vous sentez seulement *moi* et *vous;* et ce que vous croyez y être seulement *collé,* y est — en dépit de vous — et d'autres, — *tissé* d'une manière indestructible. Si je vis encore, c'est à toi que je le dois, donc tu n'es pas Albert. — Et, par conséquent, donne de ma part une chaude poignée de main à Lotte et dis-lui que son nom est prononcé avec un profond respect par mille saintes lèvres, ce qui est une compensation à des craintes qui ne nous inquiéteraient pas longtemps, même dans la vie ordinaire où l'on est exposé à tous les commérages.

Si vous êtes sages et ne me tourmentez pas, je vous enverrai des lettres qui soupirent à l'unisson de *Werther.* Et si vous avez la foi, croyez que tout ira bien et que les cancans ne signifient rien. Réfléchis bien sur la lettre de ton philosophe; — je l'ai baisée.

Oh ! — toi, tu n'as pas senti comment l'humanité t'embrasse, te console, — et ce que c'est que de trouver dans tes qualités, dans celles de Lotte assez de consolation contre la misère qui vous effraye déjà dans la poésie. Lotte, adieu. — Adieu, Kestner; gardez-moi votre affection — et ne me tourmentez pas.

G.

Ne faites voir ce billet à personne ! Qu'il reste entre vous deux. Que personne hormis vous ne le voie ! Adieu, mes chers ! Embrassez mon Kestner, pour moi ta femme et mon filleul.

Digitized by Google

Et songez à ma promesse. Moi seul, je puis *inventer* ce qui vous placera hors de toutes les allusions, et de tous les soupçons. J'en ai la puissance ; mais ce n'est pas encore le temps. Salue de ma part cordialement ton ami Hennings. Une jeune fille m'a dit hier : « Je ne croyais pas que *Lotte* fût un si beau nom ! il a un son *particulier* dans *Werther*. »

Une autre m'écrivait il y a peu de temps : « Par la grâce de Dieu, ne m'appelez plus Lotte ! — Appelez-moi Lolo ou comme vous voudrez, — mais non pas Lotte jusqu'à ce que je sois digne de ce nom. »

O puissance magique de l'amour et de l'amitié !

Vous aurez prochainement le billet de Zimmermann. Il fait froid ; je ne puis pas monter pour le chercher. Je vais aujourd'hui patiner. Adieu, mes chers.

Le 21 novembre 1774.

Digitized by Google

110.

KESTNER A M. DE HENNINGS.

Hanovre, le 30 novembre 1774
(terminée le 24 janvier 1775).

..... J'ai communiqué votre lettre précédente, non pas la dernière, à Gœthe pour le convaincre de quelle manière ce livre peut être envisagé, et pour le rendre plus prudent, du moins à l'avenir. Il me demande de vous saluer cordialement de sa part. Il a baisé votre lettre et me recommande la lettre de mon philosophe, etc. Vous le connaissez déjà par ses écrits. Il ne se soucie guère du monde; c'est pour cela qu'il ne se met pas à la place de ceux qui ne peuvent pas et ne doivent être ainsi. « Oh ! toi, tu n'as pas senti comme l'humanité t'embrasse, te console, et ce que c'est que de trouver dans tes qualités, dans celles de Lotte assez de consolation contre la misère qui vous effraye déjà dans la poésie. » — Voilà ses paroles.

On juge son livre diversement. Il y a des jugements qui sont une compensation suffisante de maint blâme. En opposition contre votre opinion, quelqu'un a dit, que dorénavant aucun homme qui n'est pas un saint ne se tuera.

Vous ne vous imaginez pas comment il est. Mais il nous causera encore de grandes joies quand son âme ardente se sera un peu calmée.

Digitized by Google

Le 24 janvier 75.

J'ai été empêché de continuer cette lettre. Ensuite je pensais qu'elle ne vous trouverait plus. Maintenant que je sais que vous serez à Altona, rien ne m'empêchera plus. Je vous remercie pour votre aimable lettre. Vous me consolez au sujet des *Souffrances de Werther*. Au fond, vous avez raison; il ne m'a pas fait de tort auprès du public d'ici, du moins que je sache. Cependant, je suis peiné de ne pouvoir lire et relire ce livre avec l'intérêt que d'autres personnes y trouvent. Je rencontre toujours un passage qui me blesse même dans le roman. En outre, il vient de paraître un commentaire donnant de soi-disant rectifications, que personne n'a demandées. Il n'est pas méchant et écarte parfois les fausses interprétations. Mais à quoi bon? Faut-il donc que le lecteur sache les moindres détails? On dirait vraiment que le public est un personnage fort respectable auquel on doit un rapport très-détaillé sur tout ce qui se passe. Je n'en connais pas l'auteur; mais il faut qu'il ait eu des renseignements exacts, quoiqu'il se trompe parfois. Je n'ai pas été formellement fiancé à Lotte. Et je ne comprends pas ce qu'il veut dire par ces mots: « Que je ne m'occupe pas des affaires du monde. » J'ai vécu à Wetzlar dans le monde, ainsi que je vis ici. L'histoire en général m'intéresse et j'en fais mon étude. On devrait connaître l'homme qu'on veut représenter au public.

Un de mes amis m'écrivait dernièrement: « Sauf le respect pour votre ami, mais il est dangereux d'avoir un auteur pour ami. » Il a bien raison.

Quand vous serez tranquille, écrivez-moi plus en détail sur vous-même. Tout ce qui vous concerne m'intéresse.

Digitized by Google

Oh ! si je pouvais vous revoir ! Croyez-moi ; vous êtes toujours pour moi ce que vous avez été il y a nombre d'années. Si je m'examine moi-même, je trouve avec plaisir que mes sentiments n'ont pas changé avec les ans et les événements. Je vois seulement avec chagrin que mes affaires m'empêchent souvent de suivre le penchant de mon cœur. Je ne sens que trop vivement les défauts de ce monde quand je suis forcé de m'interrompre comme maintenant. Adieu. Avant tout, soyez content et heureux. Gardez-nous votre affection. Ma chère Lotte vous salue cordialement. Saluez de ma part votre ami et aussi votre frère quand vous le reverrez.

K.

Digitized by Google

111.

GŒTHE A HANS.

Le 9 janvier 1775.

Voici, mon cher Hans, une lettre pour Lotte. Demandez 4 et 1/2 fl. à chacune des dames, et envoyez-moi cet argent par occasion.

Vos lettres m'ont fait rire de joie et de chagrin. Continuez de m'aimer et saluez de ma part tout le monde.

GOETHE.

Digitized by Google

112.

GŒTHE A LOTTE.

Le 19 janvier 1775.

Je vous écris du fond de la Suisse, de l'endroit où Tell a abattu la pomme posée sur la tête de son petit garçon. Pourquoi est-ce que je vous envoie justement d'ici quelques mots, après avoir gardé un si long silence?

Ma bonne et chère Lotte, je jette un regard sur vous, vos enfants, et votre cher mari, dans ce magnifique pays, au milieu de cette noble race qui ne doit pas être indigne de ses ancêtres, quoiqu'elle se compose d'hommes.

Je ne puis ni raconter ni décrire. Je vous raconterai peut-être davantage quand je serai parti d'ici; ce qui m'est déjà arrivé en d'autres circonstances.

N'est-ce pas que vous m'aimez encore un peu? Conservez ce sentiment et embrassez pour moi votre mari et vos enfants. Adieu, bien des compliments à M. Meyer.

Altdorf, à trois heures de distance du mont Saint-Gothard, que je monterai demain.

Digitized by Google

113.

LA SŒUR DE GŒTHE A KESTNER.

6 janvier 1776.

Un gros péché, mon cher Kestner, pèse sur mon cœur. — C'est abominable que de n'avoir pas répondu depuis longtemps à votre aimable lettre. Rien ne pourrait m'excuser, si ce n'est que je n'ai écrit à personne depuis deux ans, — juste le temps qu'a duré ma maladie et une espèce de mélancolie qui en est la conséquence naturelle. — Votre chère et si active Lotte ne s'en étonnera pas, parce qu'elle peut s'imaginer aisément ce que c'est que d'être épouse et mère, et d'être alitée pendant deux ans, sans même pouvoir mettre un bas.

Zimmermann est arrivé comme mon bon génie pour sauver mon corps et mon âme. Il m'a donné de l'espérance et m'a encouragée tant, que depuis j'ai eu peu d'heures tout à fait sombres. — En effet, ses excellentes ordonnances ont amélioré mon état physique tellement que je ressens un grand adoucissement. — Je manque principalement d'une amie qui saurait m'égayer et détourner mes pensées de mon triste état, vers d'autres objets. — Il est fâcheux que je ne puisse m'occuper de rien, ni d'un travail, ni de lecture, ni de musique. — Aussi j'ai grande peine à écrire, comme vous voyez.

Digitized by Google

Ma petite fille me procurerait beaucoup de satisfaction si je pouvais m'en occuper. Mais je suis obligée de l'abandonner aux soins de personnes étrangères; ce qui contribue beaucoup à mon chagrin. — Elle est très-gaie et veut danser toute la journée. C'est pour cela qu'elle aime mieux être avec tous les autres qu'avec moi. — Elle ne peut pas encore marcher seule, mais elle trotine avec une extrême vivacité quand on la conduit. — Écrivez-moi beaucoup de détails sur vos enfants, car j'apprends que vous avez le bonheur d'en avoir deux. — Je voudrais bien les connaître et savoir s'ils ressemblent à Lotte, s'ils sont gais ou tranquilles, etc.

Pardonnez-moi tant de questions. Je ne les aurais pas faites si je n'étais pas sûre que vous y répondrez volontiers. — Adieu, j'embrasse cent fois votre chère Lotte.

S. Schlosser.

Digitized by Google

114.

LA MÈRE DE GŒTHE A HANS.

Francfort, le 2 février 1776.

Mon cher monsieur Buff, la mère de votre ami, le docteur Gœthe, a quelque chose à vous demander. Je sais que vous portez de l'affection à mon fils. Je puis donc d'autant plus vous charger d'une commission que par là vous rendrez, à cause du fils, un service à la mère. J'ai envoyé le 9 novembre de l'an passé un petit paquet chargé de 44 fl. 10 kr. au juge des domaines.

On m'a donné comme à l'ordinaire un reçu de la poste, valable pour trois mois. Ce terme sera passé le 9 février, et M. le juge ne m'a pas encore avisé de l'arrivée de cet argent. Il s'agit maintenant, d'être assez bon pour vous informer auprès du gouverneur de la maison de Son Excellence ou auprès d'une autre personne attachée à la cour, si l'argent a été bien remis; car, dans le cas contraire, j'aurai encore huit jours pour réclamer auprès de l'administration de la poste. Ayez la bonté de me répondre avant l'expiration des huit jours, pour que je sache ce que je dois faire.

Vous êtes sans doute étonné du silence du docteur. Il n'est pas ici; il est depuis trois mois à Weimar, chez le duc,

Digitized by Google

et Dieu sait quand il reviendra. Mais il apprendra avec plaisir que j'ai écrit à son cher ami, car je ne saurais vous dire combien il a toujours parlé de vous et de votre famille. Il a toujours considéré le temps passé dans votre famille comme le plus heureux de sa vie. J'espère que M. votre père, vos frères et sœurs, principalement M. et Mme Kestner se portent bien. Saluez-les tous de ma part et soyez assuré que je serai toujours,

Votre amie,

GOETHE.

Si vous voulez bien m'écrire, adressez votre lettre à Madame la conseillère Gœthe, Grosser Hofgraben.

Digitized by Google

115.

GŒTHE A KESTNER ET LOTTE.

9 juillet 1776, Weimar.

Mes chers enfants, il y a tant de choses qui m'agitent. Autrefois c'étaient mes propres sentiments; maintenant ce sont en outre les embarras d'autres personnes que je dois supporter et arranger. Apprenez seulement ceci : je demeure ici et je puis y jouir de la vie à ma façon et à me rendre utile à un des plus nobles cœurs. Le duc, avec lequel j'ai, depuis neuf mois, des rapports d'âme les plus sincères et intimes, m'a attaché aussi à ses affaires. Que Dieu bénisse nos relations.

Il m'a accordé siége et voix dans son conseil, et le titre de conseiller intime de légation. Nous avons d'excellentes espérances.

Il y a ici encore beaucoup d'hommes aimables qui voient avec satisfaction que je reste, ce qui peut-être n'est pas très-agréable à quelques autres. Adieu, gardez-moi votre affection.

Donnez-moi des nouvelles de vos enfants. Matthæi m'a remis une lettre.

G.

Digitized by Google

116.

GŒTHE A KESTNER.

Wartbourg, le 28 septembre 77.

Mon cher Kestner, je ne vous ai pas oublié. Mais je garde le silence à l'égard de tout le monde, ce qu'ont déjà conseillé les anciens sages et ce qui me convient parfaitement. En attendant, on fait courir beaucoup de contes concernant ma personne, de même que mes contes les ont amusés autrefois. Si c'est possible, écrivez-moi plus souvent, même sans attendre une réponse. Croyez que je les apprécie, car j'y vois que vous vivez et que vous êtes heureux. Vous me demandez un conseil! C'est difficile de loin. Le meilleur conseil et à la fois le plus loyal et le plus éprouvé est : *restez où vous êtes*. Supportez maints désagréments, chagrins, passe-droits, etc., parce que vous ne vous trouverez pas mieux quand vous aurez changé de séjour. Restez fidèlement et avec fermeté à votre place. Dirigez vos efforts sur un seul but. Vous êtes l'homme pour cela, et vous *avancerez en restant,* parce que tout ce qui est *derrière vous* recule. Celui qui change de position, perd toujours moralement et matériellement les *frais de voyage et d'établissement* et reste en arrière. Je te dis cela en ma qualité d'homme du monde, qui apprend peu à peu com-

Digitized by Google

ment les choses se passent. Écris-moi plus de détails de ta position. Je te donnerai peut-être un conseil plus positif.

Salue de ma part Lotte, et que Dieu vous protége vous et vos enfants.

Je demeure au Pathmos de Luther, et je m'y porte aussi bien que lui. Du reste, je suis le plus heureux des hommes que je connaisse. Cela te suffit.

Salue de ma part Sophie [1].

[1] La sœur cadette de Lotte, en ce temps, en visite chez celle-ci à Hanovre.

Digitized by Google

117.

GŒTHE A KESTNER.

23 janvier 1778.

Je vous remercie de ce que vous m'avez envoyé, et je vous demande surtout les changements et les amendements auxquels je tiens le plus. Je vous en rembourserai volontiers tous les frais.

Je vous félicite de l'accroissement de votre famille et de sa guérison de la petite vérole. Ce sera bien à vous, quand je viendrai un jour vous voir, de pouvoir me présenter une demi-douzaine de ces petits personnages.

Saluez de ma part Lotte, et si mon style sent parfois le conseiller intime, tout le reste est pourtant, et hélas! comme il a été. Salue de ma part Sophie. Adieu.

G.

Et Lotte, est-elle toujours si impertinente? Envoyez-moi donc vos silhouettes et celles de Sophie et des enfants.

Digitized by Google

118.

GOETHE A KESTNER.

23 janvier 1778.

C'est très-beau que nous nous rencontrions de nouveau. J'ai pensé, il y a quelques jours, à vous et j'allais vous demander comment vont les choses? J'ai fait depuis lôngtemps le projet d'aller vous voir. Je le réaliserai peut-être un jour et je vous trouverai alors vous et vos cinq petits garçons gais et bien portants. Ce serait charmant si vous m'envoyiez bientôt une lettre de famille à laquelle Lotte et ceux des enfants qui savent écrire ajouteraient quelques lignes. Cela nous rapprocherait. Je vous enverrai bientôt quelque chose, car j'ai déjà plus de loisir pour penser à mes amis, quoique le travail augmente.

J'ai, en outre de mes fonctions de conseiller intime, la direction du département de la guerre et des chaussées, avec les caisses. L'ordre, la précision et la promptitude sont des qualités dont je tâche tous les jours d'acquérir un peu.

Du reste, je suis dans les meilleurs rapports avec le monde d'ici; j'acquiers de plus en plus l'affection et la confiance, et il ne dépendra que de moi d'être utile et heureux. Je demeure hors la ville, dans une très-belle vallée

Digitized by Google

où le printemps crée dans ce moment son chef-d'œuvre. Pendant notre dernier voyage en Suisse, tout s'est fait à souhait et nous sommes revenus chargés de quantité de choses excellentes.

Je remercie pour la déduction faite par Hennings. Je ne connais pas le poëme et toute l'affaire ne prouve pas des idées nettes. Adieu, salue de ma part ta femme et tes enfants, et gardez-moi votre affection.

GOETHE.

Je n'ai pas douté qu'*Oberon* te plairait; c'est un excellent poëme. Quand un Allemand est poëte, il l'est bien. Mes travaux littéraires sont subordonnés aux exigences de la vie. Cependant, suivant l'exemple du grand roi qui passa tous les jours quelques heures à jouer de la flûte, je me permets parfois un exercice du talent qui m'est particulier. J'ai écrit beaucoup, presque le double de ce qui a été imprimé. J'ai aussi beaucoup de projets, mais je manque de recueillement et de loisir pour les réaliser. J'ai taillé différentes choses pour un théâtre d'amateurs d'ici; je l'ai fait, il est vrai, d'une façon conventionnelle.

Digitized by Google

119.

GŒTHE A KESTNER.

Du 30 mai 1781. Reçu le 22 juin 81.

La bonne parole que j'ai reçue de vous m'a agréablement rencontré sous les beaux ombrages de mes arbres, où je suis habitué à supporter la joie et le chagrin.

Saluez de ma part Lotte et ses nombreux petits garçons. Quel plaisir si je pouvais aller vous voir!

Je deviens de jour en jour plus esclave, et j'appartiens principalement à la terre à laquelle nous devons retourner. L'énumération de vos faits et gestes dans votre petit domaine m'a fait du bien. Je ne puis pas vous dire de pareilles choses de moi, car je suis un homme isolé. Brandt [1] n'a passé que peu de temps avec moi.

J'envoie ci-joint à Lotte un petit épilogue. Qu'elle ne le prête à personne, pour qu'il ne soit pas imprimé. Adieu, comme autrefois.

GOETHE.

[1] Plus tard conseiller intime à Hanovre, aussi connu comme écrivain.

Digitized by Google

120.

GŒTHE A KESTNER.

15 mars 1783. Reçu le 22 mars 83.

Si je voulais vous rendre la pareille, je ne répondrais que dans un an à votre lettre. Mais je cède à notre vieille amitié et je vous remercie de ce que vous m'avez envoyé.

Quelles têtes ! Mais ne m'enviez pas mes arbres, vos petits garçons valent mieux. Saluez Lotte de ma part. Votre bonheur et celui de votre famille me cause beaucoup de joie.

Nous avons un prince-héritier bien portant ; ce qui nous a rendus bien heureux. Vous sentiez cela aussi bien que moi.

Voici mon *Iphigénie*. Je vous demande de me la rendre bientôt. Vous pouvez la montrer à quelques bons amis ; mais dérobez-la aux regards des jeunes auteurs. Cela n'a pas une grande importance, mais il est fâcheux d'être produit par morceaux devant le public, ce qui m'est déjà arrivé souvent.

Que le style de ma dernière lettre ne vous fâche pas [1]. Je serais le plus ingrat des hommes, si je n'avouais pas que

[1] Cette lettre n'a pu être retrouvée.

Digitized by Google

j'ai une meilleure position que je ne mérite. Il est vrai que j'ai à souffrir de la chaleur et de la fatigue de cette existence, et alors il peut arriver qu'on devient parfois las et de mauvaise humeur.

Adieu et pensez à moi au milieu de votre famille.

GOETHE.

Digitized by Google

121.

GŒTHE A KESTNER.

Le 2 mai 1783.

J'ai reçu, mon bon Kestner, par la poste, la lettre que devait m'apporter votre jeune ami [1]. Je le verrai donc plus tard. D'après ce que vous m'écrivez ce doit être un homme intéressant. La tragédie n'est pas mal; elle fait supposer que l'auteur n'est pas sans esprit. Mais elle ne contient rien de nouveau, de caractéristique, et il m'a semblé qu'elle manque de la veine poétique.

Je vous remercie de votre patience indulgente d'aujourd'hui et d'autrefois, et de votre bonne conduite envers moi. J'ai fait dans ma vie nombre d'étourderies, qui me coûtent assez cher. Votre lettre m'a été justement dans ce moment-là fort agréable. — J'ai repris dans des heures calmes mon *Werther*, et, sans toucher aux parties qui ont fait tant de sensation, je pense le hausser de quelques degrés.

J'avais l'intention de faire d'Albert un caractère que

[1] M. de Ramdohr, d'abord au service de Hanovre, plus tard de la Prusse, à la fin envoyé à Naples, auteur de divers écrits et de la tragédie en question.

Digitized by Google

pouvait bien méconnaître le jeune homme passioné, mais pas le lecteur; cela produira un effet excellent et longtemps désiré. J'espère que vous en serez satisfait.

Il semble, du reste, que le sort vous traite en favori. D'abord, tant de garçons qu'on aurait dit qu'il y en avait assez, et ensuite la fille désirée, qui vient à propos. Que Dieu vous la conserve.

Peut-être aurai-je un jour une nouvelle pour Hans. Saluez Lotte, soyez heureux et gardez-moi votre affection.

G.

Digitized by Google

122.

FRAGMENT

D'UN BROUILLON DE LETTRE ÉCRITE PAR KESTNER A GŒTHE.

Hanovre 1782.

Je vous remercie de m'avoir informé de votre projet de refaire *Werther*. Mais, mon bon et cher ami, je ne m'en réjouis que parce que j'espère que les passages inconvenants y pourront être adoucis et que vous voudrez me permettre à cet égard quelques observations. J'exprime cet espoir avec assurance en faisant appel à votre amitié. L'ardeur de la jeunesse a dû se calmer un peu depuis dix ans et céder à la réflexion plus froide de l'homme fait.

Je me rappelle que j'ai déjà fait, lorsque vous nous envoyâtes un exemplaire, quelques observations pour en arrêter la publication par la librairie. Mais c'était trop tard, maintenant que le livre se trouve dans les mains de tout le monde, on ne pourra pas corriger radicalement tous les passages en question. Je ne possède plus cet exemplaire, on a dû me le voler. Je n'en veux pas emprunter à d'autres un exemplaire, par les motifs exposés dans ma dernière lettre et pour ne pas faire deviner que j'étais informé de la nouvelle rédaction. Je vais me le faire venir par le

Digitized by Google

libraire pour le parcourir de nouveau avec attention et préciser mes observations. Pour le moment, voici ce que je pense, ce que je me rappelle.

1. Les *soufflets* donnés par Lotte nous ont été pénibles, à moi et à elle. Cet épisode n'est ni justifié par la véritable histoire, — ni en accord avec le caractère de *cette* Lotte que vous avez représentée. Ma chère Lotte du moins ne se serait jamais conduite ainsi. Bien qu'elle fût une jeune fille vive et pétulante, elle resta toujours demoiselle, et garda malgré cette vivacité et cette pétulance, toujours la *délicatesse* de son sexe. — Je ne trouve pas pour le moment un autre mot.

2. Le fait qu'elle ait donné à entendre à Werther, durant le bal, qu'elle était déjà fiancée, nous a aussi blessés; Lotte, c'est-à-dire la mienne, quand c'est d'elle que vous avez parlé, n'aurait pu dire cela, attendu que nous n'avons jamais été engagés par une promesse formelle. Il est vrai, que nous nous comprenions réciproquement, que nous étions d'accord et inséparables. Mais notre engagement reposait sur une convention tacite. D'après les lois humaines, nous aurions toujours pu rompre. C'était de ma part une espèce de caprice, si vous voulez.

Digitized by Google

123.

GŒTHE A KESTNER.

24 juin 1784.

J'aurais dû depuis longtemps vous écrire, car je ne vous ai pas encore remercié pour le bon accueil que vous avez fait à mon *Iphigénie*. Vous m'avez fait un plaisir particulier en analysant cet ouvrage et en m'indiquant les parties que vous trouviez belles. Des louanges vagues et générales n'encouragent pas et n'enseignent rien.

J'ai reçu l'exemplaire renvoyé et aussi votre lettre datée de Zelle.

G.... a pu vous donner très-peu de mes nouvelles. Je n'ai pas de relations avec lui. C'est un fou qui se ruine.

J'apprends avec plaisir ce que vous m'écrivez de vos enfants. Celui qui a son univers dans sa famille est heureux. Reconnaissez bien votre bonheur et sachez que des positions plus brillantes ne sont guère à envier.

Les comtes de Stollberg sont venus nous voir. Leur visite nous a rappelé les temps passés et a consolidé de nouveau notre vieille amitié.

Saluez Lotte, et continuez à vous bien porter. Soyez heureux et gai au milieu des vôtres. Donnez-moi de temps en temps de vos nouvelles et conservez-moi votre affection.

Eisenach, 24 juin 1784. G.

Saluez nommément Georges de ma part, et écrivez-moi bientôt.

Digitized by Google

124.

GŒTHE A KESTNER.

11 janvier 1785.

Vous verrez, mon cher Kestner, par la feuille ci-jointe ce qui me détermine à vous écrire dans ce moment. Je vous demande de me fournir le plus tôt possible des renseignements sur l'individu y mentionné. Il demeure à Milan et il pourra obtenir une place si ses indications sont reconnues vraies, et si l'on peut ajouter foi au reste.

Les capucins du mont Saint-Gothard, qui se sont souvenus de moi, m'ont écrit, par suite d'une demande de leurs amis de Milan. Me sachant un homme célèbre, ils ont cru que je ne pourrais être autre chose que professeur de Gœttingue et que je devais avoir des relations à à Hanovre. C'est ainsi que leur lettre est arrivée en Allemagne et m'a enfin trouvé ici. J'ai été cette année bien près de vous. Pourtant je n'ai pas pu aller vous voir. Quand est-ce que nous nous reverrons? Presque tous mes amis sont venus une fois me voir.

Saluez votre femme et vos enfants de ma part et donnez-moi bientôt de vos nouvelles. Quant à moi, on n'en peut rien dire sans me voir en face. Adieu! Répondez bientôt et ne cessez pas de m'aimer.

G.

La feuille et le dossier joints à cette lettre, concernant la commission donnée à Kestner, n'ont pas été reproduits ici, parce qu'ils n'offrent pas d'intérêt.

Digitized by Google

185.

GOETHE A KESTNER.

25 avril 1785.

Je vous remercie beaucoup, mon cher Kestner, pour les nouvelles que vous m'avez données. J'ai répondu aux capucins et c'est à eux d'interpréter ma réponse comme ils pourront.

J'ai appris avec infiniment de plaisir que vous vous portez bien, vous et les vôtres, et que vous faites un heureux ménage. Que le ciel vous conserve cette position!

Saluez bien de ma part Lotte et la petite Amélie [1] et ce bon Georges. Dites-lui de m'écrire plus souvent. Ce doit être un brave petit garçon. La collection de minéraux offerte au public par Voigt, notre secrétaire des mines, n'est pas destinée à des enfants, mais plutôt à des amateurs qui désirent se faire une idée exacte des diverses formations de montagnes, dont on parle maintenant tant.

D'après le livret ci-joint, la collection contient les espèces de pierres décrites dans les lettres, et elle vaut son argent pour quelqu'un qui porte intérêt à cette science et veut s'instruire.

Si vous désirez pour vos enfants une petite collection de minéraux, je pourrais vous en faire composer une, car j'ai assez de telles choses.

Adieu. Pensez à moi. G.

[1] La sœur cadette de Lotte. Elle séjourna pendant plusieurs années à Hanovre, dans la maison de Lotte.

Digitized by Google

198.

GOETHE A KESTNER.

1er septembre 1795.

Votre lettre, mon cher Kestner, m'a cherché vainement dans ces contrées; je n'ai pas suivi la cour, et tandis que vous m'écriviez, je me trouvais assez loin de vous, à Carlsbad.

Que j'aurais été enchanté de vous revoir, de prendre part à vos joies et à vos peines, et de nous rappeler les anciens temps! La mort de votre fille me cause beaucoup de chagrin. Je vois dans la famille de Herder combien une telle petite femme fait de bien au milieu de tant de garçons. Comme vous êtes des arbres toujours fertiles, vous devez tâcher de réparer cette perte. Saluez cordialement Lotte de ma part. Je pense qu'elle m'aime encore un peu, et moi, je ne changerai jamais, tant que je vivrai, mes sentiments pour elle.

Adieu. Tout autour de moi est encombré de papiers; c'est pour cela que je n'écris pas davantage.

G.

Digitized by Google

127.

GŒTHE A KESTNER.

4 décembre 1785; la réponse est du 2 avril 86.

Depuis que j'ai reçu votre lettre, mon cher Kestner, je n'ai pu me consoler de votre sort, que vous supportez si courageusement [1]. Vous avez été pour moi, jusqu'ici, l'idéal d'un homme heureux, par l'ordre et par la modération des désirs; et votre vie exemplaire, avec votre femme et vos enfants, a été pour moi un tableau qui m'a réjoui et rasséréné. Mais quelles tristes réflexions me sont inspirées par les événements qui vous ont surpris ! Seulement votre noble exemple me rend le courage. C'est beaucoup, quand un homme ne s'abandonne pas lui-même en un cas pareil. Soyez convaincu de mon intérêt cordial, car ma vie dans le monde n'a fait que me rendre mes anciens amis plus chers. Je vous remercie pour votre lettre si riche de détails et pour votre ferme confiance en ma sympathie. Adieu, saluez Lotte et les enfants de ma part. Les eaux ont produits de bons effets et je me porte très-bien.

G.

[1] Kestner avait perdu une portion considérable de sa fortune. La cause de cette perte l'avait rendue encore plus douloureuse.

Digitized by Google

128.

GŒTHE A KESTNER.

16 juin 1786.

Votre docteur Riedel m'a beaucoup plu, et en général, il a eu ici beaucoup de succès. Donnez-moi quelques renseignements sur lui, sa famille, son caractère, sa vie passée, et surtout sur ses espérances. Peut-être trouverait-on une position pour lui dans notre pays. Mais n'en dites rien ni à lui ni à d'autres.

Je désire avoir bientôt ces renseignements, parce que je partirai vers la fin du mois pour Carlsbad ; en tout cas adressez votre lettre ici. Je me porte bien et je vous aime. Quand nous reverrons-nous? Saluez Lotte et les vôtres, et conservez-moi votre affection.

G.

Digitized by Google

129.

GŒTHE A KESTNER.

21 juillet 1786.

La poste d'aujourd'hui porte au docteur Riedel une proposition pour le cas où il voudrait donner ses soins à notre prince héréditaire. Cette offre n'est qu'en termes généraux, cependant sa réponse amènera des choses plus précises. N'en parle encore à personne. Notre duchesse vient d'accoucher heureusement d'une princesse qui a été baptisée aujourd'hui. Lavater a passé par ici; je vois avec plaisir qu'il a fait partout une impression favorable.

Je partirai enfin le 24 pour Carlsbad, s'il n'y a pas de nouvelles difficultés. Adieu, saluez Lotte et les vôtres de ma part, et conservez-moi votre affection.

G.

C'est ma réponse à votre lettre du 16 juillet, que j'ai reçue aujourd'hui.

Digitized by Google

150.

GOETHE A KESTNER.

Rome, le 19 février 87.

Je vous envoie quelques mots et un salut par l'intermédiaire de M. de Pape, qui retourne en Allemagne. J'ai été plutôt emporté à Rome que je n'y suis allé, et maintenant je ne peux dire les jouissances heureuses que je trouve ici. Je voudrais bien vous en communiquer une portion.

Le docteur Riedel est arrivé chez nous et a été nommé conseiller. J'aurais désiré pouvoir lui être utile dès le commencement, mais je pense que l'occasion s'en présentera.

Adieu, souvenez-vous de moi, et saluez de ma part Lotte, les enfants et tout le monde près de vous. J'ai la tête toute troublée par ce que je vois et par mes travaux, par le beau temps et par toutes les folies du carnaval. Adieu.

G.

Digitized by Google

131.

GOETHE A KESTNER.

Rome, le 24 octobre 1787.

M. Rehberg [1] m'a rencontré encore ici et m'a remis aujourd'hui votre lettre du 18 mai, tandis que j'en avais déjà reçu une de Wetzlar. Ma mère m'écrit aussi que vous êtes allé la voir et qu'elle a pris Lotte en grande affection. Je me réjouis de votre bonheur au milieu des vôtres. Ç'a dû être à Wetzlar une véritable fête de famille.

Je passerai encore l'hiver prochain en Italie, et c'est un grand bonheur pour moi que cela soit possible.

Je serai charmé si M. Rehberg s'accorde avec nous, et si je puis lui être utile.

Mes œuvres se sont sans doute présentées chez vous. Les autres volumes suivront à mesure qu'ils seront publiés.

Saluez cordialement de ma part Lotte et Amélie. J'ai appris qu'un de vos petits s'est très-bien accordé avec ma mère.

Que cette lettre vous trouve tous en bonne santé et contents.

GOETHE.

[1] Plus tard conseiller intime de cabinet de Hanovre, écrivain spirituel de renom.

Digitized by Google

132.

LA MÈRE DE GŒTHE A KESTNER ET A LOTTE.

Francfort, le 23 octobre 1788.

Cher compère, excellente commère,

Un négociant ne peut s'effrayer davantage d'un fort billet à échéance qui lui est présenté et qui vide le fond de sa caisse, que je ne fus effrayée par votre deuxième lettre. Permettez-moi de vous présenter ma justification; j'attends que votre justice m'absoudra entièrement. J'étais malade lorsque je reçus votre lettre du 17 septembre, qui m'a fait tant de plaisir. Ma tête était lourde et ma bouche était remplie d'aphtes, ce qui m'a causé de grandes douleurs et m'a rendue incapable d'écrire. En outre, dans cette fatale période, Schlosser, sa femme et ses enfants, que je n'avais pas vus depuis six ans, sont arrivés de Carlsruhe. Ils se sont logés chez moi. Vous, mes amis, vous pouvez vous imaginer cette vie agitée, cette succession de visites. Moi, encore à moitié malade, j'ai été obligée de partager cette vie. Il ne me resta pas une minute pour penser à d'autres choses qu'à des visites, à des repas, etc. A peine étaient-ils partis, que nous avons eu les vendanges, qui ont aussi pris de notre temps. — *Summa summarum*, j'ai vécu pendant dix semaines entières dans un trouble continuel, — et j'ai été forcée de remettre, malgré moi, mes remercîments pour la confiance que vous avez bien voulu avoir en moi.

Digitized by Google

— Si vous trouvez ces raisons suffisantes, dites-moi quelques mots aimables. — Cela me fera du bien et réjouira mon cœur. Vous ne pouvez vous imaginer le plaisir que j'ai eu à être marraine de votre fille. — Que Dieu vous conserve la petite pour votre joie ! Voici maintenant quelque chose qui concerne M. Hans Buff. — Pendant que votre femme était ici, je lui ai fait cadeau des quatre premiers volumes des écrits de Gœthe. Vous m'écrivîtes peu de temps après que vous les aviez aussi reçus de mon fils et ne voulant pas garder les deux exemplaires, je devais vous dire la personne à laquelle vous pourriez les remettre. Je me suis décidée pour M. Hans Buff. Lorsque je lui remis, il y a quelque temps, le cinquième volume, il me dit qu'il n'avait pas encore les quatre premiers, et il me pria de vous rappeler que c'est à lui que vous devez les remettre. Mon fils est de retour d'Italie ; il est gai et se porte bien. Mme Bethmann vous a écrit hier. — Elle a été aussi malade. Adieu.

Saluez et embrassez avant tout mon cher Édouard, de la part de celle qui ne change pas.

Je suis la fidèle et véritable amie de mon cher compère et de ma chère commère.

Élisabeth Gœthe.

Digitized by Google

133.

GŒTHE A KESTNER.

10 nov. 1788.

Ce n'est pas très-poli de ma part que d'être déjà de retour en Allemagne depuis si longtemps et de n'avoir pas encore donné un signe de vie. Vous êtes donc très-aimable de m'avoir devancé en me donnant de vos nouvelles. J'apprends avec plaisir que vous vous portez tous bien et que vous continuez à vous multiplier.

Je ne comprends pas pourquoi ma mère n'a pas répondu. Il serait bien étrange que, par suite de ce hasard, la fille eût continué le nom de sa mère.

J'ai été bien à mon aise en Italie; j'y ai vécu tout à fait d'après mon idée et j'y ai fait des études suivies. Je voudrais seulement que cela aurait pu m'arriver vingt ans plus tôt! Mais je n'aurais pas pris les choses d'une manière aussi solide.

Rehberg s'est très-bien accordé avec nous. Je n'aime pas à être rigoureux quand j'ai affaire à des hommes qui me sont nouveaux. Mais, vers la fin, tout s'est arrangé très-bien. J'ai seulement regretté la nécessité où nous avons été de nous séparer.

Il m'écrit souvent. Herder est maintenant à Rome.

Digitized by Google

Notre duchesse douairière y est aussi arrivée il y a peu de temps.

Riedel est un fort brave homme et se plaît de mieux en mieux. Au commencement, sa position a été, sous plus d'un rapport, difficile, mais tout va bien maintenant. L'enfant est gai et bien portant. Vous m'avez écrit une fois pour présenter quelqu'un au *Kammergericht* (cour de justice). Dites-moi si vous y tenez encore et comment il faudrait s'y prendre. Quoique je n'aie pas de relations politiques, je pourrais pourtant obtenir quelque chose. En attendant, adieu. Saluez de ma part les vôtres. Quand et où nous reverrons-nous donc enfin ?

GOETHE.

Digitized by Google

134.

GŒTHE A KESTNER.

2 février 1789.

J'ai reçu à temps, mais par un détour, votre lettre. Depuis, j'ai réfléchi sur ce que vous désirez. J'ai pris çà et là des informations; mais je n'ai rien trouvé qui pourrait vous satisfaire directement. Cependant, j'ai un projet qui réussira peut-être. Écrivez-moi par quelle voie je dois m'expliquer d'une manière plus précise. Pardonnez-moi si je ne vous en dis pas davantage aujourd'hui. Saluez de ma part les vôtres et souvenez-vous de moi.

G.

Digitized by Google

135.

GŒTHE A KESTNER.

2 mars 1790.

Votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir, mon cher Kestner, surtout le petit mot du Brocken [1], qui m'est une véritable preuve de votre constant souvenir. Aussi, j'ai souvent pensé à vous quand j'ai été heureux.

Je vous dis aujourd'hui peu de choses; vous l'estimerez mieux, parce que je réponds sans retard. Cette lettre sera suivie du sixième volume de mes écrits. Je vous souhaite des heures heureuses pour vous en réjouir.

Adieu. Saluez de ma part Lotte et les vôtres. Je suis de nouveau sur le point de faire un voyage. — Dans quelle direction? — Je ne le sais pas moi-même.

Adieu. Conservez-moi votre affection.

G.

[1] Brocken ou Blocksberg est le nom du point le plus élevé de la montagne du Harz, où Gœthe a placé une des scènes les plus fantastiques de son *Faust*.

Digitized by Google

136.

GOETHE A KESTNER.

Le 10 mars 1791.

Je vous remercie, mon cher, pour la preuve que vous vivez encore et que vous vous souvenez de moi en ami. J'ai été très-content de votre Amélie [1]. En la regardant, je me suis senti en même temps rajeuni et vieilli.

Voici mon huitième volume, comme je suis un correspondant négligent, j'ai du moins la consolation de m'entretenir par cette voie avec mes amis absents.

Vous me pardonnerez de ne pas vous envoyer mes essais sur la botanique, et dorénavant tout mes travaux de ce genre. Ils ne peuvent pas vous être utiles. Quand je ferai imprimer quelque chose de *lisible,* je vous l'enverrai. Adieu, saluez Lotte et les enfants et pensez à moi.

GOETHE.

[1] Cette sœur cadette de Lotte, déjà mentionnée au n° 125, arriva à Weimar après son mariage avec le conseiller Riedel.

Digitized by Google

137.

GŒTHE A KESTNER.

16 juillet 1798.

Vous auriez eu, mon cher vieil ami, plus tôt de mes nouvelles, si vous m'en aviez fait parvenir des vôtres. Car, cela ne tire pas à conséquence, quand je ne réponds pas par hasard à une lettre et que je me tais pendant longtemps. Les jours et les années s'envolent avec une rapidité telle qu'on a de la peine à réfléchir, et il semble que cette rapidité augmente à mesure qu'on descend. J'espère que vous me reconnaîtriez, quant à mon intérieur, si nous nous revoyions. Quant à mon extérieur, on dit que je suis devenu gros. Ci-jointe une ficelle qui est la mesure de ma périphérie. Vous pourrez voir si j'ai réussi, sous ce rapport, mieux que vous, car autrefois nous étions à peu près de la même taille. Je me porte bien, je suis actif et aussi heureux qu'on puisse le demander sur ce globe.

Je voudrais bien apprendre la même chose de vous et des vôtres. Saluez-les cordialement.

GOETHE.

Digitized by Google

138.

VERS ADRESSÉS PAR GOETHE A KESTNER,

Écrits sur la première page d'un exemplaire de *Deserted village by Dr. Goldsmith*, dont il fit cadeau à Kestner.

Quand au bout des souffrances de cette vie,
La fortune t'accorde du repos et des jours heureux !
N'oublie pas celui qui, — de tout son cœur,
T'a aimé et a aimé avec toi.

GOETHE.

Digitized by Google

139.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE KESTNER

A SON ANCIEN GOUVERNEUR.

Wetzlar, vers la fin de 1767, ou au commencement de 1768.

.....Je fréquente ici une des meilleures maisons de la ville. Elle est reconnue pour telle par la noblesse et par d'autres personnes, enfin par quiconque n'est pas esclave de la vanité. Celui qui connaît intimement cette maison en est enchanté. Un brave père, gai vieillard, encore vigoureux, grâce à la tempérance et une bonne constitution, complaisant pour tout le monde et honnête, plein de bienveillance envers les autres, quoiqu'un peu rude (en comparaison avec le personnage suivant). La mère —je ne sais par où commencer l'énumération de ses qualités— un seul mot peut la peindre : c'est la meilleure des épouses, des mères et des amies. Arrivée à l'âge de quarante ans, elle ne manque pas d'agréments; mais elle les ignore ou semble du moins les ignorer. Son beau et doux cœur est bienveillant, complaisant et tendre. Elle a de l'intelligence, de la véritable sagesse et un esprit agréable.

Digitized by Google

Elle joint à ces qualités un caractère modeste, vertueux, religieux, etc.; elle est vénérée par tout le monde et tendrement aimée par ses enfants. Ceux-ci sont sa principale occupation et absorbent toute son attention; elle est leur plus précieux bien. Quand elle sort, les grands et les petits sont contrariés et mécontents; et quand elle rentre ce sont des cris de joie, des embrassements, des baisers, des questions sans fin, où elle a été si longtemps, des rapports sur ce qui s'est passé pendant son absence, etc. Les enfants sont plus sensibles à ses avertissements que d'autres ne le sont aux coups. Je quitte avec peine ce portrait pour passer aux enfants. Il y a deux grandes filles, l'une âgée de dix-huit ans, l'autre de seize ans. Elles sont, comme tous les enfants, dignes de leur mère. Ils ont tous les cheveux blonds et les yeux bleus; les petits pourraient poser pour un groupe d'amour. L'aînée est assez régulièrement belle, calme, silencieuse, d'un tempérament doux, etc. La beauté de la seconde, jugée d'après les règles, est moins parfaite; néanmoins elle est plus charmante et plus gracieuse. Elle a le cœur sensible et sympathique. Son corps (ainsi que celui de tous ses frères et sœurs), est délicat, et son âme ne l'est pas moins. Elle est pleine de pitié pour tous les malheureux, complaisante et toujours prête à rendre service à tout le monde; elle est impressionnable et se réconcilie rapidement, quand elle croit avoir offensé quelqu'un; elle est bienfaisante, aimable et polie, enchantée quand un bonheur arrive à quelqu'un, et pas du tout envieuse et jalouse (défaut ordinaire chez les jeunes et les vieilles femmes). En outre, elle a un caractère éveillé, une âme vive, une intelligence prompte, et elle se distingue par sa présence d'esprit. Elle est gaie, toujours

Digitized by Google

contente et elle communique, par sa conversation, ses saillies, et par une certaine bonne humeur, sa gaieté à tout son entourage. Elle est la joie de ses parents. Quand elle aperçoit dans sa famille une figure sombre, elle se presse de l'égayer. Tout le monde l'aime et elle ne manque pas d'adorateurs, dans le nombre desquels se trouvent, ce qui est curieux, des sots et des spirituels, des hommes sérieux et des étourdis. Elle est sage, pieuse et travailleuse, habile en tous les travaux de femmes, surtout docile.....

Ici se termine la correspondance de Gœthe. L'édition allemande contient encore quatre lettres de Kestner (nos 139, 140, 141 et 142), adressées la première à son ancien gouverneur, et les trois autres à M. de Hennings. Ces lettres remontent à une époque où leur auteur ne connaissait pas encore Gœthe, et elles n'offrent pas d'intérêt pour le lecteur français, à l'exception de quelques passages qui se rapportent à Lotte, sa fiancée, passages donnés en extrait dans la lettre qui précède.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE H. V. DU SUSCY, ET Cie, RUE DE SÈVRES, 37.

Digitized by Google

4 uncat.

WERTHER

CORRESPONDANCE DE GŒTHE ET DE KESTNER

Traduite par M. L. POLEY (1).

Werther est un des livres qui ont eu le plus d'influence et qui ont le plus excité la curiosité publique en tout pays. On en sait maintenant l'histoire, et l'on démêle la double part de vérité et d'invention dont il se compose, presque aussi bien que l'auteur lui-même. Il est vrai que c'est par l'auteur qu'on le sait et de plus par ceux des principaux intéressés qu'il y a fait entrer tout vifs. Ils se sont plaints, ils ont réclamé, on a leurs lettres; l'auteur seul n'aurait pas tout dit : « Préparé à tout ce que l'on pourrait alléguer contre *Werther*, a dit Gœthe en ses Mémoires, je ne me fâchai pas de toutes les contradictions; mais je n'avais pas pensé qu'une souffrance insupportable me serait réservée par des âmes bienveillantes et sympathiques : car au lieu

(1) A la librairie de Glaeser, rue Jacob, 9. — M. Poley, anciennement attaché à la légation de Prusse, qui appartient à l'Allemagne par la langue et à la France par un long séjour, a traduit cette *Correspondance* comme il est à souhaiter qu'on fasse toujours pour ces sortes d'ouvrages : ce qui importe en effet, c'est bien moins d'éviter quelques incorrections de style que de conserver la parfaite exactitude et le caractère de l'original : et c'est à quoi M. Poley a réussi.

Digitized by Google

de me dire d'abord sur mon petit livre quelque chose de non désobligeant, on voulait savoir avant tout ce qu'il y avait de réel dans les faits; ce que je ne me souciais pas du tout de dire, et je m'en expliquai hautement d'une manière très-peu aimable : car pour répondre à cette question, il m'aurait fallu remettre en pièces l'opuscule auquel j'avais si longtemps pensé pour donner à ses nombreux éléments une unité poétique, et j'aurais dû en détruire la forme de telle sorte que les véritables éléments constitutifs eux-mêmes, là où ils n'auraient pas été complétement anéantis, eussent été au moins défaits et dissous. » — Il se compare encore à l'artiste grec qui composa sa Vénus de traits divers empruntés à diverses beautés; et c'est ainsi qu'il a fait, dans *Werther*, dit-il, tout en y laissant à sa Charlotte le caractère dominant du principal modèle. Quant à nous, aujourd'hui, qui venons de lire la Correspondance de Gœthe avec la vraie Charlotte et avec Kestner son époux, et qui avons en même temps relu *Werther*, il nous semble (pour emprunter aussi une image à la Grèce) que nous pourrions dessiner la ligne sinueuse qui unit l'épaule d'ivoire de Pélops au reste du corps vivant, c'est-à-dire séparer les parties artificielles et factices d'avec celles qui étaient là vérité même. Nous serions étonné si de ce simple exposé il ne ressortait pas pour tous une leçon d'art et de goût. Essayons un peu.

Gœthe, âgé de vingt-trois ans, dans la plénitude et le vague d'un génie qui est à la veille de produire, mais qui hésite encore, le front chargé de nuages et de pensées qui vont en tous sens, le cœur gonflé de sentiments et ne sachant qu'en faire (sera-ce une passion? sera-ce un poëme?), Gœthe docteur en droit, beau, noble, aimable, après de fortes et libres études commencées à Leipzig, continuées à Strasbourg, et ayant su résister dans cette dernière ville à l'attraction vers la France,

Digitized by Google

est rappelé à Francfort sa cité natale, et de là il est envoyé par son père à Wetzlar en Hesse pour se perfectionner dans le droit et y étudier la procédure du tribunal de l'Empire; mais en réalité, et sans négliger absolument cette application secondaire, il est surtout occupé de lire Homère, Shakspeare, ou de se porter vers tout autre sujet « selon que son imagination et son cœur le lui inspireront. »

Et en effet, dans cette période d'entreprise encore confuse et de méditation ardente où il se trouvait, il s'était dit, pour un temps, de s'affranchir par l'esprit de tout élément et ascendant étranger, de donner un libre cours à sa faculté intérieure, à ses impulsions et à ses impressions, de se laisser faire naïvement à tous les êtres de la nature, à commencer par l'homme, et d'entrer par là dans une sorte d'harmonie et d'intimité avec tout ce qui vit. En parlant de Gœthe, il faut nous défaire de quelques-unes de nos idées françaises par trop simples, et consentir à nous mettre avec lui dans cet état, pour ainsi dire, d'enthousiasme prémédité, qui ressemble un peu dans l'ordre de la poésie à ce que Descartes a fait dans la sphère philosophique. La préméditation, d'ailleurs, n'était pas aussi nette pour lui dans le moment même qu'elle lui a paru depuis et qu'il nous l'a exprimé lorsqu'il y est revenu avec la supériorité du critique contemplateur dans ses Mémoires. Quoi qu'il en soit, il se fit Werther, ou, si vous aimez mieux, il se laissa être Werther pendant quelques saisons, sans l'être au fond véritablement. Ce n'était qu'une forme de la vie, la forme la plus exaltée et la plus fougueusement expansive qu'il avait à traverser avant d'arriver à l'équilibre définitif et à cette activité sereine qui comprendra tout.

Gœthe était donc à Wetzlar dans l'été de 1772. Après les premiers ennuis de l'installation et un premier coup

Digitized by Google

d'œil peu favorable donné à la ville, il cherche à se distraire par des promenades solitaires dans la charmante vallée de la Lahn ; il emporte avec lui son Homère, l'*Odyssée* qu'il lisait beaucoup alors, tout occupé de revenir à la nature, et il croit voir des tableaux approchants et des idylles dans ce qu'il observe à chaque pas. Les premières lettres de son *Werther* expriment cette disposition enivrée et enchantée avec un feu, une vie, un débordement d'expression que rien n'égale et que lui-même, vieilli, se reconnaissait impuissant à ressaisir : « En vérité, disait-il en écrivant ses Mémoires, le poëte invoquerait vainement aujourd'hui une imagination presque éteinte ; vainement il lui demanderait de décrire en vives couleurs ces relations charmantes qui autrefois lui firent de la vallée qu'arrose la Lahn un séjour si cher. Mais, par bonheur, un Génie ami a depuis longtemps pris ce soin, et l'a excité, dans toute la force de la jeunesse, à fixer un passé tout récent, à le retracer et à le livrer hardiment au public dans le moment opportun : chacun devine qu'il s'agit ici de *Werther*. » Observation bien juste et sentie! il est des fruits (et ce sont ceux de l'imagination et de la fleur de l'âme), qui ne se cueillent bien qu'à l'heure unique et désirée. Attendez, laissez passer la saison, allez vous figurer qu'ainsi, selon le vieux précepte, vous les laisserez mieux mûrir et que vous saurez les perfectionner en les retardant : erreur et oubli de la fuite rapide des Heures, de ces Heures qui s'appellent aussi les Grâces ! Vous aurez peut-être d'autres fruits, mais vous n'aurez plus les mêmes, et si ce sont ceux d'autrefois que vous voulez après coup cueillir, ils n'auront jamais plus pour vous ni pour d'autres leur duvet, leur saveur et leur parfum.

Werther est le livre et le poëme de sa saison. L'auteur d'abord place exactement son héros dans la dispo-

Digitized by Google

sition où il était lui-même. Werther est artiste; au milieu de toutes ses expansions et ses abandons, il a souci de son talent : en face de cette belle vallée, par une matinée du printemps, il ne songe pas seulement à en jouir, il songe à en tirer quelque parti comme peintre, et, s'il reste inactif, il a du regret :

« Je suis si heureux, mon ami, dit-il (1), si abîmé dans le sentiment de ma tranquille existence que mon talent en souffre. Je ne pourrais pas dessiner un trait, et cependant je ne fus jamais plus grand peintre. Quand les vapeurs de la vallée s'élèvent devant moi, qu'au-dessus de ma tête le soleil lance d'aplomb ses feux sur l'impénétrable voûte de l'obscure forêt, et que seulement quelques rayons épars se glissent au fond du sanctuaire; que couché sur la terre dans les hautes herbes, près d'un ruisseau, je découvre dans l'épaisseur du gazon mille petites plantes inconnues; que mon cœur sent de plus près l'existence de ce petit monde qui fourmille parmi les herbes, de cette multitude innombrable de vermisseaux et d'insectes de toutes les formes, que je sens la présence du Tout-Puissant qui nous a créés à son image, et le souffle du Tout-Aimant qui nous porte et nous soutient flottants sur une mer d'éternelles délices; mon ami, quand le monde infini commence ainsi à poindre devant mes yeux et que je réfléchis le ciel dans mon cœur comme l'image d'une bien-aimée, alors je soupire et m'écrie en moi-même : « Ah! si tu pouvais exprimer ce que tu éprouves! si tu pouvais exhaler et fixer sur le papier cette vie qui coule en toi avec tant d'abondance et de chaleur, en sorte que le papier devienne le miroir de ton âme, comme ton âme est le miroir d'un Dieu infini!... » Mon ami... Mais je sens que je succombe sous la puissance et la majesté de ces apparitions. »

On a entendu la plainte profonde du talent; et lorsque ce talent réussit à se faire jour et à trouver des sujets tout préparés qui se détachent au milieu de ces exubérantes images, l'ivresse est complète, et il semble qu'il ne manque rien à la jouissance du promeneur. Lire Homère, s'asseoir sous les tilleuls d'une cour d'auberge rurale, y dessiner le pêle-mêle d'un devant de

(1) Je me sers, pour ces citations de *Werther*, de la traduction de M. P. Leroux.

Digitized by Google

grange et l'enfant de quatre ans qui, pendant que la mère est absente, tient entre ses jambes son petit frère âgé de six mois, qu'il appuie doucement contre sa poitrine, — voilà une journée délicieuse : « Et au bout d'une heure je me trouvai avoir fait un dessin bien composé, vraiment intéressant, sans y avoir rien mis du mien. Cela me confirme dans ma résolution de m'en tenir désormais uniquement à la nature : elle seule est d'une richesse inépuisable : elle seule fait les grands artistes. » Ce que Werther dit là de la peinture, il l'entend également de la poésie : « Il ne s'agit que de reconnaître le beau et d'oser l'exprimer : c'est, à la vérité, demander beaucoup en peu de mots. » Et il cite en exemple une rencontre qu'il a faite, le jeune garçon de ferme amoureux de la fermière veuve, et amoureux tendre, timide, passionné : « Il faudrait te répéter ses paroles mot pour mot, si je voulais te peindre la pure inclination, l'amour et la fidélité de cet homme. Il faudrait posséder le talent du plus grand poëte pour rendre l'expression de ses gestes, l'harmonie de sa voix et le feu de ses regards. Non, aucun langage ne représenterait la tendresse qui animait ses yeux et son maintien ; je ne ferais rien que de gauche et de lourd. » Dans toutes ces premières pages de *Werther*, on se sent dans le vrai, on est avec Gœthe tel qu'il était alors ; et toute la première partie de la relation avec Charlotte ou *Lotte* (comme elle s'appelle familièrement) produit le même effet.

Gœthe, après quelque temps de séjour à Wetzlar, avait fait connaissance avec la famille de monsieur Buff, bailli de l'Ordre allemand, et il avait été frappé tout d'abord de la beauté, de la dignité virginale, de l'esprit de sa fille Lotte, âgée de près de vingt ans, qui, sans être l'aînée de la maison, servait de mère depuis près de deux ans à ses frères et sœurs, et n'en était pas moins

Digitized by Google

aimable dans la société, où elle déployait une gaieté vive et naturelle. Ce fut le 9 juin 1772 qu'il la rencontra pour la première fois à un bal champêtre à Wolpertshausen; et peu auparavant, tout près de là, au village de Gaubenheim, il avait fait la connaissance de Kestner, sans savoir sa liaison avec Charlotte. Les circonstances de la rencontre du bal, telles qu'elles sont consacrées dans *Werther*, ne diffèrent du vrai que par de légères variantes. Ainsi le village de Gaubenheim est devenu *Wahlheim*. Il n'est pas exact que durant le bal, entendant prononcer le nom d'*Albert*, c'est-à-dire de Kestner, Gœthe ait demandé qui il était, et que Charlotte ait répondu : « Pourquoi vous le cacherais-je? c'est un galant homme auquel je suis promise. » Le lien qui unissait alors Charlotte et Kestner était tout moral et tacite, et Charlotte n'en aurait point parlé ainsi à première vue. Il n'est pas exact non plus que, dans le jeu innocent, improvisé pendant l'orage, Charlotte ait donné si lestement des soufflets à ceux qui ne devinaient pas juste; ces soufflets sont un enjolivement et un ressouvenir de quelque autre scène arrivée ailleurs et avec une autre, et ils ne s'accordent point avec le caractère de gaieté sans doute, mais non de folâtrerie, de la véritable Charlotte.

Comment savons-nous si bien tout cela? C'est que Kestner, l'Albert du roman, a écrit et donné tous les éclaircissements désirables sur *Werther*. Kestner, né à Hanovre, âgé en 1772 de trente et un ans, résidait depuis quelques années, en qualité de secrétaire d'ambassade, à Wetzlar; il y avait été introduit de bonne heure dans la famille de monsieur Buff, et il avait contracté avec Charlotte un de ces liens de cœur purs, respectueux, patients, que le mariage devait couronner. Il y devint l'ami de Gœthe, qu'il eut le mérite d'apprécier du premier jour à sa valeur; et ce qui est vrai encore, c'est

Digitized by Google

que pendant toute cette belle saison de 1772, Gœthe, accueilli par lui, adopté par Charlotte et par toute la famille, mena une vie d'exaltation, de tendresse, d'intelligence passionnée par le sentiment, d'amour naissant et confus, d'amitié encore inviolable, une vie d'idylle et de paradis terrestre impossible à prolonger sans péril, mais délicieuse une fois à saisir. Il eut, en un mot, une saison morale toute poétique et divine, quatre mois célestes et fugitifs qui suffisent à illuminer tout un passé. Voilà ce qu'il a peint admirablement dans son *Werther*, ce qui en fait l'âme, et qui en reste vrai pour nous encore, à travers toutes les vicissitudes de la mode et des genres.

L'orage toutefois était imminent et s'amassait en lui, un orage qui n'éclata point. L'idylle resta pure. Gœthe, sage et fort jusque dans ses oublis, s'éloigna à temps. Il avait fait la connaissance de Charlotte le 9 juin 1772, et il partit brusquement de Wetzlar le 11 septembre. Sauf une courte visite de trois jours qu'il revint y faire du 6 au 10 novembre de cette même année, il ne revit plus Charlotte que bien tard, lorsqu'il avait soixante-dix ans, et elle plus de soixante, et qu'elle était la respectable mère de douze enfants.

Gœthe ne songea point à faire tout aussitôt un roman et un livre de cette liaison qui n'avait rien pour lui d'une aventure. Ses Mémoires sont un peu vagues sur ce point et ne suivent pas les événements d'assez près. On y voit qu'il fit, au printemps de l'année suivante probablement (car les dates précises n'y sont point marquées), un voyage près de Coblentz pour s'y distraire, et qu'il y devint légèrement amoureux d'une des filles de madame de La Roche : « Rien n'est plus agréable, dit-il à ce sujet, que de sentir une nouvelle passion s'élever en nous lorsque la flamme dont on brûlait auparavant n'est pas tout à fait éteinte : ainsi à l'heure où

Digitized by Google

le soleil se couche, nous voyons avec plaisir l'astre des nuits se lever du côté opposé de l'horizon : on jouit alors du double éclat des deux flambeaux célestes. » Cela nous apprend du moins que l'amour qu'il pouvait avoir gardé pour Charlotte n'avait rien de furieux ni d'égaré.

Les lettres qu'on a de Gœthe, adressées à Kestner pendant les mois qui suivent l'instant de la séparation, nous le prouvent aussi, tout en nous donnant assez bien la mesure de cette espèce de culte d'imagination et de tendresse idéale, mystique, pourtant domestique et familière, mêlée de détails du coin du feu. Il a beau souffrir, il ne regrette point l'emploi qu'il a fait de ses derniers mois : non, ce n'est pas un mauvais Génie qui l'a conduit à ce bal où il a fait la connaissance de Lotte : « Non, c'était un bon Génie, s'écrie-t-il, je n'aurais pas voulu passer mes jours à Wetzlar autrement que je ne l'ai fait; et pourtant les Dieux ne m'accordent plus de tels jours, ils savent me punir et me *Tantaliser*. » A Francfort, où il est revenu vivre près de sa famille, il a dans sa chambre la silhouette de Lotte attachée avec des épingles au mur; il lui dit le bonsoir en se couchant, et le matin, il prend plus volontiers ces épingles-là que d'autres pour s'habiller. Il a (comme dans *Werther*) le nœud de ruban rose qu'elle portait au sein la première fois qu'il la vit; il est fort question à plusieurs reprises d'une certaine *camisole à raies bleues* dans laquelle elle est adorable en négligé, et qu'il regretterait de loin de lui voir quitter. Pourtant, dans tout cela rien de sensuel, et quand il dit à Kestner que ce n'est jamais dans le sens humain qu'il la lui a enviée, on le croit. Seulement sa Laure et sa Béatrix ont le costume et le déshabillé d'une idylle des bords du Rhin; on a quelque peine à s'y faire. Comprenons l'amour vrai sous toutes les formes et dans tous les costumes avec

Digitized by Google

ce qu'il a de désintéressé. Saint-Preux, chez Jean-Jacques, n'a-t-il pas dit : « Assis aux pieds de ma bien-aimée, je teillerai du chanvre, et je ne désirerai rien autre chose, aujourd'hui, demain, après-demain, toute la vie. » Gœthe, qui cite ce mot du cœur en se l'appliquant, le renouvelle par une légère variante : « Avec vous (Lotte et Kestner), je désirais autrefois de cueillir des groseilles et de secouer des pruniers, demain, après-demain, et durant toute ma vie. »

J'ai dit qu'après les avoir quittés, il ne se mit pas tout aussitôt à écrire *Werther*. En effet, s'il le médita et le couva dès auparavant, il ne dut point commencer à l'écrire avant le mois de septembre 1773, c'est-à-dire un an après son départ de Wetzlar, et lorsqu'il eut publié son drame de *Goetz*. Dans l'intervalle, il s'était passé deux événements. Le jeune Jérusalem, fils d'un théologien connu, et secrétaire de légation, qui se trouvait à Wetzlar en même temps que Gœthe, jeune homme romanesque et lettré, épris d'une passion malheureuse pour la femme d'un de ses collègues, se tua d'un coup de pistolet à la fin d'octobre 1772. Sans être très-lié avec Kestner, c'était précisément à celui-ci qu'il avait emprunté des pistolets sous le prétexte d'un voyage. Gœthe, comme tout le jeune monde allemand d'alors, fut très-frappé de cette mort sinistre, et il s'enquit très-curieusement des détails auprès de Kestner, qui les lui donna par écrit. C'est alors qu'il conçut l'idée d'identifier bientôt l'histoire de ce Jérusalem avec celle d'un amoureux comme lui-même l'avait été ou aurait pu l'être, et de faire du tout un personnage romanesque intéressant, et qui aurait pour le vulgaire le mérite de finir par une catastrophe. Mais l'idée sommeilla en lui environ dix mois avant qu'il la mît en œuvre. Un second événement, qui dut lui donner de l'aiguillon dans l'intervalle, fut le mariage de Kestner avec Charlotte, qui

Digitized by Google

s'accomplit vers Pâques 1773; non pas qu'il eût du tout, à cette occasion, l'envie de se brûler la cervelle; il a soin, dans sa Correspondance, de rejeter bien loin une pareille pensée, et je crois fort que c'est sincère. Cependant, il dit dans ses Mémoires que « la mort de Jérusalem, occasionnée par sa malheureuse passion pour la femme d'un ami, l'éveilla comme d'un songe et lui fit faire avec horreur un retour sur sa propre situation. » Mais, dans ses Mémoires, il entendait ceci d'un commencement de passion plus récente qu'il croyait éprouver pour la fille de madame de La Roche, la même personne qu'il avait vue il y avait peu de temps à Coblentz, et qui venait de se marier à Francfort. L'idée de ces relations fausses et de ces engagements sans issue lui fut donc vivement retracée par la mort de Jérusalem. Quoi qu'il en soit, tout se passa dans le domaine de l'imagination. S'il souffrait, il le dissimule bien dans ses lettres d'alors à Kestner et à Charlotte, qui, tout à fait fiancés, n'attendent que le prochain printemps pour s'épouser. Dans ce qu'il leur écrit durant cet hiver de 1772-1773, qui précède le mariage, il paraît gai, heureux ou du moins libre, et tourmenté du besoin d'aimer et du vague de la passion plutôt que d'aucune particulière blessure. Il a sur la fête de Noël une lettre à Kestner pleine de joie, de cordialité, de sentiment pittoresque, et aussi de sentiment de famille :

« Hier (veille de Noël), mon cher Kestner, j'ai été avec plusieurs braves garçons à la campagne; notre gaieté a été bruyante : des cris et des rires depuis le commencement jusqu'à la fin. Ordinairement ce n'est pas de bon augure pour l'heure prochaine; mais y a-t-il quelque chose que les saints Dieux ne puissent pas accorder s'il leur plaît! Ils m'ont donné une joyeuse soirée; je n'avais pas bu de vin, mon œil était sans trouble pour jouir de la nature. La soirée était belle; lorsque nous rentrâmes, la nuit survint. Il faut que je te dise que mon âme se réjouit toujours quand le soleil a disparu depuis longtemps, la nuit occupant l'horizon entier, de l'orient jusqu'au

Digitized by Google

nord et au sud, et qu'un cercle demi-obscur seulement luit du côté de l'occident; la plaine offre un spectacle magnifique. Quand j'étais plus jeune et plus ardent, j'ai regardé souvent, pendant mes excursions, ce crépuscule durant des heures entières. Je me suis arrêté sur le pont (1) : la ville sombre des deux côtés, l'horizon brillant silencieusement, le reflet dans le fleuve, ont produit sur mon âme une impression délicieuse que j'ai retenue avec amour. Je courus chez les Gerock, et demandai un crayon et du papier, et je dessinai, à ma grande joie, le tableau entier aussi chaud qu'il se représentait dans mon âme; tous partagèrent ma joie sur ce que j'avais fait, et leur approbation me rassura. Je leur proposai de jouer aux dés mon dessin; ils ne voulurent pas, et me demandèrent de l'envoyer à Merck. Il est maintenant suspendu au mur de ma chambre, et me fait aujourd'hui autant de plaisir qu'hier. Nous avions passé ensemble une belle soirée comme des hommes auxquels le bonheur vient de faire un grand cadeau, et je m'endormis en remerciant les Saints dans le ciel pour la joie d'enfants qu'ils ont voulu nous accorder pour la nuit de Noël... »

Telle était sa disposition trois mois après avoir quitté Charlotte, sept semaines après la mort du jeune Jérusalem, et quand il avait déjà en idée le germe de *Werther*.

Gœthe, on le sait, aimait à patiner; on n'a pas oublié son plus beau portrait de jeunesse, tracé par sa mère même :

« — Mère, vous ne m'avez pas encore vu patiner, et le temps est beau; venez donc, et comme vous êtes, et tout de suite. — Je mets, disait la mère racontant cela depuis à Bettine, je mets une pelisse fourrée de velours cramoisi qui avait une longue queue et des agrafes d'or, et je monte en voiture avec mes amis. Arrivés au Mein, nous y trouvons mon fils qui patinait : il volait comme une flèche à travers la foule des patineurs; ses joues étaient rougies par l'air vif, et ses cheveux châtains tout à fait dépoudrés. Dès qu'il aperçut ma pelisse cramoisie, il s'approcha de la voiture, et me regarda en souriant très-gracieusement. — Eh bien! que veux-tu? lui dis-je. — Mère, vous n'avez pas froid dans la voiture, donnez-moi votre manteau de

(1) On se rappelle le bel endroit de *René* : « Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts pour voir se coucher le soleil... » Dans le tableau naturel que nous trace Gœthe, on remarquera, comme différence fondamentale avec Chateaubriand, le sentiment cordial et domestique, la *joie d'enfants* à cette veillée de Noël.

Digitized by Google

velours. — Mais tu ne veux pas le mettre, au moins? — Certainement que je veux le mettre. — Allons, me voilà ôtant ma bonne pelisse chaude; il la met, jette la queue sur son bras, et s'élance sur la glace comme un fils des Dieux. Ah! Bettine, si tu l'avais vu! il n'y a plus rien d'aussi beau, j'en applaudis de bonheur! Je le verrai toute ma vie, sortant par une arche du pont et rentrant par l'autre : le vent soulevait derrière lui la queue de la pelisse qu'il avait laissé tomber. »

On a le portrait par la mère; or, voici le glorieux pendant par Gœthe lui-même. N'oublions pas que dans ce temps il lisait continuellement Homère, et qu'il était plein de ces magnifiques images de l'Olympe. On était au mois de février 1773; il écrit à Kestner dans une espèce d'hymne triomphal :

« Nous avons une glace superbe pour patiner en l'honneur du soleil. J'ai exécuté hier des rondes de danse. J'ai encore d'autres sujets de joie que je ne puis pas dire (Ne serait-ce point l'idée de *Werther* qui déjà remue et qui veut sortir?); ne vous en inquiétez pas. Je suis presque aussi heureux que deux personnes qui s'aiment comme vous; il y a en moi autant d'espérance qu'il y en a chez des amoureux; j'ai même depuis pris plaisir à quelques poésies et autres choses pareilles. Ma sœur vous salue, mes demoiselles vous saluent, mes Dieux vous saluent, nommément le beau Pâris à ma droite et la Vénus d'or de l'autre côté, et Mercure, le messager, qui se réjouit des courriers rapides, et qui attacha hier à mes pieds ses belles et divines semelles d'or, qui le portent avec le souffle du vent à travers la mer stérile et la terre sans limites (1). Et ainsi les personnages chéris du Ciel vous bénissent. »

Admirable élan et salut vraiment divin! C'est peut-être ce même jour où il comparait ses rapides patins aux *semelles d'or* de Mercure, que sa mère aussi le comparait,

(1) Il se rappelle en cet endroit l'*Odyssée*, livre I, vers 96-99.

Digitized by Google

lui, à un fils des Dieux. Nous reconnaissons là le souffle des premières et belles parties de *Werther*, de celles où l'auteur se répand sympathiquement par toute la nature et voudrait s'en emparer : « Ah ! pour lors, combien de fois j'ai désiré, porté sur les ailes de la grue qui passait sur ma tête, voler au rivage de la mer immense, boire la vie à la coupe écumante de l'Infini !... » Ce sera aussi le cri de René : « Levez-vous, orages désirés !... » Ce sera celui de Lamartine : « Que ne puis-je porté sur le char de l'Aurore !... » Mais chez ces deux poëtes il s'y mêle une teinte de sombre ou de mélancolique que n'a pas le Werther du début.

Car on l'a très-justement remarqué, et les lettres de Gœthe, écrites dans le cours de cette inspiration, nous le confirment ; ce n'est pas le désespoir, c'est plutôt l'ivresse bouillonnante et la joie qui président à la conception de *Werther ;* c'est le génie de la force et de la jeunesse, l'aspiration, douloureuse sans doute, mais ardente avant tout et conquérante, vers l'inconnu et vers l'infini. Tout ce qui est sorti de cette source élevée et débordante y est sincère, et a jailli de l'imagination et de la pensée de Gœthe. Voilà le vrai du livre et son cachet immortel ; le reste, désespoir final, coup de pistolet et suicide, y a été ajouté par lui après coup pour le roman et pour la circonstance : c'est ce qui ressemble le moins à Gœthe, et qui se rapporte à l'aventure de ce pauvre Jérusalem, le côté faux, commun, exalté, digne d'un amoureux d'Ossian, non plus d'un lecteur d'Homère (1).

Gœthe (et il l'a dit) s'est guéri lui-même en faisant

(1) En France, nous n'avons longtemps connu *Werther* que par ce côté exagéré et faux. J'ai pris soin ailleurs (article sur Charles Nodier, *Portraits littéraires*, tome Ier) d'en noter le contre-coup dans notre littérature, depuis Ramond, auteur des *Aventures du jeune d'Olban*, publiées en 1777, jusqu'à Nodier lui-même qui donnait *le Peintre de*

Digitized by Google

Werther; il s'est débarrassé de son mal en le peignant, mais il l'a en même temps inoculé aux autres; et alors pourquoi leur a-t-il indiqué un faux remède? Là est le vice de *Werther*. La vraie conclusion de *Werther* pour les artistes (car Werther est un artiste ou veut l'être), ce serait la conclusion qu'a choisie Gœthe lui-même, s'occuper, produire, se guérir en s'appliquant ne fût-ce qu'à se peindre; et si tous, dans cette tâche, n'atteignaient pas aussi haut qu'un Gœthe le peut faire, ils y gagneraient du moins de sortir de leur mal, de le traverser, et de se rattacher bientôt derechef aux attraits puissants de la vie.

La différence des impressions du lecteur à celles de l'auteur est ici par trop forte et trop criante; elle n'est pas juste. Quoi? *Werther* une fois fait, et même à mesure qu'il le conçoit et le compose, Gœthe retrouve sa sérénité; il a triomphé de ses sentiments puisqu'il les a magnifiquement exprimés. Il est comme Neptune dans la tempête de Virgile, lequel, bien que fortement ému au dedans (*graviter commotus*), lève un front tranquille et pacifique à la surface des mers : *summa placidum caput extulit unda*. Voilà pour l'auteur. — Mais les lecteurs, au contraire (je parle des premiers lecteurs, de ceux de 1774), qui trouvent dans le prodigieux petit livre tous leurs sentiments, jusque-là confus, exprimés au vif et en traits de feu, s'y prennent, ne s'en déta-

Salzbourg en 1803. Les imitateurs français se sont surtout rattachés à *Werther* par la fièvre de tête, par les dehors, le costume, le suicide et l'explosion finale, enfin par les défauts. — Je lis dans la *Revue des deux Mondes* du 15 juillet 1855 un article sur *Werther*, par M. Émile Montégut, ou plutôt un hymne plein de feu, d'âme et de tendre intelligence. Le type y est saisi et embrassé dans son entier comme par un jeune frère. Mais il a fallu quatre-vingts ans de tâtonnements, et, j'ajouterai, l'éducation tout exotique de M. Émile Montégut, pour qu'on arrivât en France à une interprétation si intime, si complète dans le meilleur sens, et à la fois si exempte de danger.

Digitized by Google

chent plus, passent, sans s'en apercevoir, du Werther-*Gœthe* au Werther-*Jérusalem*, et sont ainsi conduits, par cette contagion du talent et de l'exemple, à l'idée du suicide. Il y a là, si je l'ose dire, moins encore un tort peut-être qu'une inexpérience chez Gœthe. Eût-il conclu de même s'il avait prévu tout l'effet de son roman, cet effet qu'il a comparé à celui d'une allumette qui met le feu à une mine? Il est difficile à un artiste de résister à l'à-propos, et de renoncer à un grand succès. Gœthe, averti à l'avance, eût donc bien pu ne vouloir rien changer, sans compter qu'un autre dénoûment n'était pas si aisé à offrir. Ce qui est certain, c'est que toute la jeunesse allemande fut à l'instant et profondément atteinte et ébranlée. L'artiste sain, vigoureux, généreux, avait substitué à sa propre méthode de guérison dont il gardait le secret, une solution maladive et banale à l'usage du vulgaire. La fin de *Werther* laissait en vue et livrait aux regards du public un faux Gœthe au lieu du vrai, un fantôme creux et trompeur après lequel la foule allait courir, comme Turnus dans le combat s'acharne à poursuivre le fantôme d'Énée qui l'égare, tandis que le véritable héros est ailleurs et dans le lieu de l'action. Aujourd'hui, pour le jugement définitif du livre et le rang qui lui est dû dans l'ordre des œuvres de l'art, cette fin de *Werther* nuit aux parties principales, et quand on considère le caractère si opposé de l'auteur, et ses destinées en un sens si inverse, elle a peine à ne pas nous faire l'effet d'une mystification.

Mais de fait, et même chez un artiste de tout temps si réfléchi, si maître de soi dès sa jeunesse, les choses se passèrent plus au hasard et plus confusément. Pour revenir à la Correspondance de Gœthe avec les époux Kestner, dont le mariage se fit en avril 1773, on y suit assez bien les traces du projet et de la composition, jusqu'au moment où toute la pensée prend flamme. Ce

Digitized by Google

mariage, en s'accomplissant, dut lui donner l'idée du désespoir qu'il n'avait pas, mais qu'un autre aurait pu avoir. Pour lui, qui s'est chargé d'envoyer de Francfort les anneaux d'alliance et qui y a joint toutes sortes de bons souhaits, il se contente, pour punir à sa manière les nouveaux mariés, de leur écrire : « Je suis vôtre, mais, pour le moment, je ne suis guère curieux de voir ni vous, ni Lotte. Aussi sa silhouette disparaîtra de ma chambre le premier jour de Pâques, qui sera probablement le jour de votre mariage, ou même dès après-demain, et elle n'y sera de nouveau suspendue que quand j'apprendrai que Lotte est mère. Une nouvelle époque commencera alors, et je ne l'aimerai plus, mais j'aimerai ses enfants, — un peu, il est vrai, à cause d'elle, mais cela ne fait rien... » Et même cette menace amicale, il ne l'exécute pas; la silhouette reste là suspendue comme par le passé. Qui plus est, une amie qui revient de la noce lui apporte le bouquet de mariage de Lotte, et il s'en pare. Cependant la grande consolation intérieure, l'occupation poétique dure et augmente : il publie son *Goetz de Berlichingen;* il écrit des drames, des romans, dit-il, et autres choses de ce genre (juin 1773); et en septembre il commence sa confidence couverte de *Werther* aux jeunes époux désormais installés à Hanovre : « Je fais de ma situation le sujet d'un drame que j'écris en dépit de Dieu et des hommes. Je sais ce que dira Lotte quand elle le lira, et je sais ce que je lui répondrai. » Et encore : « O Kestner, je me trouve bien heureux! quand ceux que j'aime ne sont pas près de moi, ils sont pourtant toujours devant moi. Le cercle des nobles cœurs est la plus précieuse de mes acquisitions. » — « Vous êtes toujours près de moi quand j'écris quelque chose. Je travaille maintenant à un roman, mais cela va lentement... Encore une confidence d'auteur : mon idéal grandit et embellit de jour en jour, et si ma vivacité et

Digitized by Google

mon amour ne m'abandonnent pas, il y aura encore beaucoup de choses pour ceux que j'aime, et le public en prendra aussi sa part. »

Lorsqu'il a fini son *Werther* et qu'il s'apprête à le publier, il a une crainte, c'est de blesser les jeunes époux : il glisse dans ses lettres toutes sortes de précautions à cet égard, des précautions mystérieuses et pour eux obscures, mais qui avaient pour but de les prévenir et de les empêcher de se trop choquer. Lorsque Lotte est mère pour la première fois, mère d'un garçon dont il est parrain, ou du moins dont il a choisi le nom, il écrit à Kestner : « Je ne puis pas me la figurer comme une femme en couches; c'est décidément impossible. Je la vois toujours telle que je l'ai quittée; ainsi, je ne te connais pas en ta qualité de mari; je ne connais d'autres relations que nos anciennes, *auxquelles j'ai associé dans une certaine occasion des passions étrangères*. Je vous en avertis pour que vous ne vous en fâchiez pas. » — « Adieu, mes amis (que j'aime tant que j'ai été forcé de prêter et d'accommoder la richesse de mon amour à la représentation fictive du malheur de notre *ami*). Vous saurez plus tard le sens de cette parenthèse. » Cet *ami*, c'est Werther. En juin 1774, dans une lettre à Charlotte, il l'annonce positivement sous ce nom : « Adieu, ma chère Lotte, je vous enverrai bientôt un ami qui me ressemble beaucoup, et j'espère que vous le recevrez bien. Il s'appelle *Werther*, et vous expliquera lui-même ce qu'il est et ce qu'il a été. » Et le 27 août, avec ce tutoiement sentimental ou poétique qui nous étonne un peu, mais qui probablement n'a rien de choquant de l'autre côté du Rhin : « O Lotte!... je t'enverrai prochainement un livre, appelle-le comme tu voudras, des prières ou un trésor, pour te rappeler matin et soir les bons souvenirs de l'amitié et de l'amour. » Que ce soit à Lotte qu'il parle ainsi et qu'il semble adresser parti-

Digitized by Google

culièrement son livre, on le conçoit : il espère plus d'indulgence et de grâce auprès d'elle qu'auprès de Kestner.

Il a raison. Le livre paraît : un des premiers exemplaires arrive à Hanovre. Or, jugez de l'impression pénible qu'il dut faire à une première lecture sur les deux jeunes époux, qui y voyaient toute leur liaison de ces quatre divins mois dans la vallée de la Lahn divulguée en même temps et comme profanée par un mélange avec d'autres événements et des circonstances étrangères, moins délicates et moins pures. A une seconde et troisième lecture, ils purent toutefois s'apaiser un peu, Lotte surtout, j'imagine, qui, dans le secret de son cœur, sentait qu'au fond elle était l'âme et la divinité d'un beau livre. Mais Kestner supportait plus difficilement cette publicité et le rôle qui lui était fait, ce rôle d'Albert froid, flegmatique et médiocre. On a sa première lettre de plainte à Gœthe : « La ressemblance (avec Albert) ne porte, il est vrai, disait-il en terminant, que sur le côté extérieur, et, grâce à Dieu, seulement sur l'extérieur; mais si vous teniez à l'y introduire, était-il donc nécessaire d'en faire un être aussi apathique? Peut-être était-ce dans l'intention de vous placer fièrement à côté de lui et pour pouvoir dire : *Voyez quel homme je suis, moi!* »

Gœthe s'empressa de répondre, d'expliquer, de se justifier, de demander un répit à ses amis irrités et alarmés pour qu'ils pussent juger de l'effet général avec plus de sang-froid et au vrai point de vue : « Il faut, mes chers irrités, que je vous écrive tout de suite pour en débarrasser mon cœur. C'est fait, c'est publié; pardonnez-moi si vous pouvez. Je ne veux décidément rien entendre de vous avant que le résultat ait démontré l'exagération de vos craintes, avant que vos cœurs aient mieux apprécié dans ce livre l'innocent mélange de vérité et de fiction » (octobre 1774).

Digitized by Google

Et ici, pour ne faire tort ni injustice à personne, établissons nettement les deux aspects de la question, les deux points de vue. Il y a celui de la vie régulière et de la famille, de la morale domestique et sociale, ce qui saute aux yeux tout d'abord pour peu qu'on se place en idée dans la situation. Imaginez le désagrément et la peine pour un honnête homme comme Kestner, heureux d'épouser celle qu'il aime depuis des années, l'emmenant comme en triomphe de Wetzlar à Hanovre, la présentant avec orgueil à tous les siens, et remplissant avec considération un emploi honorable, imaginez-le, après dix-huit mois de mariage, recevant de son meilleur ami, en cadeau, ce petit volume, où il est crayonné d'une manière assez reconnaissable sous les traits d'Albert; où sa fiancée paraît à bien des moments près de lui échapper; où elle n'est guère retenue que parce qu'elle est supposée déjà liée à lui par un engagement positif. Ajoutez, pour combler le désagrément, que l'aventure de Jérusalem se confondant dans le roman avec l'amour de Gœthe, et Kestner ayant réellement prêté ses pistolets à Jérusalem, qui s'en était servi pour se tuer, on ne savait plus comment séparer à temps l'Albert de la fin du roman d'avec celui de la première moitié. Kestner recevait donc des lettres de condoléance, et à demi curieuses, par lesquelles on le plaignait de son accident, d'avoir eu un ami si entreprenant, si malheureux, et qui avait dû troubler étrangement sa lune de miel et son bonheur. Il répondait par des explications et des éclaircissements qu'on a, et qui sont précieux pour nous, en ce qu'ils déterminent exactement la part de vérité et de fiction dans *Werther*, et le procédé de composition. On trouvera même, en les lisant, que Kestner n'est pas aussi blessé au fond qu'il aurait droit de l'être : « Vous voyez, écrit-il à un ami, que vous n'avez pas eu raison de me plaindre. C'est malgré nous que ce livre nous met dans

Digitized by Google

les conversations du public; mais nous avons la satisfaction de savoir que c'est sans raison et sans motifs. Grâce à Dieu, nous avons vécu et nous vivons encore ensemble heureux et contents. » Il n'est que bien modéré quand il s'échappe jusqu'à dire : « Un de mes amis m'écrivait dernièrement : *Sauf le respect pour votre ami, il est dangereux d'avoir un auteur pour ami.* Il a bien raison. » Il est assez disposé, d'ailleurs, à excuser Gœthe auprès de ceux qui le blâmeraient trop : « Vous comprendrez qu'il ne m'a pas rendu un service, — sans dessein, il est vrai, et dans l'exaltation d'auteur ou par étourderie, — en publiant *les Souffrances du jeune Werther*. Il y a dans ce livre beaucoup de choses qui nous fâchent, moi et ma femme; son succès nous contrarie encore davantage. Pourtant je suis disposé à lui pardonner; mais il ne doit pas le savoir, pour qu'il soit plus circonspect dorénavant. » Excellent ami! il était dans le vrai en pardonnant : pourtant il ne se rendait pas tout à fait compte du procédé de Gœthe, quand il l'attribuait à une légèreté de jeunesse. En effet, ce n'était, de la part de celui-ci, ni étourderie, ni vague exaltation : c'était un acte de conquérant et de grand-prêtre de l'Art, qui prend ce qui est à sa convenance et met en avant je ne sais quel droit supérieur et sacré. Gœthe en a fait une doctrine.

C'est le second point de vue; et, tel qu'il nous est exprimé par Gœthe, on conviendra qu'il ne se présente ni sans beauté, ni sans grandeur. Gœthe a senti bien vite, même à travers les premières irritations des deux amis, qu'ils ne lui en veulent pas mortellement, et il s'empresse de profiter de la disposition pour les remercier, pour les ramener et les entraîner, s'il le peut, dans le sens de son œuvre :

« Oh! si je pouvais me jeter à ton cou, écrit-il à Kestner (21 novembre), me jeter aux pieds de Lotte pendant

Digitized by Google

une minute, une seule minute, et tout ce que je ne pourrais expliquer dans des volumes serait effacé et expliqué! — Oh! m'écrierais-je, vous manquez de foi, ou du moins vous n'en avez pas assez! — Si vous pouviez sentir la millième partie de ce qu'est *Werther* pour des milliers de cœurs, vous ne regretteriez pas la part que vous y avez prise... Au péril de ma vie, je ne voudrais pas révoquer *Werther*; et crois-moi, tes craintes, tes *gravamina* disparaîtront comme des spectres de la nuit, si tu prends patience: et ensuite je vous promets d'effacer, d'ici à un an, de la manière la plus charmante, la plus unique et la plus intime, tout ce qui pourrait encore subsister de soupçon, de fausse interprétation dans ce bavard de public qui n'est qu'un troupeau de pourceaux (1). Tout cela disparaîtra comme du brouillard devant un vent pur du nord. — Il faut que *Werther* existe, il le faut! Vous ne le sentez pas, *lui;* vous sentez seulement *moi* et *vous;* et ce que vous croyez y être seulement *collé* y est *tissé*, en dépit de vous et d'autres, d'une manière indestructible... Oh! toi, crie-t-il à Kestner, tu n'as pas senti comment l'Humanité t'embrasse, te console! »

Kestner, dans son modeste intérieur, fut quelque temps à se remettre de cette brusque invasion et de cette embrassade en masse de l'Humanité. Mais certes, on n'a jamais plaidé avec plus de hauteur et de passion le droit qu'a l'œuvre, fille immortelle du génie, d'éclore à son heure, de jaillir du divin cerveau, et de vivre, dût-elle, en entrant, heurter quelques convenances établies, et froisser quelques susceptibilités même légitimes.

Gœthe revient en un autre endroit sur cette promesse mystérieuse qu'il n'a pas exécutée, d'inventer je ne sais

(1) N'est-ce pas pourtant un peu en vue de ce gros public qu'il a immolé en partie ses amis, ou du moins sacrifié la pudeur de l'amitié?

Digitized by Google

quoi, je ne sais quel nouveau roman ou poëme, qui, par un coup de son art, placerait les deux époux au-dessus de toutes les allusions et de tous les soupçons : « J'en ai la puissance, dit-il avec l'orgueil de celui qui est dans le secret des Dieux et qui tient le sceptre de l'apothéose, mais ce n'est pas encore le temps. » — S'il ne réussit point tout à fait à entraîner avec lui Kestner dans cette marche en triomphe vers l'idéal, celui-ci, du moins, n'était pas indigne de sentir ce qu'il y avait d'élevé dans de telles paroles, et il répondait à ceux qui le questionnaient sur cet étrange et assez dangereux ami : « Vous ne vous imaginez pas comment il est. Mais il nous causera encore de grandes joies, quand son âme ardente se sera un peu calmée. »

Ces joies ne furent que lointaines et telles que les peut procurer un ami, homme de génie, à ceux qui, séparés par les situations et les circonstances, se sentent avec lui un nœud étroit dans le passé. Il est impossible de ne pas remarquer que, *Werther* fait et publié, la correspondance se ralentit aussitôt et ne consiste plus qu'en billets de plus en plus rares. Gœthe reste avec les Kestner et avec la famille de Charlotte dans des termes affectueux et intimes, mais à distance; et l'on se dit involontairement : Qu'avait-il affaire d'eux désormais? Il en avait tiré l'usage principal qu'il en désirait, l'œuvre! — Tantôt c'est sa mère, tantôt c'est sa sœur, qui écrivent pour lui et qui l'excusent. Moins de deux ans après la publication de *Werther*, la vie ducale de Gœthe a commencé : « Vous êtes sans doute étonné du silence du docteur (Gœthe), écrit sa mère à un frère de Charlotte (février 1776). Il n'est pas ici; il est depuis trois mois à Weimar chez le duc, et Dieu sait quand il reviendra. Mais il apprendra avec plaisir que j'ai écrit à son cher ami, car je ne saurais vous dire combien il a toujours parlé de vous et de votre famille. Il a tou-

Digitized by Google

jours considéré le temps passé dans votre famille comme le plus heureux de sa vie. » Sur ce point, Gœthe est invariable. Il a dans le passé, dans le souvenir des jours qu'il a vécu à Wetzlar, au sein de *la famille allemande*, entre Charlotte et Kestner, sa saison d'âge d'or, un cercle pur et lumineux que rien n'éclipsera : « Vous avez été pour moi jusqu'ici, écrira-t-il à Kestner des années après, l'idéal d'un homme heureux par l'ordre et par la modération des désirs. » — « J'apprends avec plaisir, lui dit-il encore, ce que vous m'écrivez de vos enfants. Celui qui a son univers dans sa famille est heureux. Reconnaissez bien votre bonheur, et sachez que des positions plus brillantes ne sont guère à envier. » De telles paroles sont faites pour se joindre désormais à la lecture de *Werther* et pour en corriger la moralité finale par un témoignage qu'on ne saurait récuser.

Croirait-on, quand on n'a lu de Gœthe que *Werther*, qu'à un moment c'est lui, l'enthousiaste d'hier, qui va donner à Kestner, à l'ancien *Albert* lui-même, le meilleur conseil de vie pratique? et il le lui donne dans des termes à la Franklin : « Vous me demandez un conseil (septembre 1777); c'est difficile de loin. Le meilleur conseil, et à la fois le plus loyal et le plus éprouvé, est : *Restez où vous êtes.* Supportez maints désagréments, chagrins, passe-droits, etc., parce que vous ne vous trouverez pas mieux quand vous aurez changé de séjour. Restez fidèlement et avec fermeté à votre place. Dirigez vos efforts sur un seul but. Vous êtes l'homme pour cela, et vous *avancerez en restant*, parce que tout ce qui est *derrière vous* recule. Celui qui change de position perd toujours moralement et matériellement *les frais de voyage et d'établissement*, et reste en arrière. Je te dis cela en ma qualité d'homme du monde, qui apprend peu à peu comment les choses se passent. » Ce

Digitized by Google

sont là les suites réelles de *Werther*, du vrai Werther guéri et calmé, et qui sont à opposer, en bonne critique et en saine morale, à la catastrophe romanesque.

Une autre conclusion également imprévue qui s'y rattache, c'est que dans l'année qui suivit celle de la publication de *Werther*, Gœthe devint l'ami du jeune duc de Saxe-Weimar, et bientôt son principal conseiller, son ministre. « Mes chers enfants, écrivait-il de Weimar le 9 juillet 1776 à Kestner et à sa femme, il y a tant de choses qui m'agitent. Autrefois, c'étaient mes propres sentiments; maintenant ce sont en outre les embarras d'autres personnes que je dois supporter et arranger. Apprenez seulement ceci : je demeure ici et je puis y jouir de la vie à ma façon et de façon à me rendre utile à un des plus nobles cœurs. Le duc, avec lequel j'ai, depuis neuf mois, des rapports d'âme les plus sincères et intimes, m'a attaché aussi à ses affaires. Que Dieu bénisse nos relations ! » Et le 23 janvier 1778 : « J'ai, en outre de mes fonctions de conseiller intime, la direction du département de la guerre et des chaussées, avec les caisses. L'ordre, la précision et la promptitude sont des qualités dont je tâche tous les jours d'acquérir un peu. » Au milieu de cela, des voyages en Suisse, en Italie, l'étude dans toutes les directions, la comparaison étendue dans toutes les branches des beaux-arts et des littératures; bientôt les sciences naturelles qui vont s'y joindre; une vie noble, assise, bien distribuée et ordonnée, occupée et non affairée, à la fois pratique et à demi contemplative (« Je demeure hors de la ville, dans une très-belle vallée où le printemps crée dans ce moment son chef-d'œuvre ») ; tout ce qui, enfin, devait faire de cette riche organisation de Gœthe le modèle et le type vivant de la critique intelligente et universelle. Un moment, dans les premières années de cette existence nouvelle à Weimar, il a l'idée de se plaindre de

Digitized by Google

son esclavage; un reste de misanthropie werthérienne s'est glissé sous sa plume, mais il a le bon esprit aussitôt de s'en repentir : « Que le style de ma dernière lettre ne vous fâche pas, écrit-il à Kestner (mars 1783). Je serais le plus ingrat des hommes, si je n'avouais pas que j'ai une meilleure position que je ne mérite. » Il sent que dans ce monde de luttes et où si peu arrivent, ce serait offenser Dieu et les hommes que de se plaindre pour quelques ennuis passagers, quand il a trouvé un cadre si orné et si paisible à son développement et à toutes les nobles jouissances de son être.

En 1783, il eut l'idée de faire quelques changements à *Werther :* « J'ai repris dans des heures calmes mon *Werther*, et, sans toucher aux parties qui ont fait tant de sensation, je pense le hausser de quelques degrés. J'avais l'intention de faire d'Albert un caractère que pouvait bien méconnaître le jeune homme passionné, mais pas le lecteur; cela produira un effet excellent et longtemps désiré. J'espère que vous en serez satisfait. » — *Albert*-Kestner, à qui Gœthe écrivait cela, prit la nouvelle avec feu, et il revint sur son désir d'obtenir les modifications qu'il avait à cœur. J'ignore s'il les obtint toutes; il faudrait pour cela comparer entre elles les diverses éditions de *Werther*, comme nous le faisons aujourd'hui en France pour nos *Manon Lescaut* et nos *La Bruyère*.

Je l'ai dit : s'il est permis de conjecturer, je crois que Kestner dut toujours garder quelque chose de pénible sur le cœur à l'occasion de *Werther*, mais Lotte au fond n'en fut point offensée : je me la figure plutôt tacitement enorgueillie et satisfaite dans son silence. Puis, les années s'écoulant et la mort achevant d'épurer et de consacrer les souvenirs, le quatrième de ses douze enfants à qui elle avait transmis plus particulièrement sans doute une étincelle de son imagination et de sa

fin

Digitized by Google

Digitized by Google

Geom.SK

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

CANCELLED

MAY 29 '67 H

15333-392

DEC 3 1978 ILL

CANCELLED

Digitized by Google

47587.65.20
Maximes et reflexions.
Widener Library
003239395
3 2044 087 157 731